

Heroes

Battista Tarantini

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NEW ROMANCE

BATTISTA TARANTINI

HEROES

ONT-ILS ENCORE
LE POUVOIR D'AIMER ?

Hugo • Roman

NEW ROMANCE®

BATTISTA TARANTINI

HEROES

Roman

Hugo ♦ Roman

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Collection New Romance® dirigée par Hugues de Saint Vincent
Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

Photo de couverture : Shutterstock/A&S Inc
Dessin : © William De Rosa
Couverture : Ariane Galateau

Pour la présente édition

© 2018 Hugo Publishing
34/36, rue La Pérouse
75116 Paris

www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755632255

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Playlist

Prologue

Volume 1 - La Fileuse.

1 - Grace Janvier

2 - Grace

3 - Grace

4 - Grace

5 - Z 17 ans

6 - Grace

7 - Grace

8 - Z 18 ans

9 - Grace

10 - Grace

11 - Grace

12 - Z 19 ans

Volume 2 - La Destinée.

13 - Grace

14 - Grace

15 - Grace

16 - Z 20 ans

17 - Grace

18 - Grace

19 - Grace

20 - Grace

21 - Z 21 ans

22 - Grace

23 - Grace

24 - Z 22 ans

25 - Grace

26 - Grace

27 - Z 22 ans

Volume 3 - L'Inflexible.

28 - Grace

29 - Grace

30 - Grace

31 - Grace

32 - Z 4 jours après la chute

33 - Grace

34 - Grace

35 - Z 359 jours après la chute

36 - Grace Février

37 - Grace

38 - Grace

39 - Z

Épilogue - Z Deux ans plus tard

Remerciements

Playlist

England Skies – Shake Shake Go
Emergency – Yodelice
Do I Wanna Know – Arctic Monkeys
Learn To Fly – Foo Fighters
Utopian Waltz – Giorgos Kazantzis
Dead And Gone – The Black Keys
One Heart To Another – Shake Shake Go
More Than Meets The Eye – Yodelice
Santa Maria (Del Buen Ayre) – Gotan Project
Wake Me Up – Yodelice
Teach Me To Fly – Shake Shake Go
Photomaton – Jabberwocky
Personal Jesus – Depeche Mode
Walk on Water – Thirty Seconds to Mars
Teardrop – Massive Attack
Ordinary Man – Eels
Mountain At My Gates – Foals
Same Love feat. Mary Lambert – Macklemore & Ryan Willis
Parallel Universe – Red Hot Chili Peppers
Lead Me To The Water – Shake Shake Go
Grace – Rag'n Bone Man
Talk To Me – Yodelice
Die Easy - Rag'n Bone Man
Look What You've Done – Jet
Believer – Imagine Dragons
The Pretender – Foo Fighters
Breathe In – Yodelice
Supermarket Flowers – Ed Sheeran

Fly Straight – Aidan Hawken

The Zephyr Song – Red Hot Chili Peppers

Tonight We Fly – The Divine Comedy

Time Goes By – Air Traffic

Les Parques ont fait aux hommes un cœur apte à pâtir.

HOMÈRE

Prologue

Angleterre

« Ça y est, tu les as ? »

« Ouais, évidemment ! »

« Il était temps, putain ! Acheter une planche deux ans avant d'obtenir les visas... Je t'aime, mon frère, mais il faut reconnaître que t'es un peu con parfois. »

« Elle n'a pas moisi ! J'ai appris à te...nir dessus en att...endant d'avoir du blé ! D'ailleurs, rappelle-moi le nom du con qui... a pa... yé ton bill... et... d'avion, Terence ? »

« OK, j'aurais mieux fait de la fermer ! Hé, je t'entends vraiment mal, t'es où ? »

« À dix-huit miles de Bristol, sur la côte. Il fait un temps de merde ! »

« Il pleut encore ? »

« Qu'est-ce que tu crois... »

« Fais le plein d'eau, Connor ! Parce que là-bas, on ne verra pas l'ombre d'une goutte ! »

« Ça... f...ait un peu... ch...ier, n...on ? Moi, j'ai...me bien quand... »

« Quoi ? Tu aimes quoi ? »

« Put...ain, mais il f...ait quoi, ce co...nnard ! »

« Connor ? »

« ... »

« Hé, mec, je t'entends plus ! C'était quoi ce bordel derrière toi ? »

« ... »

Volume 1

La Fileuse.

On ne se lève pas un matin en décidant d'être quelqu'un d'autre. On devient un homme nouveau en faisant ce que ferait celui qu'on veut devenir. Il faut agir pour que ça se produise.

John Garrett AKA Aquarius – Marvel Stars, vol. 8, MARVEL

1

Grace Janvier

Australie

La pluie.

La pluie partout.

La pluie depuis des heures.

La pluie !

Je m'imaginais mourir de chaud, ne plus voir l'ombre d'un nuage, et c'est raté ! Quelle poisse, merde !

« Vous approchez de votre destination », annonce le GPS.

Ça fait trois fois que tu le dis, ça me fait une belle jambe...

Tandis qu'une rafale de vent secoue la voiture, je serre les dents. Des éclairs zèbrent le ciel et je m'accroche au volant en clignant des yeux.

On garde son calme, Grace. On roule sans précipitation. On se concentre, surtout.

Qu'est-ce que ferait Jean Grey dans un merdier pareil ? Qui est le connard qui a fichu Storm en rogne, ce matin ?

Le ciel se fout pas mal de me répondre ; il continue de se déchaîner. Le tonnerre gronde – dehors et à l'intérieur de ma poitrine. Je me mettrais bien en colère si je n'étais pas aussi terrorisée...

Les minutes suivantes semblent devenir des heures ; le déluge redouble de puissance, au point que les essuie-glaces de la voiture de location ne tiennent plus la cadence infernale de la pluie.

C'est le dernier ultimatum du ciel avant que s'abatte son châtiment. Lequel ? Je n'en sais rien, et je ne resterai pas une seconde de plus sur cette route pour le découvrir. Je gare la voiture sur le bas-côté en laissant les phares allumés et je m'effondre d'épuisement dans le siège.

Poum-poum. Poum-poum, hurle mon cœur, qui cogne trop fort.

Le flux d'excitation, de doutes puis de terreur que je parvenais à contenir depuis des heures en profite pour se frayer un chemin entre mes côtes. Je ravale ma salive en grimaçant et respire profondément pour l'étouffer, mais c'est peine perdue ; il fourmille partout et fait naître en prime un profond sentiment d'insécurité.

Je suis seule dans le noir, au cœur de cet environnement carrément hostile.

Théoriquement, il ne peut plus rien m'arriver, bien que l'eau frappe avec violence la carrosserie de la voiture dans un vacarme assourdissant. Sauf que si la tempête dure encore un moment, je risque de passer la nuit sous la lumière du plafonnier.

Ma première nuit, ici.

C'est de plus en plus désespérant...

Je récupère mon portable dans le sac à dos posé sur le siège passager.

Jenna : Où es-tu, Grace ?

Jenna m'a écrit il y a une demi-heure ; je n'ai pas entendu les bips stridents de l'appareil par-dessus le tambourinement de la pluie.

Je relève précisément les indications du GPS – qui parle en kilomètres, pas en miles... Même lui s'est ligué contre moi.

Grace : À 4,553 kilomètres. J'attends que la pluie s'arrête.

Jenna : S'arrête ?

Grace : S'arrête. C'est censé durer des millénaires ?

Jenna : Non ! Une heure, peut-être deux, mais pas plus !

C'est déjà bien trop à mon goût.

Grace : Ha. Ha.

J'accompagne mes sarcasmes d'un smiley dubitatif.

Jenna contre-attaque :

Jenna : Il aurait quand même été plus facile d'arriver à l'aérodrome !

Elle a raison...

Grace : L'idée, c'était de conduire sous le soleil en chantant à tue-

tête.

L'idée, c'était surtout de faire un truc un peu risqué, ou juste assez périlleux pour que ça sorte de l'ordinaire, comme un prélude à la hauteur de l'aventure dans laquelle je m'engage. Et de le faire seule, pour la première fois depuis ce qui me semble être une éternité.

Cela ne devait pas se passer comme ça. Cela aurait dû être aussi parfait que prévu ; fabriquer de nouvelles émotions, pas décupler celles que je ne contrôle pas.

Jenna : Tu penses à quelle chanson ?

Like A Virgin...

J'écris à la place :

Grace : It's Raining Men.

Jenna : Ha ! Ha !

Notre échange fait figure de minuscule éclaircie dans le ciel noir et menaçant. Et c'est précisément à ce moment-là que le débit de la pluie diminue, que l'on coupe le robinet tout là-haut ; un mince filet d'eau finit même par caresser le pare-brise.

Ni une ni deux, je bondis en avant pour me rapprocher du volant.

Poum-poum, proteste mon cœur en reprenant le grand galop.

Je tourne la clef pour faire repartir le moteur.

« Vous approchez de votre destination », braille la voix nasillarde du GPS.

Et c'est tout.

Je suis allée trop vite ? Le moteur est noyé, un truc comme ça ?

Je prie tous les dieux et les super-héros de la route de ne pas me lâcher maintenant, et je recommence en prenant une goulée de cet air humide qui a peu à peu envahi la voiture depuis qu'il pleut des cordes.

Contact. Je ferme les yeux.

Allez, démarre ! Démarrage.

« Vous approchez de votre destination. »

Allez, merde !

« Vous approchez de votre destination. »

Pu-tain.

Le moteur a ronronné six heures depuis Adélaïde et n'essaie même pas de tousoter pour couvrir ces quatre foutus *kilomètres* !

C'est un cauchemar !

Je ne suis pas morte en Angleterre ; c'est à l'autre bout du monde

que je rendrai l'âme. Seule et dans le noir, sinon ce ne serait pas drôle...

Mes mains se crispent sur le cuir du volant, mes oreilles bourdonnent. Ma cage thoracique comprime le peu de poumons qu'il me reste. Autant d'arguments pour déclarer un cas de force majeure. Une urgence absolue.

J'appelle Jenna !

— La voiture de location est en panne ! je hurle quand elle décroche.

Ma tante rit à l'autre bout du fil.

— Ce n'est pas drôle !

— Si, parce que tu es vraiment la fille la plus malchanceuse de l'univers, Grace !

Je bougonne :

— Je te remercie de me le rappeler...

— Où es-tu ?

— Je n'ai pas bougé !

— Tout près, donc ?

— Oui !

Le GPS l'a confirmé. Trois fois, même.

— Ne bouge pas, Grace.

Je me retiens de lui répondre que j'ai justement une course à faire et que je risque de ne pas être dans les parages quand elle arrivera.

— Je reste là. Et au cas où, je suis la fille en rouge.

Je deviens grognon et cynique quand j'ai la trouille.

Jenna ne répond pas. Elle raccroche et cette fichue pluie recommence à tomber à seaux.

Les minutes suivantes, je guette fébrilement son arrivée sur la route inondée, en me sachant néanmoins presque sauvée.

Mon cœur ralentit, l'angoisse éprouvée auparavant reflue lentement, mais mes yeux brûlent à force d'être braqués sur la longue bande de bitume – ou ce qu'il en reste dans le noir. J'ai retrouvé un semblant de calme au moment où on frappe violemment au carreau.

C'est de nouveau l'embardée dans ma poitrine, phénoménale et douloureuse – comme chaque fois. Je me redresse et cherche Jenna, dehors. Mais le poing s'abat à nouveau sur la vitre et je pousse un cri lorsqu'un homme sorti de nulle part surgit devant les phares de ma voiture.

Paniquée, je me retourne et aperçois immédiatement la silhouette de la voiture garée de l'autre côté de la route. Le grondement du vent, le fracas de l'eau sur la vitre ont couvert le bruit de son moteur.

L'homme contourne le capot de la Mini quatre-quatre que j'ai louée à l'aéroport ; il est entièrement vêtu de noir : de son jean à la capuche du sweat-shirt qui recouvre sa tête. Mes fesses décollent du siège quand il arrive tout près de la fenêtre et mon esprit se met à carburer au même régime que mon cœur.

Une grosse voiture, un grand coffre ; assez de place pour cacher une hache, un sac en toile de jute et au moins dix cadavres. Dans ma tête qui s'affole, je vois déjà son poing traverser la vitre, la grande main du tueur saisir mon cou et...

— Ouvrez, putain ! hurle le *criminel* comme un fou furieux.

Parmi la suite de mots incompréhensibles qu'il débite après ça, j'en saisis deux dans le brouillard : « madame Baxter ».

Il connaît Jenna ! Le tueur en série se transforme en Messie et une partie du poids qui m'accable s'envole.

Le carreau est à peine descendu que la pluie cingle mon front et mon nez. Une odeur de terre mouillée envahit l'habitable.

— Enlevez le frein à main, tenez votre volant !

Je perçois plus nettement les contours de la silhouette du sauveur : le type est costaud, et il est complètement trempé. L'eau dégouline de la capuche noire et tombe devant son visage.

— Quand je m'arrêterai au bout de la piste, vous le réenclencherez pour ne pas défoncer le cul de ma bagnole !

Les consignes données, il disparaît dans le noir sans s'être présenté.

L'énorme pick-up ne tarde pas à me dépasser et s'arrête devant le nez de ma voiture. L'inconnu réapparaît devant mes phares, un gros câble en acier à la main. Il l'arrime sous le moteur, le relie à son véhicule, puis me rejoint.

Un nouveau coup sur la vitre, il s'accroupit avec souplesse ; j'aperçois son menton mal rasé, ses mâchoires marquées et ses lèvres lisses et pleines.

Je crois bien qu'il est jeune.

— On y va, grogne-t-il avant de disparaître.

Je crois bien que c'est un rustre.

Je m'active et cela m'empêche de penser davantage.

Frein à main, OK. Volant, OK. L'étau dans ma poitrine se desserre

légèrement ; mon cœur a compris avec deux minutes de retard que j'étais hors de danger.

Je fais signe que je suis prête – pas que j'ai la trouille.

La voiture s'ébranle puis avance, tirée par le mastodonte. Je braque les roues à gauche quand notre convoi traverse la route, plus loin, pour rejoindre une voie en terre. Nous continuons tout droit, dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'un hangar finisse par apparaître au bout de la piste. Le pick-up s'immobilise devant le bâtiment, ses feux arrière s'éteignent. Dans le noir, je distingue mieux l'enseigne lumineuse au-dessus de l'entrée béante :

Chez Z – Panique Mécanique

C'est un garage.

Et c'est une conspiration : la pluie, le froid, le noir. Ce nouveau coup du sort.

Cela fait un an et demi que ma poisse phénoménale se transforme en coup de chance éhonté.

Tandis que ma poitrine menace à nouveau de s'ouvrir en deux, j'ai soudain l'affreuse impression d'avoir fait une énorme connerie, d'avoir été assez idiote pour croire que la malédiction ne traverserait ni frontières ni océans.

Cas de force majeure. Urgence absolue.

Je ferme les yeux, plaque ma main droite au-dessus de mon sein gauche, bien à plat. Mon cœur bat dessous ; je m'imagine le tenir au creux de ma paume, le caresser du bout des doigts, avant de le presser avec précaution pour freiner sa course.

Poum-poum. Poum-poum.

Tout va bien, Grace. Lève le pied. Tout va bien.

Boum-boum. Boum-boum.

Mon cœur cogne toujours mais cela redevient supportable.

J'ai fait ça un nombre incalculable de fois. C'est devenu instinctif au fil des mois, et de plus en plus efficace ; avec mon pouls qui ralentit, la pression dans ma poitrine diminue en quelques secondes. La tension qui court de ma gorge à mon nombril se relâche.

Le calme revient, loin des montagnes russes que je dévale en serrant les dents.

C'est fini, Grace. Bien fini.

C'est faux, car je viens de me réfugier dans cette transe à l'autre bout du monde. Je n'attendais pas qu'un miracle s'opère au moment

de toucher le sol d'un nouveau continent, mais c'est le signe que je dois redoubler de courage en espérant que ce changement d'hémisphère, d'air, d'existence, me sauve.

Je dois vivre. Sans tarder. Sous la pluie s'il le faut. Au cœur de ce pays assez immense pour engloutir ma détresse, et ce souffle si grand qu'il en est accablant ; au point de l'étouffer à nouveau, au bord de cette route...

Je me redresse, lève le menton et inspire profondément, la main toujours collée sur ma peau devenue moite depuis que l'humidité s'est engouffrée dans l'habitable de la voiture.

Une lumière s'allume au fond du bâtiment qui s'élève devant moi.

C'est peut-être presque fini, Grace.

Presque. C'est précisément pour ça que je ne suis plus moi, que plus rien ne va depuis mon retour à la vie.

Presque.

Non, presque pas fini du tout.

1. Bien que les usagers roulent à gauche, l'Australie utilise le système métrique international pour exprimer les distances sur la route, à la différence de l'Angleterre qui emploie toujours les mesures impériales.

2

Grace

Je ne distingue pas grand-chose à travers le filet d'eau qui coule toujours sur le pare-brise. Juste une silhouette qui s'agenouille devant mes phares sous la pluie pour rompre le lien entre nos deux voitures avant de disparaître à l'intérieur de l'entrepôt.

J'ouvre la portière, tends une main et soupire ; j'ai dix mètres à parcourir, ma robe patineuse est en mousseline rouge corail et je porte une minuscule paire de sandales. Dans cinq secondes, je ressemblerai à un chien mouillé.

Ou à une serpillière.

L'éclair qui déchire le ciel en deux ne me laisse pas hésiter longtemps...

OK, va pour la serpillière.

Je quitte l'habitacle de la voiture et m'enfonce dans la boue à mi-parcours en manquant presque de m'y étaler. Le tonnerre éclate au loin tandis que j'arrive essoufflée et trempée sur le seuil du garage.

L'enseigne lumineuse éclaire suffisamment l'entrée pour que j'aperçoive à l'intérieur deux voitures, capots ouverts. Après celle de la terre mouillée, l'odeur de l'huile de moteur me pique les narines.

Je n'ai pas le temps de reprendre mes esprits : un jappement s'élève derrière un des véhicules en réparation avant qu'un énorme chien-loup gris apparaisse et se précipite sur moi.

Panique mécanique... L'établissement porte décidément bien son nom !

Je suis sur le point de retourner sous la pluie quand une voix rocailleuse – sourde comme le grondement du tonnerre – s'élève par-

dessus l'aboïement.

— Wallace !

Le monstre s'arrête aussitôt. Il se contente de m'observer en grognant pendant que son maître nous rejoint ; mon sauveur dont je ne connais ni le visage ni l'identité.

Le chien tente d'avancer mais l'homme qui ruisselle d'eau le retient par son épais collier en cuir.

— Assis !

Il me tend une serviette éponge de son autre main. Je fixe sa paume pleine de cambouis, puis la capuche du sweat noir qui couvre toujours sa tête et fait de l'ombre sur son visage.

— Merci... je balbutie en acceptant la serviette.

Ma voix est étranglée par le froid et la confusion.

J'éponge mon visage, essore mes cheveux qui tombent lamentablement sur mes épaules, et je découvre que le tissu de ma robe colle outrageusement à mon soutien-gorge en coton.

Fantastique.

Je plaque la serviette sur ma poitrine, affreusement gênée, tandis que l'homme hoche la tête, l'air entendu. Je prie pour que son patron débarque, le félicite pour son dévouement et le congédie pour régler avec moi les détails qui font grincer des dents.

Tout ça à la place de ce silence gênant.

— *Garden Rent*, lâche-t-il d'une voix encore plus éraillée. C'est une bande de tocards ! Leurs bagnoles sont jolies mais mal entretenues. C'est rien que de la frime. Vous leur avez dit où vous alliez ?

— Oui ! J'ai choisi le modèle à quatre roues motrices et ils ont approuvé !

Il ricane.

— C'est bien ce que je disais ! *Garden Rent*... Même leur boîte a un nom à la con !

Moi, je trouvais ça mignon.

— Ils auraient dû vous refiler une tondeuse, reprend-il, agacé.

Je fixe ses lèvres – ourlées et humides –, à défaut d'autre chose.

La queue du chien-garou frappe le sol en béton, par-dessus le clapotis de la pluie qui tombe. Il grogne et semble toujours aussi menaçant.

— Il n'est pas méchant, lance son maître qui m'a vu le regarder avec crainte. Il prend juste de la place et il est timide.

— Timide ? je m'exclame, surprise.

— Ouais. Timide.

Il finit par relâcher sa prise sur son collier, le chien en profite pour retourner à l'intérieur en boitant.

— Il est blessé ?

— Non.

Je m'attends à ce qu'il donne d'autres explications, mais le mécanicien croise les bras sur son sweat gorgé d'eau et reste immobile. Mon imagination se réveille : ce gars se planque sous des fringues sombres, il est volontairement désagréable, il traîne avec un animal sauvage qui tient plus du loup que du chien.

Est-ce que je suis tombée sur Wolverine dès le premier jour ?

La foudre qui tombe tout près me ramène illico dans la réalité, je tremble à nouveau quand une rafale de vent s'engouffre dans le hangar.

Qu'est-ce que fout Jenna, bon sang ?

Je fixe la peinture écaillée du capot d'un des véhicules malades en me demandant si l'inconnu me dévisage toujours avec si peu de discrétion.

Dix secondes, interminables, puis le grondement d'un moteur, enfin ! La lumière des phares de la voiture qui approche à toute allure nous éblouit.

Je ferme les yeux et tourne la tête vers la pénombre. Quand je les rouvre, je retiens mon souffle.

Le teint doré, les joues mal rasées.

Le nez fin et droit, la bouche dessinée au pinceau, les pommettes hautes.

Et surtout, *surtout* de grands yeux en amande très bleus, animés d'une lueur farouche.

Je tremble en découvrant quelle créature se cachait sous l'immense capuche – plus féline, moins fauve que Wolverine.

— Il y a quelqu'un ? appelle Jenna.

— Je suis là... je bredouille en sentant le rouge monter à mes joues comme le regard du mécanicien voyage de mon visage à mes seins.

De mes seins à mes cuisses. Avant de rebrousser chemin avec une insistance dérangeante.

Je ne suis pas loin de défaillir à nouveau quand ma tante apparaît sur le seuil. Pimpante, élégante dans son chemisier rose et son jean

moulant : un miracle au milieu du déluge. Ses yeux verts s'illuminent et son sourire est immense lorsqu'elle m'aperçoit.

Les litres d'eau, les inquiétudes, les huit derniers mois, et même l'homme à nos côtés : tout cela s'évanouit quand nous tombons dans les bras l'une de l'autre, seules au monde. Jenna sent le patchouli ; son étreinte chaleureuse réchauffe mon cœur en un instant, comme si cinq ans n'avaient duré que cinq jours. Ces émotions-là sont intactes et rassurantes.

— Bonsoir, Z, dit-elle en s'adressant au mécano quand nous reculons, émues. Merci d'être arrivé si vite.

Z hausse les épaules, l'air désinvolte.

— Votre nièce est tombée en panne au bon endroit, mais pas au bon moment, répond-il en désignant le ciel puis la serviette que je serre entre mes doigts.

Je la plaque à nouveau sur ma poitrine, histoire d'éviter les malentendus.

Le hangar est battu par les courants d'air. Le vent qui cingle mes épaules nues et mouillées me fait frissonner.

Ça n'échappe pas à Jenna.

— On y va, Grace ?

L'apprenti mécanicien me fixe d'un air contrarié, il ne détourne pas le regard.

— Comment on fait pour la voiture ? je demande, décontenancée.

— J'ai du boulot par-dessus la tête, répond-il en désignant les autres véhicules. Et je déteste bricoler ce genre de merde. Vous feriez mieux de prier pour elle parce qu'elle ira directement à la casse si elle me fait chier.

Jenna et moi le dévisageons, interdites.

Elle se racle la gorge tandis que le rustre plaque en arrière ses cheveux bruns humides. Ça n'empêche pas les mèches les plus courtes, les plus rebelles, de retomber sur ses tempes et ses oreilles.

— Si c'est l'alternateur, on n'en arrivera pas là... marmonne-t-il enfin.

— On priera quand même pour elle, je murmure en cherchant son regard.

Mais lui évite le mien.

Jenna secoue la tête en riant :

— Prière ou pas, appelle-moi quand tu auras réglé le problème !

dit-elle en glissant son bras sous le mien. Merci pour tout, Z ! Bonne soirée.

— Bonne soirée à vous aussi, Madame Baxter.

Les sourcils froncés, les lèvres serrées, Z a retrouvé son air renfrogné.

Ma tignasse doit vraiment ressembler à une immonde serpillière car il fixe les longues mèches collées sur mes joues.

— On y va ? s'impatiente Jenna.

Elle nous regarde l'un après l'autre.

— Oui, on y va, je réponds en la laissant m'entraîner dehors.

La pluie s'est transformée en une ondée chaude, presque réconfortante. Nous embarquons dans le monstrueux quatre-quatre de Jenna, après avoir récupéré mes bagages dans le coffre de la Mini.

— Il y a un problème ? demande-t-elle en démarrant. Avec Z ?

Je jette un regard à l'entrée de l'entrepôt. Le mécanicien n'a pas bougé. Wallace est de retour à ses pieds.

— Non.

La voiture recule, les silhouettes se diluent derrière le rideau de pluie.

L'enseigne du garage est la dernière chose que j'aperçois avant que Jenna ne manœuvre pour retrouver la piste en terre.

— Z, c'est vraiment lui ?

— Vraiment ! s'exclame joyeusement ma tante. C'est son garage.

— Il est jeune.

— Autant que toi, je crois.

— Il est un peu sauvage...

— Mais il est efficace, réplique-t-elle en désignant la serviette sur mes genoux.

J'ai oublié de la lui rendre. J'ai oublié de le saluer, et même de le remercier d'être venu me secourir. Ce n'est pas dans mes habitudes. Ce n'est pas moi, ça.

Ce n'est plus moi.

Je suis sonnée, à la fois parce que j'ai été à nouveau terrassée par ce terrible sentiment d'impuissance, mais aussi parce que je suis encore décontenancée par l'apparition de cet homme effrayant.

Et beau.

Et très agressif.

J'ai dû le déranger pour qu'il soit si en colère : il passait sans doute

la soirée devant un match, un film, ou avec une fille.

— Une Mini pour rouler dans le désert... dit encore Jenna en riant.

— C'était le modèle avec quatre roues motrices !

— C'est encore pire ! Ils t'ont vraiment prise pour une touriste !

Je m'enfonce dans le siège et tords machinalement la serviette dans un sens puis dans l'autre. Les gouttes d'eau glissent sur ma peau nue et vont s'écraser sur le skaï du siège passager, entre mes cuisses.

— Pas pour une touriste. Pour une fille perdue.

Une fille qui a choisi de se perdre au bout du monde pour tenter de retrouver le sien.

3

Grace

Je ne suis jamais venue en Australie. C'est Jenna qui venait rendre visite à maman, à Londres. Elle ne restait jamais plus de dix jours chez nous, sujette à un mal que je n'ai jamais connu : celui du pays. À la question de ma mère s'interrogeant sur les raisons de mon départ précipité à l'autre bout du monde, j'aurais pu répondre : pour enfin l'éprouver, ce manque. Mais c'est précisément pour fuir l'Angleterre que je suis là. Et les miens... Leurs sourires, leurs regards tantôt rassurés, tantôt inquiets, tandis que je ne parviens plus à retrouver le mode d'emploi de mon existence.

— Ça arrive souvent ce genre de catastrophe naturelle ? je demande quand nous parvenons au pied du grand cottage appartenant à ma tante.

Je constate qu'il pleut toujours lorsque nous descendons de la voiture.

— Une catastrophe naturelle ? Tu es londonienne, Grace ! proteste Jenna en m'aidant à décharger mes bagages : une grosse valise et un sac en bandoulière.

— La pluie est grise et moins violente à Londres... Alors ?

— Ça faisait quatre mois que nous n'avions pas eu d'eau.

C'est bien ma veine...

— Les terres en avaient besoin, ajoute-t-elle quand nous pénétrons à l'intérieur de la maison.

L'intérieur du cottage est spacieux, et coquet. Les murs sont en bois clair, probablement de bonne facture. Le parquet, bien ciré, luit sous les rais de lumière diffusés par une grosse lampe de chevet sur la

table basse du séjour.

— Ça te plaît ?

Je tourne sur moi-même pour en être certaine. Les meubles sont très colorés. La cuisine est ouverte sur le séjour.

— C'est parfait !

Et je le pense très fort.

Jenna sourit avant de prendre mon bras.

— Viens te changer, Grace.

Elle nous entraîne dans un couloir puis pousse une porte, tout au fond ; je découvre ma chambre, bleue et toute petite. Parfaite aussi !

— Je prépare du thé. Citron ou rose ?

La rose couplée à l'odeur de la Bétadine me filait la nausée, et je n'ai pas eu l'occasion de goûter à nouveau au citron ces derniers mois.

— Cannelle ? propose encore Jenna devant mon air perdu.

— Voilà, cannelle ! je souffle, soulagée.

Elle hoche la tête. Sa chevelure, encore plus flamboyante que la mienne, glisse dans son dos. Maman trouve ça moche de garder les cheveux si longs quand on vieillit. Elle a tort ; sa petite sœur n'a jamais été aussi belle à mes yeux que ce soir, dans son royaume. Le temps ne semble avoir aucune prise sur elle. Ou mon cœur la regarde finalement exactement de la même façon que son prédécesseur.

Je tire sur la fermeture Éclair de ma robe, dans ma nuque, puis je m'interromps car Jenna est toujours là.

— Ça fait encore mal ? demande-t-elle prudemment.

Elle n'affiche pas une mine inquiète, mais son sourire bienveillant s'est envolé.

— Seulement les jours de pluie.

Nous échangeons un regard incertain.

— Et il... fonctionne bien ? reprend-elle avec ce qu'elle croit être de l'assurance.

Je vois tout, je ressens tout. Un autre effet secondaire de la maladie.

— Il s'est emballé dix fois, ce soir, et il a tenu le coup.

Moi beaucoup moins...

Je poursuis précipitamment :

— Donc, j'imagine que oui, c'est une bonne pièce de rechange.

Jenna hausse un sourcil.

— Tâchons de te réconcilier avec lui.

— Je ne suis pas fâchée !

Juste complètement déconnectée, et assaillie par de nouveaux pouvoirs dont je ne sais que faire.

— OK, pas fâchée, répète Jenna sans conviction.

Nous sursautons en même temps car la pluie frappe soudain la toiture en bois avec fracas.

Je lance un regard perplexe à ma tante.

— Tu as bien dit que ça ne durerait pas ?

— Bon, le thé ! s'exclame-t-elle pour faire diversion avant de tourner les talons.

Bon, un pyjama, je songe en écartant le col de ma robe pour libérer mes épaules du tissu trempé.

Le voyage m'a épuisée, ma mésaventure, vaincue ; j'ai besoin de dormir.

*

Le lendemain, j'ouvre les yeux dans la pénombre bien que le soleil soit levé depuis longtemps. La nuit a été longue et réparatrice, mais j'éprouve plus que jamais la désagréable impression d'être toute neuve.

Je tire sur le crochet qui tient les volets fermés, pousse les deux battants et découvre enfin l'outback, le bush, les portes du désert.

Leigh Creek.

C'est émouvant car tout ça a une odeur, des couleurs, des reliefs. Tout ça est vrai, enfin.

Le cottage de Jenna est situé au sommet d'une petite colline. De la fenêtre, j'aperçois la ville, au loin, et de l'autre côté, les plaines rouges, à perte de vue, parsemées d'arbustes décharnés et de buissons très bas. L'air est toujours aussi moite, un peu étouffant, sans doute à cause de la pluie tombée sur le sol chauffé à blanc depuis des mois.

Trop épuisée par le voyage, je n'ai pas vidé ma valise, hier soir. Cela ne me prend pas longtemps car je n'ai pas emporté grand-chose : des tuniques et des chemises à manches courtes aux cols très hauts et très sages, des shorts, des pantalons de yoga et une unique paire de tennis blanche. La robe patineuse rouge, que Jenna a dérobée pour la laver, était la seule pièce élégante de ma garde-robe.

Je range ma valise – presque vide – sous le lit, choisis des sous-vêtements propres et file dans la petite salle de bain du couloir.

L'eau chaude de la douche tombant sur mes épaules et mes seins me fait frissonner. Je ne bouge pas, j'attends que le tiraillement qui court le long de ma cicatrice au contact du chaud, du froid, du liquide, des courants d'air, s'estompe. Au bout de quelques secondes, il se transforme en minuscules picotements.

C'est aussi inconfortable qu'au premier jour ; je n'ai jamais eu très mal. En revanche, j'ai éprouvé dès le début ce sentiment d'étrangeté. Cette impression de ne plus m'appartenir. Il paraît que c'est dans ma tête, car les médecins l'ont tous dit : l'opération a été un succès, je suis en parfait état de marche.

Je ferme les yeux quand je rince mes cheveux qui atteignent le milieu de mon dos. Les mauvais souvenirs disparaissent en même temps que l'eau qui glisse sur mes jambes et tombe à mes pieds. Reconquérir le monde, reconquérir mon corps : l'objectif semble toujours plus insurmontable le matin – ici, comme en Angleterre.

Quand j'en termine, je tends la main en tâtonnant, ouvre un œil pour retrouver le mitigeur. Et je me jette en arrière en hurlant !

Mon dos et mes fesses nus percutent avec violence le mur carrelé tandis que mon cœur s'emballe : il y a une énorme, une monstrueuse araignée noir et rouge dans l'angle de la cabine de douche !

Elle est immobile. Moi aussi.

Lorsqu'une de ses longues pattes remue, j'ai un vertige.

Je bondis dans la pièce en dégoulinant d'eau, et je manque de glisser sur le carrelage. J'enfile à la hâte le peignoir que Jenna a laissé pour moi et file à sa recherche.

Poum-poum. Poum-poum.

Mon cœur s'affole – deux fois en deux jours. Je ne survivrai pas à ce pays plus d'une semaine !

Les rayons du soleil transpercent l'immense baie vitrée du séjour où je déboule, pieds nus et échevelée. Je cligne des yeux et avance à tâtons dans la pièce, la main en visière sur mon front.

— Jenna, il y a une horrible araignée dans...

Je m'arrête net.

Un homme est installé à la table, il me regarde avec des yeux ronds.

— Bonj... Bonjour... je balbutie, la poitrine en feu.

J'ignorais que ma tante avait un compagnon, elle qui tient plus que tout à sa liberté chérie.

— Jenna n'est pas là ?

L'homme me rend mon salut en hochant la tête, amusé.

— Non, elle est sortie.

Sortie ? En me laissant avec ce type qui, réflexion faite, est peut-être un peu jeune pour être son... son quoi, d'abord ?

Mon poulx ralentit tandis que je l'observe : l'invité devait être blond avant que ses cheveux ne virent au gris perle. Il porte une chemise blanche et un pantalon bien coupé, de bon matin.

Il n'est clairement pas le genre de ma tante, fantasque, bohème et explosive.

Des voix s'élèvent à l'extérieur. Nous nous tournons en même temps vers la porte, j'en profite pour resserrer les pans du peignoir sur ma poitrine.

Quand Jenna entre dans la maison en éclatant de rire, je surprends un sourire sur les lèvres de l'homme dont j'ignore encore l'identité. Mais je ne m'interroge pas davantage car Z le mécano apparaît derrière elle.

Grand, encore plus impressionnant parce qu'il a troqué son grand sweat noir pour un tee-shirt de la même couleur : les manches courtes moulent d'épais biceps aussi dorés que son front et ses joues. Ses cheveux sont rabattus négligemment en arrière, et il est encore plus mal rasé que la veille.

Il ne salue personne mais ses yeux de chat se posent sur moi.

Boum-boum. Boum-boum.

La lumière du soleil s'engouffre dans ma poitrine rafistolée, dans la brèche restée ouverte depuis hier soir.

— Grace ! Tout va bien ?

Je secoue la tête, cligne des yeux.

Si on oublie que je suis trempée, presque toute nue devant deux hommes que je ne connais pas mais pour qui tout semble normal, oui, tout va bien.

— Il y a... il y a une énorme araignée dans la salle de bain.

Je déglutis, gênée par le regard curieux des visiteurs. Troublée par celui inquisiteur du mécanicien.

Jenna fronce les sourcils.

— Quel genre ?

Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

— Du genre horrible !

Ma tante se tourne vers ses invités.

— Grace vit à Londres...

Ils hochent la tête avec compréhension, comme si c'était une excuse suffisante pour justifier ma panique. Je vois rouge ; ils l'ont au moins vue, cette saloperie ?

— Thé ou café, Z ? demande Jenna en se dirigeant vers la cuisine.

Je les dévisage, bouche bée. Tout le monde se fiche que ce monstre soit dans la maison !

— Rien du tout, Madame, dit Z en continuant de m'observer.

Il dépose une feuille pliée en deux sur la table.

— Le devis, dit-il avant de reculer d'un pas. Pour *Rent* de mes deux. C'est bien l'alternateur qui a lâché, mais ils ne vous rembourseront pas, vous verrez...

L'étrange chaleur qui m'envahissait tant qu'il ne parlait pas se dissout.

— Vous avez eu le temps de vous en occuper ?

— La pluie m'a empêché de dormir cette nuit... marmonne-t-il en regardant une seconde de trop mes cheveux mouillés.

Décidément...

— Et quelle averse ! surenchérit l'homme à la table. J'en aurais bien repris une journée de plus, ça nous a fait du bien !

Je me tourne vers le mécanicien :

— Merci, je... on vous contactera quand ce sera réglé.

— Vous auriez mieux fait de prendre l'avion, grogne-t-il.

De quoi je me mêle ?

Je croise les yeux de Jenna, qui sait et vient aussitôt à mon secours :

— Bon, qui peut s'occuper de l'araignée ?

Elle soulève la bouilloire pour montrer que ce ne sera pas elle ; elle remplit déjà les tasses sur la table. L'homme aux cheveux gris pique du nez dans son café.

Z, qui observe la scène, avance alors dans ma direction.

— Ni thé ni café, Madame Baxter. Où est l'araignée ?

Il va encore jouer au héros ?

Jenna m'adresse un signe de tête rassurant et répond à ma place :

— Elle est dans la salle de bain.

OK, qu'on en finisse !

J'indique le couloir d'une main tremblante et Z s'y engage sans

hésiter. Je trotte derrière lui tandis qu'il parvient dans la pièce sans que je le guide davantage.

Mes pieds nus s'étaient réchauffés sur le parquet en bois, le carrelage semble gelé tout à coup, même s'il ne fait pas froid dans la maison.

— Elle est là... je chuchote en désignant l'horrible bête.

Le monstre a migré sur le mur, il a étendu ses longues pattes velues de part et d'autre d'un tuyau.

Un coin de la bouche de Z s'étire légèrement et je retiens mon souffle. Mais c'est une fausse alerte, il ne sourit pas, finalement.

Il entre dans la cabine carrelée de blanc sans l'ombre d'une hésitation, avec ses *rangers* pleines de terre et ses mains maculées de cambouis de si bonne heure. Je suis fascinée par la suite du spectacle : Z tend sa main vers l'araignée, lentement et sans trembler. Elle fait quelques enjambées sur le mur, puis s'arrête.

— La fenêtre, chuchote-t-il en approchant à nouveau. Ouvrez la fenêtre.

Je marche sur la pointe des pieds jusqu'à la lucarne, au fond de la pièce, et je lui obéis. La bouffée d'air moite et brûlant qui s'engouffre à l'intérieur me fait d'abord suffoquer, puis reculer. J'étouffe un cri en percutant Z que je n'ai pas entendu arriver derrière moi.

— Ne dites rien, ordonne-t-il tout bas.

Ses bras passent par-dessus mes épaules, sa joue mal rasée frotte sur mes cheveux mouillés quand il se penche vers la petite fenêtre.

L'araignée est sur sa paume, immobile. Je ne respire plus mais l'odeur toxique des vapeurs d'essence emplît pourtant mes narines et m'étourdit. Comme la veille, le tonnerre gronde dans ma poitrine qui peine à le contenir.

Z chuchote encore :

— Araignée du matin...

La bête déplie une patte avec la grâce d'une danseuse. Z fait pivoter sa main avec lenteur et l'animal y avance au même rythme. Elle semble soudain inoffensive.

— Dites-lui au revoir, murmure-t-il en me poussant pour avancer.

Mon dos est plaqué contre son torse. La peau tiède de ses bras effleure mes deux joues tandis que nous nous rapprochons de la lucarne avec précaution.

— Allez-y, m'encourage-t-il en tendant les doigts vers l'extérieur.

Son souffle caresse mon oreille, son cœur tambourine aussi fort que le mien dans sa poitrine.

Poum-poum. Poum-poum.

Je me sens moins bête, moins seule. J'ai même bien moins peur.

— Adieu.

Au même moment, Z fait décoller l'araignée : cap sur le désert – loin, loin !

Il recule sitôt qu'elle disparaît, me libérant de son étreinte forcée. Étourdie, je me dépêche de fermer la fenêtre pour ne pas qu'elle revienne. Ni elle ni aucune autre bestiole.

— J'ai cru que vous l'auriez tuée, je lance en me tournant vers lui, hagarde.

Mon bras s'enroule autour de ma taille, l'autre est plaqué sur ma gorge. La chaleur afflue trop vite, j'ai l'horrible sensation d'être submergée quand je ne contrôle plus rien.

Z plonge les mains dans son jean usé, aussi moulant que son tee-shirt, et me dévisage.

— Elle n'a rien fait de mal, répond-il, plus bourru qu'au moment du sauvetage. C'est nous qui sommes chez elle, pas le contraire.

— Elle n'était pas dangereuse ?

— Elle aurait pu me tuer, réplique-t-il sans s'émouvoir.

Quoi ?

Las, il expire profondément. Moi, je ne sais plus quand j'ai repris de l'air, et je me noie.

— Bienvenue en Australie, ajoute-t-il en jetant un regard au petit tabouret près de la cabine de douche.

Et à ma culotte, à mon soutien-gorge en coton posés dessus... Mortifiée, je relève la tête au moment où il franchit le seuil de la salle de bain.

— Ne tuez pas les araignées, lance-t-il derrière lui. Ou je viendrai les venger.

Quand il disparaît, je desserre ma prise sur les pans du peignoir. Mes doigts sont engourdis, mes joues brûlent, mais la vague redescend.

C'est la deuxième fois que cet homme vient à mon secours, et que je ne suis pas fichue de le remercier correctement.

Le silence qui s'est abattu dans la pièce est troublé par le chant d'un oiseau, puis par le bruit d'un moteur, au loin. Ni l'un ni l'autre ne

font le poids contre le martèlement de mon cœur qui galope toujours dans ma poitrine.

Poum-poum. Poum-poum.

Vite. Bien trop vite à mon goût.

*

Ma tante est attablée devant l'inconnu quand je débarque à nouveau dans le séjour, habillée et coiffée.

Z est parti, je suis presque soulagée.

— Tu vas t'y habituer, Grace !

— Aux araignées ? Aux visites impromptues de si bon matin ?

— Il est dix heures ! proteste Jenna.

Son invité sourit avant d'essayer les commissures de ses lèvres avec délicatesse.

— Vous ne tarderez pas à croiser aussi des serpents, ajoute-t-il pour me faire flipper davantage.

Je me tourne vers ma tante, horrifiée.

— Tu ne m'avais pas parlé de ça avant que je prenne mon billet !

Elle hausse les épaules avant de remplir d'eau brûlante la tasse devant laquelle je m'assieds.

— Ça aurait été rédhibitoire ?

Je réfléchis, et j'admets :

— J'aurais retardé mon arrivée pour y réfléchir.

— Tu vois ! triomphe Jenna.

— Tous les venins provoquent la mort dans d'atroces souffrances ?

— Non, heureusement ! intervient l'inconnu. La prochaine fois, je dresserai pour vous une liste de toutes les espèces dangereuses. Mais la consigne est la même pour toutes : surtout, on ne panique pas.

Non seulement Z n'a pas paniqué, mais il s'est aussi bien amusé...

— Quelle prochaine fois ? je relève immédiatement.

L'homme cherche le regard de ma tante, qui se racle la gorge.

— Grace, je te présente le docteur Kenly.

Je me fige, puis je la fusille du regard.

— Grace, c'est ta mère qui me l'a imposé, se défend Jenna avant même que j'attaque.

Elle avait promis de me foutre la paix ! De remettre les compteurs à zéro ! Au lieu de ça, on reprend là où tout s'est arrêté ! Alors j'explose :

— Je t'ai expliqué que je venais avec une ordonnance ! Une adresse à Sydney au cas où ! Et tu as fait commander tout ce dont j'avais besoin à la pharmacie !

— C'est de la prévention, Grace, argumente le docteur, venant à son secours.

Ce gars bien habillé, un peu guindé, est médecin. J'aurais dû m'en douter après en avoir côtoyé des dizaines ces derniers temps.

— C'est au cas où il arriverait quelque chose, continue-t-il, sûr de lui.

Non, non, non !

Je me lève, trop vite, car ma tête tourne.

— Docteur Kenly, je rêvais de devenir médecin quand on m'a diagnostiqué cette merde ! Les statistiques, les techniques d'opération, les soins post-intervention après la transplantation dont j'ai eu la chance de bénéficier parce que je suis jeune et que quelqu'un a rendu l'âme au bon moment, je les connais. Sur le bout des doigts, malheureusement !

Ma gorge se serre mais je tiens bon.

— Maintenant, je veux qu'on me donne la chance de parvenir à les oublier, pour que je reprenne le cours de ma vie. Ou d'une autre vie, en l'occurrence, puisque l'autre n'existe plus !

L'eau fume dans la tasse, les oiseaux chantent toujours. Je n'aime décidément pas les matins, promesses de longues journées à ressasser le passé, sans parvenir à imaginer le futur. Cette désagréable sensation de néant est de retour. Elle aussi me colle à la peau, même à dix mille miles de chez moi.

Tout ça, pour ça.

Jenna affiche une mine défaite.

— Je suis désolée, Grace. Je ne savais pas que c'était à ce point...

Je me reprends aussitôt.

— Tu ne pouvais pas le deviner. Tu étais loin et je n'ai pas eu l'habitude de me plaindre cette année.

— Grace, juste une fois, tente encore de négocier le médecin. Juste pour faire un bilan. Ensuite, je vous promets que je vous laisserai tranquille.

Sauf si mon corps ne veut plus de ce cœur que je ne parviens pas à apprivoiser.

Ne pas penser que ça puisse arriver. Ne plus y penser.

Jenna me jette un regard implorant. Je suis presque déçue de réaliser que ma tante est plus sage que je ne le croyais. Elle a mûri, à moins qu'elle n'ait vieilli et que je ne l'admette pas.

Je fixe encore la plaine, ocre, immense. Mes yeux se perdent au-delà des toits qu'on y aperçoit disséminés.

— OK, je soupire en m'asseyant sur la première chaise.

Compromis. Courage. Patience. Je le dois à mon donneur qui ne respire plus. À sa famille, à la mienne.

Mes doigts cherchent le premier bouton de ma chemisette, puis le deuxième. Jenna quitte précipitamment la pièce en trotinant tandis que le docteur Kenly me rejoint et pose sa sacoche près du vêtement dont je viens de me débarrasser. L'air moite enveloppe mes épaules, ma poitrine menue. Mon cœur presque neuf s'emballe, il remue tout à l'intérieur et fait jaillir cette pulsion de vie qui m'encombre mais à laquelle je n'ai plus le droit de renoncer.

— Faites vite, s'il vous plaît, j'implore en serrant les poings.

Le docteur hoche la tête, l'air grave. Ses yeux noisette ont déjà fait deux aller-retour sur ma peau avant de croiser les miens.

— Courage, c'est presque fini, Grace.

Presque. Et à la fois pas du tout. C'est encore et toujours le même problème.

4

Grace

Leigh Creek est un village posé au milieu du désert. Ce n'est pas tout à fait une oasis, même si c'est ce que vante le panneau placé devant le petit hôtel de ville, mais on y trouve de quoi manger, se soigner, et même s'amuser si on aime le cinéma, la lecture et les jeux vidéo. Jenna affirme cependant que les habitants ont des compétences insoupçonnées qui ne figurent dans aucun programme disponible à l'office du tourisme – ouvert un jour par semaine. Leigh Creek se savoure de l'intérieur, avec le cœur et pas avec les yeux : c'est pour cette raison qu'elle a choisi de vivre dans le désert plutôt que dans le tumulte des métropoles de la côte.

J'opte pour les yeux avant le cœur, évidemment.

En ville, je fais le plein d'immunosuppresseurs – les médicaments qui empêchent mon corps de rejeter ma pièce de rechange – et les planque sous le siège du gros quatre- quatre de ma tante, en attendant de les faire disparaître dans le dernier tiroir de la commode de ma chambre quand je rentrerai.

— Tu as des projets, Grace ? Des envies particulières ? demande Jenna quand nous repartons sur la route. Tu vas te reposer, avant de travailler, peut-être ?

Depuis mon coup d'éclat, ce matin, elle marche sur des œufs.

Me reposer ? Je ne fais que ça depuis des semaines.

Travailler ? À petite dose, car mon corps fatigue plus vite qu'auparavant.

— J'ai peur de commencer un boulot et de ne pas réussir à tenir mes engagements. Mais si quelqu'un a besoin d'un coup de main,

ponctuellement, je suis partante.

Jenna réfléchit durant quelques secondes avant de parler.

— Tu ne veux vraiment plus entendre parler de la médecine ?

Argh...

— Non, vraiment plus !

— Tu aimerais travailler avec des enfants ?

— Ça exige d'être patient, pédagogue, et masochiste, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois ! rit-elle.

— Alors, non !

— Grace ! Ne te sous-estime pas non plus !

Je soupire.

— Je suis plus réaliste que jamais. Tu pensais à quoi, Jenna ?

— Ils cherchent des intervenants à l'école : jeunes et dynamiques.

Tu as une petite expérience de la vie et tu lis le genre d'histoires qu'ils...

Je la coupe aussitôt.

— Tu as pensé à moi à cause des bandes dessinées ?

— Entre autres, réplique-t-elle, ravie de pouvoir en parler. Tu en as ramené un paquet d'Angleterre.

Je m'insurge.

— Tu as fouillé dans ma valise !

Elle est tombée nez à nez avec Médusa et ses copines. Tombée aussi sur le tas d'autres trucs que j'ai rapporté du centre de convalescence, cadeau de départ de la maison...

— Il y avait de la boue. J'ai fait un brin de ménage, réplique-t-elle en arborant un air faussement désolé. Je l'ai tirée de dessous le lit, et comme tu ne l'avais pas fermée, elle s'est retournée.

C'est vrai.

Je rougis furieusement.

— Pas de panique, Grace, dit-elle en riant. Maintenant, je sais que tu es aussi vaillante que prévoyante !

— Pas moi, les infirmières...

Je m'enfonce dans le siège et me renfrogne tandis que nous sortons de la ville.

Quand nous parvenons à la hauteur de la route qui mène vers la colline, je repère un panneau que je n'avais pas vu dans l'autre sens.

Chez Z – Panique Mécanique. 2 km.

Deux kilomètres, ça fait combien de miles ?

Z et le contenu de ma valise. Le contenu de ma valise et Z. Dans mon esprit, l'association d'images me fait virer pivoine. Je n'ai pourtant plus quinze ans. Je ne suis pas une vierge effarouchée. Sauf qu'il s'agit d'un homme immense et viril.

Et de moi, surtout.

Nue et balafrée.

— En attendant que tu fasses bon usage de toutes tes petites affaires, reprend Jenna. J'ai de quoi t'occuper, ce soir.

La main posée sur mon cœur, je suis abîmée dans une nouvelle réflexion et ne pose aucune question. C'est Jenna, je devrais pourtant craindre le pire.

*

Z avait raison : *Garden Rent* est une boîte à la noix. On ose m'expliquer que les voitures de leur parc sont plus performantes que celles de leurs concurrents et ne sont donc pas censées tomber en panne lorsque les clients les utilisent. L'opératrice devient même désagréable quand je lui donne les coordonnées du garage où la Mini attend qu'on la répare.

« Pourquoi n'avez-vous pas loué un pick-up, Mademoiselle ? Surtout pour un séjour longue durée dans une zone aussi aride ! »

Aride ? On voit que ce n'est pas elle qui est ressortie trempée du déluge de la veille.

La Mini avait quatre roues motrices et de bonnes suspensions ! Le commercial à qui j'ai eu affaire a même approuvé mon choix !

Je le lui dis, et elle me traite de menteuse avant de me menacer de poursuites si la voiture ne revient pas à Adélaïde en état de marche.

Je raccroche, plus énervée que déprimée, et dans la foulée, je compose un autre numéro.

— Grace ! s'exclame ma mère. Il était temps !

Ce n'est pas une bonne idée, mais à cause du décalage horaire, je n'ai pas la possibilité de joindre l'Angleterre n'importe quand.

— Je t'avais interdit de te mêler de mes affaires, maman !

Ça me rongeaît depuis des heures...

— Tu viens à peine de quitter le centre de convalescence et tu es au milieu de nulle part. Il n'y a même pas d'hôpital à Leigh Creek ! proteste-t-elle à son tour.

— Les avions sanitaires se tiennent toujours prêts à décoller de Sydney et il y a une pharmacie en ville ! Je te rappelle aussi que je ne suis pas partie à l'aventure avec un sac à dos ! Et crois-moi, je le regrette !

Je suis certaine qu'elle lève les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que le médecin a dit ?

— Tu le sais très bien. Jenna t'a appelée quand j'ai eu le dos tourné...

— Grace...

J'ai craché ma colère, et maintenant je culpabilise, comme chaque fois que je perds le contrôle de mes nerfs et que je fais subir le pire à ceux qui ont déjà beaucoup souffert auprès de moi.

— Tu es rassurée, maman ?

— Oui. Je crois... balbutie-t-elle, confuse. Tu vas mieux, maintenant ?

— Oui.

Non. Mais c'est un faux départ. Enfin, j'espère...

Je reprends en soupirant :

— Jenna a une jolie maison. Et c'est si différent de Londres.

— Ah, pour être différent... Jenna est... Jenna. Enfin, tu sais... Attention aux mauvaises rencontres, Grace !

Maman pense que sa sœur n'a jamais su s'entourer. Je songe à ma mésaventure dans la salle de bain... Ma mère parle de ce genre de rencontre-là ? Le temps où elle me mettait en garde contre les garçons sexy et ombrageux est pourtant révolu.

Je ne demande pas de précisions, au risque de devoir en donner à mon tour, et je détourne la conversation :

— Papa va bien ?

— Il s'inquiète encore plus que moi et n'attend que le moment où je vais lui annoncer que tu rentres.

Pour reprendre mes études, le cours de ma vie...Impossible.

— Je vais devoir y aller, maman, je réponds, déçue.

Ce n'est pas vrai mais nous ne sommes toujours pas sur la même longueur d'onde. Elle sait que je vais bien et s'en contentera pour le moment.

— Prudence, Grace...

« ... tu as droit à une seconde chance, fais-en bon usage ».

C'est ce qu'elle ne dit plus sous peine de m'entendre protester. Je

sais tout ça – bien assez.

— À bientôt, maman.

Il est temps de mettre les voiles.

Je raccroche et m'écroule dans le canapé bleu électrique du séjour, épuisée. Je commence à ressentir les effets du *jetlag*. J'ai les paupières lourdes et la tête pleine d'images et d'odeurs.

Avant de m'assoupir, je me demande comment je parviendrai à faire grandir mon âme dans ce pays si aride, si sauvage. Je me demande même encore une fois si c'était une bonne idée de venir jusqu'ici.

*

Jenna me réveille en sursaut. Le plafond se déplace à toute vitesse avant de s'arrêter net contre la baie vitrée. La nuit est tombée, le royaume rouge du désert est redevenu celui des ténèbres.

Je me redresse et constate que tous les meubles ont été poussés le long des murs, libérant un vaste espace au milieu de la pièce. Le canapé est le dernier élément que Jenna a déplacé, avec moi sommeillant dessus.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu sais cuisiner ?

Elle est déjà partie en direction des fourneaux. Je me relève, groggy, et réprime un vertige en grimaçant.

— Non... Enfin, juste des pâtes et des soupes en sachet. Pourquoi ? Jenna me fait signe d'approcher.

Sur le plan de travail de la cuisine, elle a disposé des morceaux de pâtes, des blinis, et un tas de récipients contenant des sauces. Il y a même des légumes...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? je demande, intriguée.

— Le buffet !

Je me tourne vers elle et la toise. Elle porte une robe vert émeraude, évasée à partir des hanches. Une belle robe qui tourne.

— Tu as organisé une fête ?

— Mieux que ça... Tu m'aides ?

Elle me tend une cuillère et désigne les blinis de la pointe de son couteau.

— J'ai le choix ? je demande avec ironie.

— Non. Tu voulais t'occuper ? Alors, voilà !

Ça ne répond pas à ma question mais j'obéis, ragaillardie par son énergie et son culot.

Ses invités arrivent une heure plus tard, au compte-goutte, et surtout en couples – ce qui me fait d'abord un peu douter de la nature de l'événement...

Elle me présente et on me pose quelques questions. Je formule des réponses polies et convenues tout en effleurant ma poitrine du bout des doigts pour me rassurer.

« Oui, je suis en vacances. »

« Non, pas en pèlerinage sur les traces de mes ancêtres. »

« Je n'ai pas encore de billet retour. »

Jenna ne tarde pas à connecter en Bluetooth son téléphone portable à deux énormes enceintes. J'en profite pour m'exiler à l'autre bout du salon.

Lorsque les envolées de guitare d'une mélodie latino s'échappent des baffles, ma tante m'adresse un clin d'œil. Un couple se presse sur le parquet luisant et elle l'y rejoint avec enthousiasme. Puis les autres s'élancent sur le *dancefloor* improvisé.

Je n'en crois pas mes yeux ; elle avait juré qu'on ne l'y reprendrait plus !

Ma tante a dansé longtemps, à Adélaïde, avant de raccrocher quand son partenaire et grand amour de jeunesse a perdu la vie dans un accident de voiture. Je ne l'ai jamais connu, je n'étais pas née à cette époque. Après le drame, elle s'est essayée à tous les métiers du monde, sans volonté de trouver sa voie, ni un nouveau compagnon, avant d'arriver à Leigh Creek pour y poser enfin ses valises.

— J'ai eu le malheur de danser, l'année dernière, le soir de la fête nationale, explique-t-elle entre deux morceaux. Alors on m'a réclamé des cours, et j'ai fini par organiser ces soirées.

— Ça a l'air de beaucoup te déranger !

— Tu n'imagines pas... répond-elle avant de retourner corriger des positions, ou prendre la place de certains partenaires afin de montrer l'exemple.

Je retrouve vite ma place sur le canapé et les regarde tourner l'heure suivante, sans éprouver la force ni le besoin de les rejoindre. Déconnectée, ou hyper connectée à mon cœur ? C'est la question que je me pose. Là, je suis emprisonnée dans une gangue épaisse qui me met à l'écart du monde. Elle ne me rend même pas invisible.

La soirée bat son plein quand on frappe à la porte. On y tambourine, même.

Jenna m'interroge du regard ; je crois qu'elle n'attend pas d'autres élèves. On danse une *bachata* endiablée et enfiévrée sur la piste, alors je me dévoue pour accueillir les retardataires.

Sauf qu'il ne s'agit pas d'un danseur : sur le seuil du cottage, sous la véranda, Z piétine en attendant qu'on lui ouvre.

Il est vingt et une heures, il n'a pas quitté son tee-shirt trop moulant du matin. Comme il est noir, j'ignore s'il est encore plus taché de cambouis.

Boum-boum. Boum-boum.

Le voile derrière lequel je me cache depuis une heure se déchire.

— Votre tante ne répond pas au téléphone ! grogne Z sans me saluer. Il faut que je vous parle !

Il jette un œil à l'intérieur et fronce les sourcils en découvrant les couples qui virevoltent sur le parquet. Jenna attend que son invité entre, je lui fais signe que c'est moi qui sors.

Sitôt la porte fermée, la pénombre du dehors nous engloutit. Nous n'en sommes pas moins proches. La bulle enfle à nouveau et nous emprisonne à l'intérieur. Comme dans la salle de bain, ce matin, comme dans le hangar, la veille.

La main droite posée sur mon cœur, je me dépêche de parler, pour oublier qu'il se passe encore quelque chose d'anormal. Quelque chose qui, à l'instar de la colère et de la terreur, prend soudain beaucoup trop de place en moi.

— Vous vous êtes rendu compte qu'il s'agissait d'autre chose ? Ça tombe bien, j'ai eu...

— On l'a volée !

Je le regarde avec stupeur.

— On l'a...

— Elle a disparu, putain !

Quel est ce bordel de destin qui n'en finit jamais de me tourmenter ?

— Elle était en panne, n'est-ce pas ?

Je tente de garder mon calme.

— Elle était morte, même !

— Alors elle a ressuscité ?

Il lève les yeux au ciel.

— J'avais gardé les clefs dans mon bureau, explique-t-il, agacé. Je suis parti en ville, tout à l'heure. Elle n'était plus là quand je suis rentré.

— Votre molosse ne sert à rien !

— Je vous ai dit qu'il n'était pas méchant ! réplique-t-il avec autant d'agressivité.

Ses yeux bleus luisent dans la nuit, ses sourcils sont froncés.

À l'intérieur du cottage, la musique s'arrête, juste quelques secondes, avant de repartir de plus bel dans un rock endiablé.

Et tout devient soudain si absurde...

Je secoue la tête et, contre toute attente, j'éclate bêtement de rire. Longtemps, au point de m'asseoir parce que je ne tiens plus debout, secouée par de longs spasmes incontrôlables.

On a piqué la voiture en panne que j'ai louée au début du voyage que je mène pour échapper au traumatisme post-opératoire d'une greffe qui m'a sauvé la vie *in extremis*.

Rien que ça.

J'ai envie de hurler. Je pensais en avoir fini avec la fatalité, avec ce destin merdique. Mais il me rattrape, et il me fait chier !

Ce soir, j'ai mal. Je n'en peux plus. Et d'un coup, ça ne me fait plus rire du tout.

Aux derniers ricanements succèdent les larmes, silencieuses. Je presse ma main sur mon cœur en fermant les yeux mais c'est trop tard : vie, mort, espoir, douleur semblent s'échapper de ma poitrine. J'ai l'impression d'être vide après avoir été trop pleine durant des mois.

— Je vais chercher votre tante, dit Z que j'ai fini par oublier.

— Non !

Il semble pourtant déterminé à retourner vers la porte de la maison. Je tends la main et agrippe son pantalon pour le retenir.

— N'y allez pas ! Ils s'amusent, on va gâcher leur soirée. Tout ça à cause de cette bagnole !

À cause de moi.

Les larmes n'ont pas arrêté de couler. Z esquisse un mouvement de recul quand il les aperçoit.

— Est-ce qu'on peut aller ailleurs, s'il vous plaît ? je demande d'une toute petite voix.

— Ailleurs ?

— Assez loin pour ne plus rien entendre et tout oublier.

Z s'accroupit à côté de moi. Il sent la terre mouillée, comme hier, même s'il ne pleut pas ; une odeur ferreuse, enivrante.

— Vous voulez... boire ? demande-t-il, pas certain de comprendre.

— Si seulement...

Nos regards se croisent.

— Si seulement quoi ? murmure-t-il dans le noir.

Les yeux de chat sont rivés sur mon visage.

— S'il vous plaît, Z...

Il regarde la porte d'entrée, semble réfléchir. Puis il hoche la tête, enroule son bras autour de ma taille et agrippe ma hanche de son autre main pour me remettre debout.

— Venez, dit-il en me soulevant pour descendre les marches de la véranda.

Je reste plus ou moins blottie dans ses bras quand il me repose sur le sol. Comme il est bien plus grand que moi, nous claudiquons plus que nous ne marchons jusqu'à son pick-up. La musique s'éloigne, le noir de la nuit s'épaissit. Z ouvre la portière côté passager avant de me hisser sur le siège. Il s'installe au volant tandis que je ferme les yeux et m'abandonne à nouveau aux larmes.

Nous ne parlons pas quand il démarre. Ni durant le trajet jusqu'à Leigh Creek, qui ne dure pas très longtemps. Z nous mène devant un fast-food à l'entrée de la ville. Celui-ci est bondé d'adolescents hystériques qui chahutent derrière la grande vitrine.

J'émerge enfin du brouillard et l'interroge du regard, surprise.

— On ne sert pas d'alcool, ici, se justifie-t-il, bourru.

— J'ai dit que je ne pouvais pas boire, pas que j'étais mineure...

— Mais peut-être que vous l'êtes aussi, mineure.

— Comment est-ce que j'aurais pu louer cette foutue bagnole ?

— Vous ne seriez pas la première à utiliser de fausses cartes d'identité...

Il sourit : le temps s'arrête, une seconde, parce que c'est la première fois. Un sourire triste qui le rend soudain moins intimidant, et encore plus beau. Z ne me touche pas, mais son regard mélancolique m'étreint de la même manière que dans la salle de bain. J'imagine son cœur battre encore à l'unisson du mien.

Je dois trente mille dollars à *Garden Rent*, et aussi la vie à un homme ou à une femme dont je ne connaîtrai jamais l'identité, mais

ça ne compte plus. Ce qui compte, c'est ce qui se passe maintenant.

— Qu'est-ce qu'ils servent, là-dedans ? je demande d'une voix étranglée.

— Des hamburgers bon marché et des frites molles. Entre nous, c'est un peu dégueulasse...

— Et vous avez déjà emmené des filles dans cet endroit ?

— Non. Je n'ai pas grandi ici.

Il a arrêté le moteur, nous sommes à nouveau dans le noir, côte à côte dans le pick-up. La devanture lumineuse de la boutique projette néanmoins suffisamment de lumière pour que je distingue l'expression de son visage qui s'est assombri.

— Ça nous fait un point commun, alors.

L'air se fait dense dans l'habitacle, bien trop étroit pour contenir le malaise de deux inconnus qui ne savent plus quoi se dire.

— Pourquoi vous ne pouvez pas boire ? demande soudain Z.

— Parce que je pourrais être très malade.

Les commissures de ses lèvres s'étirent dans le noir. J'ai envie de poursuivre ce jeu qui consiste à l'interroger pour espérer le voir sourire. Durant ces secondes, mon pouls a ralenti, mes larmes ont arrêté de couler.

— Vous n'êtes pas né ici ?

— Non, à Sydney, réplique-t-il en tournant son visage vers moi. Pourquoi avez-vous traversé le désert au lieu de le survoler ?

— Je voulais faire ce truc toute seule.

Ce premier truc toute seule.

— Conduire ? demande-t-il.

— Et vivre aussi.

Z plisse ses yeux de chat mais ne répond pas.

Un garçon a renversé son soda sur les genoux d'une fille. La sonnerie de mon téléphone portable retentit au moment où celle-ci lui décroche une violente claque.

Je décroche, les mains tremblantes.

— Où es-tu, Grace ?

C'est Jenna.

— Je suis en ville, avec Z. Il est arrivé quelque chose à la voiture.

— Quelque chose de grave ?

Je me tourne vers lui. Il en fait autant, l'air aussi embarrassé que lorsqu'il est venu me prévenir.

— Elle a disparu.

— Disparu ? glapit-elle.

— Je t'expliquerai tout à l'heure... C'est fini ?

— Oui, j'avais besoin de toi pour tout ranger mais maintenant...

Z regarde devant lui à nouveau.

— J'arrive.

Je raccroche et soupire.

— Il faut y aller.

— OK, répond-il, avant d'ouvrir la porte et de sortir.

Il entre dans le restaurant en ignorant le regard curieux de quelques jeunes filles qui doivent trouver craquant ce bel animal baraqué, crade et échevelé.

Comme je les comprends.

Z approche du comptoir et parle à l'employé. Quelques minutes s'écoulent avant qu'il revienne, un pot entre les mains.

Un pot de crème glacée !

— J'ai pris vanille-noix de pécan, lance-t-il en reprenant sa place devant le volant. Leur fraise-banane est aussi dégueulasse que leurs frites.

Il me le tend, l'air incertain.

— Merci.

Je me dépêche de le saisir avant que la glace fonde aussi vite que moi.

Z redémarre, j'enfourne une énorme cuillerée de glace qui me brûle la langue. Faute d'alcool fort, de mots rassurants, de solutions vaines, c'est tout de même réconfortant.

Nous roulons à nouveau jusqu'au cottage sans nous parler. La colère est retombée, pas cet orage qui enfle, crépite entre nous et me met presque mal à l'aise.

Z prend la parole avant moi quand j'ouvre la portière.

— Je suis désolé d'avoir gâché le début de vos vacances.

— Pas gâché. Je n'avais pas pleuré depuis... (Je réfléchis.) Depuis dix mois.

Il ne sait pas ce que ça signifie, mais moi, oui.

Je poursuis, faussement enjouée :

— Et ne vous en faites pas pour la soirée, je n'aime pas danser.

— Moi non plus, je n'aime pas danser.

Son bras monte au-dessus de moi, sa main se pose sur l'appui-tête.

La lumière du perron s'allume comme un couple descend les dernières marches pour rejoindre sa voiture. Z est sous le feu des projecteurs. Je plonge dans le lagon de ses yeux trop bleus, laisse un bout de mon cœur sur l'arc de ses lèvres adorables. Je dévale les lignes saillantes de ses pommettes et de ses mâchoires.

Pendant ce temps, Z continue de parler :

— Je contacterai mon assurance, demain matin, pour savoir ce qu'il est possible de faire pour la voiture.

Je l'interromps brusquement.

— Je suis désolée de vous avoir hurlé dessus. Ce soir, et hier aussi...

Il est surpris, puis acquiesce, les sourcils froncés.

— Vous aviez vos raisons. On a toujours une raison de faire ce genre de truc, non ?

— Oui...

Ses yeux se sont posés sur le col de ma chemise, boutonnée jusqu'à ma gorge. Sa main glisse de l'appui-tête jusqu'au sommet du siège. Son poing est tout près de mon épaule. Il n'aurait qu'à déplier les doigts pour me toucher...

Boum-boum. Boum-boum.

Il me dévisage et j'attends, fébrile.

— Je vous appelle, demain, lâche-t-il en fermant les yeux.

— Demain, je confirme en m'arrachant du cocon de l'habitable devenu soudain hostile.

Il souffle un « bonne nuit » tandis que je m'éloigne en réalisant que je n'ai pas son numéro.

Il n'a pas le mien non plus.

Et j'ai encore oublié de le remercier...

5

Z

17 ans

Blue Mountains – Australie

— Avec un h.

— Quoi ? À Hart ?

— Non, à Zepheniah. Il y a un h à la fin.

Angus s'agite de l'autre côté de la barrière. Le mec qui délivre les dossards n'a pourtant vérifié aucune carte d'identité. Il n'y a pas de raison de s'inquiéter.

— On s'en fout, t'as juste un numéro dans le dos.

— Si je gagne, je tiens à ce qu'on écrive mon nom correctement sur Facebook.

Je le regarde dans les yeux. Le mec a au moins dix ans de plus que moi, mais j'en ai rien à foutre.

— Tu as vu qui a sauté avant toi ?

Ouais, des vieux cons, comme lui.

— Non. Qui ?

Le mec ne répond pas. Au loin, Angus me fait les gros yeux parce que je joue avec le feu.

Mais je gagne : le type ajoute un h à mon prénom et me balance mon dossard sans un regard.

— Merci.

Il ne me souhaite pas de bien m'éclater, comme il l'a fait avec les autres.

— T'es abruti ou quoi ? vocifère Angus quand je le rejoins.

Je hausse les épaules.

— Il avait oublié un h... Allez, aide-moi, Haggis.

Je lui tends le dossard qui colle à mes gants, et je me retourne pour qu'il le plaque dans mon dos.

— Tes parents s'en branlent, mais pas les miens... grogne-t-il.

— Elle est illégale leur putain de compétition, tu crois qu'ils vont venir nous faire chier si on est mineurs ? Réfléchis, Angus...

Le bord de la falaise est en vue. J'ai des fourmis partout dans les jambes, et ça grimpe jusque dans ma poitrine. Ça va être bon, bordel !

— Blake nous attend en bas, dit mon pote. Elle flippe.

N'importe quoi. Elle a rigolé quand je lui ai dit qu'on se reverrait en bas en deux morceaux. Ou dix. Elle m'a fait un clin d'œil et m'a lancé un regard envieux.

Angus a de la merde dans les yeux quand on parle de sa sœur.

— Blake est jalouse. Elle va finir par sauter, un jour.

Il ne répond pas. Après avoir fixé mon dossard sur le sac à dos qui contient la voile, il vérifie son contenu.

Je m'agace :

— T'inquiète, mec, c'est parfait. Je ne suis pas cinglé non plus.

Mais il continue. Il a la trouille. Je le connais assez pour m'en rendre compte.

— Hé, c'est comme d'habitude. C'est juste plus haut, plus flippant ! Carrément dément !

Il me lance un regard navré.

— Tu es un connard, Z.

— Ouais, le plus gros. Mais c'est pour ça que tu m'aimes.

Angus ricane et ajuste ses gants autour de ses poignets pour faire croire que tout est à nouveau sous contrôle. On n'est pas censés flipper dans un moment pareil, mais il suffit d'un rien : un h, en l'occurrence.

— À qui le tour ? annonce le mec qui garde l'entrée de la corniche d'où tout le monde s'élance.

— À lui !

Je fais avancer Angus qui *checke* dans mon poing avant de partir.

J'ai la tête qui bourdonne. Ça va être mortel.

Angus saute. On entend la voile s'ouvrir deux secondes plus tard ; le « clac » résonne dans la vallée. Puis des clameurs s'élèvent cinq cents mètres plus bas.

— À toi, « Z avec un h » ! lance un autre vieux connard en s'écartant pour que j'avance vers le vide.

J'inspire ; l'air gelé des sommets me brûle les bronches. Un dernier regard sur les montagnes bleues aux versants éclairés par le soleil, puis j'ajuste mon masque. Si c'est la dernière chose que je dois voir de ma vie, je signe : c'est putain de magnifique.

« C'est un beau jour pour voler », je songe avant de me jeter dans le vide, tête la première.

La gifle du vent. Le shoot d'adrénaline dans mon cœur qui décroche. Le corps qui cesse d'exister.

Mortel.

6

Grace

— Qui est Z ?

Jenna manque de s'étrangler. C'est la première chose que je dis, ce matin, après « bonjour » et « bien dormi ».

— Comment ça qui il est ?

Sa voix est montée dans les aigus.

Je reprends, en tentant de rester impassible :

— Z, c'est pas un prénom.

— Il faut croire que si. Tout le monde l'appelle comme ça, ici.

— Le garage, c'était celui de son père ?

Je connais la réponse puisque Z m'a donné un indice hier soir, mais je suis curieuse d'entendre sa version.

— Non. C'est le sien, depuis le début.

Un sourire coquin est en train de naître sur ses lèvres. Je suis certaine que Jenna pense déjà à l'utilité des petites affaires dans ma valise... Voilà pourquoi j'aurais dû réfléchir avant de parler ; ma tante est une romantique à l'imagination fertile, même si elle est adepte du célibat longue durée.

Je me dépêche de me justifier.

— Son histoire de voiture volée est bancaire, il avait une dent contre *Garden Rent*.

— Il va être remboursé ? Il t'a déjà contactée ? demande ma tante avec espoir.

— Non, c'est toi qu'il va appeler.

Désolée, Jenna.

— Il est honnête, ça, c'est certain, dit-elle en versant de l'eau dans

ma tasse.

Le liquide se colore immédiatement au contact du sachet à infuser.

— Il est courageux, poursuit-elle. Il travaille beaucoup. Il est arrivé ici, il y a deux ans. Le garage avait été mis en vente durant six mois, après la mort de son propriétaire. Il a débarqué avec des économies, les gens avaient besoin d'un mécanicien, alors on l'a laissé s'installer sans poser de questions. Et comme il est discret et sérieux, on a fini par oublier qu'il n'était pas du coin.

— Tu n'es pas du coin, non plus...

Jenna hausse les sourcils, l'air espiègle.

— Mais je suis discrète et sérieuse aussi !

Je la revois improviser ce chouette cours de danse, la veille.

— Et solaire, et pétillante ! Voilà pourquoi on t'a gardée toi aussi.

Elle esquisse un sourire modeste avant de poursuivre :

— Lui, c'est un garçon bourru et secret. On ne le voit pas dans les bars. Les rares fois où je l'ai croisé, en ville, c'était à la poste, ou au supermarché. Il s'absente rarement, et quand il le fait, c'est pour de longues périodes.

Le soleil fait une percée à travers les parois de la baie vitrée. Je cligne des yeux, éblouie.

— Merci, je dis tout bas.

— Merci pour quoi ?

Jenna se lève et se dirige vers le comptoir de la cuisine pour reposer la bouilloire sur son socle.

— De...

De ne juger personne ? De m'avoir accueillie à bras ouverts ? De faire comme si rien n'avait changé alors que, non, rien n'est plus pareil ?

— Merci d'avoir répondu à ma question.

Elle hoche la tête, surprise.

— Pas de quoi, Grace.

Je trempe mes lèvres dans le liquide et grimace. Ce thé-là est sans piquant et sans amertume. Je tenterai de dénicher une théière digne de ce nom, en ville, quand j'en aurai terminé avec ma première mission. Si j'y survis...

*

Le trajet jusqu'au cœur de la ville se fait dans la douleur. Freinage

brusque, démarrage poussif parce que l'embrayage est cramé, on me jette des regards inquiets à tous les carrefours. Je m'y reprends à trois fois avant de réussir à garer la voiture de Jenna le long d'un trottoir.

L'air est étouffant en cette fin de matinée. Dans la cour de récréation, les enfants jouent en poussant des cris stridents, comme à l'autre bout du monde.

Je suis accueillie par la responsable des activités d'après-classe, une grande femme brune qui rit très fort et très souvent. Je la reconnais aussitôt : elle dansait chez Jenna, hier soir.

— Ils ont besoin de décompresser après leur matinée d'école, explique-t-elle en me menant dans un couloir d'où s'élèvent des éclats de voix et d'inquiétants mugissements. Ce sont des chenapans, mais ils ne sont pas méchants, vous verrez...

Je vois. Et c'est une catastrophe.

Je suis nulle en pâte à modeler, nulle en Lego. Malgré ce que Jenna pensait, il n'y a pas de bandes dessinées et je n'ose pas chanter.

Le pire, c'est qu'on me fait rester deux heures de plus que prévu... Un pauvre petit garçon vomit sur un jeu de l'oie, la climatisation tombe en panne, et j'étouffe dans ma tunique à col officier.

J'ai l'impression de remonter des enfers quand je reviens dans la rue, en fin d'après-midi. Les petits démons s'échappent par dizaines de milliers par le portail et atterrissent dans les bras de leurs parents qui n'en mènent finalement pas plus large que moi.

Je fais définitivement une croix sur la possibilité de me reconvertir en enseignante ou en baby-sitter, et je quitte vite les lieux pour échapper à la responsable qui m'a trouvée géniale... Sur le trajet du retour, je songe néanmoins que mon corps n'a pas souffert d'avoir été sollicité plus longtemps que d'habitude. J'aurais pu recommencer le lendemain si ça n'avait pas été aussi désagréable.

Il y a une nouvelle voiture garée en bas du cottage de Jenna. Monstrueuse, avec d'énormes roues. Je récupère ma besace contenant mon portefeuille et les deux *comics* que j'ai apportés à l'école, et je gravis les marches de la véranda.

— Alors ? demande ma tante quand je pénètre dans la maison.

La journée pourrie n'est pas finie : le docteur Kenly est assis à la table, toujours aussi élégant, toujours aussi bienveillant. Enfin, son sourire l'est, et ça m'exaspère.

— Encore ? je vocifère en avançant vers lui.

— Ce n'est pas ce que tu crois ! dit Jenna en se précipitant vers nous.

— Ah non ?

— Je lui prête juste ma voiture ! explique aussitôt le docteur. Ma deuxième voiture.

Ah ?

— Vous allez bien ? ose-t-il pourtant demander.

Je lève les yeux au ciel et traverse le séjour.

— Z a appelé tout à l'heure, lance Jenna, l'air de rien.

Je m'arrête net.

— Quand, « tout à l'heure » ?

Elle réfléchit.

— Aux alentours de midi, je crois...

Je m'impatiente :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Je suis suspendue à ses lèvres. Je n'aime pas ça.

— Qu'il voulait te parler, qu'il avait besoin de ton permis de conduire, et de ton passeport pour le faxer à son assureur. Ils ont besoin de vérifier des choses...

Poum-poum. Poum-poum.

Voilà, ça recommence. Il faut croire que tout ce qui touche de près ou de loin à cette affaire me met en colère.

— Quelles choses ?

Jenna hausse les épaules, le docteur Kenly m'observe attentivement. Lui, je sens qu'il est sur le point de me poser une question sur ma santé...

Je fais demi-tour et prends la direction de la porte.

— Et ta journée ? demande Jenna avant que je la claque derrière moi.

*

Je conduis jusqu'à la route en terre dans un état second. Je cale, avant d'être ballottée jusqu'à l'entrée du garage ; la pluie a creusé de profondes ornières dans le chemin.

Je découvre enfin le hangar sous la lumière du jour. Il semble planté au milieu de nulle part, gardé par une dizaine de voitures stationnées çà et là autour du bâtiment. Mais sûrement pas par le chien-loup qui bondit de derrière une vieille dépanneuse.

Je ne suis pas plus rassurée que la première fois où Wallace a surgi

devant moi. En bonne trouillardre, je remonte dans la voiture en attendant que son maître nous rejoigne.

Mais il n'arrive pas.

Au pied de la voiture, Wallace m'observe, la langue pendante.

Timide. Pas méchant. OK.

J'ouvre la portière, le cœur battant, et je suis bousculée par sa grosse tête poilue en sautant du siège.

— Tu ne me manges pas, d'accord ?

Le gros toutou remue la queue.

— D'accord, je réponds à sa place. Tu es tout seul ?

Moi je suis seule, je fais ce que je veux. Je parle à un chien en étant persuadée qu'il va me répondre, par exemple.

Wallace m'escorte joyeusement jusqu'à l'entrée du hangar.

— Il y a quelqu'un ?

Ma voix résonne sur les pans de tôle qui encadrent la grande entrée.

Z ne répond pas. Wallace s'engage entre deux voitures, je le suis jusqu'au fond du hangar.

Personne. J'ai pourtant cru voir le pick-up dehors.

Quand le chien revient vers moi, ses yeux fous me font croire qu'il va enfin se transformer en loup-garou, mais il lèche mes doigts avant de galoper vers une porte camouflée dans l'angle du bâtiment.

Le bureau de Z ? Celui dont il a parlé, là où il stocke de la paperasse, des clefs, ce qu'il veut ?

Pensant trouver la pièce fermée, je tourne la poignée. Mais la porte s'ouvre et je suis surprise de me trouver sur le seuil d'un appartement.

Un studio, le sien.

Wallace me bouscule pour filer à l'intérieur, direction la gamelle pleine de croquettes, devant la porte-fenêtre qui donne sur le désert.

— Wallace !

Le chien s'en fiche. Il dévore déjà le contenu du bol en produisant de monstrueux grognements satisfaits.

— Wallace, merde !

Le loup relève paresseusement sa grosse tête, semble me toiser avant de la replonger dans la gamelle. Il ne me laisse plus le choix.

Je n'ai plus aussi peur que tout à l'heure, sans doute parce que c'est encore un cas de force majeure et que je commence à les accumuler depuis une année – et deux jours.

Je cours jusqu'à lui, agrippe son collier en cuir comme Z l'a fait la première fois, et je tire fort, d'un coup.

Wallace résiste mais j'insiste. Le perfide animal obtempère au moment où je m'y attends le moins, et je tombe à la renverse, nez à nez avec une jolie plante, vert et rose.

Vertes, les feuilles. Roses, les fleurs.

Elle n'est pas la seule à « vivre » dans l'appartement, je constate en tournant la tête. Il y en a d'autres, des tas d'autres, même : sur une table basse, sur le comptoir d'une kitchenette, au pied du lit fait au carré, près d'une baie vitrée. Des cactus, des marguerites, un bonsaï et des espèces carnivores. J'aperçois aussi l'ombre d'une palme dans ce qui semble être la salle de bain, au fond du studio lumineux.

Z vit dans une jungle luxuriante. Je ne suis plus en colère et vraiment très intriguée.

Tandis que Wallace grogne toujours dans sa gamelle, je me redresse et marche dans la pièce.

C'est plutôt propre, pour un appartement de garçon maculé de cambouis des pieds à la tête, du matin au soir.

J'avance jusqu'à la toute petite cuisine, à la recherche de la vaisselle sale dans l'évier, et je suis presque déçue : la tasse, la cuillère et une assiette reposent à l'envers sur un égouttoir.

Je m'apprête à rebrousser chemin quand mon regard est attiré par un éclair rouge sur le comptoir. Puis par un visage que je connais bien ; celui de Clark Kent dans son costume de Superman, sur la couverture d'un numéro spécial d'Action Comics datant de la décennie précédente.

Wahou !

Je m'empare du magazine avec frénésie et l'ouvre pour lire les lignes du pitch sur la première page.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Z.

Sur le seuil du studio, dans un débardeur qui expose carrément ses biceps saillants.

Poum-poum.

C'est le moment où mon cœur lâche.

La bande dessinée tombe sur le sol dans un désagréable froissement de papier.

Z la regarde, horrifié, avant d'avancer dans la pièce, l'air

menaçant.

Paniquée, je recule. Mon dos heurte le comptoir de la cuisine.

— Qui es-tu ? hurle-t-il.

Qui je suis ?

— Je...

Mais les mots restent coincés dans ma gorge ; les yeux bleus de Z lancent des éclairs et j'ai la trouille.

J'ai été prise la main dans le sac. Mais... la porte était ouverte, non ? Et en plus, le chien m'a bousculée !

Je me ressaisis aussitôt.

— Tu avais laissé ton appartement ouvert, hier soir ?

— Ouais, glapit-il en avançant toujours.

— Et ces mecs ont préféré piquer une bagnole plutôt que de cambrioler ton appartement ?

Il s'arrête, je suis secrètement soulagée.

— Ils ont piqué des choses aussi, ici... répond-il après une hésitation.

J'écarquille les yeux.

— Tu t'es bien gardé d'en parler, hier soir ! Qu'est-ce qu'ils ont pris ?

Il fixe la bande dessinée tombée sur le sol puis s'accroupit précipitamment pour la ramasser.

— Z ?

Il secoue la tête et lâche le morceau :

— Du fric, des bouquins et la clef du bureau.

Je conclus, catastrophée :

— Et la clef de ma bagnole !

Il me lance un regard mauvais.

— Mais juste celle-là ! Comme par hasard !

Je comprends immédiatement ce qu'il essaie de savoir :

— C'est pour ça que tu veux mes papiers ? Pour vérifier que je ne suis pas une spécialiste de ce genre d'arnaque ? Pourquoi pas, après tout... Au fond, qu'est-ce que tu connais de Jenna Baxter, hein ?

Jenna qui l'a défendu tout à l'heure.

— J'ai dit ça ?

— Je m'en fiche que tu l'aies dit ou même que tu l'aies pensé !

Je fouille frénétiquement dans ma besace et abats avec rage mon permis de conduire sur le comptoir, derrière moi. Et puis mon

passaport aussi, tant qu'à faire.

Z se penche par-dessus mon épaule, sa joue rugueuse frôle ma tempe quand il saisit les deux documents pour les consulter. La colère enfle dans ma poitrine, ma gorge est comprimée, mais je ne défaille pas.

Pas du tout, même.

— Ce sont des vrais ! je crache pour en rajouter une couche.

Il ne dit rien pendant qu'il lit. Son odeur ferreuse est parvenue à mes narines, je déteste qu'elle m'enivre au moment où j'ai besoin de contrôler les émotions qui se télescopent, de garder mon sang-froid.

Grace Woodbury. Née le 21 juillet 1995, à Londres.

J'ai aussi revu le jour le 22 février de l'année dernière, mais ça, les autorités de mon pays ne le mentionneront jamais.

Z lève enfin la tête.

— Qui es-tu ? répète-t-il, l'air farouche.

— C'est écrit sur mon passeport.

— Non. C'est écrit que tu es Grace. Pas ce que tu viens faire ici en portant toute la misère du monde sur tes épaules.

Je m'indigne.

— Est-ce que je t'en pose des questions, moi ?

Z ricane.

— Tu n'as vraiment pas cherché à savoir qui était le sauvage mal élevé qui avait remorqué ta bagnole dans la nuit ?

Touché.

Je lui rappelle un détail qui a néanmoins son importance :

— La bagnole qui s'est miraculeusement envolée alors qu'elle était immobilisée...

Un nouveau regard impénétrable. Les yeux en amande de Z sont comme deux lames qui transpercent les âmes et les esprits. C'est son super pouvoir ? Celui qu'il camoufle en faisant croire qu'il est mécano ?

— Je ne suis pas un truand ! proteste-t-il. Et il ne s'agit pas d'un miracle... (Il s'est radouci.) Je l'avais réparée dans l'après-midi.

Mais... mais quel connard !

Il s'éloigne en direction de la table basse et y jette le numéro spécial d'Action Comics.

La paume plaquée sur mon cœur qui cogne, je hurle :

— Tu as menti, deux fois !

Il vaut mieux pour lui qu'il ne soit plus à portée de mes mains.

— Je ne pouvais pas dire tout ça hier soir ! crie-t-il plus fort que moi. Tu chialais !

— Et alors ! Ça arrive, non ? Et je me souviens que tu as été gentil parce que tu... comprenais ! En attendant, tu es dans la merde, mon pote ! Tu étais responsable de cette bagnole !

Nous nous affrontons du regard comme deux bêtes féroces. Ma fureur atteint des sommets mais me laisse encore respirer.

Z plaque ses cheveux bruns en arrière. Ils sont plus longs que ceux des garçons que j'ai pu fréquenter. Avant.

Et je pense à ça. Maintenant.

Il piétine le sol, puis il finit par parler calmement :

— Rentre chez toi. Je vais me débrouiller.

— Tu vas leur mentir ? Tu vas rembourser la voiture ?

Il ricane.

— Ça, ça ne te regarde pas.

Je suis piquée au vif.

— OK. Je peux reprendre mes papiers ?

— Non, l'assurance en a vraiment besoin pour faire des vérifications.

Je fais mine de contempler le paysage derrière la fenêtre ; ce désert hostile et fascinant.

— Merci pour le remorquage, pour la serviette, pour l'araignée, pour la crème glacée, je débite à toute vitesse tandis que le sang bout dans mes tempes.

La voiture envolée, le mystère résolu, je n'ai plus aucune raison de rester ici, avec lui. Je règle l'addition avant de foutre le camp.

Z sourit, l'air moqueur, et je me sens soudain très faible.

— C'est normal, réplique-t-il.

— Oui, voilà, tu as raison : c'est normal.

J'entends très distinctement les battements de mon cœur dans ma tête ; ce son trop grave, trop sourd qui précède la vraie tempête.

Maintenant ça suffit ! Je tourne les talons.

En passant près de la table basse, je croise le regard de Clark Kent sur la couverture de la bande dessinée.

Je m'arrête et me retourne. La brèche s'ouvre à nouveau au moment où je parle.

— Superman est un gros con !

Ma colère se déverse à flot dans la mini-serre zen du studio.

— Un con ? s'étrangle Z en se redressant.

Il croise les bras sur son torse, vexé. Ses biceps gonflent et je fais un peu moins la maligne.

— Ouais, nase et ringard.

— C'est Batman qui te branche ? se moque-t-il. Parce qu'il est riche et mystérieux ? Parce qu'il a la tête de Bale, au cinéma ?

Je ris, navrée.

— Non, il est trop orgueilleux et arrogant. Moi, je préfère Robin, surtout depuis qu'il est devenu *Nightwing* dans l'anthologie des Super-Vilains.

Z penche la tête et me dévisage. Ses yeux bleus n'ont jamais été aussi sombres bien qu'il fasse jour.

Il finit par lâcher :

— Mais tu es qui, au juste ?

C'est le moment de vérité, ensuite il sera temps de partir sans se retourner. De trouver un nouveau plan B.

J'inspire une grande goulée d'air avant de chuchoter :

— Je ne sais plus, c'est pour ça que je suis là.

Je n'attends pas qu'il réponde et je m'échappe avant de ployer sous les coups portés par mon cœur affolé.

7

Grace

Après la transplantation, j'ai passé deux mois dans un centre de convalescence. Deux mois durant lesquels j'ai guetté avec les médecins et les infirmières les battements suspects de l'étranger logé au cœur de ma poitrine. Ils l'étaient tous dans le creux de mon oreille ; le moindre frémissement à l'intérieur me faisait sursauter, craindre le pire, avant de me rendre perplexe et démunie.

Je suis morte une nuit, pour renaître au matin, après de longs mois passés dans un lit d'hôpital. Les forces me quittaient jour après jour, le souffle me manquait, puis la vie n'a plus tenu qu'à un fil, tout à la fin. Le contraste entre cet état de faiblesse et celui à mon réveil, munie d'un carburateur tout neuf, fut démesuré, trop puissant pour que je le supporte et le savoure avec soulagement.

Un jour, on m'a mise dehors.

« Mademoiselle, tout va bien. Faites votre valise, c'est reparti pour un tour. »

Mais rien n'est reparti.

Je respire à nouveau sans effort, mais cette énergie qui fourmille dans mes membres me brûle, ces battements vigoureux me frappent de l'intérieur. Comme autant de pouvoirs qu'on m'a rendus mais que je ne maîtrise plus, à peine contenus par la couture qui va de ma gorge jusqu'au bas de mon sternum. Dans la réalité, il n'existe pas d'école pour les mutants dans mon genre, et je doute de rencontrer un jour le professeur X₁ pour qu'il me donne un mode d'emploi.

Peut-être que la maladie m'a rendue plus sensible. Plus émotive, et égocentrique. Je n'en suis pas moins vaillante. Je dois honorer cette

promesse tacite de vivre, établie au moment où le cœur de mon donneur a commencé à battre en moi.

Le jour qui suit la dispute au garage ressemble donc à ceux que j'ai passés au centre de convalescence : une grande montée d'adrénaline suivie d'un flux de nouvelles sensations dont je ne sais plus quoi faire le lendemain. Le blanc des murs, en moins, la chaleur et la terre ocre du désert, en plus. Je marche sans oser aller au-delà d'une centaine de mètres après la maison en pensant aux millions de choses que je serais désormais capable de faire, n'importe quand, n'importe où. Puis je rentre, je lis, je dors.

Trois jours plus tard, la porte d'entrée claque et me réveille en sursaut. Jenna est de retour de sa virée matinale.

Quand j'entre dans le séjour, elle pose deux énormes cabas sur le comptoir de la cuisine. Elle semble radieuse tandis que je suis grognon et ensommeillé.

— Tu vas bien, Grace ? s'inquiète-t-elle en me découvrant bien moins enjouée que les jours précédents.

Je me renfrogne.

— Je ne sais pas...

Elle dépose les provisions sur la table et je l'aide à les ranger dans les placards.

— Comment ça « tu ne sais pas » ? demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— J'ai eu besoin de me reposer ces derniers jours. Mais ne rien faire a aussi ravivé de mauvais souvenirs...

Jenna ne dit rien mais elle réfléchit. La bouilloire est en marche quand son visage s'éclaire.

— Et la bibliothèque, Grace ?

— C'est encore à cause des bandes dessinées ?

Si j'avais su qu'elles allaient donner autant d'idées à ma tante, je les aurais laissées à Londres, et j'aurais lu sur ma tablette numérique.

— Un peu, avoue-t-elle. Mais tu ne m'aides pas beaucoup, Grace.

Je soupire.

— Si seulement je le pouvais...

— Est-ce que ta mère considère ça comme de la lecture ? réplique-t-elle, amusée.

— Laisse maman en Angleterre, et laisse mes super-héros tranquilles !

— Les couvertures que j'ai aperçues concernaient plutôt des filles. Des filles menaçantes !

— Ce serait beaucoup moins marrant si elles souriaient comme des gourdes.

Jenna m'observe, les bras croisés sur sa poitrine menue.

— Toi, tu n'aimes pas sourire comme une gourde.

— Non, c'est encore ce qu'il reste de...

Mon ancienne vie ?

— Ton autre toi ? propose Jenna. Tu es pourtant la même à mes yeux.

Je baisse la tête, pas très convaincue. Le bois du parquet paraît toujours plus clair le matin, il contraste avec mon humeur maussade.

Le regard de Jenna se perd dans la pièce ; de la télévision au canapé, en passant par son petit bureau plaqué contre un mur, croulant sous la paperaise.

Soudain, elle tourne la tête vers moi, extatique, avant de déverrouiller à nouveau l'écran de son téléphone.

— J'ai une autre idée !

Et je crains à nouveau le pire...

*

Le bureau de poste de Leigh Creek est bondé en cette fin de matinée.

C'est l'heure de pointe, explique Charlie Cruz, la fille du manager de l'établissement – une future mariée qui assistera aux sessions de danse de Jenna dès la semaine prochaine. Comme par hasard...

Après avoir mis en rayon de la papeterie, de toutes les formes, de toutes les couleurs, je suis appelée en caisse à ses côtés, pour en découdre avec les clients.

Et tout se complique. Si certains habitants apportent leurs colis déjà préparés, d'autres tiennent à ce que nous nous chargions de tout. Et se charger de tout signifie sélectionner les bons paramètres dans le bon logiciel.

Je ne vais pas assez vite, je fais des erreurs. On gronde dans la file d'attente et je passe mon temps à mordre mes lèvres en m'excusant. En toute objectivité, je suis très nulle.

La dernière cliente que je sers, une trentenaire blonde et hautaine, est encore plus revêche que les autres.

— Elle est désagréable et, en plus, c'est une grosse salope... glisse Charlie quand elle s'éloigne enfin du comptoir. Elle s'est envoyé la moitié des types de la ville, dont mon fiancé.

Je me tourne vers elle, éberluée.

La première pierre est lancée, il n'en faut pas plus à Charlie pour se déchaîner.

— Celui-là pique régulièrement des stylos dans le présentoir du fond, continue-t-elle en désignant un jeune homme malingre qui erre dans le magasin. Et cette vieille femme, là-bas, me déteste. Elle te détestera aussi et tu ne sauras jamais pourquoi. Ah... et voilà le meilleur...

Deux clients viennent d'entrer.

Un monsieur à l'œil roublard et aux grandes moustaches. Et Z.

Il est si grand que tout paraît soudain très petit dans la boutique. Il croise mon regard, et l'air devient électrique.

Boum-boum. Boum-boum.

C'est lui le meilleur dont parle Charlie ?

Je bredouille un bonjour, n'écoute pas ce que l'autre monsieur demande. Je saisis juste la lettre qu'il me tend en hochant la tête. Je suppose qu'il faut l'affranchir.

Un timbre, et voilà.

— Mademoiselle, c'est d'un recommandé dont j'ai besoin, dit le client, amusé.

Merde.

Charlie nous observe.

— Je suis désolée...

J'ai dû le dire vingt fois depuis le début de la matinée.

— Ce n'est jamais facile de commencer, hein ? s'exclame mon client.

Son sourire est moqueur.

— Il faut aussi savoir reconnaître quand un job n'est pas fait pour vous, je réplique, déçue.

— Ce n'est pas si sorcier que ça de coller des timbres sur des enveloppes !

Charlie se racle la gorge en lui lançant un regard mauvais.

— Ce n'est pas sorcier non plus de remplir le document disponible dans le présentoir dédié aux envois de lettres recommandées, réplique-t-elle sur un ton douxereux.

Z assiste à nos échanges, impassible, un colis calé sous son bras impressionnant. Je n'en avais plus fait cas dans son appartement, trop déroutée par son arrivée surprise. Mais là...

— J'ai pensé que mademoiselle... (Le client se penche par-dessus le comptoir pour lire mon prénom sur le badge agrafé à ma tunique.) Mademoiselle Grace avait besoin de s'exercer.

Il me tend le stylo mis à la disposition des clients sur la borne.

— Allez-y, Mademoiselle Grace.

Charlie hausse les épaules et je commence à écrire l'adresse qu'il me dicte en épelant les noms propres. Quand j'en termine, qu'il me salue, Charlie dit :

— Lui, c'est un...

— Salut, bougonne Z en avançant d'un pas.

Mes yeux sont rivés sur ses grandes mains zébrées de cambouis. Je devrais trouver ça dégoûtant. Je devrais...

Le colis atterrit devant mon nez dans un bruit sourd : celui-là est prêt à être tamponné et posté.

— Désolé, tu n'apprendras rien avec moi... marmonne-t-il en fouillant dans la poche de son jean abîmé.

Z ne me quitte pas des yeux quand je retourne le pavé en carton pour vérifier qu'il a correctement rempli le formulaire.

Il est à destination de Sydney, pour un certain Angus McPhee. Son frère ? Son père ?

Je lis les informations concernant l'expéditeur.

Zepheniah Hart.

Angus n'est ni son père ni son frère, et Z pour *Zepheniah* devient un personnage encore plus fascinant.

— Le billet, Grace, grogne Charlie qui s'impatiente devant le tiroir ouvert de la caisse.

J'arrache des mains les cinq dollars que Z me tend. Il est immobile, il respire très lentement ; son torse monte et descend. Monte et descend...

— Grace, la monnaie ! braille Charlie à côté.

La monnaie.

Je tends ma main moite pleine de pièces. Les doigts de Z s'enroulent autour de mon poignet, il le retourne d'un coup et la ferraille tombe dans sa paume dans un bruit métallique.

— Grace, le reçu !

Ah, oui, le reçu... Cela devient franchement laborieux.

— Merci, dit Z quand il le récupère.

Pourvu qu'il parte, maintenant. Mon aveu avant de partir de chez lui, mon incompétence aujourd'hui ; j'en ai assez fait comme ça...

Le ciel m'entend : le mécano se retourne et s'éloigne. Ses larges épaules roulent sous son tee-shirt noir.

— Et alors, lui, c'est l'insaisissable, pérore Charlie. Beau comme un dieu quand il daigne s'habiller correctement. Célibataire mais clairement pas branché par toutes celles qui ont débarqué chez lui pour réclamer une vidange.

Une vidange ? Il existe vraiment des filles qui osent faire ça quand un type les intéresse ?

— Depuis quelques mois, on se demande même s'il n'est pas gay, ajoute-t-elle.

Je regarde le paquet qu'il nous a confié.

Z vit seul avec des plantes et son chien. Il ne s'intéresse à personne. Peut-être qu'Angus est son petit ami ?

Et ma poitrine de se fendre en deux quand il apparaît quelque part... Ce serait encore bien joué de la part du destin !

*

Je déclare forfait à midi et demi.

Charlie est déçue. Moi, je suis contrariée ; non pas que je misais tout sur ce job mais, encore une fois, je n'ai pas été capable d'éprouver la moindre satisfaction, même si j'ai trouvé ça moins pénible qu'à l'école.

Ma mère dit qu'on appelle ça de la dépression. Je préfère évoquer un égarement, c'est moins fataliste et surtout moins pathologique.

Mon estomac crie famine quand je suis de retour dans la rue. Je ne connais qu'un restaurant à Leigh Creek : le fast-food où on sert les frites molles.

Je me rends jusqu'à l'entrée de la ville et gare le quatre-quatre de Jenna sur le parking, bien plus rempli que le soir où Z m'y avait conduite.

Et en parlant du loup...

Le pick-up noir est stationné non loin de l'entrée ; si Z m'a conduite là, c'est parce qu'il y a ses habitudes.

J'hésite à reprendre la route pour retourner au cottage mais Jenna est sortie, je risque encore d'être seule longtemps.

Je lance un regard en direction du restaurant. Derrière la vitrine, les habitants de Leigh Creek décompressent. On mange, on rit. Et surtout on vit.

C'est ce que je suis venue chercher au bout du monde, non ?

J'ouvre la portière en triturant nerveusement le bouton de ma combinaison à fleurs très mignonnes, et je quitte mon abri.

Tout est sous contrôle, Grace.

L'étrangère est repérée dès qu'elle passe le seuil du fast-food. La tête basse, je file vers le comptoir et commande une glace parce que le hamburger ne m'inspire pas et que les frites ne m'ont pas été recommandées.

Quand vient le moment embarrassant de m'asseoir, je fais semblant de ne pas chercher Z des yeux. Et, quand je l'aperçois dans un angle de la salle, de faire comme si je ne l'avais pas repéré.

Très compliqué, très tordu.

Ses yeux de chat ont raison de ma performance d'actrice, et je ne mets pas longtemps à croiser son regard sans parvenir à m'en détacher.

Il est seul. Je suis bêtement soulagée.

Un rapide balayage des lieux m'apprend qu'il n'y a pas de tables libres alentour. Juste des places çà et là aux côtés de couples ou de groupes d'hommes très bruyants.

Z me fixe toujours.

Il ne va pas m'inviter. Je ne veux pas le rejoindre.

La porte du restaurant s'ouvre derrière moi en faisant tinter un carillon. Je me retourne et blêmis : le docteur Kenly, plus souriant que jamais, fait son entrée dans la salle.

Je lui tourne le dos et fonce droit devant moi. En direction de Z à qui rien n'a échappé.

— Je peux m'asseoir ? Il n'y a aucune place ailleurs et...

Pas la peine de raconter n'importe quoi, disent ses yeux inquisiteurs.

Je sais pourquoi ils m'intimident ; pas parce qu'ils sont très bleus, mais parce qu'on ne ment pas à ce regard-là.

Je continue de me justifier :

— Je ne connais personne, ici. Ni aucun autre endroit. C'est pour ça que je suis là. D'ailleurs après le...

— Assieds-toi, dit Z, mettant fin à mon supplice.

J'inspire profondément. Je n'ai plus dix-sept ans, j'en ai vingt-

deux.

Vingt-deux, bon sang !

Je m'installe en jetant un coup d'œil à son assiette remplie de frites.

— Je croyais qu'elles étaient dégueulasses !

— Elles le sont encore. Je voulais leur donner une seconde chance, se justifie-t-il en reportant son attention ailleurs. Les Cruz t'ont gardée ?

— Oui. Mais je n'ai pas voulu rester...

— Pourquoi ? demande Z en reculant dans sa chaise.

— Parce que je n'aime pas manipuler de l'argent.

— Et parce que Charlie Cruz est insupportable, ajoute-t-il, railleur.

Je souris.

— Pour ça aussi, oui...

— Tu faisais quoi avant ?

— J'ai essayé de travailler à l'école.

Il hausse un sourcil.

— Et ce n'était pas cool ?

— Pas cool du tout ! C'était même horrible ! Les enfants font du bruit, n'obéissent que si tu cries ou que si tu leur donnes des bonbons ! Et ça ne dure pas longtemps...

Z a les yeux rivés sur le col de ma combinaison.

— Et avant, tu faisais quoi ?

— Je viens de te le dire.

Et je sais où il veut en venir...

Z secoue la tête.

— Non. Je te parle d'avant Leigh Creek : qu'est-ce que tu étais ?

Ce que j'étais ? Une étrangère. Brillante, marrante et romantique.

Z boit une gorgée de son soda en ne me lâchant pas des yeux. Il veut vraiment savoir.

Après l'opération, je suis devenue...

— Sue Storm².

Il plisse les yeux, alors j'ajoute :

— Et aussi un peu Jean Grey³.

Z esquisse un sourire minuscule, il n'en faut pas plus pour que le sillon s'ouvre dans ma poitrine. Une douce chaleur naît au creux de mon ventre et s'élève jusqu'à ma gorge. Elle me caresse et me chatouille. Pour une fois, je ne crains pas que cela m'étouffe.

— L'Invisible et le Phénix, en déduit-il, hochant la tête.

Je suis parvenue à me livrer sans utiliser les mots « transparente », « cramée », « inutile » et « coupable ».

— Et tu es anglaise, reprend-il. De Londres.

— Exact. Mais tu n'as aucun mérite, c'était écrit sur mon passeport.

— Ton accent t'a trahie avant je le lise noir sur blanc.

Ça devrait être à mon tour de poser des questions mais je connais déjà les grandes lignes : il vient de Sydney et il répare des voitures.

Je dis à la place :

— Tu as pu joindre ton assureur ?

Ça ne lui plaît pas, car il se renfrogne :

— Ouais. Il va envoyer un expert sur place.

— Tu as dit que tu n'avais pas fermé ton appartement à clef ?

— Je suis naïf mais pas idiot ! gronde-t-il en bousculant son verre.

Je tends vite ma main pour le rattraper. Mais Z est plus rapide que moi : il la repousse fermement après avoir redressé le gobelet.

— J'étais médecin, je lâche d'un coup.

— Médecin ? s'exclame-t-il.

Il ne sera pas le seul à jouer au jeu du « je vais dire un truc dément qui va faire carburer ton palpitant ».

— Enfin presque... Je l'aurais été dans trois ans.

Il hoche la tête. Évidemment, c'est tout de suite bien moins impressionnant. Je suis prise en flagrant délit de vanité.

— Ça nous fait un autre point commun, dit Z en saisissant une frite dans son assiette.

Il la fait tourner entre ses doigts.

— Avec les super-héros ? je demande, incertaine.

La frite retombe sur la porcelaine blanche.

— Ouais, et aussi avec la mécanique. Toi, la chair, moi, les voitures.

— C'est vrai.

Je soutiens son regard animé par une nouvelle étincelle.

— La ferraille fait ce qu'on lui demande, pour peu qu'on le fasse avec de la poigne, continue-t-il. Si les pièces sont fiables, ça roule.

Je ris jaune.

— Voilà, fiable. C'est le mot qui convient. La ferraille est... fiable, mais la chair beaucoup moins.

— Est-ce que ça te manque ? demande-t-il encore.

Depuis que je le connais, Z pose beaucoup de questions.

— Quoi, la chair ?

— Non, la médecine. La chair aussi, si tu veux...

Il ricane et je me tortille, gênée.

— Non, ça ne me manque pas.

— Et la mécanique ?

— Tu parles de la ferraille ?

— Ouais, de la ferraille.

Je lui jette un regard soupçonneux.

— Je n'ai jamais touché à une voiture.

— Imagine que ce n'est pas si différent.

Il tend son bras sur le côté, le plie, le déplie lentement. Les biceps montent, descendent.

— Voilà les essieux.

Z poursuit sa démonstration en posant sa main sur sa tête, dans ses cheveux bruns plaqués en arrière.

— Et l'électronique.

— Ce n'est pas de la ferraille !

— Et c'est très compliqué à réparer, peste-t-il.

Quand sa main rejoint sa poitrine à hauteur de son cœur, j'ai bien moins envie de plaisanter.

— Et voilà le carburateur.

Je hoche la tête mais ma gorge est serrée. Je plonge ma cuillère dans le pot en carton et engloutis une énorme quantité de glace. Ma langue brûle, ma tête débranche.

Z m'observe, les bras croisés sur son torse. J'avale une autre cuillerée pour oublier que ses biceps sont encore plus massifs comme ça.

— Tu es Storm⁴, dit-il enfin. La tornade, pas la fille invisible.

Je me raidis.

— Pourquoi ?

— Tu as apporté la pluie, on a volé ta voiture.

— Et alors ?

— Nous sommes dans le désert. Pas le plus rouge d'Australie, pas le plus silencieux, mais il y a comme une routine ici, à laquelle tout le monde tient.

Je suis intriguée.

— Quel est le rapport avec moi ?

Z abat son poing sur la table et je sursaute.

— Tu l’as fait voler en éclats ! Comme une putain de tornade !

Je pose une main sur mon cœur et demande :

— Il y a des tornades, ici ?

— Jamais. Et il ne pleut jamais non plus. Ce genre de phénomène interpelle, surtout quand il arrive en même temps qu’une étrangère... Ici, les gens ont pour habitude de vite se réorganiser, pour retrouver un équilibre. En faisant en sorte de te trouver un boulot, par exemple, pour mieux te tenir à l’œil.

Je le dévisage, choquée. Je comprends pourquoi Madame Cruz s’est montrée insistante. Je comprends pourquoi ma tante fourmille d’idées ; elle évite qu’on s’intéresse à moi de trop près.

— Tout le monde aime Jenna Baxter, à Leigh Creek, continue d’expliquer Z. Alors on se montrera bienveillant, mais on veillera aussi à te trouver une place dans la communauté.

— Je ne vais pas rester.

— Tu n’as pourtant pas de billet retour.

Il sait tout ! Tout le monde sait tout...

J’écarte ma main de ma poitrine et la lève entre nous, m’apprêtant à protester, mais Z saisit mon poignet et le cloue à la table.

— J’ai un truc à te proposer.

Cette fois, je m’étrangle.

— Quoi encore ?

Ses yeux de chat vont et viennent dans la salle qui commence à se vider, puis il se lance :

— Viens travailler au garage, avec moi.

Avec lui ?

— Pour me tenir à l’œil et contribuer à l’effort de guerre ?

— Je ne sais pas, répond-il honnêtement.

Est-ce que je dois m’en réjouir ?

— J’ai gâché le début de ton séjour, reprend-il. Ce truc avec la voiture, dans le désert : ça semblait important pour toi.

— Oui, ça l’était, je confirme, suspendue à ses lèvres.

— Alors, je t’en dois une, non ?

— Non. C’est plutôt le contraire.

Il fronce les sourcils, surpris.

— Le remorquage, la serviette, l’araignée, je lui rappelle en

secouant la tête.

Et ça, maintenant...

— D'accord, donc tu travailleras pour rembourser tes dettes. C'est mieux comme ça ?

— Oui, je dis dans un souffle. Chez toi ?

— Chez moi, confirme-t-il en raffermissant sa prise sur mon poignet. Ce sera dur. Je suis plus pénible que tous les gosses de cette foutue école réunis.

Maintenant, on dirait qu'il veut me dissuader d'accepter. Il va être grognon, exigeant, odieux. Autant d'arguments qui devraient me pousser à refuser son offre « généreuse ».

— OK.

Crétine.

Mon cœur pense le contraire. Il s'emballe, ne veut plus s'arrêter. Il trouve ça exaltant de courir si vite depuis quelques jours. Derrière ce type.

— Mais je ne veux pas être un poids non plus !

— Tu connais la mécanique. Je connais la ferraille. Pourquoi ça ne marcherait pas ?

Parce que je n'ai jamais éprouvé aucun plaisir à respirer l'odeur d'huile de moteur et d'essence sur quelqu'un avant de le croiser. Je ne me suis même pas demandé si ça pouvait être toxique, altérer le fonctionnement de ma nouvelle pompe.

Marcher ?

Ça marcherait si je n'avais pas l'impression d'être si perdue, si je n'étais pas si gauche et si peureuse.

Ça ne marchera peut-être plus quand il découvrira la longue entaille qui coupe mon corps en deux. Les mutants effraient les gens ordinaires, c'est bien connu.

Mais est-ce que je songe seulement à ce boulot qu'il me propose ?

— Une fille qui lit des bandes dessinées ne peut pas être tout à fait mauvaise, ajoute Z, l'air moqueur.

Je m'insurge.

— Tu n'as pas dû en croiser beaucoup ces derniers temps !

Je vais peut-être pouvoir vérifier ma théorie.

— Des filles ou des bandes dessinées ?

Je lève les yeux au ciel.

— Pas un tas, c'est vrai, reprend-il. Pas le genre qui déclenche des

tornades en tout cas.

Je guette un sourire sur son visage, mais à la place, je croise ses yeux assombris.

— Tu viendras ? demande-t-il abruptement.

— Je ne sais pas... Je vais y réfléchir.

— OK. Parfois c'est bien de réfléchir.

Son regard devient fuyant.

— Oui, c'est important.

C'est tout ce que je trouve à dire pour rompre le malaise.

Z se lève précipitamment, manquant encore de renverser son verre; cette fois, c'est moi qui le rattrape.

— Dépêche-toi de la manger, elle va fondre.

Il désigne la glace de l'index, puis fixe le col de ma combinaison boutonné jusqu'à ma gorge, comme s'il savait que j'y cachais toutes les réponses à ses questions.

— Et viens quand tu veux...

Il s'arrête, hésite.

Jean Grey, Sue Storm, Storm tout court ? Je lui ai donné le choix des armes.

— Viens quand tu veux. *Grace*, murmure-t-il finalement.

C'est la première fois qu'il le dit et on dirait que ça lui a écorché la langue.

— OK, *Zepheniah*.

C'est pourtant lui qui porte un prénom singulier. Celui d'une créature sauvage et mystérieuse. Rustre mais parfois étrangement attentionnée. Une créature à la beauté aussi virile que tragique.

Ses yeux en amande brillent, ses lèvres s'étirent – pas assez pour former un sourire.

La fissure dans ma poitrine devient une faille au fil des jours, le tonnerre n'en finit pas de m'ébranler mais ça n'est plus si inconfortable. Cela devient étrange, parce que je suis enfin en train d'admettre que c'est excitant.

1. Charles Xavier, télépathe. Fondateur d'un institut accueillant les jeunes mutants incapables de maîtriser leurs pouvoirs. Univers Marvel.

2. Susan Storm, la Femme Invisible ou l'Invisible. Fondatrice des Quatre Fantastiques. Univers Marvel.

3. Jean Grey, le Phénix, dotée de dons de télépathie et de télékinésie. Univers Marvel.
4. Ororo Munroe, capable de contrôler les éléments et d'agir sur différents facteurs météorologiques. Membre des X-Men. Univers Marvel.

8

Z

18 ans

Innsbruck – Autriche

— Tu savais qu’il ferait si froid, Z ? Hein, tu savais ?

Ouais. Évidemment !

— Non, Haggis. En février, on est censé crever de chaud en Europe. Mais tu vois, à cause de tout ce bordel climatique, on peut plus se fier à rien.

Angus m’aurait filé un coup de poing dans le dos si c’est moi qui avais mené notre troupe dans la neige. À la place, il me fusille des yeux en continuant d’avancer. Ça fait rigoler Blake, devant moi.

On arrive au sommet d’Innsbruck. Il recommence à neiger et on n’y voit pas à dix mètres. Le gars qui parlait très mal anglais, en bas, nous a expliqué que la piste d’atterrissage était longue. On va s’envoyer en l’air très fort, très haut, dans le brouillard. Ce sera forcément terrible.

On se place dans la file des amateurs. Il y a foule même si le temps est merdique – et qu’il fait froid, bordel !

Blake plante ses skis dans la neige et s’accroupit pour resserrer les attaches de ses chaussures. Quand elle en termine avec le pied droit, ses yeux verts rencontrent les miens.

Un sourire, mais pas celui d’une fille qui veut baiser avec moi ; Blake veut juste en découdre et ça l’excite. On ne l’entend jamais se plaindre. Elle se concentre, n’a peur de rien, et elle est bien gaulée.

On n'a vraiment rien à lui reprocher.

— Tu as peur, Z ? demande-t-elle avec effronterie.

Peur...

Je ricane.

— Du ciel ?

— Non, de moi, dit-elle simplement en s'attaquant à son pied gauche.

— Pourquoi est-ce que j'aurais peur de toi, Blake ?

— J'ai fait un meilleur parcours que toi, hier.

Et putain, ça fait mal...

— Je suis le meilleur en saut, vous le savez bien. Mon père spirituel, c'est Superman.

— Superman vole, il ne saute pas. Et Superman porte des collants.

Angus se fout de ma gueule en même temps qu'elle.

— Elle a raison, tu as peur, Z.

— Haggis, occupe-toi de ton cul, et respire surtout !

Qu'on avance ce foutu tremplin, putain !

Je bouscule Angus et passe devant. Blake me rattrape dans la file. Elle agrippe mon bras, colle sa tête sur la manche de mon gros blouson.

Ouais, elle fait parfois des trucs comme ça... Des trucs de gonzesses ? J'imagine qu'on est comme des copines pour elle. Des copines moins geignardes. Des copines plus cool.

— Souris, Z. Au moins pour la photo : en bas, il y a un gars qui immortalise nos exploits.

— Ah, c'est ce que je n'avais pas compris tout à l'heure ! Il l'a dit en autrichien...

— C'était de l'allemand, rectifie-t-elle, l'air supérieur.

Je sais... Je ne suis pas si con que j'en ai l'air.

— C'est pareil.

Blake s'écarte et fend l'air de la pointe de ses skis.

— Non, non. Pas pareil.

Je ne sais toujours pas si elle m'énerve ou si elle m'intrigue. Je n'ai pas encore décidé.

— Le base jump et le parachute, pareil ?

— Non.

— La varappe et l'alpinisme, pareil ? dit-elle en poursuivant sa démonstration.

— Putain, non !

— Voilà ! réplique-t-elle, triomphante. Sauf que l'autrichien, ça n'existe pas, mais le base jump et la varappe, oui.

Elle m'intrigue.

Le groupe d'Italiens devant nous a presque fini de s'élancer sur le tremplin. Le tremplin dont on ne voit même pas le bout tellement la neige tombe à gros flocons... Ça réveille la bête en moi qui en veut toujours plus. Je sais que le brouillard va décupler les effets du shoot de base. J'aime tellement ça que parfois j'en bande au sommet de la vague.

Blake chausse ses skis, l'air de se foutre complètement de moi.

— La neige, c'est ma spécialité, Z. Le *snowboard*, c'était un avant-goût de la fin de ton règne, continue-t-elle à me provoquer.

Là, elle m'énerve.

— Ne me cherche pas, Blake, ou tu me trouveras.

Elle se relève, les yeux brillants, puis grille une place dans la file.

Je préférerais mater son cul dans sa combinaison noire plutôt que celui de l'Italien devant moi... Mais lui est ravi.

Angus nous rejoint, il fait la gueule.

— Qu'est-ce que tu fous, putain ? s'énerve-t-il en me collant enfin son poing dans l'épaule.

— Demande à ta sœur !

Qui m'intrigue et m'énerve. Et qui est trop jolie pour que je la considère comme un pote.

— Je t'avais dit que c'était un mauvais plan ! Tu es con depuis qu'elle est là ! Tu baves ou tu t'engueules avec elle !

J'éclate de rire.

— T'es jaloux ? Je m'engueulais avec toi aussi, non ?

— C'est pas pareil. C'était notre truc, Z. Nos délires de potes, tu vois.

Il a raison, mais je ne vais pas l'admettre. Qu'est-ce que ça changerait si je le faisais ?

— En fait, tu es misogyne ?

— Et toi, féministe ?

Blake est prête. Elle a avancé comme une grande jusqu'au bord de la plateforme. Elle se retourne, lève son pouce, tire la langue, puis tourne son poignet pour pointer son doigt vers le sol enneigé. Je lui lance un regard meurtrier.

— Laisse-la sauter, Haggis.

— Je n'aime vraiment pas ça.

— Tu n'aimes pas que je trouve Blake très cool, non plus. Elle est avec nous, maintenant, et elle s'éclate.

Angus me fixe, l'air inquiet.

— C'est même trop tard pour la virer... soupire-t-il.

— C'est certain. Elle t'en voudrait.

— Et moi, je t'en voudrais encore plus de lui avoir dit oui.

— Alors on la garde ?

— On n'a pas le choix...

Je frappe son dos, histoire de rendre cette conversation un peu plus virile. Un peu plus *nous*.

— Tout ira bien, Haggis. On assure ses arrières !

Il lève la tête, me regarde dans les yeux. Avec le froid, ses lèvres sont devenues toutes bleues.

— Ouais. Mais ne lui dis pas oui une seconde fois.

Je fronce les sourcils.

— Elle t'aime bien, explique-t-il, agacé.

— Non, elle me déteste ! Elle vient de me dire d'aller me faire foutre !

Il secoue la tête, les yeux rivés vers le ciel, comme si quelque chose que j'ignore y était gravé.

Devant nous, Blake a rentré ses épaules, ses bras sont plaqués le long de son corps longiligne.

Sa tresse sort de son bonnet au moment où elle saute, comme un éclair roux qui zèbre le brouillard.

Une seconde, elle est là. L'autre, elle disparaît.

— Ne touche pas à ma sœur, dit encore Angus.

Je ne peux pas le lui promettre.

— Ta demi-sœur, je corrige en piquant la place de l'Italien.

— Peut-être, mais toi tu es comme mon frère, Z.

1. Ces activités sont rangées dans la catégorie des sports extrêmes. Leurs adeptes les pratiquent parfois toutes, pour repousser leurs limites et éprouver de nouvelles sensations fortes.

9

Grace

Jenna trouve l'idée de Z épatante, et même bien meilleure que les siennes. Le docteur Kenly fronce les sourcils avant d'annoncer qu'il vérifiera mes constantes une fois de plus par semaine. Enfin – surtout –, maman n'est pas mise au courant.

Jenna ne fait pas d'autres commentaires et je veille à ne lui tendre aucune perche durant la soirée que nous passons autour d'une tasse de thé et de vieux albums de photos. Je ne lui dis pas que je bous d'impatience à l'idée de retrouver Z dans son repaire, mais elle n'est pas dupe : je suis électrique depuis mon retour de la ville, au point que ça me rend maladroite.

Je m'imagine couchée sous une voiture, tout près du corps immense de Z, aussi attentive et concentrée que dans l'amphithéâtre de l'université. Les joues et le front caressés par cette brise suffocante qui souffle parfois d'un coup sur les plaines.

Puis arrive le moment où je m'égare ; une tasse m'échappe sur le plan de travail, je me cogne contre le chambranle d'une porte, en imaginant la grande main de Z se poser sur ma cuisse, se refermer sur ma nuque juste avant qu'il m'embrasse.

Qu'il s'agisse de ce boulot ou de l'autre chose, qu'il devienne pérenne ou que mes fantasmes se réalisent, je formule une conclusion qui m'émeut le matin du grand jour : c'est la première fois en dix mois que je suis heureuse de me sentir trop vivante. Je ne suis pas loin d'implorer à nouveau mais sans culpabilité, ni amertume ni terreur.

J'ai tout à apprendre, mais je dispose d'une immense réserve d'énergie pour y parvenir. J'ai même le droit d'échouer.

— Tu es tombée du lit, Grace ? lance Jenna en rentrant.

Je suis debout depuis une heure et je piétine dans la cuisine...

— Il faisait chaud dans ma chambre.

— Après la pluie... chantonne-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Après la pluie, la canicule. Elle a encore pensé à *mes petites affaires*, j'en suis sûre... Je trouvais suspect qu'elle me laisse tranquille hier soir.

*

Dehors, l'air est étouffant, je regrette de ne pas oser porter de débardeurs. Pour ne rien arranger, la climatisation de la voiture de Jenna ne fonctionne plus... J'arrive devant chez Z en sueur, essoufflée bien que je n'aie fait que conduire.

Comme la dernière fois, Wallace m'accueille à grands renforts de jappements. Je m'accroupis pour le caresser. La langue pendante, le pelage mouillé : il souffre bien plus que moi de la chaleur.

— Tu as soif ? On ne te donne pas assez à boire ?

Le chien me regarde avec curiosité quand je lui parle. Il finira peut-être par me répondre.

Un outil en acier heurte brusquement le sol et nous sursautons tous les deux.

Je me redresse, fébrile.

Mon cœur accélère quand Z apparaît au fond du hangar.

En jean usé jusqu'à la corde et en tee-shirt noir... à manches longues !

À manches longues sous cette chaleur ? Il est fou !

Je vais à sa rencontre en lançant la première chose qui me vient à l'esprit :

— Wallace est comme une sorte de chien des enfers ?

Z grimace en slalomant entre les voitures, les yeux rivés sur le sol en béton.

— Non ! Sûrement pas ! Je suis un mec dangereux mais pas un vampire.

Dangereux. Oui, il l'est, parce que je tremble déjà, mais pas de peur...

— Wallace est incompetent, rien d'autre, dit-il en jetant un regard menaçant au chien-loup qui se pelotonne derrière moi. Il a dû lécher la gueule du mec qui a... (Z me regarde enfin et je sombre car ses

yeux bleus étincellent.) Bref, tu es là, Grace.

— Je suis là... je murmure en piétinant le sol.

Je fixe mes pieds, chaussés des tennis bleu marine usées que Jenna m'a prêtées. Z ne dit rien, mais je sais qu'il m'observe toujours. Qu'est-ce qu'il y a après la canicule ? La combustion ?

— Désolée, je n'avais rien qui ressemblait à une tenue de bricolage...

— Ce n'est pas un problème, répond-il en me faisant signe de le suivre à l'intérieur du hangar.

Nous nous fauflons entre deux voitures puis nous entrons dans son bureau : une pièce exiguë, mal éclairée. Z ouvre une armoire contenant des vêtements de travail.

— Je suis le patron. Et chez moi, on ne bricole pas en minishort, explique-t-il en fouillant à l'intérieur. Tiens !

Il me tend une combinaison gris souris dans laquelle on pourrait caser trois filles comme moi. Je le dévisage, décontenancée. Je ne m'attendais pas à ça non plus.

Je tiens une nouvelle occasion de savoir s'il ne joue pas dans l'autre équipe.

— Parce que ça te gêne ?

— Non. Parce que c'est une question de sécurité, assène-t-il. C'est comme ça, et pas autrement.

Z ne plaisante vraiment pas.

— Tu peux te changer ici, ensuite rejoins-moi dans l'atelier, conclut-il avant de quitter la pièce.

Bourru et efficace. Ce n'est pas comme si je l'ignorais...

J'obéis à mon *patron* et le résultat n'est pas très heureux. Je roule les manches sur mes coudes, retourne les jambes du pantalon jusqu'à ce que mes tennis réapparaissent sous la masse de tissu... et je ressemble à un sac à patates ! Une patate exotique qui vient d'Angleterre. Une *british Potato*, quoi.

Amusée par mes inventions, j'ai le sourire aux lèvres en avançant dans le hangar, mais ça ne dure pas : on y cuit encore plus qu'à l'extérieur. Je transpire déjà à grosses gouttes sous la toile épaisse.

— Par ici, appelle Z, derrière les voitures.

Je tourne quelques secondes avant de le trouver, un genou à terre, enlaçant l'énorme roue d'un pick-up encore plus gros que le sien. Ses bras et ses cuisses sont contractés par l'effort. Je retiens ma respiration

jusqu'à ce qu'il dépose délicatement la roue sur le sol en béton. Son cou porte la marque du pneu ; une longue zébrure grise, mélange de terre et de cambouis. Je comprends comment il en arrive à être si sale du matin au soir.

L'opération achevée, Z me toise longuement, avant de tourner la tête. Je suppose que mon uniforme est en règle, désormais.

— On va enchaîner des trucs de base avant de se concentrer sur les cas lourds, lance-t-il en essuyant la sueur sur son front. Les freins, les bougies, les pneus. OK ?

— Euh... OK.

Il acquiesce, satisfait. Je m'accroupis à côté de lui quand il se remet à la tâche.

— Pour changer les freins, on enlève d'abord l'étrier.

Il tourne la clef plusieurs fois autour de deux grosses vis, elles tombent l'une après l'autre dans le creux de sa paume.

— Ensuite, on enlève le disque.

L'opération est plus délicate. Je l'admire faire glisser le disque argenté autour de l'épaisse tige en acier.

— La brosse, maintenant.

Quoi, quelle brosse ?

Z se tourne vers moi, amusé.

— La brosse est partie en voyage ?

Oh ! Alors, c'est à moi de jouer ?

Je balaie le sol des yeux à la recherche de la fameuse brosse. Je me lève et avance vers l'établi. Je suppose qu'il s'agit du modèle avec les poils en acier.

Z ricane quand je la lui tends.

— Tu as vu la taille du moyeu.

C'est quoi le moyeu ? Je me penche par-dessus son épaule et il désigne la large tige en acier.

— Oui.

— Et tu as vu la taille de la brosse ?

La brosse est minuscule.

— On peut quand même...

— Non.

— Mais il n'y avait que ça !

— Tu n'as pas bien cherché.

— Tu l'as sûrement mal rangée !

Il lève un sourcil. C'est horriblement craquant...

— Tu me trouves désordonné, Grace ?

— Non, mais on peut quand même...

— Non.

Un non cinglant, catégorique. Il m'avait prévenue que ce ne serait pas facile.

Il se tourne vers le moyeu et inspecte les pièces qui l'entourent.

— On n'a pas toute la journée, lance-t-il tandis que je repars à la recherche du bon outil.

Je ne suis pas le genre de fille à vouloir le dernier mot coûte que coûte. Surtout quand je n'y connais rien...

— J'ai aussi besoin d'une clef plate, lance Z quand j'arrive devant l'établi. En vingt-sept, la clef.

La brosse : accrochée sur le mur. La clef : rangée parmi les autres par ordre de grandeur.

— Non, plutôt en vingt-huit, la clef.

Je m'arrête net, les outils à la main. À quoi joue-t-il ?

— Et pas demain, Grace. Tout de suite.

En rebroussant chemin, je manque de trébucher sur Wallace qui s'est précipité dans mes jambes. Je bougonne un juron.

Superman a bel et bien un fichu caractère, et beaucoup trop de muscles aussi...

*

Nous ne faisons pas de pause à midi. Ni Z ni moi ne semblons avoir besoin d'autre chose que de litres d'eau et de barres chocolatées pour travailler. Nous sommes seuls au monde, penchés au-dessus du ventre des voitures, sous les moteurs. Après la roue du pick-up, Z frappe sur un disque de frein qui peine à se décoller, pousse une camionnette avec son épaule jusqu'au fond du hangar. Il est concentré et toujours efficace. Quand je me repose à intervalles réguliers ou que je ne me sens pas capable de l'imiter, il me laisse le regarder en livrant parfois quelques explications.

Deux clients nous rendent visite durant ces heures, curieux de savoir comment je me débrouille. Z m'adresse chaque fois un regard lourd de sous-entendus. J'imagine que toute la ville saura où j'ai été engagée avant ce soir...

Quatre bougies d'allumage plus tard, il siffle la fin du match.

— Si on oublie les outils, si on oublie que tu ne sais jamais dans quel sens tourner une clef, si on oublie que...

Je m'insurge.

— Tu me gardes ou pas ?

Il me toise, retient le sourire qui menace d'étirer ses lèvres, puis il dit :

— Je vais y réfléchir pendant que tu prends une douche.

Une douche ? Mes mains sont poisseuses et je sens la même odeur que lui : ce mélange d'huile et de gaz d'échappement, âpre et piquant.

Je demande, troublée.

— Euh, chez toi ?

— Euh... chez moi, répète-t-il en secouant la tête.

J'ignore ses railleries et me dirige vers le studio, escortée par Wallace qui ne nous a pas quittés d'une semelle.

Derrière moi, un outil frotte sur le sol ; Z l'a ramassé. Il s'est remis à la tâche.

*

Rien n'a changé dans l'appartement : les plantes sont toujours aussi vertes, le drap immaculé tiré aux quatre coins du lit. Il y flotte une curieuse odeur d'herbe coupée ; elle semble rafraîchir le studio gonflé de moiteur.

La porte de la salle de bain ne ferme pas. Je me déshabille devant Wallace qui a tenu à m'escorter à l'intérieur. Il renifle la combinaison sur le sol alors je planque ma culotte et mon soutien-gorge sur le rebord de la petite fenêtre, en hauteur.

Quand l'eau tombe sur mes épaules, je frissonne d'une toute autre manière que le matin.

J'ai réparé des bagnoles. Je suis couverte de poussière et de crasse. Je me suis fait reprendre durant des heures par un type autoritaire, pas très souriant, sans entendre l'ébauche d'un compliment, mais j'ai pourtant le sourire aux lèvres.

Je vais bien.

Je savoure l'odeur du shampoing au miel déniché dans une alcôve, en fermant les yeux. À Londres, j'aurais trouvé ça bizarre d'emprunter les produits de toilette d'un homme dont je ne sais rien. Un homme qui m'électrise et me bouscule. Dans le désert australien, il semblerait que je m'en fiche. Que tout foute le camp parfois.

Je sors de la cabine de douche, assommée de fatigue, surprise par la facilité avec laquelle j'ai encaissé ce déferlement de sensations et d'émotions. Je suis groggy, et surtout détendue.

Calme et silencieuse à l'intérieur.

Je respire lentement et me concentre pour m'empêcher de penser que ça ne durera pas.

Wallace est sagement assis sur le tapis. Il penche la tête sur le côté quand je saisis la première serviette sur le portant. J'en viens à me demander s'il n'est pas pervers à la place de son maître qui ne laisse rien transparaître.

Je revêts la tenue dans laquelle je suis arrivée ; le short court, et le petit chemisier sans manches en toile que je boutonne en observant mon reflet dans le miroir. Mes joues sont toutes roses, mes taches de rousseur ont foncé.

Lorsque je retourne dans la pièce principale du studio, je tire sur mes cheveux mouillés pour les démêler sommairement, lève la tête et me fige.

Adossé au comptoir de la kitchenette, Z boit de grandes goulées d'eau fraîche à une bouteille qu'il broie au fur et à mesure qu'elle se vide.

Il est torse nu.

Il est sale.

Les veines qui parcourent son cou tendu vers le ciel et ses bras massifs palpitent sous sa peau dorée. Humide de sueur, elle luit sous la lumière basse du soleil qui filtre par la fenêtre.

Boum-boum. Boum-boum.

Le rideau tombe quand Wallace me bouscule pour rejoindre son maître. Le titan s'interrompt, surpris, avant de braquer ses yeux félins sur moi. Mon cœur galope encore plus vite. De roses, mes joues sont devenues cramoisies.

— Tu as trouvé tout ce qu'il fallait ? demande Z d'une voix rauque.
À cause de l'eau, probablement...

Je tente de garder mon sang-froid.

— Oui... J'ai encore emprunté une serviette.

Z hoche la tête sans me regarder.

— Tu veux boire un truc ? De l'eau, autre chose ?

Instinctivement, je jette un coup d'œil à l'horloge au-dessus de l'évier. Z suit mon regard.

Il est dix-sept heures.

— Tu as du thé ?

L'instinct...

Z ricane.

— D'accord, tu vis toujours à l'heure anglaise !

— C'est dans mes gènes.

— Tu n'as pas que ça dans le sang.

— C'est vrai.

— C'est pour ça que tu es là ? Pour réveiller ton autre moitié ?

Ça, c'est une bonne question !

Z pose son coude sur le comptoir, son épaule est encore plus massive quand le muscle roulant sous la peau se contracte. Le bourdonnement est de retour dans ma poitrine.

— J'en sais rien. Peut-être...

Très pertinent. Très constructif.

Il hoche la tête puis disparaît derrière le comptoir pour s'accroupir devant un placard.

Je frissonne : des gouttes d'eau ont roulé sur ma gorge et se fauillent dans mon soutien-gorge. Mes cheveux trempés collent à la peau moite de mon cou. En les écartant, je pince un pan du chemisier entre mes doigts. Les premiers boutons cèdent en même temps que je tire sur ma chevelure... Et la pointe de la cicatrice apparaît.

— Je n'ai pas beaucoup de matériel, ça ira avec ça ? lance Z en se redressant, une toute petite casserole à la main, un sachet de thé industriel dans l'autre.

— Oui... Oui, c'est parfait, je bredouille en plaquant brusquement ma main – et le col du vêtement – sur ma gorge.

— Bon, je suppose qu'on fait bouillir de l'eau, maintenant ?

— C'est... c'est préférable.

La brèche se referme d'un coup et ma poitrine enfle à nouveau.

Z esquisse un sourire qui me rend un peu d'oxygène, puis il se tourne vers la plaque à induction de la kitchenette. Le thé tombe à pic. Je me dépêche de refermer le col de ma chemise, puis j'approche et me hisse sur l'unique tabouret du comptoir.

Ni vu ni connu.

Comme autour des voitures, Z est silencieux. Ses épaules montent et descendent lentement, au rythme de sa respiration. Je fixe son dos musculeux durant tout le temps qu'il faut à l'eau pour bouillir. Je me

laisse bercer par les mouvements de son corps, et la tension redescend.

— Comme ça ? demande Z en se retournant, la casserole tenue à bout de bras.

Le jean tombe bas sur ses hanches étroites. Ses yeux bleus sont cernés et des mèches de cheveux dégringolent sur ses pommettes.

— Euh, oui... Comme ça.

Il sort une tasse de dessous le plan de travail, y jette le sachet et verse l'eau brûlante avec adresse. Je suis surprise de le voir répéter l'opération, pour lui.

— Dans d'autres déserts, on consomme des boissons chaudes toute la journée, explique-t-il. C'est peut-être toi qui as raison, tout compte fait.

Je trempe mes lèvres dans l'eau qui se colore.

Z m'observe, étonné.

— Ça brûle, non ?

— J'ai l'habitude.

— J'oubliais que tu étais une super-héroïne...

Je hausse les épaules.

— Tu es bien Superman.

Il lève la tête. L'expression de son visage vient de s'assombrir.

— J'ai dit ça ?

Il a dit ça ? Non, c'est sa bande dessinée qui me le laisse penser. De toute évidence, ça ne lui plaît pas.

Je pose mes lèvres sur le rebord de la tasse et aspire un peu de liquide. Le thé n'a pas fini d'infuser, il sera de toute façon aussi fade que celui de Jenna.

— Bon, tu me prends finalement ?

Z affiche un air taquin.

— Je te prends ?

Je corrige, confuse :

— Oui, enfin, tu m'engages ?

Il trempe son auriculaire dans le liquide qui fume.

— À condition que tu sois plus réactive et que tu poses moins de questions.

Il le secoue avant de le porter à ses lèvres. Ses abdominaux se contractent au-dessus de la ceinture de son jean. On ne devient pas aussi baraqué en soulevant des roues de quatre-quatre... Si ?

Je bredouille :

— J'essaie de faire des liens avec ce que je connais... Il y a quantité de notions qui m'échappent. Ne te plains pas, je me montre très impliquée pour du provisoire.

— Du provisoire ? Pourquoi ce ne serait que provisoire ? Tu peux être ce que tu veux, Grace. Tu es venue jusque-là pour ça, non ? (Il me lance un regard de défi.) Médecin ou mécanicien, quelle différence ?

— Wolverine² a déjà été mécano ?

Il rit.

— J'en sais rien. Wolverine est tout ce qu'il veut parce qu'il est foutu et terriblement intelligent, non ? Alors pourquoi pas.

Z s'écarte du placard pour avancer vers le comptoir. Il pose ses coudes sur le rebord. Son odeur ferreuse me caresse les narines.

Je réfléchis à nouveau.

— Et si je devenais fleuriste ?

— Comme Poison Ivy³ ?

— Oui, et c'est encore une rouquine, comme Jean Grey.

— Ouais... dit-il en baissant la tête.

Il se redresse aussitôt.

— Tu seras qui tu veux.

— C'est ce que tu cherchais à faire aussi en t'installant dans le désert ? Être qui tu veux ?

Z se raidit.

Je m'explique :

— On parle, en ville...

Il ne bouge pas, me fixe dans les yeux, semblant attendre que je lui livre des informations.

— Et on dit quoi ?

Je pense à la dernière chose que j'ai apprise.

— Que tu es gay.

Z écarquille les yeux. Puis il éclate de rire, et quand il se calme, il ne répond pas à ma question.

— Et quoi d'autre ?

Je suis penaude, le reste est bien moins croustillant.

— Que tu viens de Sydney, que tu travailles beaucoup.

Il hoche la tête, rassuré.

— D'accord. Et ça a suffi pour que tu te fasses une opinion sur moi ?

— Quelle opinion ? Je suis là, non ? Alors que tu pourrais être...

un tueur en série retranché au cœur du pays pour échapper à la police !

— Mais un tueur gay, je suppose que c'est ce qui t'a rassurée.

Je ris à mon tour pendant que Z porte la tasse à ses lèvres avec précaution.

Le thé a suffisamment refroidi. Je l'imité et nous ne disons plus rien.

On entend un bruit de moteur, dehors, puis celui d'une porte qui claque.

La pause est terminée. Z secoue la tête en grimaçant quand il finit de boire.

— C'est meilleur quand on le prépare dans une vraie théière, je remarque en reposant ma tasse. Mais on n'en trouve pas à Leigh Creek.

— Vraiment ?

Il semble intéressé.

— Vraiment. J'ai retourné les deux magasins susceptibles d'en vendre.

Z hoche la tête avant d'aligner sa tasse avec la mienne sur le comptoir. Il le contourne puis me prend au dépourvu en fondant sur moi. Il pose ses deux mains sur le rebord, de part et d'autre de mes épaules.

Mon corps se contracte violemment, puis s'alanguit, submergé par une vague de chaleur. Nous n'avons jamais été aussi proches, je n'ai jamais autant voulu être embrassée.

— Récapitulons, Grace...

Z ne sourit pas mais ses yeux étincellent.

Il se penche à mon oreille. Ses cheveux effleurent ma tempe, son regard se perd dans mon décolleté pour tenter de voir enfin ce que je cache. C'est déloyal parce que moi, je ne suis pas télépathe.

Je pose la main sur mon cœur, mais c'est trop tard : les premières bombes éclatent dans ma poitrine. La déflagration se propage dans ma tête, dans mon ventre, et enfin très bas, entre mes cuisses.

— Je suis mécano, chuchote-t-il farouchement. Je ne suis pas un super-héros.

Sa joue touche enfin la mienne, mais son corps est encore loin. Z n'avancera pas davantage. Il ne me touchera pas, même s'il souffre, car les phalanges de ses poings serrés blanchissent.

— Et c'est tout ? j'articule en tremblant.

Z inspire profondément puis recule d'un bond, comme si je l'avais frappé. Sans un regard, il se retourne et fait claquer sa langue. Wallace se précipite aussitôt sur ses talons.

— Je ne suis pas gay, Grace, s'écrie-t-il avant de disparaître.

Poum-poum. Poum-poum.

Je m'écroule sur le sol, assommée par les coups, enivrée par tout le reste.

1. Kal-El, ou Clark Kent sur Terre. Extra-Terrestre originaire de la planète Krypton, doté de pouvoirs physiques, extra-sensoriels, gravitationnels et mentaux. Univers DC.

2. Se fait appeler Logan. Amnésique, doté de pouvoirs de guérison, de vieillissement ralenti, d'un squelette et de griffes en adamantium. Membre des X-Men. Univers Marvel.

3. Pamela Lillian Isley. Experte en botanique et en toxicologie qui entretient un rapport mystique avec les plantes et sécrète des phéromones empoisonnées. Super-vilaine, ennemie de Batman. Univers DC.

10

Grace

Je connaissais le sexe avant la greffe, mais sans doute pas assez pour en garder des souvenirs impérissables. Pas assez pour qu'il figure en bonne place sur la liste de ce dont j'allais pouvoir à nouveau profiter en revenant à la vie.

Et donc, sur le chemin du retour, dans la voiture de Jenna que j'apprivoise au fil des jours, je ne pense plus qu'à ça, en ayant l'impression d'avoir gâché tout ce que nous avons partagé dans le hangar. Cette complicité, ces efforts. Ces moments vrais qui m'ont rendue à moi-même durant quelques heures.

Quand Z est là, le bourdonnement en moi atteint son paroxysme. Mais parce qu'il est à mes côtés, je le supporte davantage. C'est comme si nous évoluions lui et moi dans une autre dimension. Un monde parallèle qui aspire tout ce qui me rend triste, mes craintes comprises, et me laisse le souffle court, envahie par cette chaleur agréable, cette tension délicieuse sur le point de se transformer en quelque chose de plus animal et charnel. Cela ressemble au vortex des bandes dessinées. Un vortex appliqué au sexe.

Inévitablement, je songe à l'*autre* problème qui surgirait au cas où je me déshabillerais : la cicatrice. Cette porte bien fermée qui laisse parfois échapper des émotions liées à mon émoi, à mes découvertes.

Elle est impressionnante sur ma peau blanche. Disgracieuse. Quel genre d'homme sera capable de l'oublier ? Celui sur lequel je n'aurais jamais jeté mon dévolu à Londres ? Z que je ne connais pas, qui ne m'a fait aucune avance mais qui est agité par le même trouble que moi dans le vortex. Mordu par le même désir.

Je suis toujours perdue dans mes pensées quand je gare le quatre-quatre au pied du cottage. Je remarque à peine l'autre voiture dans la pénombre.

Je pousse la porte en me préparant à livrer le bilan de ma journée à Jenna. Mais Jenna est très occupée.

Très *très* occupée.

Le docteur Kenly est avec elle dans le canapé bleu.

Plus ou moins sur elle, même. Quoique je ne saurais le déterminer avec précision : leurs membres sont emmêlés et les baisers fougueux qu'ils échangent les font sans arrêt changer de position.

La porte claque derrière moi. Jenna lève la tête la première; ses lèvres sont rouges et gonflées.

Interdite, je fixe le docteur Kenly, puis la chemise du docteur Kenly un peu déboutonnée mais surtout sortie de son pantalon ouvert.

— Je ne t'attendais pas si tôt, lance Jenna, mortifiée.

Kenly n'en mène pas large non plus quand il referme son jean.

— Si vous voulez, je peux repartir.

Je fais mine de rebrousser chemin.

— Non, c'est moi qui vais y aller ! s'écrie le docteur en bondissant du canapé.

Sa chevelure poivre et sel est pleine d'épis. Je réprime un fou rire, Jenna m'adresse un regard navré.

Kenly bredouille quelque chose puis nous salue rapidement avant de quitter la maison sans que Jenna le retienne.

— Lui ? je l'interroge aussitôt après que la porte se ferme.

Jenna hausse les épaules et s'affaire autour du canapé. Le plaid a glissé sur le sol, en même temps que les coussins. Il s'agirait d'effacer toute trace de ce qui vient d'arriver.

— Et pourquoi pas ?

— Il est très... sérieux.

Jenna relève la tête.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Qu'il est très coincé ?

Un éclair coquin traverse ses yeux émeraude.

— Oh, si tu savais, Grace...

Toutes les pensées qui m'ont traversé l'esprit ces dernières minutes reviennent me heurter de plein fouet comme un fichu boomerang.

— Je réalise que je ne sais pas grand-chose, justement... Toi, tu

es...

Je l'observe en train de ramasser le dernier coussin.

Elle sourit encore; elle est belle, elle semble épanouie.

Quand elle rejoint l'îlot de la cuisine, je sais quoi lui répondre :

— Tu es libre.

— Autant que toi, Grace. Donc, si je comprends bien, tu es surprise parce que le docteur Kenly et moi sommes différents ? Tu penses qu'on ne peut s'attacher qu'à ceux qui nous ressemblent ?

C'est la deuxième fois que je suis mise au pied du mur aujourd'hui.

— Je n'en sais rien.

Je suis penaude parce que je n'ai pas d'autres arguments à avancer.

— À propos de William...

William ?

— Le docteur Kenly ! précise-t-elle.

Le docteur qui ne se rend donc pas seulement au cottage pour veiller sur moi.

— C'est une fantaisie, reprend-elle. Une fantaisie... agréable, c'est vrai. Mais une fantaisie qui ne durera pas.

Elle vient pourtant de me livrer le sermon du siècle sur le pouvoir de l'amour. Je ne comprends pas.

— Comment s'est passée ta journée au garage ? demande-t-elle pour faire diversion.

— C'était bien. C'était... intéressant.

— Intéressant ? Alors tu vas continuer ?

— Je pense que oui.

Mais ça risque de devenir très périlleux...

Jenna hoche la tête, l'air satisfait. Je lis dans ses yeux qui pétillent qu'elle brûle de poser d'autres questions. Mais elle se contente de remplir la bouilloire, le sourire aux lèvres.

Je garde secrets les balbutiements de mon aventure. Je ne suis pas capable d'expliquer ce qui arrive en termes rationnels. J'aime cette idée du vortex. J'aime savoir que tout cela me fait du bien. Je n'ai pas encore besoin d'en parler.

Nous buvons en silence, puis nous évoquons la soirée organisée le lendemain, et aussi les habitants de Leigh Creek qui trouveront suspect que je m'allie avec le dernier arrivé dans la ville.

Quand je rejoins ma chambre, je m'écroule sur le lit, fourbue et

perplexe.

Les images dansent dans ma tête, entrecoupées des paroles de Z, puis de Jenna.

Tu peux être ce que tu veux, Grace.

Tu penses qu'on ne peut s'attacher qu'à ceux qui nous ressemblent ?

Et enfin, le dernier, pas le plus sain pour ma santé mentale :

Je ne suis pas gay.

*

Le lendemain matin, j'ai la gueule de bois sans avoir ingurgité une seule goutte d'alcool ; Z m'a donné matière à rêver, je n'ai pas beaucoup dormi.

Jenna est déjà dans la cuisine. Elle a préparé le thé en utilisant de vraies plantes qu'elle a fourrées en trop grande quantité dans une petite boule en plastique.

Ses yeux sont cernés aussi. Je me demande si William est revenu après que je suis allée dormir...

À peine l'ai-je embrassée que mon téléphone sonne sur le plan de travail. Jenna sursaute en même temps que moi. Le numéro qui s'affiche est australien.

Le bureau de poste ? L'école ?

Z ?

— Bonjour, Mademoiselle, ici *Garden Rent*.

J'ai une sueur froide. C'est mille fois pire...

— Nous avons appris ce qui était arrivé au véhicule que vous avez loué il y a... (La voix s'éloigne, l'agent doit consulter un écran.) Il y a cinq jours.

Jenna s'est approchée quand elle m'a vue blêmir.

— Vous ne nous devez plus rien ! lance mon interlocutrice sur un ton jovial. Le montant correspondant à la valeur du véhicule a été transféré, hier soir.

Je prends enfin la parole :

— Il s'agit de l'argent versé par l'assurance ?

— Je ne peux pas vous le dire, Mademoiselle.

— Comment ça *pas me le dire* ?

— Je ne dispose d'aucune autre information à ce sujet. On m'a simplement chargée de vous téléphoner.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Passez une bonne journée, Mademoiselle. Et merci d'avoir choisi *Garden Rent* !

Choisir ? J'aurais mieux fait de me casser une jambe pour arriver sur l'aérodrome de Leigh Creek par avion sanitaire !

— Que se passe-t-il ? demande Jenna, inquiète.

— Je n'en sais rien.

Enfin, si. Mais ça ne tient pas debout ; hier, Z parlait de convaincre l'expert que son assureur allait envoyer, et aujourd'hui, nous ne devons plus rien à personne.

— J'ai besoin du numéro de Z.

— C'est à cause de la voiture ?

— Oui.

— Je te l'envoie par SMS.

Jenna saisit son téléphone, pianote sur l'écran.

— Voilà.

Je lance l'appel aussitôt après que le numéro s'affiche.

Je réalise à ce moment-là que je vais parler à Z, après avoir rêvé de lui une partie de la nuit.

Boum-boum. Boum-boum.

Mon cœur n'est pas resté silencieux longtemps...

Quatre longues sonneries retentissent dans le haut-parleur, puis le message du répondeur se déclenche. C'est celui programmé par défaut : « Vous êtes bien sur le répondeur de Z. Veuillez laisser un message après le bip sonore. »

« Z » semble avoir été prononcé par la voix d'une autre femme.

Le bip sonore ne me laisse pas cogiter davantage.

— Salut, c'est moi...

Je bégaye. Quelle horreur...

— Enfin, c'est Grace. Désolée, il est un peu tôt...

Jenna me fait signe que non.

— Et donc... *Garden Rent* vient de m'appeler. Pour expliquer que quelqu'un avait remboursé la voiture... Mais ce n'est pas possible ! Enfin, je crois que ce n'est pas possible... L'expert devait passer au garage, non ? Je trouve ça bizarre... Tu sais peut-être quelque chose ?

Jenna se pince les lèvres, amusée.

— Bon, alors... rappelle-moi ?

Je raccroche, épuisée par mon monologue.

— Rappelle-moi... répète Jenna.

— Oui, et alors ?

— Tu l'as formulé comme une question, explique-t-elle, navrée. Ce n'est pas comme ça que tu vas le...

— Mais je ne veux rien faire du tout !

Ma tante tire vers elle un des sacs en papier qu'elle a rapportés de sa course.

— Plus de niaque, Grace, continue-t-elle d'expliquer en le vidant.

Je me lève rapidement pour lui échapper.

— Je vais prendre une douche.

Une douche... L'image de deux yeux bleu lagon danse devant mes yeux, et mon bas-ventre se crispe violemment.

— Enfin, juste faire ma toilette... je bredouille en m'éloignant.

Jenna débarrasse la table ; elle se fiche que je me sois sentie obligée de le préciser.

— Grace ! appelle-t-elle au moment où je m'engage dans le petit couloir. Prends ton téléphone.

Je l'interroge du regard.

— Au cas où tu croises une araignée... Tu sais qui appeler au secours, désormais, lance-t-elle, l'air canaille.

Je ne ris pas. Pas du tout. Parce que, désormais, je suis sur le point de prier pour croiser une nouvelle horreur dans la salle de bain.

11

Grace

Le soir, la fête bat son plein au cottage. J'observe avec morosité les couples qui valsent dans le séjour. Il y a eu des jours avec, et des jours sans depuis mon arrivée. Aujourd'hui est incontestablement à classer du mauvais côté. D'abord, parce que j'ai tourné en rond des heures. Ensuite parce que Z n'a pas manifesté le moindre signe de vie et porte donc l'entière responsabilité de cette plongée dans mon enfer personnel. J'ai décidé de ne pas me rendre au garage tant qu'il ne me donnerait pas de nouvelles.

Pathétique, encore une fois. Et tordu, assurément. Mes névroses me rattrapent au grand galop et je ne cherche même pas à les refouler.

— Grace, tu viens pour la prochaine ?

Jenna tente une fois de plus de me ramener sur la piste. Un homme est venu seul, ce soir. Quand ma tante ne danse pas avec lui, il me regarde, l'air implorant. Je refuse encore sa proposition.

Après la valse, vient la *bachata*. Le moment où les esprits s'échauffent, où les joues prennent des couleurs. L'instant où je souris le plus en observant l'assemblée.

Mais pas ce soir ; je suis trop agitée pour être amusée. Les yeux rivés sur le parquet, je me contente de compter les pas des danseurs qui tournent à proximité.

Quatre pas à gauche, pointe.

Quatre à droite, pointe aussi.

Je suis hypnotisée par le mouvement des jambes et des pieds quand on me hèle à l'autre bout de la pièce :

— Grace, ton portable.

Mon portable ?

Je secoue la tête et cligne des yeux. Jenna se tient tout près du comptoir de la cuisine. Elle agite l'appareil dont l'écran s'allume, puis avance et me le colle dans la main avant de rejoindre ses élèves.

C'est Z, j'arrive trop tard. Il a appelé trois fois en cinq minutes.

Je pense à mon « Rappelle-moi », à Jenna qui trouvait ça trop banal, quand le téléphone vibre à nouveau dans ma paume, me faisant sursauter.

J'ai l'impression de perdre une bataille en décrochant...

— Allô ?

Feindre l'indifférence pour sauver les apparences.

— Salut. Je n'ai pas pu te rappeler avant. J'ai eu une journée chargée...

Je suis déçue qu'il ne dise pas que j'aurais pu lui être d'un grand secours.

— D'accord.

Il va falloir que je sois plus prolix, ou il va finir par me prendre pour une demeurée.

— Je suis là, poursuit-il.

Là ?

— Devant chez toi. Enfin presque...

J'entends la musique dans le haut-parleur.

— Tout va bien, Grace ? demande Jenna en me voyant me lever précipitamment et ouvrir la porte.

Z est sur le seuil, le téléphone toujours collé à son oreille. En jean foncé et tee-shirt blanc. Propres.

Propres, et même repassés. Je n'en reviens pas !

Mon regard doit s'être fait insistant parce qu'il dit immédiatement :

— Je suis passé faire un truc en ville. Tu ne répondais pas, alors j'ai décidé de passer par là avant de rentrer.

— Z ! s'écrie Jenna. Entre !

Je n'aime pas la lueur qui brille dans son regard rusé.

Je contrecarre aussitôt ses plans foireux.

— Non, on va plutôt sortir.

Mais ma tante a décidé de prendre les choses en main. Elle se fraie un chemin entre les couples qui continuent de danser.

— Il y a des feuilletés à la saucisse ! argumente-t-elle le plus

sérieusement du monde.

Je la fixe avec horreur, et je dis la première chose qui me passe par la tête.

— Ou du thé !

Z est embarrassé.

— Non, ni saucisse ni thé.

La musique s'arrête, les danseurs aussi, tous les regards finissent braqués sur nous. Grand silence dans le séjour. Parce que Z s'est débarrassé de son cambouis ? Parce qu'il est beau comme... comme un dieu ?

Il sourit timidement à ceux qui le dévisagent, on le salue de la tête quand on le reconnaît. Après ce qui semble être une éternité, les premières notes d'un nouveau morceau s'égrènent lentement : nous sommes sauvés.

— Viens te joindre à nous ! insiste Jenna. Grace a besoin d'un cavalier.

Ma tante agrippe son tee-shirt d'un côté, ma grande chemise à manches longues de l'autre, et elle nous entraîne sur la piste, parmi ses autres élèves.

Ma main sur sa nuque, la sienne sur ma taille ; Jenna entrelace ensuite nos doigts avec expertise. Z et moi subissons le tout dans l'impuissance la plus totale.

— Grace, tu nous as suffisamment observés tout à l'heure pour savoir comment on fait, termine-t-elle en m'adressant un clin d'œil. Souriez, maintenant.

Traîtresse.

Les accords de la musique deviennent saccadés, propices à enflammer les sens.

Z fixe ma main dans la sienne, toute petite. Sa veine jugulaire bat fort, sa poitrine se soulève.

— Putain, on va vraiment faire ça ? lâche-t-il en jetant des regards inquiets autour de lui.

— Quatre pas à gauche, quatre à droite. C'est mécanique.

J'ouvre le bal pour montrer l'exemple et il me suit maladroitement. Je suis sûre que nous sommes ridicules...

Z observe le couple à côté de nous. Quand il tourne à nouveau la tête vers moi, il me plaque contre lui.

— Ça ne marche pas si on est trop loin.

Il a raison.

Quatre pas à gauche...

— Là, ça marche, je réponds d'une voix étranglée.

Et là, ça devient critique.

Sa cuisse chaude qui frotte l'intérieur de la mienne. Son torse large qui me fait de l'ombre. Ses avant-bras contractés par l'effort, minime – mais contractés quand même.

L'odeur ferreuse catalyse le puissant cocktail qui m'explose dans le ventre.

— C'est mécanique, déclare-t-il à mi-voix. Tu avais raison.

Et je panique.

Quatre pas à droite...

J'inspire profondément.

— Finalement, tu sais danser.

— Non, gronde-t-il.

Quatre pas à gauche...

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— C'est à propos de l'argent... murmure-t-il en respirant très vite.

— Celui de l'assurance ?

J'ignore comment je parviens encore à parler parce que je ne pense qu'à une chose : « Touche-moi ». Touche-moi encore plus.

— L'assurance n'a rien à voir là-dedans.

— C'est bien ce que je pensais...

La fièvre ambiante est en train de nous contaminer. Nous plongeons dans le vortex.

— C'est moi qui ai appelé quelqu'un... Pour qu'on puisse régler l'affaire au plus tôt et que personne n'ait d'ennui.

— Qui ?

On nous bouscule. Z m'écrase contre son corps et se crispe.

Je tressaille ; il bande, et pas qu'un peu !

Je ne suis pas gay.

Je m'accroche de toutes mes forces aux cheveux qui tombent dans sa nuque et soupire.

— Désolé, ça aussi c'est mécanique... grommelle-t-il entre ses dents en ne desserrant pas sa prise sur ma taille.

Je me renfrogne.

— Merci...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Trop tard.

Il me reprend dans ses bras et j'explose à nouveau des records de diastole.

Poum-poum. Poum-poum.

J'en perds l'équilibre, étourdie par un vertige.

— Tu es vexée, Grace ?

— Non.

Si.

Il se penche à mon oreille.

— C'est l'effet que tu me fais... souffle-t-il.

Je le dévisage, affolée, avant de le repousser violemment puis de me diriger vers la sortie.

Le perron, la véranda. De l'air !

Z est derrière moi. Les mains dans les poches, il me regarde d'un air moqueur.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— Tu as peur, répond-il tranquillement.

— Peur de quoi ?

— De moi.

Il me montre du doigt.

— Et de toi, poursuit-il. Ensemble.

Comme je ne réponds pas, Z passe devant moi avec nonchalance et descend les marches du perron.

Savoir d'où vient l'argent qui nous a sauvé la mise est devenu le cadet de mes soucis, parce qu'il va partir.

Et je ne veux pas qu'il parte !

— Tu viens, Grace ? lance-t-il en se retournant.

Je gémis, désespérée.

— Pourquoi faire ?

— Continuer d'être ce que tu veux, répond-il comme si c'était une évidence.

Je sombre dans un état second.

— Et si j'étais vraiment devenue cette fille invisible ?

— Sûrement pas ! gronde-t-il.

— Je ne suis pas un phénix non plus. Je t'ai menti.

— Je m'en doutais, dit-il en se radoucissant.

— Alors, je ne sais pas...

Il sourit dans le noir puis parle :

— Sois cette fille qui va s'envoyer en l'air avec ce mec qui en a autant envie qu'elle.

Je tressaille à nouveau.

— Et c'est tout ?

— Ce sera déjà pas mal, répond-il avant de s'enfoncer dans la nuit.

Misère, mais que se passe-t-il ? Qu'est-ce que je suis censée faire ?

Je dévale le petit escalier à mon tour, pour le suivre et embarquer avec lui dans le quatre-quatre.

— Attache-toi, ordonne-t-il en me jetant un regard de braise.

Le moteur rugit, l'autoradio se met en marche à tue-tête.

Quand nous parvenons en bas de la colline, à l'intersection qui mène vers la ville, ou vers le désert, je crains une seconde que Z n'ait décidé de nous emmener dans ce fichu fast-food.

C'est l'effet que tu me fais.

Mais il bifurque sur la route principale, direction le garage.

— On va chez toi, je dis, comme si c'était la fin du monde.

— On va chez moi.

La radio continue de déverser sa musique ; un tube pop à la mode qui nous anesthésie durant le trajet.

Z manque d'écraser Wallace sous ses roues et freine au dernier moment devant le hangar. Il descend avec précipitation, contourne le véhicule et se dépêche d'ouvrir la portière côté passager.

Au moment où je pivote sur le siège, il grimpe sur le marchepied, prend mon visage dans ses paumes.

— À partir de maintenant, et ici surtout, sois qui tu veux, Grace.

Je ne peux pas m'empêcher de lui poser une question – d'une toute petite voix...

— Est-ce que c'est pour en arriver là que tu m'as donné ce job ?

Son regard bleu se voile.

— Non, je n'ai rien prémédité. (Ça me soulage aussitôt.) Seulement, ce soir, on en crève d'envie tous les deux, et je suis le genre de gars qui suit son instinct, tout compte fait.

Tout compte fait.

Il a lutté, je ne m'étais pas trompée.

— Tu as vraiment peur ? demande-t-il.

Ses doigts glissent dans mes cheveux.

— Oui.

Je ne sais rien de lui, mais je me désintègre quand il me touche. Je

supporte de vivre et de respirer, même si je freine des deux pieds au bord du précipice quand il est prêt à s'y jeter sans hésitation.

— C'est une bonne chose, murmure-t-il. Ça veut dire que tu es vivante.

Son regard est encore traversé par une ombre, puis il m'embrasse.

Un baiser lent et corrosif. J'ouvre la bouche pour reprendre mon souffle, il y glisse la langue pour me le ravir.

Mon monde est en train de basculer. L'air est moite autour de nous, la nuit est noire. Z me serre si fort que je sens son cœur cogner contre ma poitrine.

Poum-poum. Poum-poum.

À l'unisson du mien.

Il me fait mal lorsqu'il m'emporte avec précipitation dans l'entrepôt.

Dans le studio.

Sur son lit où je commence à trembler de peur à l'idée de ce qui va suivre quand Z découvrira ce que je cache.

Il ôte son tee-shirt blanc, lumineux sous les rayons de la lune ; il redevient ma créature ténébreuse sous la pluie, qui me pousse dans mes retranchements, ouvre le champ des possibles.

Je m'accroche à ses épaules pendant qu'il m'allonge sur les draps et recouvre mon corps du sien, immense. Sa bouche court sur ma mâchoire, dans mon cou, à la lisière du col de ma chemise.

C'est le moment où je me raidis et fais machine arrière. Je glisse précipitamment ma main entre nous et la plaque sur mon cœur qui hurle.

Poum-poum. Poum-poum.

Je ferme les yeux et, en pensée, referme mes doigts sur la chair qui palpite.

Poum-poum. Poum-p...

— Regarde-moi, Grace.

Z agrippe mon poignet mais ne l'écarte pas de ma poitrine.

— Regarde-moi, bon sang !

J'ouvre les yeux, me noie dans les siens, toujours très bleus et mélancoliques dans le noir.

Il ôte un bouton de la chemise, l'air grave et concentré.

Deux.

Trois.

Mon cœur bat sous ma paume, entre mes jambes, malmené par la raison, submergé par le désir. Z éloigne lentement ma main et la dépose avec précaution tout près de ma tête. Ma poitrine monte très haut quand il dégage ma gorge. Elle redescend lorsqu'il glisse ses mains dans mon dos pour dégrafer mon soutien-gorge.

Puis il recule, s'installe de part et d'autre de mes cuisses, à genoux, et écarte les pans de ma chemise.

Son index s'élève au-dessus de ma gorge. Son sourire est tranquille ; lui n'a peur de rien.

Poum-poum. Poum-poum.

Et si ça le dérangerait ? Et s'il changeait d'avis ?

Les sourcils froncés, il le pose sans hésiter sur le haut de la cicatrice qui me coupe en deux et je gémis.

Elle est *belle*, on me l'a souvent répété. Elle sera fine et blanche quand j'aurai tout oublié.

Tandis que Z suit avec précaution le renflement rouge – la ligne de vie, de mort, d'espoir –, je deviens ce cœur qui bat partout.

— Ça fait mal ? murmure-t-il dans la pénombre.

Son sexe appuie sur ma hanche quand il se déplace sur le côté pour que la lumière de la lune éclaire ma peau.

— Non... Sauf les jours de pluie.

Il sourit avant de reprendre sa descente. Sa caresse m'ouvre la poitrine en deux. L'énergie qu'elle contient s'échappe enfin tout en continuant de me transpercer le dos, de se faufiler entre mes jambes. Je n'éprouve plus le besoin de l'écraser ; je l'absorbe d'un coup, quitte à être ivre, et même à me noyer.

Quand il arrive à la hauteur de mes seins, Z gobe les pointes dressées vers le ciel en enroulant fermement son autre main autour de mon bras pour m'empêcher de gigoter. Après la déflagration, brutale, cuisante, j'éprouve un immense sentiment de satisfaction ; il n'est ni tendre ni prévenant. Il est lui.

— On ne t'a plus caressée depuis...

— ... depuis la greffe, je complète dans un souffle.

Il hoche la tête mais ne dit rien.

Son index passe la frontière de mes côtes meurtries, puis c'est la fin, le bout du chemin. Mais Z n'arrête pas : il atteint mon ventre, mon nombril. Son autre main déboutonne mon short, tire pour le faire descendre sur mes hanches, et c'est un nouveau round qui commence.

Mon pubis apparaît, puis mon sexe qu'il prend en coupe en même temps qu'il se penche pour souder mes lèvres aux siennes.

Le revoilà, sombre et furieux.

J'étouffe un gémissement dans sa bouche vorace. Son bassin bouge au rythme des doigts qu'il fait pénétrer en moi. Sans délicatesse, mais avec une redoutable précision. Dehors, puis dedans. Plus loin. Et plus tendrement soudain, quand son pouce trouve mon clitoris.

Mes ongles s'enfoncent dans l'oreiller. Je me cambre violemment contre son corps immense. La faille s'écarte tout à fait, m'éventre, et je lâche prise. Pour la première fois de ma nouvelle vie. Tous les muscles de mon corps se contractent, puis se détendent violemment, faisant place à un abandon total et délicieux.

La lame de fond déferle sur moi durant plusieurs secondes, me donnant l'illusion que tout cela était facile, évident. Je convulse une dernière fois dans un sanglot avant de retomber aussi spectaculairement sur le matelas. Heureuse et défaite.

Mais le trop-plein de vie laisse place au vide, la seconde d'après.

Je suffoque et roule sur le côté pour poser ma joue sur le drap frais.

Ma joue pleine de larmes.

Je ne peux plus bouger, immobilisée par les vêtements entortillés autour de mes cuisses.

Z s'allonge derrière moi. D'abord, il me rhabille : le short, les pans de la chemise qu'il rabat sur mes épaules, sur mon ventre. Puis il me tient serrée contre lui.

J'ai une énorme boule dans la gorge.

— Je suis désolée...

Je ne l'ai même pas touché. Il doit me trouver nulle. Foutue.

— Ne dis rien, chuchote-t-il.

Il pose sa main sur ma hanche. Son nez plonge dans mes cheveux emmêlés.

— Ferme les yeux. Tout va bien.

Tout va bien.

J'inspire l'odeur d'herbe coupée, de terre mouillée qui flotte dans la pièce. J'entends mon pouls ralentir au loin. Les derniers flambeaux s'éteignent dans mon ventre, la descente se fait plus douce.

— N'aie pas peur, Grace.

Je n'ai plus peur, Z.

Je ne comprends toujours pas comment il parvient à faire ça. Je sais juste que j'ai sauté avec lui, que je me suis écrasée en bas, et que je n'ai pas si mal.

Z n'est pas un super-héros, mais pas un type ordinaire non plus, je pense quand il écarte les cheveux tombés devant mon visage.

Il les caresse avec une douceur infinie qui fait monter de nouvelles larmes à mes yeux. Il fait ça longtemps. Peut-être bien des heures, dans le silence le plus complet.

Il vient de briser quelque chose, je comprends avant de sombrer dans le sommeil.

Quelque chose en moi. Quelque chose en lui aussi.

12

Z

19 ans

Waipoua – Nouvelle-Zélande

Angus déverrouille la porte du vieux coucou qui vrombit depuis une demi-heure. L'air qui s'engouffre dans la cabine nous fait reculer tous les trois. Je suis le premier à avancer au bord du vide. En bas, tout est vert. Un vert luxuriant qui fait mal aux yeux. La forêt de Waipoua nous tend les bras.

— C'est moi qui saute le premier, mec !

Angus tire la manche de ma combinaison et prend ma place. Je suis refoulé en deuxième position, juste devant Blake qui n'a pas bougé depuis que la porte est ouverte.

Les doigts crispés sur les bretelles du sac qui contient le parachute, elle fixe le bleu du ciel qui s'étend à perte de vue.

Elle n'a jamais fait ça. Elle faisait pourtant la maligne il y a deux jours.

— Tu veux ma place, Blake ?

Il faut maintenant crier pour se faire entendre.

Elle secoue la tête.

— Non, pars devant.

Mais le cœur n'y est pas. Je n'aime pas qu'elle renonce à me provoquer.

— Impossible, Angus vient de proclamer qu'il serait le leader.

Angus se suspend déjà à la barre au-dessus de la grande porte

coulissante. Il va faire de la balançoire pour s'envoyer en l'air comme un boulet de canon.

Il prend son élan.

Un.

Deux.

Je l'arrête à trois.

— Lâche-moi ! proteste-t-il en rigolant. On a dit que je passais le premier !

— Blake a peur... je glisse en essayant d'être discret.

— Ta gueule, Z ! hurle l'intéressée. C'est n'importe quoi !

Les yeux verts d'Angus s'écarquillent. Là, on ne se marre plus.

Il hoche la tête et je m'écarte pour le laisser retrouver sa sœur.

— Retourne d'où tu viens ! vocifère-t-elle en me poussant devant son frère comme un bouclier. Et saute !

Angus m'interroge du regard. Je lève mes deux mains gantées entre eux.

— C'est vos histoires de famille. Ça ne me regarde pas !

— Trou du cul !

— Faux frère ! lâchent-ils successivement.

Je les dévisage l'un après l'autre. Blake sourit dans le dos d'Angus.

Je ne comprends plus rien.

— OK, rendez-vous en bas, les gars.

Je dépasse Angus, j'avance au bord du vide et inspire. L'avion ralentit, c'est le moment de sauter.

À moi l'ivresse de la chute...

Ou pas. Angus empoigne mon sac à dos et me tire vers l'arrière.

— Moi en premier, petit con !

Il se jette dans le vide à ma place en me faisant un doigt d'honneur avant de tournoyer dans le ciel.

Quel petit con, en effet !

Je vais le rejoindre avant qu'il ne devienne un minuscule point rouge.

— Zeph...

Blake ?

— Je peux passer devant. S'il te plaît ?

S'il te plaît ?

Ça ne ressemble pas à Blake de supplier.

— Non, je crois pas.

Elle mord ses lèvres ; ça affole mon cœur – et ma queue aussi.

— Écoute, je le sens pas. Je voudrais y aller maintenant. Si je reste toute seule, je n'irai plus.

J'écarquille les yeux.

— Tu as vraiment la trouille ?

Elle baisse la tête, furieuse.

— Mais ouais, tu flippes !

— Bon, ta gueule, d'accord !

Je suis un connard. Le roi des connards.

— Tu as fait pire que ça, Blake. Le base jump, c'est encore plus mortel, non ?

— Ouais, mortel...

Sa voix se perd dans le sifflement de l'air. L'avion reprend de l'altitude. Il va vraiment falloir y aller.

— OK, saute.

Elle semble soulagée. Elle passe devant moi. Sa main tremble quand elle se pose sur l'encadrement de la porte.

Elle regarde la forêt, tout en bas, puis moi.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Je connais ces yeux. J'aime ces yeux, même cachés derrière les lunettes qui les protègent. Est-ce que c'est possible de tomber amoureux à treize mille pieds du sol ?

— Saute avec moi, crie-t-elle par-dessus les mugissements du vent.

— Pourquoi ?

— Parce que tu m'aimes ?

Je ricane, mais elle est sérieuse.

— Angus ne voulait pas me laisser seule avec toi, reprend-elle. Parce que moi, je t'aime.

Putain, elle l'a dit.

Mon cœur va exploser, je ne veux pas savoir si c'est à cause de la chute qu'il anticipe, ou à cause de ça.

Au loin, le vert est remplacé par le brun doré ; une plaine avant la côte. On va foirer le saut dans la forêt.

— Est-ce que... (Ma gorge est archisèche.) Est-ce qu'on pourra parler de tout ça plus tard ?

J'espère que c'est l'altitude qui l'a grisée. Qu'elle aura renoncé à *tout ça* en bas.

— Oui ! s'exclame-t-elle, rassurée.

Alors on y va, bordel ! Je me colle derrière elle, agrippe les mains qu'elle tend au-dessus de ses épaules.

— N'aie pas peur, Blake. À trois. Un...

Elle tourne brusquement son visage vers moi et plaque ses lèvres sur les miennes. Comme elle les bouge avec frénésie, je contre-attaque avec la langue. Et c'est bon, putain...

Angus va me tuer, même si je n'ai rien prémédité.

— Apprends-moi à voler, Superman, chuchote-t-elle avant de serrer ses doigts autour de mes phalanges et de nous faire basculer dans le vide.

Elle hurle, ivre de joie. Je chute avec elle, assommé.

Elle m'a eu. Elle m'a menti : en vérité, elle n'a peur de rien.

J'espère qu'elle ne m'aime pas vraiment non plus.

Volume 2

La Destinée.

Mettre les gens qu'on aime en danger, c'est notre mission ; les ramener en vie, c'est notre responsabilité.

X-Men Universe, vol. 2, n° 3 : Le Retour du Messie. **MARVEL**

13

Grace

Je meurs de chaud.

C'est ma première pensée lorsque je m'éveille.

Où suis-je ?

C'est la deuxième. Éblouie par la lumière du jour – trop vive –, je ferme les yeux et enfonce ma joue dans l'oreiller qu'on a placé sous ma tête.

On ?

Je me redresse brusquement tandis que les événements des dernières heures me percutent avec violence. La tête me tourne, je me suis endormie aussi vite que si j'avais avalé un somnifère !

Pourtant, je n'ai pas rêvé : Z m'a fait danser. Z m'a embrassée. Z a vu la cicatrice. Il m'a touchée et il m'a fait jouir.

Tout ça, en une nuit !

Et là, Z a disparu sans que je sache ce qu'il pense finalement de tout ça. Quoique j'ignore si je suis soulagée ou davantage embarrassée de me retrouver seule dans le studio, au lendemain du tsunami, car je ne sais plus moi-même par où commencer ce matin.

Hier soir, dans le noir, j'étais une fille qui voulait s'envoyer en l'air. Aux aurores, en plein jour, je ne suis plus rien du tout.

Le bruit d'un moteur qu'on démarre à côté me fait sursauter ; Z ne s'est pas enfui très loin. Il est à côté, dans le hangar.

Il s'est déjà mis au travail pour oublier ce que nous avons fait ?

On ne panique pas ! J'ai décidé d'être optimiste après avoir quitté l'Angleterre.

Et donc Z est prévenant, il m'a laissée dormir.

J'ajuste mon soutien-gorge sur ma peau déjà humide de sueur, puis

je boutonne ma chemise avant de me lever pour arpenter la pièce. Tout est à sa place, jusqu'à la tasse que Z a utilisée puis lavée après avoir bu un café ; son odeur flotte dans la pièce en se mêlant à celle de l'herbe coupée et de la terre du désert.

Un autre mug est posé sur le plan de travail, à côté d'un sachet de thé. Je m'approche et le soulève pour découvrir la couverture d'une bande dessinée. Je fronce les sourcils en dévisageant un Wolverine masqué et menaçant.

Z et moi sommes sur la même longueur d'onde lorsqu'il s'agit de communiquer de cette manière. Aussi, je ne peine pas à faire de terribles déductions : la tasse abandonnée sur le comptoir signifie « démerde-toi, Grace », et John Logan est chargé de me dire « je suis insaisissable. Je suis ce que je veux ».

L'environnement devient hostile. La plante devant la baie vitrée semble me dévisager, avec sa gueule béante.

Je me précipite vers la porte en serrant les dents pour bloquer toutes les mauvaises pensées qui menacent de me faire flancher.

Le thé attendra. Là, il faut que je sache à quoi m'en tenir. Je ne suis peut-être plus rien du tout, mais je songeais néanmoins à recommencer, et à imaginer une suite à ce qui est arrivé. Je ne me suis pas donnée à n'importe qui !

Le moteur ronronne toujours dans le hangar, l'odeur d'essence remplace celle du café. Z est penché au-dessus du capot ouvert d'un pick-up Ford. Je frissonne en remarquant qu'il porte les mêmes vêtements que la veille, mais le beau tee-shirt blanc est devenu gris, et son jean tout neuf est troué à la cuisse.

Les mains crispées sur la tôle, il fixe les entrailles du moteur, l'air pensif. Il ne bouge pas, comme s'il se passait quelque chose d'extraordinaire à l'intérieur de la voiture. Je l'observe, intriguée, et je rougis en me souvenant de la lente caresse de ses doigts sur ma peau. De la chute qui a suivi.

Mais ça ne dure pas : Wallace le traître m'accueille en jappant furieusement. Je manque de tomber à la renverse quand sa grosse tête poilue cogne dans mon ventre.

Z se redresse et ne sourit pas.

— Tu as trouvé ce qu'il te fallait ?

C'est exactement ce qu'il a dit quand je suis sortie de la douche, l'autre jour. Cela présage le pire.

— Pas tout à fait.

Il fronce les sourcils.

— Il y avait du café, au cas où.

Je complète, contrariée :

— Et Wolverine pour me tenir compagnie.

Z essuie ses mains dans le chiffon qui traîne à ses pieds et s'écarte de la voiture. Il vient à ma rencontre – la tête basse.

Bien vu, Grace.

L'air se raréfie, ou alors c'est moi qui ne respire plus comme je le devrais. J'ai mal dans ma poitrine, blessée d'avoir cru qu'il se passait quelque chose d'unique. Que Z l'avait éprouvé de la même manière. Fantasma de midinette. Espoir de fille encore trop fragile. J'ai couru au lieu de marcher.

Ma tête et ma poitrine bourdonnent lorsque jaillit l'image de ses doigts sur la cicatrice. Je me sens soudain aussi embarrassée qu'en colère.

Les lèvres qui m'ont embrassée avec dévotion s'entrouvrent. Je les fixe avec une nouvelle angoisse. Z va dire quelque chose d'important qui va signer la fin ou le début d'un nous.

— Z ? l'interrompt une voix, derrière nous.

Raté.

Le moteur du pick-up ronfle toujours.

— Ouais, par ici ! hèle-t-il en se précipitant vers la voiture pour l'éteindre.

Le silence qui succède est affreusement gênant.

On entend des pas, puis le client apparaît enfin. Je le reconnais : c'est l'homme du bureau de poste, celui qui voulait m'aider à apprendre le métier. Ce matin, il porte une chemise à carreaux et des lunettes aviateur. Avec ses moustaches, il ressemble à un de ces super flics ringards des feuilletons américains. Je rirais si je ne me sentais pas si idiote.

— Grace, vous êtes là aussi ? s'exclame-t-il, l'air goguenard. Il est tôt, non ?

— Pas tant que ça, grogne Z en le rejoignant. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Ronald ?

Ronald ne me lâche pas des yeux quand il explique qu'un voyant orange s'est allumé sur le tableau de bord de sa voiture, et que ça l'inquiète. Mais ça ne presse pas non plus, se ravise-t-il quand Z le

dépasse pour parvenir à l'extérieur.

Ronald me jette un regard soupçonneux avant de disparaître derrière le mécanicien qui n'a vraiment plus rien à faire de son apprentie. Le message est clair et je suis encore plus décontenancée qu'à mon entrée dans le hangar.

Penaude, je me faufile le long du mur de l'entrepôt et marche droit devant moi pour en sortir. Dehors, l'air est étouffant, il me prend à la gorge. La morsure du soleil fait perler deux larmes au coin de mes yeux pendant que je m'éloigne sur le chemin en terre qui mène jusqu'à la route.

Je n'ai vraiment rien à me reprocher : j'ai éprouvé de nouvelles émotions, j'ai eu envie de les explorer en m'abandonnant dans les bras d'un homme qui m'y encourageait, comme n'importe quelle autre fille l'aurait fait.

N'importe quelle fille dont le cœur n'aurait pas été brusquement arraché, des mois auparavant.

Wallace gambade autour de moi jusqu'à ce que je m'engage sur le bitume. Il lèche mon mollet, comme pour me dissuader de partir, mais je suis déterminée à quitter cet endroit.

Une demi-heure plus tard, je découvre que c'est absolument crétin de marcher sous le soleil, dans ce pays, à cette heure de la journée.

Je ralentis mon allure en m'efforçant de respirer lentement pour m'économiser, quand j'entends ralentir une voiture derrière moi.

— Je vous dépose quelque part, Mademoiselle Grace ?

C'est Ronald. Il a baissé la vitre de son gros quatre-quatre et m'observe avec le même air canaille qu'au bureau de poste.

— Je suis encore loin de Leigh Creek ?

— Un peu, se moque-t-il en souriant de toutes ses dents. Et vous êtes déjà rouge comme une écrevisse.

J'accélère, agacée. Ronald roule au pas à côté de moi.

— Vous avez déserté sans prévenir votre patron, lance-t-il, le bras pendant avec nonchalance sur la carrosserie de la portière. À mon avis, il risque de vous virer.

Je mens :

— Je ne travaille pas pour lui.

— Ah non ? Ce n'est pas ce qu'on m'a rapporté...

Fichues rumeurs, dans ce fichu désert.

— Je l'aidais bénévolement.

— Quel altruisme ! s'exclame Ronald. Si vous ne savez pas quoi faire, j'ai une clôture à repeindre !

— Non, merci.

— Montez, Grace, insiste-t-il. Ou Jenna ne me laissera jamais participer à une de ses soirées s'il vous arrive malheur. Surtout si elle apprend que j'aurais pu vous sauver...

Je m'arrête brusquement, la voiture aussi. Je me tourne vers lui, les mains sur les hanches.

— Tout ira bien ! J'y suis presque !

— Il reste quatre kilomètres à parcourir. Sans compter la colline à gravir, objecte-t-il en levant l'index. Et maintenant, vous ressemblez à...

Il réfléchit en cherchant une réponse dans le ciel trop bleu, trop vide de nuages.

— À ? je l'interroge, les bras ballants.

— À un coquelicot ! répond-il en me faisant signe de monter.

— Un coquelicot ? je répète, hébétée.

Ronald est un poète.

— Je suis trente-deuxième sur la liste d'attente, enchaîne-t-il. Vous pensez que vous pouvez interférer en ma faveur ?

— Il y a une liste d'attente ?

— Il y en a même deux !

— C'est de la magouille !

Ronald hoche la tête.

— Évidemment ! Le procédé n'est pas réservé qu'aux huiles !

Je transpire à grosses gouttes, mon crâne va exploser et mon cœur tambourine, alors je ne pinaille plus. Je contourne le quatre-quatre et m'installe sur le siège passager, à gauche du chauffeur, qui affiche un air satisfait.

La portière claque. Je respire mieux en sentant l'air de la climatisation me rafraîchir les bronches.

— Vous êtes certaine de vouloir rentrer, Grace ?

Je regarde mes bras couverts de taches de rousseur, et mes cuisses qui commençaient à rôtir. Le froid de l'habitacle m'a soulagée d'un coup.

— Jenna m'attend.

À vrai dire, je n'en sais rien. Je suis partie sans mon téléphone portable.

J'ajoute :

— Plus vite je rentre, plus vite je lui parle de vous.

— Certes... Mais je pense que vous devriez quand même retourner au garage pour tenir tête au grizzli.

Le grizzly ?

J'éclate de rire, bien que j'aie eu envie de pleurer quelques minutes auparavant.

— Il n'aime pas les dames, explique Ronald en remontant ses lunettes dans ses cheveux blancs.

Lui si, à en croire son regard charmeur.

— Mais il n'est pas gay !

Ronald sourit jusqu'aux oreilles.

— Comment le savez-vous ?

Crétine.

— Il... il me l'a dit.

Une pirouette qui me sauve.

— Alors, retournez-y ! Et ce soir, on parlera de vous comme d'une héroïne, en ville !

Je soupire en essuyant mes tempes qui dégoulinent.

— Qu'est-ce qu'on ne sait pas encore, *en ville* ?

Ronald fait mine de réfléchir.

— Ce que vous avez fui en Angleterre, par exemple.

Je me raidis aussitôt.

— Qui vous dit que j'ai fui ?

— Vous n'êtes pas là pour passer des vacances. Vous n'êtes pas la jeune femme la plus souriante du monde. Et en plus, vous avez mauvais caractère, énumère-t-il très sérieusement.

— Et ça fait de moi une fuyarde ?

Ronald hausse un sourcil et attend.

J'ai déclaré forfait vraiment très vite. On va se gausser de mon manque de persévérance, peut-être même de mon manque de courage...

— Est-ce qu'il a été méchant avec vous ? demande Ronald qui lit dans mon esprit.

— Non !

Non. Mais il n'est pas l'amant curieux et heureux que j'espérais trouver à mon réveil. Qu'est-ce que j'imaginai, bon sang ? Je sais depuis le début qu'il est avare de mots, de tact et de romantisme...

— Quel était le problème de votre voiture, Ronald ? Elle a été vite réparée...

— La cosse d'un faisceau d'allumage était desserrée. Z a donné un tour de clef, et voilà.

Et voilà. La ferraille plus fiable que la chair.

Je soupire.

— D'accord, faites demi-tour.

C'est peut-être moi qui ai paniqué, pas Z. C'est moi qui ai encore peur, qui me fais des idées et extrapole.

Ronald me décoche un sourire triomphant avant de donner un grand coup d'accélérateur qui me projette au fond du siège. Mais, soudain, il pile, et je tends mes bras *in extremis* pour éviter d'entrer en collision avec le tableau de bord !

Que se passe-t-il encore ?

On entend klaxonner au loin, puis la silhouette d'un monstrueux camion apparaît dans un nuage de poussière rouge et orange, tout au bout de la langue de bitume.

C'est le deuxième convoi que je croise depuis mon arrivée en Australie. Le premier m'a filé une frousse du tonnerre, sous la pluie. Peut-être parce qu'il faisait nuit, j'ai trouvé ça bien moins impressionnant qu'aujourd'hui.

Je m'accroche à la poignée au plafond lorsque le camion parvient à notre hauteur dans un grondement infernal. Le quatre-quatre tremble durant tout le temps où les dizaines de remorques le frôlent. Je serre les dents à m'en faire mal aux mâchoires. Ronald reste impassible, évidemment.

Quand la caravane s'éloigne, il rallume le moteur en m'interrogeant du regard. Je n'ai pas changé d'avis. Il hoche la tête, fait redescendre ses lunettes sur son nez, puis nous coupons la route balayée par la poussière du convoi.

*

Z parle à un client quand je pénètre dans l'entrepôt. Il est étonné de me voir revenir mais ne fait aucun commentaire. Je m'engouffre dans son bureau, revêts la combinaison grise trop large qu'il m'a prêtée la première fois – elle sent la lessive –, puis je me dirige vers le pick-up hissé sur le pont, la tête haute.

— Tu es virée, lâche-t-il en me rejoignant, les mains dans les

poches.

Il évite soigneusement mon regard.

— Tu plaisantes ?

Ronald avait raison ! Et mon horrible impression au réveil était la bonne...

— Non, se contente-t-il de dire avant de s'agenouiller au sol pour récupérer un outil. Change-toi, je te ramène en ville.

— Non ! je glapis à mon tour en tapant du pied.

Z se redresse et nos regards se croisent – enfin ! Je suffoque en découvrant quelle colère brûle dans ses yeux perçants. Qu'est-il arrivé entre le moment où il chuchotait qu'il avait envie de moi depuis le premier jour et celui où je le dégoûte ?

— Quel est le problème ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête pour que tu ne veuilles plus me voir dans les parages ? C'est à cause de moi ? De ce que tu as vu, de...

— Je ne vais pas te guérir, Grace ! coupe-t-il brusquement. Ou te réparer. Ou n'importe quel truc comme ça.

— Ce n'est pas ce que je te demande !

— Mais c'est pourtant ce qui est arrivé hier soir.

Je me fige.

Z m'a vue tout entière, il m'a tenue dans ses bras, il m'a bercée pour me reconforter. Il sait que tout cela a compté.

— Tu vas en vouloir plus, Grace...

Je tente de me ressaisir :

— Non, pour le moment, je veux qu'on continue à travailler ensemble, en n'ignorant pas non plus ce qui s'est passé. Ce serait trop facile.

Z secoue la tête et soupire.

— Tu sais ce qui se passera à nouveau si tu restes...

La même chose qu'hier soir. Cela couve depuis le début, nous sommes attirés comme des aimants.

— Et alors ? C'est toi qui as dit que je devais être une fille qui s'envoie en l'air avec...

— Oublie ça ! rugit-il en me foudroyant du regard.

Le souvenir de ses caresses, de notre étreinte, explose dans ma tête. Ce qu'il explique est absurde : lui aussi semblait confiant. Il n'a pas eu peur, il a aimé me toucher. Il ne trichait pas.

— Pourquoi ?

Il pointe ma poitrine du doigt.

— Parce que c'est aussi compliqué que ça en a l'air, lâche-t-il, impitoyable.

C'est cruel. Cela ne ressemble pas à l'homme qui m'a acheté de la glace pour me consoler.

— Tu te défiles parce que tu ne te sens pas à la hauteur ? Tu as peur de moi ?

— Non !

— Alors quoi !

Je vire à nouveau écrevisse. Ou coquelicot, selon saint Ronald. Mais pas du tout parce que je suis troublée ou que je crève de chaud ; je suis en colère comme jamais. Ma fureur comprime mon estomac et m'étrangle.

— Grace, je ne suis pas fait pour ça, reprend Z avec gravité. Je ne suis *plus* fait pour ça.

— Pour l'amour ? Qui t'en parle, ce matin ?

J'ai la gorge sèche, je ne me suis jamais sentie aussi désespérée. Ma tête bouillonne tellement que les yeux vont finir par me sortir de la tête.

— Tu as besoin de quelqu'un qui te redonne goût à la vie, murmure-t-il. Une personne avec de bons prérequis.

— Des... des quoi ? Toi tu l'es, vivant, non ? Je n'ai pas besoin d'autre chose !

Je soutiens ce regard ombrageux qui brûle de parler à sa place, mais Z se défile encore : il fixe sa main qu'il contracte plusieurs fois, faisant ressortir les veines qui parcourent ses phalanges.

Dans les entrailles du hangar, il est plus que jamais cette créature virile et impressionnante, définitivement pas ordinaire. Il ne joue pas le numéro du mec qui flippe après l'amour – que nous n'avons même pas fait...

Il y a autre chose.

Et ça semble aussi compliqué que ça en a l'air.

— Wolverine... je souffle d'une voix rauque. Il a oublié son passé, il laisse toujours tout derrière lui. Il ne traînait pas sur le plan de travail de la cuisine par hasard.

— Je suis désolé, Grace.

— Moi pas ! je vocifère, hors de moi.

Poum-poum. Poum-poum.

Je suis trop en colère pour éprouver une once de raison, encore moins de la curiosité.

— Tu n'arrives pas à sa cheville ! Toi, tu es cet abruti de Batman qui se prend pour un héros la nuit et redevient lâche et geignard le jour ! Le pire, c'est que tu as osé dire que j'avais peur, hier soir !

Z ricane.

— Un point pour toi, Grace l'Aventurière.

Grace l'Aventurière... Comme c'est méchant !

Pourquoi a-t-il fallu que je revienne ? Que je tombe sur lui le soir de mon arrivée ? Que mon nouveau cœur batte si fort, en écho au sien qui semble avoir souffert ?

Je tire sur le zip de la combinaison avec violence, espérant la déchirer, mais la toile est solide. Le tissu épais finit par échouer à mes pieds. Je porte mon short de la veille, et ma chemise que je déboutonne au col.

Le regard bleu lagon de Z s'arrête sur ma cicatrice, avant de disparaître comme il ferme les paupières.

Je ne vais pas te guérir, Grace.

Je retiens de toutes mes forces de nouvelles larmes qui font gonfler mes yeux. Je me débarrasse d'un coup pied du vêtement trop ample et tourne les talons.

— Je te ramène, Grace.

Je ne pense pas avoir appelé à l'aide, ni même réclamé un brin de compassion. Quant à la pitié...

— Va te faire foutre, Superman.

Je ne me retourne pas.

Il ne me poursuit pas non plus.

Z a vu mon corps, il a compris ce que j'étais. Je crois qu'il sait aussi qu'il m'a rendu quelque chose hier soir. Seulement, il ne veut pas prendre la responsabilité de continuer de me guérir de cette façon-là.

Il ne s'en sent pas capable pour une raison que j'ignore. Il tient à ses secrets, à sa forteresse dans le désert, à ses manières de sauvage. Il me protège, mais il se protège peut-être encore plus : je pourrais mettre tout son empire en danger.

Qu'il se rassure, ça n'arrivera pas. Ça n'arrivera plus. Retour à la case départ.

Mais toujours au bout du monde, Grace l'Aventurière...

14

Grace

Je déboule dans la maison, dégoulinante de sueur. Ma chemise colle à ma peau, et mon cœur carbure à plein régime.

Il fait frais à l'intérieur et cela me procure le même soulagement que lorsque je suis montée dans la voiture de Ronald.

Allongée dans le canapé bleu, Jenna m'observe, un bouquin à la main. Ses sourcils se froncent lorsqu'elle découvre dans quel état je me suis mise. L'expression de son visage n'est plus si bienveillante.

— Tu viens d'Emu Creek ? demande-t-elle en se levant, livide.

Je fronce les sourcils à mon tour ; elle s'est fait tant de soucis que ça durant mon absence ?

— Marcher ne fait pas partie des contre-indications post-opératoires.

— Et marcher sous un soleil de plomb ? proteste-t-elle, l'air menaçant. La prochaine fois, tu n'oublieras pas ça !

Elle me tend mon téléphone portable.

— Ta mère a appelé cinq fois ! J'ai inventé une excuse, mais elle ne m'a pas crue une seconde ! Maintenant, tu vas lui expliquer que tu as passé la nuit chez un homme – ton patron – et que tu es rentrée à pied en prenant des risques inconsidérés !

Je proteste :

— J'ai pris mon temps. Le soleil est bas à cette heure. Et le tissu de ma chemise protège ma peau !

— Ta mère s'en fiche !

Elle a élevé la voix. Elle est essoufflée quand elle retombe dans le canapé.

— Ça va, Jenna ?

Elle relève la tête, surprise.

— Oui. Pourquoi ça n'irait pas ?

Envolés mes déboires, je suis soudain envahie par une vague de culpabilité.

— Je suis désolée... Je n'ai pensé à rien. Et euh... c'était bien. Enfin, jusqu'à ce matin...

Ma tante me dévisage.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je lui ai fait peur ! je crache avec une telle violence qu'elle sursaute. Il m'a prise pour une fille fragile ! Une fille qui a besoin d'aide !

Mais il pourrait bien en avoir plus besoin que moi.

— Ah... dit-elle en détournant le regard.

Je me fige et réponds avec amertume :

— Vous pensez donc tous la même chose...

— La médecine n'agit pas sur les bleus de l'âme, Grace. La tienne est fragile depuis que la lumière a failli s'éteindre. Ne nie plus que tu as besoin d'un autre remède pour tout réparer.

Réparer. Guérir. Je veux qu'ils disparaissent, ces mots-là !

— Et tu penses, évidemment, que l'amour peut faire ça... Ce serait trop facile.

— Je n'ai pas dit ça ! proteste-t-elle. Tu viens de l'inventer.

— Non, Z l'a inventé !

Avant de faire machine arrière...

— L'amour, et pourquoi pas l'amitié, aussi ?

— Tu t'es fait des amis, ici ? se moque Jenna.

— Pas encore ! Mais j'ai des pistes ! Ce gars, par exemple, qui voulait me ramener à la maison, ce matin. Ronald !

— Parce que tu aurais pu rentrer en voiture ? s'insurge-t-elle.

Bravo, Grace...

— Oui. Mais passons...

— Ah, non ! Ne passons pas !

— Ne détourne pas la conversation !

— Te garder en bonne santé pendant que tu cherches l'amour est ma priorité !

— Je ne cherche pas l'amour !

— Mais si... La preuve : ce qui se passe avec Z te rend aussi excitée qu'en colère, depuis le début ! Mais tu n'as rien fait pour l'éviter ! Et

là, tu reviens parce qu'il est finalement un petit con comme les autres.

Je ne sais plus ce que je voulais dire...

— Tu vois ! lance-t-elle en levant le menton.

Qu'est-ce que je voulais dire, bon sang ?

— Ronald veut participer à une de tes soirées !

Non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Merde, je comprends pourquoi Jenna rend ma mère chèvre !

— Et Z n'est pas un petit con comme les autres !

De mieux en mieux...

— Un lâche, alors ?

— J'en sais rien. En tout cas, il m'a virée.

— Tant pis pour lui !

J'adore ma tante.

Jenna se lève et trotte jusqu'à la cuisine. Je m'attends à ce qu'elle sorte la boîte qui contient le thé, mais elle ouvre le frigo et en sort une bouteille. Du champagne ?

— Pas de problème avec les médicaments ? Les vrais ? demande-t-elle en brandissant la bouteille.

— Non, pas si je consomme avec modération.

— Parfait ! chantonne-t-elle en sortant les deux tasses que nous utilisons pour boire des infusions. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

Elle les remplit, très appliquée, pendant que je la rejoins près du comptoir, songeuse.

— Je ne sais pas ce qu'il veut, Jenna.

Elle relève la tête et me dévisage.

— Ce qu'il pense, ce qu'il ressent. Je ne sais rien. Et maintenant, il me rejette.

— Et toi, que ressens-tu ?

Je peux dire la vérité à Jenna, et pas feindre la réserve, comme dans le hangar.

— Je respire.

— Et quoi d'autre ?

— Je n'ai plus peur.

— Et c'est tout ?

Je l'interroge du regard, désemparée.

— Ce cœur a aussi le pouvoir d'aimer, explique-t-elle en pointant son doigt sur ma poitrine.

Je secoue la tête en ricanant.

— Pas si vite...

Jenna me tend la tasse, un sourire aux lèvres. La sienne est déjà levée devant mon nez.

— Nous en reparlerons, Grace. En attendant, Leigh Creek n'a pas encore dit son dernier mot. Car la vie est belle, non ?

Je hausse les épaules, confuse.

— Oui. Elle est belle...

Peut-être qu'en le répétant, ça finira par rentrer.

Nous trinquons avec la porcelaine. Les bulles me piquent la langue et je grimace. Je n'arrive toujours pas à apprécier le champagne ; au moins une chose qui n'a pas changé depuis l'opération.

— Qu'est-ce que tu entends par « dernier mot » ?

— Tu verras demain... répond Jenna avec un air qui ne m'inspire aucune confiance.

— Je ne sais pas si je vais rester, Jenna. Je ne sais pas si c'était une si bonne idée que ça de m'exiler au bout du monde.

Je le pense sérieusement depuis ce matin.

À cause d'un homme. C'est pathétique...

Jenna hoche la tête mais ne dit rien.

La sonnerie stridente de mon téléphone, resté sur le canapé, nous fait sursauter toutes les deux.

— Ça doit être encore ta mère... soupire-t-elle.

Mais ce n'est pas maman.

Z : Tu es rentrée ?

C'est Z. Il ose encore s'inquiéter. Ou faire mine de s'inquiéter ? Il a peut-être bien pitié de moi, tout compte fait.

Grace : Va te faire foutre, Batman.

C'est ce que je rédige avant de contempler l'écran, le pouce suspendu au-dessus de l'icône *envoyer*.

*

Le lendemain soir, Jenna élargit le cercle de ses élèves du cours de danse : Charlie, mon mentor du bureau de poste, accompagnée de son fiancé, Victor, sont venus – comme par hasard – avec Justin, un de leurs meilleurs amis. J'avais raison de me méfier...

Justin a le même âge que moi. Il est gentil, et plutôt beau gosse avec ses cheveux blonds coupés courts et ses yeux vert d'eau

pétillants. C'est le genre de garçon que l'ancienne Grace aurait apprécié en Angleterre, curieuse de découvrir qui se cache derrière ce visage aux traits si doux et si harmonieux.

Mais en Australie, Justin ne m'inspire rien de plus qu'un frémissement lorsqu'il pose sa main sur ma hanche pour me faire danser. Parce qu'il sait danser, évidemment...

Charlie m'adresse un clin d'œil complice des bras de Victor et j'emmêle un peu plus mes pieds sur le parquet en ne parvenant plus à suivre le rythme.

Trois danses laborieuses plus tard, je prétexte être étourdie par les tours et demande grâce à mon cavalier.

— Tu veux un verre d'eau ? demande-t-il avec douceur.

Gentil, il est vraiment trop gentil. Pas le genre qui brise le cœur, ou qui l'électrochoque.

Ou qui a des secrets, ou qui se fiche de tout.

— Non, merci. Ça va aller.

Jenna passe tout près, je lui lance un regard meurtrier.

— Justin va faire la démonstration du tango avec moi, annonce-t-elle pour se faire pardonner.

Cela fonctionne : Justin oublie le verre d'eau et toute forme de prévenance et la rejoint aussitôt, un sourire éclatant sur les lèvres.

La danse avant la fille. Voilà qui en dit long.

Le silence entre deux morceaux de musique ne dure pas longtemps. De nouvelles notes s'envolent au plafond et tous les regards convergent vers Jenna et son nouveau cavalier.

— Il n'est pas gay non plus, lance Ronald qui prend place à côté de moi, sur le canapé poussé le long du mur. Vous devriez lui laisser une chance.

Il est encore essoufflé mais ravi d'être parmi nous. Chose promise...

— Comment s'est passée la journée au garage ? demande-t-il avec innocence.

Je mens :

— J'ai pris un jour de congé.

— Déjà ? s'étonne-t-il. Je pensais les Anglais plus travailleurs que ça ! Vous n'avez pas mis longtemps à vous faire aux us et coutumes australiens !

— De quoi est-ce que vous parlez ?

— *No worries* : c'est ce qu'on disait avant, quand trouver du boulot n'était pas un problème. J'en suis resté là. Maintenant, je ne sais plus ce qu'on proclame pour attirer les touristes. Il faudrait le demander à votre patron, il vient de la côte...

Je soupire, lasse.

— Z n'est plus mon patron.

Ronald tourne la tête, victorieux.

— Parce qu'il est devenu votre petit ami ?

— Non !

OK. Suis-je vraiment en train d'entretenir cette conversation avec ce gars que je connais à peine ?

— Le sexe brouille les pistes, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas idée.

Oui, je suis vraiment en train de faire ça...

— Vous ne dansez plus ?

— Non. Je ne suis définitivement pas faite pour ça.

— Vous n'êtes pas une aventurière, Grace.

Une aventurière...

La musique s'arrête brusquement car Jenna veut donner de nouvelles explications à l'assemblée.

Moi, je suis vide. D'un seul coup. C'est le retour du silence en moi – ou presque.

Boum-boum. Boum-boum.

Mon cœur parle à ma place, même si personne ne l'entend.

Je suis ce que je veux ! Une aventurière si ça me chante. Une fille qui s'amourache d'un mécano pénible, aussi. Ce que je veux, bon sang !

Ronald se lève.

— *No worries*, Grace, lâche-t-il, l'air énigmatique, avant de rejoindre les autres.

Justin abandonne sa cavalière pour revenir vers moi.

— On y retourne, Grace ?

Il me tend sa main en dévoilant une rangée de dents blanches comme neige. La douce Grace aurait dû être éblouie, mais elle est morte. L'autre, la fille perdue, ne pense plus qu'aux yeux de chat d'un piètre danseur.

Ronald et Jenna m'observent du coin de l'œil, Justin attend ma réponse.

Je suis au pied du mur. Cernée.

C'est à cette seconde que je parviens enfin à me ressaisir : il fait trop chaud dans la pièce, je déboutonne mon col pour faire entrer un peu d'air. Lâcher du lest.

J'ouvre encore la cage. Toute seule, cette fois.

La lame de fond s'abat sur moi au moment où je n'ai plus rien pour me protéger, mais je tiens bon. Je déglutis en la laissant déferler. Cela passera.

Tout finit par passer.

Les yeux de Justin fixent le haut de la cicatrice qui apparaîtrait sur ma gorge.

Voilà ce que je suis ! Ce que j'ai fui ! Ce que je voudrais oublier !

Il ouvre la bouche, puis la referme, et il finit par m'adresser un sourire timide mais lumineux.

— On y retourne quand même ? lance-t-il finalement en agrippant ma main.

C'est inattendu et gentil, mais j'ai préféré mille fois la caresse intransigeante de Z sur ma peau. Même s'il m'a rejetée en plein jour, après.

— Je préfère rester ici.

Justin est déçu, et moi désolée.

Sur la piste, les invités peinent à faire comme s'ils n'avaient rien vu. Ils virevoltent aux quatre coins du salon, oscillant entre l'indifférence et la pitié.

Jenna, qui s'est avancée vers moi, me demande silencieusement si tout va bien.

Je n'en sais rien, mais il me semble que je respire mieux, surtout lorsque Ronald me sourit, l'air satisfait.

15

Grace

Quand j'ouvre les yeux, le matin suivant, la lumière du jour m'assomme encore plus que d'habitude. Une décharge me foudroie les tempes, je roule sur le matelas pour chercher de la fraîcheur sur l'autre oreiller et soupire de soulagement quand elle se diffuse sur mon front. Ça ressemble encore à une gueule de bois, provoquée par une overdose de danse et de sourires compatissants.

Les souvenirs affluent lentement jusqu'à ce que je ne retienne plus que l'essentiel : Leigh Creek sait tout. Alors j'espère que Leigh Creek me fichera la paix, désormais.

Jenna ne m'attend pas dans le séjour, ni dans la cuisine. Le docteur Kenly est passé la chercher aux aurores pour l'emmener en balade toute la journée. Ils rallient la région des montagnes Bleues grâce à l'un des rares avions qui décollent de l'aérodrome de la ville. Elle a parlé d'un gîte, l'air rêveur, et je me suis moquée du docteur Kenly. Comme si je n'avais pas rêvé qu'un jour on m'enlève sur un cheval blanc pour vivre un conte de fées...

Je suis grognon et cynique, ce matin. Et je sais pourquoi.

Le petit déjeuner – et son thé infect – me sort à grand-peine de ce brouillard léthargique. Lorsque je parviens à produire un semblant d'idées claires, je m'achemine dans la salle de bain, me déshabille puis ouvre la porte de la cabine de douche.

Avant de bondir en hurlant.

Un serpent a élu domicile dans le bac en faïence ! Monstrueusement grand. Horriblement épais.

Et plein d'écaillés ! C'est ce qui me révulse le plus...

Tandis que mon cœur dégringole dans mon estomac, je m'enfuis en apnée dans le couloir.

Je traverse le salon et atteins la cuisine, à l'extrémité de la maison. Agrippée au rebord du comptoir, je tente de respirer calmement en fixant mes seins nus qui se soulèvent avec violence.

Qu'est-ce que je suis censée faire, maintenant ?

Le chasser ? Me battre avec lui ? M'habiller ?

J'opte pour la troisième option ; c'est le plus urgent et la seule chose dont je suis capable à cette seconde. Mais quand je retourne bravement dans le salon, je hurle à nouveau : l'énorme serpent me barre la route au milieu du couloir et me dévisage.

Il. Me. Dévisage.

C'est un cauchemar !

Je me rue à l'intérieur de la chambre de Jenna, toute proche, où je m'enferme à double tour – à jamais s'il le faut ! Le dessous de la porte mesure moins d'un pouce, il ne pourra pas passer par là.

Non, il ne pourra pas !

Comment est-il parvenu à entrer dans la maison, d'ailleurs ?

Par la lucarne de la salle de bain ? Elle a dû rester ouverte. *Je* l'ai laissée ouverte hier soir...

Le sang afflue trop vite dans mes tempes et je n'arrive plus à penser. Je ferme les yeux, compte jusqu'à dix en sommant mon cœur de faire une pause. Quand je les rouvre, je fixe le tas de robes de chambre suspendues à la patère derrière la porte.

Me couvrir. Je suis venue là pour ça.

Je décroche la première, en soie blanche, et m'en enveloppe. Je dois ressembler à un cachet d'aspirine, mais c'est la guerre dehors alors je m'en fiche un peu.

J'inspire profondément avant d'entrebâiller la porte et de jeter un coup d'œil dans le couloir. J'espère que l'ennemi a avancé jusqu'au salon. Je n'aurai qu'à laisser la porte d'entrée ouverte et il repartira dans la nature, dans une autre maison, où il veut, pourvu qu'il dégage !

Évidemment, le serpent ne m'a pas écoutée. Et il a disparu.

Je retourne dans le couloir en priant pour qu'il soit reparti dans la salle de bain, mais il a fait bien pire que ça : il est dans ma chambre. J'aperçois l'extrémité de sa queue, sous mon lit. Ses écailles étincellent sous la lumière du soleil.

No worries, Grace.

Facile à dire, Ronald ! Je ne suis pas télépathe, je ne parle pas aux animaux non plus !

Mais un autre en est capable – en quelque sorte.

La solution devient évidente, sauf que je ne peux pas faire ça : Z va croire que je le harcèle.

Je m'approche à nouveau de la chambre. L'animal explore le dessous de mon lit qui semble à son goût. Quand il se redresse, l'air menaçant, je proclame un énième cas de force majeure !

J'ouvre la conversation contenant l'unique message de Z auquel j'ai répondu par un « oui » laconique – j'ai effacé le « va te faire foutre » après m'être calmée.

Un SMS pour demander un conseil : formulé comme ça, c'est plus raisonnable.

Grace : Est-ce que ce serpent est méchant ? Si oui, est-ce je peux quand même réussir à le chasser à coups de balai ?

Le serpent semble cligner des yeux quand le flash se déclenche. Une photo débile accompagnée d'un message absurde. Il va me prendre pour une folle. Une fille désespérée.

Tant pis.

Je me pelotonne dans le rocking-chair près de la baie vitrée, les pieds sur l'assise au cas où le monstre décide de venir jusque-là, bien enroulée dans la belle soie blanche du peignoir, et j'attends.

La réponse arrive deux minutes plus tard.

Z : C'est un taïpan. Ne bouge pas.

Et c'est tout.

Un taïpan ? Je lance une recherche Google et défaille en découvrant les premières informations sur Wikipédia...

Oxyuranus microlepidotus. Son venin neurotoxique est capable de tuer cent hommes. Ou deux cent cinquante mille souris.

Bordel de merde ! J'ai dû mettre en rogne tous les dieux du ciel pour qu'ils veuillent à ce point me faire disparaître !

Misérable, je me tourne vers la fenêtre et contemple le désert qui semble toujours prêt à engloutir quiconque s'y aventure. Heureusement, le rugissement du moteur d'un pick-up ne me fait pas plonger davantage dans cet état catatonique avancé. Je me précipite vers la porte, les jambes flageolantes.

Z apparaît sur le perron. Sale, échevelé, auréolé par la lumière du

matin.

Mon cœur reprend le grand galop.

Il me dévisage, l'air revêché. Je l'ai dérangé, mais il ne pouvait pas me laisser mourir non plus.

— Où est-il ? grogne-t-il en me bousculant.

Il disparaît dans le couloir, lui et ses épaules qui roulent sous son débardeur blanc. Je reste paralysée sur le seuil de la maison.

Quand je parviens à remettre en marche le minimum syndical – mes jambes –, Z sort en trombe de la salle de bain et me heurte violemment.

Il me rattrape et me garde serrée contre lui. Ses yeux de chat reflètent une certaine inquiétude. La menace est sérieuse mais mon cœur s'emballe à nouveau : Z est avec moi, je suis en sécurité, victime du syndrome débile de la demoiselle en détresse énamourée.

— Alors, où est-il ? gronde-t-il encore.

— Sous mon lit...

Je grimace lorsqu'il me relâche pour se ruer dans ma chambre. Il m'a fait mal en broyant mon épaule dans sa grande main.

Z ne tarde pas à repérer l'intrus. Il s'allonge sur le sol et tend le bras.

Il va faire ce que je pense ?

— Recule, murmure-t-il.

Mon Dieu, oui...

J'obéis, mais la peur me dévore à nouveau le ventre. Je ne vois que les bras de Z qui bougent avec lenteur.

Bon, et ses fesses aussi, dans le jean crade.

Il écarte d'abord ma valise, puis il roule sur le flanc et bouge avec infiniment de précautions. Son grand corps cache la suite des opérations. Quand il se redresse, à genoux, il tient le monstre entre ses doigts : une main immobilise avec fermeté la base de sa tête, l'autre le milieu de son corps.

Z dirige la tête du serpent vers moi quand il me dépasse et me sourit effrontément. Je me plaque désespérément contre le mur du couloir pour m'éloigner. Je suis sûre qu'il meurt d'envie de faire bouger la mâchoire de la bestiole pour la faire parler : « Salut, mignonne Grace ».

Je vais vomir.

Les mains crispées sur le col de la robe de chambre, je le suis à

l'extérieur, puis je le regarde s'éloigner à l'arrière de la maison. Il marche droit devant lui et descend l'autre versant de la colline, tourné vers le désert. Sa silhouette disparaît derrière une masse d'arbustes calcinés par la chaleur. Je guette son retour, une main tenue en visière sur mon front. La sueur perle dans mon dos car le soleil est haut dans le ciel.

Z est seul quand il réapparaît, au loin. Les mains dans les poches, il remonte la pente d'une démarche paresseuse. Quand il me rejoint, il a pourtant les joues très rouges et la jugulaire qui palpite.

— Viens boire quelque chose !

Il hoche la tête et, à mon grand étonnement, me suit sans broncher.

Quand je ferme la porte derrière lui, la pièce rétrécit. De grosses gouttes de sueur dégoulinent sur ses épaules, ses longues jambes moulées dans son jean sont maculées de cette poussière ocre qui obstrue tout.

— Tu l'as tué ? je glapis en me dépêchant d'atteindre le frigo.

Il ricane.

— Non, je l'ai aidé à retrouver son chemin.

Je lève les yeux au ciel.

— Ah, oui, on est chez eux...

Je remplis un verre d'eau fraîche et le pose devant lui – un peu trop violemment.

— Merci, lâche-t-il en s'en emparant.

Il le vide d'un trait.

— Non, c'est moi qui te remercie.

— Pas de quoi, marmonne-t-il en gardant la tête baissée.

Son regard vagabonde partout dans la pièce. Partout, sauf sur moi.

Je remplis machinalement ma tasse d'eau tiède. Le sachet de thé libère une deuxième fois ses saveurs : ce sera encore plus infect que la première fois, mais je m'en fiche. Je dois faire diversion. Je ne sais plus où j'en suis. Ce que nous sommes.

Plus rien, en théorie. Pourtant, mon sang bouillonne, mon ventre rugit. Mélange de peur, de colère et de désir violent.

— Il aurait pu te tuer... je dis tout bas.

— Il aurait fallu que je l'attaque, pour ça.

— J'avais vraiment songé le chasser à coups de balai si tu n'avais pas répondu.

— Alors c'est toi qu'il aurait tué.

Je le fixe, incrédule.

— Ce n'est pas si mal de mourir comme ça, poursuit-il. Le venin est puissant, il fait effet trente secondes après la morsure. Peut-être moins quand on est une petite bonne femme dans ton genre. Ça ne doit pas être trop douloureux. Peut-être un peu violent, cela dit.

Il ne plaisante pas.

Je surenchéris :

— Trente secondes, c'est bien. Quand j'ai failli y passer l'année dernière, j'ai manqué d'air pendant dix minutes. Je n'avais plus de pouls, enfin c'est l'impression que ça m'a fait... En réalité, j'en avais trop et ça me noyait complètement. Je voulais que ça s'arrête, même si ça signifiait mourir. J'imagine que la morsure doit être cool à côté de ça.

— Ouais, cool, répète Z en souriant enfin.

Ses yeux de chat s'agrandissent quand il ne fait pas la tête.

Je me dépêche de goûter au thé le plus infâme de l'univers pour oublier que je suis en train de m'attendrir. Si ce gars est dingue, je le suis autant que lui...

—Tu t'es encore fait surprendre dans la douche ? demande Z en désignant la robe de chambre.

Je tire sur la soie qui glisse sur mon épaule.

— Oui... Il faut croire que les grosses bêtes sont perverses, dans le coin.

— Elles le sont ! dit-il avant de se redresser pour me surplomber de son corps immense.

J'ai un flash : son torse nu glorieux, dans la pénombre, pressé contre mes seins nus.

Z et moi échangeons un regard. L'étincelle dans ma poitrine jaillit à ce moment-là de la brèche. Je sais avec certitude que nous pensons à la même chose car les jointures de ses mains crispées blanchissent sur le carrelage du plan de travail.

Z se lève sans un mot. Il me rejoint de l'autre côté du comptoir sans me quitter des yeux. Sa main se pose tout près de la mienne. Ses doigts touchent mon poignet. L'odeur de fer et de cambouis m'enivre, une fois de plus.

— Ça va ? demande-t-il, l'air inquiet.

Je ne vais pas te guérir, Grace.

— Vortex, je lâche d'une voix cassée.

Z a recréé ce tourbillon effrayant qui aspire tout, pour le meilleur comme pour le pire. J'ai la gorge sèche et l'envie folle de m'y laisser tomber, au point que mes yeux doivent être devenus vitreux tellement je brûle de l'intérieur.

— Quoi ?

Je secoue la tête mais la brume s'épaissit davantage.

Boum-boum. Boum-boum.

Je ne vais pas te guérir, Grace.

Je dis à la place :

— Je ne suis pas malade.

Une ombre passe dans les yeux bleu lagon.

— Je ne suis pas vraiment Wolverine, réplique-t-il aussi vite.

— Je ne veux pas être sauvée.

— Je ne suis pas Superman, non plus, grogne-t-il en agrippant mon poignet.

Z tire sur mon articulation, je perds l'équilibre et tombe dans ses bras. La soie du peignoir frotte sur mes tétons devenus trop sensibles. Une immense flamme me lèche entre les jambes.

Z approche son visage. Ses lèvres vont toucher les miennes, son souffle rapide les caresse.

— Je ne poserai plus de questions.

Ma voix n'est plus qu'un murmure.

— Et je suis désolé, Grace, gronde-t-il avant de fondre sur ma bouche.

Je gémis en fermant les yeux.

Poum-poum, martèle mon cœur contre le sien. *Poum-poum*.

Je ne suis que pulsation quand il me soulève en agrippant mes cuisses.

— Ta chambre, ordonne-t-il.

Ma chambre. Où est ma chambre ?

Je n'ai pas besoin de la lui indiquer, il y a pénétré tout à l'heure.

J'ouvre la bouche pour laisser sa langue caresser la mienne tandis qu'il traverse le salon en me portant sans effort.

— Tu es toute seule ? souffle-t-il en me posant délicatement sur le matelas.

— Pour la journée.

— OK.

Il ne fait aucun commentaire. Il s'agenouille entre mes jambes, tire sur la ceinture en soie du seul vêtement que je porte et dégage mes épaules. Ses yeux fous se posent sur mes seins, puis sur mon ventre, sur mon sexe.

Poum-poum. Poum-Poum. C'est encore plus intense que la première fois.

Z finit de faire glisser le tissu sur mes bras, puis m'allonge en tenant mes poignets au-dessus de ma tête.

Il est affamé, il va me dévorer.

Mais son nez et son front glissent avec vénération le long de ma cicatrice, jusqu'à mon nombril. Ses lèvres se posent délicatement en haut de ma cuisse qu'il tient dans sa grande main. Ce matin, il semble vouloir savourer le goût de ma peau recouverte d'une fine pellicule de sueur ; elle doit être moite et salée. Délicieuse à en croire le sourire qui se dessine sur ses lèvres.

Je tremble durant toute l'opération. Et encore plus quand il me picore jusqu'aux genoux, puis qu'il recommence de l'autre côté. Les iris couleur lagon sont de retour lorsqu'il pose sa bouche sur mon intimité qui pulse derechef. Je soupire d'aise, puis je gémis plus fort quand il lape mes lèvres, une seule fois, avant de tracer un chemin du bout de la langue, sur mon ventre, entre mes seins qu'il presse dans ses mains calleuses. Ses dents grignotent une des pointes dures et c'est trop : mon sexe se contracte en de violents spasmes, je me cambre contre lui à défaut d'implorer.

Je n'avais pas assez de cette pulsation aliénante dans ma tête, de l'étrange rythme incantatoire dans ma poitrine.

Z est dingue, il me rend dingue. Même si je sais qu'il est dangereux : il ne s'est pas exilé dans le désert par hasard. Ce qu'il cache est douloureux, ou honteux. Peut-être les deux à la fois. Pourtant je le suis en enfer, et en plein jour, cette fois.

S'il est mort dans une autre vie, moi aussi.

Je tire sur son tee-shirt, glisse mes mains dans son dos, sur sa peau brûlante. Je me transforme en démon, transcendée par la fièvre qui court sous ma peau quand il me touche. Z grogne en déposant de furieux baisers sur ma mâchoire.

Quand il s'écarte et se redresse, j'ouvre les yeux. À genoux sur mon petit lit, torse nu, il fait sauter le bouton de son jean et baisse la fermeture Éclair.

Je serre les cuisses ; d'abord parce que je me sens soudain terriblement exposée, ensuite parce que ça soulage la nouvelle décharge qui part de mon ventre et m'électrise jusqu'à la racine des cheveux.

Quand son sexe jaillit, je pince aussi mes lèvres parce qu'il bande très fort.

Z ne sourit plus quand il recouvre mon corps du sien. Ma peau paraît trop pâle à côté de la sienne. Les draps blancs du lit, trop propres. Il s'installe entre mes jambes, appuyé sur ses coudes, et il m'embrasse à nouveau. Sa langue est chaude, elle vient à ma rencontre dans un bruit mouillé. Une main flatte à nouveau mes seins, l'autre broie ma hanche.

On y est, je hurle dans ma tête quand son sexe se presse contre le mien.

— Merde ! souffle-t-il en secouant la tête.

Il se redresse, les cheveux en bataille, l'air contrarié.

Quoi encore ?

— Le préservatif ! maugrée-t-il.

Oh !

— Dans ma valise, je dis d'une toute petite voix. Sous le lit...

Les fameuses petites affaires.

Z hausse un sourcil.

— Je croyais être le premier depuis que tu es revenue de l'autre monde.

— Tu l'es vraiment !

Il hoche la tête, l'air entendu mais surtout moqueur, puis s'allonge brusquement en travers de mes jambes. Sa tête et son buste disparaissent dans le vide.

Je n'ose plus bouger, mortifiée.

— C'est ça qu'il cherchait, lance-t-il en tirant sur une fermeture Éclair.

Les longs muscles de son dos ondulent.

— Qu... qui ?

— Le serpent.

Je glousse.

— Tu crois ?

— Putain, mais il y en a combien ? s'exclame-t-il en se redressant d'un coup.

Ses abdominaux se contractent violemment dans la manœuvre.
Mon bas-ventre aussi.

Z lâche une poignée de carrés dorés sur le drap.

— On m'en a refourgué un tas quand je suis sortie du centre de convalescence. Il y a aussi un puissant contraceptif dans mon cocktail du soir. Ce serait une catastrophe de tomber malade ou enceinte immédiatement après la transplantation.

Une mèche de cheveux glisse devant les yeux de chat.

Nous nous dévisageons longuement. La fièvre ne retombe pas, elle est suspendue à nos lèvres.

— OK ?

— OK, réplique-t-il en ouvrant un emballage avec ses dents.

Il déroule le latex à deux mains sur son sexe en érection, puis il fond sur moi.

Mes poignets sont à nouveau plaqués sur l'oreiller. Z baisse la tête, tend une main pour placer son gland à l'orée mouillée de mon intimité.

Poum-poum. Poum-poum.

— Redis-le, Grace.

— Quoi ?

— Ce truc avant Superman, avant la maladie... Redis-le.

Je ne parviens plus à réfléchir, je n'ai qu'une envie : plonger dans... Oh !

— Le vortex ?

Z s'immobilise et hoche la tête. Ses yeux bleus brillent.

— Moi aussi, ça me fait ça. Toi. Moi. Ensemble. C'est comme un putain de vortex.

— Est-ce que c'est dangereux ? je dis dans un souffle.

Un sourire étrange se dessine sur ses lèvres pleines.

— Peut-être.

Son sexe glisse doucement entre mes chairs moites et je laisse échapper une plainte. À cette seconde, le vide en moi devient insoutenable.

— Respire, Grace, ordonne-t-il, impérieux.

J'inspire une grande goulée d'air au moment où il me pénètre d'un coup, très profondément.

Je suis soudain pleine de lui, assommée par la pulsation lancinante du sang qui circule partout, à grande vitesse.

Z recule, il revient, et je geins, soulagée.

— Voilà, chuchote-t-il. Laisse-toi aller, maintenant.

Nos doigts s'emmêlent fermement sur l'oreiller, comme quand nous dansions chez Jenna. Les siens, larges et pleins de cambouis, les miens, longs et blancs. Je lâche prise quand il ondule avec férocité.

Je voulais flamber comme le Phénix, je rêvais de devenir invisible en fermant les yeux. Maintenant, je ne voudrais être personne d'autre. Je ne voudrais être nulle part ailleurs que dans les bras de Z qui me fait l'amour comme si nos vies en dépendaient. Au cœur de ce vortex qui nous aspire et nous ballotte au gré du mouvement des champs magnétiques, du martèlement de nos cœurs meurtris.

Z se soulève sur les coudes et me prend plus fort. Je crie et décolle du matelas, alors il saisit mon visage entre ses paumes pour m'embrasser, sans ralentir le mouvement de ses hanches.

Il est avec moi, je ne vais plus me perdre.

Quand la dernière vague déferle, je flambe, disparaïs, mais surtout je jouis en poussant un étrange rugissement.

Z se libère presque en même temps que moi tandis qu'il accélère le va-et-vient de ses hanches – comme si c'était encore possible... J'enfonce mes ongles dans ses épaules, pour absorber l'énergie qui court sur sa peau. Lui ferme les yeux, puis il retombe sur moi en prenant garde de ne pas m'écraser. Son oreille se colle sur mon cœur, ses cheveux qui sentent l'essence viennent chatouiller mon nez. Nous sommes en sueur, essoufflés par cette course effrénée.

Boum-boum. Boum-boum.

Je n'avais jamais fait l'amour comme ça.

— Tu as eu peur, Grace ? chuchote Z quand la fièvre retombe et nous rend la parole.

— Non.

Il caresse distraitement ma cicatrice. Mon corps est parcouru d'un long frisson, mais tout va bien.

Je vais bien.

— Tu as aimé ça ? demande-t-il, inquiet.

— Ce que tu viens de faire maintenant ? Ou l'autre chose, il y a deux minutes ?

— Ce que tu veux !

Ses yeux s'étrécissent, ses pommettes se soulèvent : je sais qu'il sourit.

— Je me demande si la morsure de serpent n'aurait pas été plus... cool.

Sa main se pose sur mon sein, ses doigts s'égarant dessus, dessous.

— Jouir. Mourir. Même combat.

Sa voix est triste. Je plonge instinctivement mes doigts dans ses cheveux humides et enroule mon autre main autour de son poignet. Je le soulève puis amène le bout de ses doigts sur ma gorge.

— Refais l'autre truc, s'il te plaît.

Il obtempère immédiatement. Son index effleure lentement la couture de chair et je me sens renaître, une fois de plus.

— Qu'est-ce que ça te fait, Grace ?

— Je ne suis plus invisible.

Il cligne des yeux deux fois tout en poursuivant sa route jusqu'à mon nombril. J'inspire lentement quand il prend le chemin du retour avec la même tendresse, et cette infinie précaution.

— Je n'ai pas peur de toi, Grace. Je n'ai pas pitié de toi non plus. Pas du tout.

Je ferme les yeux et souris. Lui aussi ; sa bouche s'étire contre ma peau.

— Refais-le encore. S'il te plaît !

J'ai supplié. Il continue. Son toucher devient plus ferme, mon corps tressaille.

— Et là, qu'est-ce que ça te fait ?

Je lâche dans un souffle :

— Je renaiss de mes cendres.

Sa main termine sa course à hauteur de mon nombril. Elle le recouvre et pèse sur mon ventre.

— Moi, je tombe, murmure Z.

Si bas que je crois l'avoir imaginé. Après ça, il ne bouge plus, il se contente de respirer.

L'effroi et l'inquiétude se frayent un chemin dans mon esprit. J'ai soudain l'impression de tenir une bombe à retardement contre mon cœur. La plaie qui fend Z en deux est bien cachée à l'intérieur. Je la devine profonde et sinueuse, pas aussi belle que la mienne. Peut-être même pas encore cautérisée.

Enivrée par l'odeur de nos corps, de la poussière, engourdie par l'orgasme, forte d'une confiance en moi toute neuve, je décide quelque chose : je vais quand même poser ces fichues questions – n'en déplaie

à Wolverine.

Et je vais rester encore un peu dans le désert pour continuer d'être la super-héroïne de cette histoire. La mienne.

Peut-être la nôtre.

16

Z

20 ans

Silverstone – Angleterre

— Mec, tu n'es plus qu'à vingt points de la sélection ! Si tu remportes la course, aujourd'hui, ça t'en fera gagner... dix, plus trois de bonus !

L'Anglais a réfléchi un dixième de seconde avant de se prononcer. Maintenant, il me regarde comme une superstar.

— Tu vas pouvoir être sponsorisé si tu rentres dans le championnat ? C'est l'Amérique, mec, c'est loin de chez toi. Il va falloir bouffer, se loger, entretenir ta bagnole, et je te parle même pas des strip-teaseuses dans chaque port...

Je lui adresse un sourire condescendant.

— T'en fais pas pour ça.

L'Anglais jette un œil sur ma Chevrolet. Elle est garée devant sa Toyota Camry, dans la file qui mène au stand des contrôles. On dope les moteurs mais on ne lésine pas sur la sécurité. S'il arrive malheur à l'un d'entre nous, la NASCAR n'organisera plus jamais de course sur ce circuit mythique.

— Ouais, c'était un peu con comme question, en fait... bougonne-t-il en s'asseyant sur le capot de sa bagnole. Tu as pas mal d'économies, n'est-ce pas ?

— Mes parents ont du blé.

Je n'ai jamais eu honte de le dire, c'est comme ça après tout.

Il ricane. Ce gars commence à m'énervé, je ne vais pas tarder à lui en coller une.

— Et après les courses, tu fais quoi ?

Je vole.

— Pas grand-chose.

Un type en combinaison grise s'est écarté de la file, il nous fait signe d'avancer. Ça va bientôt être mon tour. Je cherche Blake des yeux. Elle a dit qu'elle nous rapporterait à boire.

Je me tourne vers l'Anglais.

— Toi, tu fais quoi ?

— Je suis mécano dans un garage de banlieue.

— Ah, OK...

— Eh ouais, mon pote, on n'est pas du même monde ! ricane-t-il. Si j'étais sélectionné, je pourrais pas assurer les gros frais de la *Sprint Cup* 1.

Je n'ose pas lui dire que la *Sprint Cup* c'est juste un défi un peu plus ambitieux que les autres pour nous.

— Il te faudrait de bons sponsors.

Le type éclate de rire.

— Et une belle vitrine ! Nous, on n'a rien. Juste nos tronches de cake et nos rêves de gosse. Mais toi, par contre...

Il fixe Blake qui avance vers nous, en combinaison moulante rose fluo. Sa taille de guêpe, ses hanches rondes, et je ne parle pas de son cul qu'on ne voit pas... Bref, elle est canon.

Elle tient son casque dans une main et deux gobelets dans l'autre. Coca pour elle, café pour moi.

— Ta gonze plaira forcément à un investisseur.

— On verra...

Mes doigts me démangent, ma tête bourdonne. Merde, je crois qu'on appelle ça de la jalousie ?

— Salut ! lance-t-elle en nous rejoignant. Je suis Blake !

Elle serre la main de l'Anglais qui salive.

— Et moi, Terence. Enchanté, Blake ! Tu viens de Sydney, toi aussi ?

— Ouai !

Blake me lance un regard complice, et ça va mieux.

— Il faudra qu'on aille faire un tour en Australie, jacasse encore l'Anglais. Le surf, c'est un truc qu'on n'a pas encore essayé !

— Et qu'est-ce que tu as déjà essayé ?

Il a enfin éveillé mon intérêt.

Le type énumère en levant ses doigts :

— Le rappel en haute montagne, largué d'un hélico, tu vois. Mais c'est pas donné, comme le vol à voile... Le base jump est plus accessible, on a pas mal sauté cette année.

— Nous aussi ! s'exclame Blake en me tendant mon café.

Il éclabousse ma combinaison. Je fusille ma copilote des yeux, mais elle s'en fiche.

— On vous donnera des adresses si vous venez chez nous !

— Et le nom des gros spots sur la côte ?

Je grogne :

— Apprends déjà à tenir sur une planche...

Blake doit penser que j'exagère. Elle va encore dire que je deviens un ours mal léché quand elle essaie de copiner avec des concurrents. Tant que c'est moi qui la lèche, tout va bien.

Ouais, de la jalousie...

— Hé, c'est à vous ! hèle le chef mécanicien.

— Hé, c'est à nous ! répète Blake en me faisant signe d'avancer.

J'embarque dans la Chevrolet et avance jusqu'au stand. Je suis tendu quand je tends ses clefs et ses papiers au mécanicien qui procède aux vérifications. On a mis le paquet, on veut gagner. On est à la limite de la légalité mais j'ai payé pour que ça passe. Et on va décoller, si ça passe...

Je discute un quart d'heure avec le type qui va valider nos équipements – ou non –, puis je m'éloigne de la voiture pendant qu'on l'ausculte. À la sortie du stand, je retrouve l'Anglais qui nous a suivis à pied.

— Alors ? demande-t-il quand j'arrive à ses côtés.

Il s'est changé. Maintenant, il porte une combinaison jaune.

— Alors, on attend.

— OK. Il ferait mieux de se magner, avant que mon frère finisse par emballer ta copine !

Quoi ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il se retourne, je l'imites. Blake est derrière nous, en grande conversation avec... lui.

La combinaison rouge, puis jaune... Merde, ce sont des jumeaux !

Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Je m'esclaffe :

— Vous les aurez aussi vos sponsors, les gars !

Le double de Terence plisse les yeux, il ne comprend rien.

— Ma copine est peut-être canon en combinaison mais toi, tu as un clone !

Il fronce les sourcils ; il ne comprend toujours rien...

Inspiré, je continue sur ma lancée :

— En plus, vous pourrez échanger vos places et vous relayer au volant sans vous faire gauler !

Le mec se fige et réfléchit.

— Ouais ?

— Ouais !

Le mécanicien nous interrompt :

— Votre bolide est parfait. Vous pouvez y aller !

Le jumeau de Terence se tourne vers moi.

— Pourquoi on n'a pas pensé à ça avant ?

— La question, c'est plutôt : pourquoi est-ce que moi j'ai pensé à un truc aussi tordu ?

Il se marre à son tour.

— Ouais !

— On boit un coup après la course ? Il paraît que vous voulez des adresses à Sydney.

Il se renfrogne aussitôt.

— Mon frère parle trop...

— Oui, sans doute. Mais vous voulez des noms de spots et j'ai besoin de conseils en mécanique, alors on s'en fout qu'il parle trop et on fait un *deal* ?

— *Deal*, répond-il en souriant pour lui. OK, on se voit plus tard, euh...

Je lui sers tout sur un plateau sans le faire mariner :

— ...Z. Zepheniah Hart.

— Moi, c'est Connor, grogne-t-il avant de s'éloigner pour rejoindre son frère.

À plus, Connor.

— Bonne chance, les gars ! lance Terence, de loin.

Je marche en direction du minuscule garage. Blake me dépasse, elle parvient avant moi près de la voiture et elle... putain, non ! Elle

s'est installée sur le siège conducteur !

— Allez, au suivant ! crie-t-on à côté.

Ça ne va pas se passer comme ça !

Je claque la portière derrière moi après m'être assis à la place censée être la sienne.

La clef tourne, le moteur rugit. La voiture avance.

Nous ne parlons plus pendant que Blake nous dirige sur la ligne de départ.

Je m'apprête à prendre sa place quand un mec chargé de la sécurité lui fait signe qu'elle peut y aller en brandissant un petit drapeau.

— J'ai négocié un tour de chauffe supplémentaire, lâche-t-elle en m'adressant un clin d'œil.

Je n'ai pas envie de rire.

— Qu'est-ce que tu fous, Blake ?

— C'est moi qui vais courir aujourd'hui. Ne t'en fais pas, tout est en règle : je leur ai filé mes papiers avant de revenir.

Elle m'a endormi comme un bleu en me taillant la pipe du siècle dans les vestiaires pour mieux partir manigancer après.

Putain, c'est bien fait pour ma gueule.

— Blake, c'est la dernière ligne droite ! On déconne pas !

— Parce que tu crois que je prends ça à la légère, d'habitude ? Merci, Z ! La confiance règne ! Toi qui clames partout que les gonzesses assurent autant que vous quand il s'agit de poser ses couilles sur la table !

Je proteste :

— Ça n'a rien à voir avec des couilles, ou ce que tu veux. Tu sais très bien que je n'ai jamais pensé que repousser mes limites faisait de moi un homme.

— Mais c'est une addiction !

— Ouais, et alors ? Je pourrais aussi être un putain de camé, non ?

— Tu es un junkie quand même : un adrénalinomane !

— Je te garderai une place en désintox, je siffle en la fusillant des yeux.

— Moi aussi, je t'aime, Z.

Elle me sourit et je revois la douce Blake qui nous regardait sauter avec une curiosité envieuse. Qui me voyait déjà comme un super-héros, et pas comme un prince charmant.

— Ça va aller, Blake ? T'es sûre ?

Elle cligne des yeux et son alter ego qui n'a peur de rien chasse l'autre fille à grands coups de pompe.

— Évidemment !

Elle est certaine de ne pas foirer la course. Elle va prendre le risque de pulvériser les efforts des dernières semaines passées à zoner sur les circuits de ce pays.

Aujourd'hui, l'élève est en train de dépasser le maître.

Le type au drapeau frappe au carreau, l'air mécontent. Blake pose un dernier regard sur sa combinaison – bleu électrique, rouge sang –, puis elle appuie comme une dératée sur l'accélérateur.

— En piste, Superman !

Et nous décollons.

Je suis *Blakinomane* mais je ne suis pas amoureux. Peut-être parce que je suis déjà mort. Plus assez vivant.

Angus me tuera quand nous rentrerons.

1. Grande compétition automobile organisée par les États-Unis, précédée par une sélection des meilleurs coureurs sur la base d'un système de points obtenus lors de séries de courses. Il existe des divisions amateurs : Blake et Z courent pour l'une d'entre elles.

17

Grace

— Qui est Angus ?

Z fond sur moi et me bâillonne en plaquant sa bouche exigeante sur la mienne. Le tourbillon se reforme, je m'agrippe à ses bras pour ne pas sombrer une deuxième fois.

J'ai mis la barre un peu haut pour un début...

— Il faut que j'y aille, murmure-t-il quand il recule, me laissant à bout de souffle. J'étais en train de démonter un moteur avec le palan quand tu m'as appelé au secours.

— Oh, pardon...

— Je veux bien risquer ma vie tous les jours si c'est pour finir entre tes jolies cuisses, après.

Je me tortille à nouveau d'excitation. J'aime bien quand Z dit des trucs comme ça, surtout quand c'est assorti d'un regard aussi canaille. Revoilà l'homme patient qui sourit et m'embrasse avec fougue. Celui qui fuit et devient agressif est sur la touche.

Pour le moment.

— Qu'est-ce qu'il a, ce moteur ?

Z s'allonge sur le flanc, le coude posé sur l'oreiller, comme un grand fauve nonchalant.

— Lui, rien du tout, mais c'est la procédure pour accéder à la courroie de distribution.

La mécanique ! Je tiens le brin d'une corde au bout de mes doigts, je ne vais plus la lâcher.

— C'est une réparation compliquée ?

— Pas tant que ça. Je te montrerai, la prochaine fois.

Je redresse ma tête.

— Je ne suis plus virée ?

— Non.

Je grimace.

— Tout le monde va dire que j'ai couché avec toi pour que tu me réengages...

— Et alors ? C'est la vérité, non ? réplique-t-il, hilare.

Je vais l'étrangler !

Oh, non, je vais faire pire que ça : je vais poser une nouvelle question.

— Comment est-ce que tu en es venu à devenir...

— Grace ! me réprimande Z en fronçant les sourcils.

Il est sexy quand il est contrarié, surtout quand il est nu sur mes draps plus tout à fait blancs. Son sexe est calé à l'intérieur de sa cuisse. Il m'impressionne, même au repos.

— Est-ce que tu gagnes assez d'argent pour...

— Ça suffit ! rouspète-t-il en se levant.

En un bond, le voilà debout près du lit, à la recherche de son boxer, puis du tee-shirt que je lui ai arraché. Je l'ai jeté quelque part sur le sol.

Il s'accroupit puis se relève en le brandissant dans sa main gauche. La droite tient les deux bandes dessinées que j'ai feuilletées avant d'aller dormir, hier soir.

Elles tombent sur le matelas, à hauteur de mes genoux. Les sourcils froncés, Z lit les titres des couvertures en finissant de se rhabiller : l'un est consacré aux *A-Force* [1](#), une super ligue d'Amazones des temps modernes. L'autre est une aventure de Wolverine.

Z sourit en boutonnant son jean.

— Je crois que tu as un faible pour ce genre de gars, Grace.

Je me justifie maladroitement.

— N'importe quoi ! J'ai juste voulu approfondir la question...

Il brandit l'autre revue, celle des filles.

— Et ce genre de merde te plaît ? Ces gonzzesses sont juste les copies conformes de leurs homologues masculins. Mais avec des nibards.

Je me redresse, révoltée. Z fixe mes seins laiteux avec des yeux de loup.

Mince.

Je remonte le drap jusqu'à mon menton et continue d'argumenter, le rose aux joues.

— Tu trouves que les *Teen Titans* 2 de DC sont meilleurs, toi ?

Il secoue la tête, agacé.

— Ce n'est pas ce que je veux dire ! C'est juste que je n'aime pas ces nouveaux personnages. Marvel merde sur toute la ligne depuis quelques années, en inventant tout et n'importe quoi. J'aurais fait dix fois mieux si on m'avait demandé de créer des super-héroïnes.

Je ricane.

— Elles auraient envoyé des boules de feu merdiques ?

Z enfle ses grosses *rangers* avec précipitation – je crois qu'il se passera du laçage.

— Tu n'aimes pas les vrais super-héros, gronde-t-il. Ceux qui vivent en marge de la société. Ceux qui ont des pouvoirs dingues et tiennent le destin de l'univers entre leurs mains.

— Tu as raison. Moi, je préfère les héros. Des gens comme nous qui apprennent à vivre avec leurs blessures et leur différence.

Il me contemple avec curiosité, les bras croisés sur son torse massif.

« Comment est-ce que tu en es arrivée à t'intéresser à ça ? »

Je suis sûre que ça lui brûle la langue.

Pose-la ta question !

Mais il ne le fait pas.

— Tu marches à fond avec *Marvel*, Grace, réplique-t-il à la place.

— Et j'ai entendu dire que *DC* recrutait.

Je croise de nouveau son regard hanté.

— C'est trop tard, j'ai foiré les premières épreuves, dit-il, l'air sombre.

Oh, non...

Je tente de me rattraper.

— Ce ne sont que de bêtes histoires, de toute façon.

— Pas si bêtes que ça.

La minute d'avant, nous plaisantions. Là, je suis en train de le perdre.

— Pourquoi tu ne veux pas être Superman ?

Je m'attends à ce qu'il lance un nouvel avertissement mais ses yeux bleus s'assombrissent, ses lèvres tremblent.

— Parce qu'il vole, soupire-t-il après une hésitation.

Je n'ai pas le temps de lui répondre, pas le temps de lui demander de rester un peu pour qu'on fasse encore l'amour et qu'il oublie tout ce qui le contrarie.

— À demain, Grace.

Car il fiche le camp.

*

Plus tard, je rêve dans le hamac installé entre deux piliers de la véranda, les pieds posés bien à plat sur le bois clair ; dans cette position, aucun serpent ne pourra m'attaquer !

Les lumières de la ville sont loin, alors la nuit est noire et le ciel plein d'étoiles. Je n'en reconnais aucune. Ce n'est pas faute de les avoir étudiées : parmi les magazines disponibles sur le tourniquet, à l'entrée de *l'Olympus Medical Center*, il y avait aussi un numéro de *Skylight* – spécial comètes. Je me suis intéressée au planisphère de la page centrale qui présentait les constellations. Celles qui sont visibles dans l'hémisphère Nord en plein mois de mai...

Finalement, cela aurait pu être les étoiles à la place des super-héroïnes, si elles avaient eu des pouvoirs.

Une brise caresse mes cuisses nues puis mes joues, avant de s'évanouir plus vite qu'elle s'est levée, me laissant aussi alanguie qu'après le départ de Z. Alanguie mais pas pour autant assoupie, car je réfléchis, encore et encore. Mon esprit monte dix scénarios à la minute depuis qu'il est parti : du drame familial insurmontable à la reconversion forcée après une grosse bêtise. Je rassemble des indices, balaye les théories les plus folles au fur et à mesure que je raisonne.

Aucune cicatrice sur le corps ? Z n'est pas la victime d'un accident, ou d'une poisse de santé à la hauteur de la mienne.

Z ne se cache pas ? J'écarte la possibilité qu'il soit un témoin protégé.

Le fil de mes pensées est interrompu par le bruit d'un moteur. Une voiture s'est engagée sur la route qui mène en haut de la colline. La lumière des gros phares m'éblouit quelques minutes plus tard.

Jenna est de retour, accompagnée par le docteur Kenly – William...

— Grace, ça va ? s'exclame-t-elle en montant les marches du perron.

Pendant combien de temps encore les miens m'interpelleront-ils de

cette manière ? Si Jenna m'avait vue à l'œuvre, ce matin, elle ne s'inquiéterait plus autant.

— Très bien ! J'ai lu, chassé un taïpan de la maison, et j'ai fait la cuisine.

Elle s'arrête en haut du perron, livide.

— Tu as fait quoi ?

Je décide de l'embêter.

— La cuisine. C'était comestible, et plutôt pas mal.

— Grace ! rouspète-t-elle en me rejoignant.

Elle se laisse tomber sur la chaise longue tout près du hamac, ferme les yeux et pose la main sur son cœur. Je lui ai fait tant peur que ça ?

— Il ne t'a pas mordue ?

Z ? Il en serait bien capable...

Je regarde mes bras, agite mes mains devant mes yeux.

— Non. Pas aux dernières nouvelles.

— Tu as vraiment fait ça ?

— Z m'a aidée.

Bien plus qu'aidée.

— Z ?

Elle tourne la tête vers moi, une lueur intéressée dans les yeux, semblant bien moins lasse qu'en arrivant.

— Il l'a fait sortir de ma chambre, à mains nues.

Ses yeux verts s'agrandissent. Et il en faut beaucoup pour l'impressionner !

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? balbutie-t-elle.

— J'ai tenu la porte quand il est parti le relâcher dans le désert.

Elle éclate de rire.

— Bonsoir, Grace, l'interrompt le docteur Kenly en approchant.

Il a les traits tirés, des cernes creusent le dessous de ses beaux yeux gris.

— Vous avez fait le tour d'Australie ?

— Celui des galeries marchandes, surtout, répond Kenly en jetant un œil amusé à ma tante. Nous sommes partis à Sydney, tout compte fait.

Sydney. Ne pas penser que c'est à tire d'aile de Leigh Creek. Ne pas penser que je pourrais y obtenir de vraies réponses. Auprès d'Angus par exemple.

— Je vous croyais dans la montagne, loin de tout !

Leigh Creek est une telle mégapole...

— Elle est en train de nous gronder, là ? demande Jenna en riant.

Kenly lui sourit tendrement, j'ai un pincement au cœur. Il pénètre dans la maison avant elle, sans doute pour y déposer le sac de voyage qu'il tient en bandoulière sur son épaule.

— Z est seulement venu chasser le serpent ? m'interroge Jenna avec roublardise, dès que nous sommes seules.

— Oui. Enfin, au début...

— Et à la fin ?

— À la fin, il est reparti travailler.

Après avoir failli me faire l'amour une deuxième fois, puis s'être vexé, une énième.

— Tu as donc été courageuse et *prévoyante*, rétorque-t-elle, amusée.

Je rougis.

— Je suis à nouveau la bienvenue au garage, je précise pour qu'elle comprenne bien qu'il ne s'agit pas que de ça.

— Ne le laisse pas mener la danse, Grace, dit-elle d'une voix moins enjouée. N'y retourne pas demain. Pas déjà...

— Pourquoi ?

Jenna se rembrunit.

— Parce que... Parce que...

Elle cherche ses mots.

La porte s'ouvre à la volée.

— Le thé est prêt ! s'exclame Kenly en passant la tête à travers l'encadrement.

Il disparaît aussi vite. Jenna me lance alors un regard embarrassé.

— Tu penses toujours que ta relation avec le docteur Kenly est une fantaisie ? je lance pour faire diversion.

Mais c'est encore pire : je n'ai jamais vu Jenna aussi mal à l'aise.

— Je vais lui dire de se calmer...

Elle tourne la tête pour éviter de rencontrer mon regard inquisiteur.

— C'est cruel ! Tu ne vois pas avec quelle tendresse il te regarde ?

— Ne sois pas persuadée que ça augure le meilleur, Grace, gronde-t-elle en se levant brusquement pour rejoindre l'entrée de la maison.

La violence de sa réaction me rend muette.

Et perplexe.

Je fixe à nouveau les étoiles que je ne connais pas et songe que je n'ai jamais été aussi perdue. Pas seulement parce que ce pays est immense.

-
1. Univers Marvel.
 2. Univers DC.

18

Grace

Les deux comprimés bleus.

Les trois gélules ivoire.

Une gorgée de jus d'orange.

Le docteur Kenly est installé en face de moi, de l'autre côté du comptoir de la cuisine. Il m'observe ouvrir le deuxième compartiment de mon pilulier et récupérer deux autres cachets : les plus dégueulasses. Il faut les faire fondre deux secondes sous la langue avant de les avaler. Un mal pour un bien, car ce sont eux qui font le plus gros du boulot : ils aident à accélérer le processus de cicatrisation des tissus, pour emprisonner à jamais mon cœur de rechange à l'intérieur.

Je ferme les yeux en avalant un peu d'eau, puis je les rouvre et jette un œil à la pendule. Il est sept heures : j'ai encore un peu de temps devant moi. Je vais boire mon thé brûlant, filer sous la douche, m'habiller. Peut-être même me maquiller.

Un peu, pas trop.

— S'il vous plaît, William.

Kenly a relevé la tête. Il tient sa tasse en l'air, au-dessus du journal de la veille. Il semble inquiet que je lui ai adressé la parole.

— Est-ce que vous pourrez dire à Jenna que mon portable a des ratés ? Il s'éteint et ne se rallume pas toujours quand on le lui demande. Et comme je ne veux plus l'inquiéter...

— Je lui en parlerai quand elle sera réveillée, approuve-t-il.

— Elle dort encore, à cette heure ?

— Oui, dit-il avant de boire une gorgée de café.

Je regarde le portable de ma tante sur le plan de travail.

— J'ai cru qu'elle était sortie. Elle le laisse toujours ici quand elle va courir.

— Elle court sans son portable ? peste soudain Kenly en abattant la tasse sur le comptoir.

Je sursaute, craignant qu'elle ne se fende en deux.

— Euh, oui.

Euh, merde...

Il se passe quelque chose entre eux. Il y a un problème. Ce que j'ai osé dire hier soir l'a peut-être aggravé.

— Vous vous inquiétez parce que le quartier est mal famé ? je demande, penaude.

— Elle court sans son portable, répète-t-il, abattu. Pourquoi est-ce que ça ne m'étonne pas...

— C'est à cause des serpents ?

Kenly tourne brusquement la tête vers moi.

— Quels serpents ?

— Ceux qui vadrouillent autour de la maison. Je suis tombée sur l'un d'entre eux.

— Un venimeux ?

— Très venimeux : un taïpan.

Kenly ouvre la bouche avant de renoncer à jurer. Il finit par secouer la tête, désolé.

— J'avais dit que je te dresserais une liste des espèces les plus dangereuses...

— Ne vous en faites pas, je m'en suis tirée quand même.

— Comment ?

— J'ai fait appel à...

Récapitulons : à mon patron, à mon ami, à mon amant ? À un super-héros ? Parce que Z n'a vraiment pas hésité quand il a plongé sous le lit en risquant sa vie.

— À Zepheniah.

Rien ne vaut la vérité.

Kenly fronce les sourcils.

— À qui ?

Ah, oui, c'est vrai...

— À Z, le mécano.

— Il s'appelle Zepheniah ? C'est curieux...

Et singulier, comme lui.

— Une chance que ce soit toi qui l'aies trouvé, ajoute Kenly en se renfrognant.

— Parce que Jenna a encore plus peur des serpents que moi ?

Le docteur remue sa cuillère dans le café qu'il prend pourtant sans sucre.

— Elle préfère les araignées, répond Kenly, plus pour lui-même que pour moi.

L'air est pesant, pas seulement parce qu'il est déjà moite.

Je n'ai plus que deux comprimés à avaler, avec ma dernière gorgée de thé. Les deux jolis roses, les plus mignons.

Kenly reprend l'observation de mon rituel en fixant la cicatrice que je ne cache plus, désormais.

— Tu possèdes assez de médicaments pour tenir jusqu'à la fin de ton séjour ? demande-t-il avec prudence.

— Oui. Pour un mois, c'est le délai de mon visa de tourisme.

— Il y en a vraiment beaucoup... Je ne crois pas avoir déjà vu un traitement antirejet aussi lourd. Si tu restes plus longtemps, je t'enverrai chez un spécialiste à Sydney, dit-il sévèrement. Tu ne peux pas rester plus d'un mois sans surveillance.

Il a raison...

— Mais tout va bien, vous voyez. Et vous êtes là aussi, non ?

— Ta pathologie dépasse mes domaines de compétences.

— Je vous croyais être l'homme de toutes les situations.

Ça ne le fait pas du tout rire.

Il regarde distraitemment le cadran de sa montre dissimulée à l'intérieur de son poignet.

Oui, il est tôt, Docteur.

Le docteur est d'ailleurs tiré à quatre épingles.

— Vous allez travailler ?

— Un avion m'attend à l'aérodrome. Je dois assurer une permanence sanitaire à Birdsville, dans le Queensland. Le médecin volant chargé du secteur a pris sa retraite le mois dernier¹. Il a rejoint la côte pour y couler des jours heureux...

Il l'a dit avec tristesse et résignation.

— Je n'ai pas l'impression que les gens soient malheureux, ici. Ils... euh, dansent, par exemple !

Kenly sourit.

— Oui, ils dansent.

Il fixe le couloir qui mène vers les chambres. Celle de Jenna est immédiatement à droite. Jenna qui dort encore... Il a dû l'épuiser hier, et cette nuit aussi. Une chance que je n'aie rien entendu.

— Un mois, je soupire. Vous croyez que les autorités de ce pays me garderont plus longtemps ?

— Eux, je n'en sais rien. Mais ce garçon semble décidé à ne pas te laisser filer, en tout cas.

Son regard pétille, son sourire – bel et bien de retour – est immense.

OK.

Je me lève précipitamment.

— Je ne veux pas me mettre en retard.

— Je ne te retiens pas, dit-il, amusé par ce retournement de situation.

Je tiens le col de la chemise servant de pyjama serré contre ma gorge avant de le relâcher en soupirant. Je ne parviendrai pas à me débarrasser de ce réflexe avant longtemps.

— Pour le portable qui a des ratés, lance Kenly quand je m'éloigne. Je le dirai à Jenna. Tu as raison, il ne s'agit pas de l'inquiéter davantage.

Je hoche la tête et avance vers la salle de bain.

— Merci, Docteur.

*

Une demi-heure plus tard, le moteur du quatre-quatre de Jenna ronronne sur la route qui mène au garage. Je suis excitée comme jamais à l'idée de retourner au garage.

Est-ce que je suis devenue une nymphomane depuis que Z a posé les mains sur moi ? Est-ce que mon donneur d'organes ne pensait qu'à ça, et que j'ai réveillé une partie de lui en laissant Z me donner un... non, deux orgasmes !

Ça semble si bête, si réducteur. Ridicule et pathétique. Mais les faits sont là : je vais mieux depuis.

Il fait toujours aussi chaud dans l'habitable du véhicule. La première chose que je demanderai à Z sera plutôt de jeter un œil au système de climatisation. Ensuite, j'improviserai.

Mes pensées éparées se télescopent à vitesse grand V, si bien que je

vois au dernier moment le gros chien qui déboule sur la route.

Non !

Je freine de toutes mes forces tandis que mon cœur remonte dans ma gorge, mais c'est trop tard : j'ai heurté l'animal.

Le moteur tourne toujours quand je descends sur l'asphalte pour constater les dégâts. Je m'attends à trouver le corps du pauvre chien derrière moi, mais il n'y a rien. Rien du tout.

Et puis, je le vois, qui s'éloigne dans le bush à toute vitesse bien qu'il ait été sonné. Il se confond avec le peu de végétation qui pousse sur la plaine sèche. Il a fallu que je manque de tuer le premier kangourou que je rencontre depuis mon arrivée en Australie.

Mon karma est merdique. Ultra merdique.

J'enfonce sur ma tête le chapeau de paille que Jenna a tenu que j'emporte avec moi, même si j'ai promis de ne plus marcher sous le soleil, puis je remonte dans le quatre-quatre pour repartir.

J'espère que l'animal n'est pas trop blessé. Si ça avait été le cas, j'aurais pris soin de lui. Quoique sous ses airs de biche, c'est peut-être dangereux un kangourou ?

Voilà ce que je vais demander à Z, tout compte fait.

*

Il règne un silence angoissant quand j'éteins le moteur de la voiture et m'aventure jusqu'à l'entrée du hangar. J'attends que Wallace fasse semblant de m'attaquer, mais le chien-loup ne se manifeste pas non plus.

Je sors mon portable de ma poche pour vérifier que Z ne m'a pas envoyé de message expliquant qu'il est parti faire une course en ville. Mais l'appareil s'est à nouveau éteint.

— Il y a quelqu'un ?

J'entends enfin un bruissement, il émane du fond de l'entrepôt, là où Z stocke ses outils.

Je hâte le pas pour le rejoindre, pressée de savoir quel accueil il va me réserver. La porte du bureau s'ouvre à toute volée au moment où je le dépasse. Je bondis tellement haut que je manque d'atterrir sur le capot de la voiture toute proche !

Z apparaît sur le seuil, ses cheveux bruns plaqués en arrière.

Sale, sauvage, sexy.

— Salut...

Il ne répond pas. Il me toise de bas en haut, en s'attardant sur mon short blanc, sur ma chemise roulée aux coudes, puis sur mes yeux légèrement soulignés de khôl brun.

Je me racle la gorge.

— Est-ce que les kangourous sont dangereux ?

Ma voix ressemble à un gargouillement bizarre.

Ses mâchoires se contractent et je m'inquiète. Qu'il ne me dise pas que je ne suis plus la bienvenue, ou je le tue !

— Je suis en retard ?

Un aboiement, enfin, puis Wallace se fraie un chemin entre son maître et l'encadrement de la porte. Il bouscule Z pour me rejoindre, sa grosse langue pendante en première ligne, ses oreilles touffues bien droites.

— Wallace ! crie Z, stoppant net l'animal.

Le regard que le mécanicien lui lance est meurtrier. Le chien s'assied sur son arrière-train en gémissant.

Je m'apprête à défendre le chien quand Z saisit violemment mon poignet. Je pousse un cri quand il m'entraîne derrière lui, dans les profondeurs du hangar.

La porte du studio claque derrière nous.

— On ne travaille pas ?

Z ne répond toujours pas. Il avance vers la baie vitrée puis fait descendre le store jusqu'en bas, plongeant la grande pièce dans la pénombre. Il ne ferme pas la porte-fenêtre.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? j'explose, les mains sur les hanches.

Z fond sur moi. Z agrippe mes bras et me plaque contre lui.

Ses prunelles bleu lagon sont menaçantes, son air est renfrogné. Ça ne l'empêche pas de m'embrasser avec une fougue inouïe, avant de s'écarter avec autant de sauvagerie.

Je ne comprends plus rien.

— Il se passe que si tu viens en mini-short tous les jours, on commencera par ça tous les jours aussi ! aboie-t-il d'une voix rauque.

Je le regarde avec des yeux ronds tandis qu'on frappe un premier coup sur le tambour, dans ma poitrine.

— Ce... ce n'est pas un mini-short !

— Il dévoile bien trop de jambes, gronde-t-il en me faisant reculer.

Nouvelle décharge dans mon ventre. Les jambes en question deviennent de la gelée. Mais comme Z me tient fermement contre lui, je ne crains pas de chuter.

— Oh...

— Oh, répète Z en se moquant de moi. Tu n'y vois pas d'inconvénient, Grace ?

Je manque d'avaler de travers.

— Je... Je ne crois pas, *Zeph*.

Il penche la tête, l'air triomphant, avant de caler ses mains sous mes aisselles pour me soulever et amortir ma chute sur le matelas de son lit.

Mes lèvres vont trouver les siennes, ses hanches ondulent déjà. Le vortex qui s'est reformé depuis qu'il me touche s'ouvre à nouveau.

Z s'attaque au bouton de son jean, puis à ceux de ma chemise.

— J'ai laissé la fenêtre ouverte, au cas où on viendrait.

On ? Ah, un client...

— D'accord, je souffle, au bord du précipice.

Ses mains ont glissé dans mon short pour empoigner mes fesses.

— Il faut aller vite, Grace. Et il ne faut pas crier.

— Crier ?

J'ouvre les yeux. Son regard dégouline de convoitise.

— Pas trop fort en tout cas, précise-t-il en esquissant un sourire canaille.

Je hoche bêtement la tête.

Pas trop fort. OK.

Mon sexe se crispe violemment.

Z sème une longue traînée de baisers sur mon ventre, puis tire sans délicatesse mon short sur mes hanches – en même temps que ma culotte. Il soupire de satisfaction quand sa bouche se pose sur mes lèvres humides et les dévore. Moi, je geins bruyamment.

— Chut, Grace !

Facile à dire quand sa bouche joue sans pudeur avec mes chairs qui battent aussi fort que mon pouls. Il lèche, caresse, et puis il mord d'un coup ; je me cambre en gémissant.

— Chut, murmure-t-il en posant sa joue mal rasée sur mon pubis.

Maudit soit-il, je ne vais pas pouvoir me taire s'il joue à ça !

— Tu me fais mal, proteste-t-il en déposant ses lèvres sur mon nombril.

J'ai les ongles enfoncés dans ses épaules solides...

— Pardon !

— Continue, chuchote-t-il en replaçant les mains que j'ai écartées. Continue plus fort.

Il plane à nouveau au-dessus de moi, avant de fondre sur ma bouche.

Quand son bassin vient à la rencontre du mien, je m'enhardis et enroule ma main autour de son sexe. Voilà que je suis affamée, que j'en veux encore plus. J'avais raison : Z m'a transformée en démon.

Et comme ça me plaît, bon sang...

— Vortex, Grace, dit Z avant de se redresser.

Il m'abandonne pour plonger sur le côté du lit. Allongée sur le dos, les jambes largement écartées, je sens ma poitrine se soulever avec frénésie. Le plafond, trop blanc, me donne le tournis.

Quand il trouve ce qu'il a cherché, Z s'agenouille sur le lit, près de moi. Je pose ma main sur sa cuisse et nos regards se croisent quand il enfle le préservatif sur son érection. Je tremble, plus seulement parce qu'il m'impressionne, mais aussi parce qu'il est magnifique, avec ses yeux qui brillent dans la pénombre, ses muscles secs qui roulent sous sa peau dorée.

Sans parler de cette nonchalance dont il ne se départ jamais, de la tendresse incongrue dont il fait preuve dans ces moments intimes.

Z me renverse. Voilà, je suis renversée chaque fois que nous devenons si proches. Et encore plus quand son regard se voile.

Comme à cet instant, quand il se redresse et me hisse sur ses cuisses pour m'y installer à califourchon.

— On va vraiment faire l'amour comme ça ? je murmure, impressionnée.

Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Z enroule mes bras autour de son cou, déplie mes jambes derrière lui sur le matelas.

— Oui. Tu vas me sentir partout, répond-il avec le plus grand sérieux. Et ce sera parfait, Gracie.

Liquide. Je suis maintenant liquide.

— Pas *Gracie*, s'il te plaît...

— Tu m'appelles bien *Zeph*... susurre-t-il en agrippant l'arrière de mes cuisses pour m'ouvrir davantage.

— Parce que c'est plus doux que Z.

Ma voix n'est plus qu'un chuchotement rauque. Je veux qu'il m'envahisse. Maintenant. Z rit en guidant son sexe à l'entrée du mien.

— Doux, comme ça ?

Il me pénètre avec rudesse et je pousse un cri.

Oui, doux, comme ça.

Comme l'étreinte de sa main plongée dans mes cheveux avant qu'il les tire. Comme la caresse de ses doigts sur ma cuisse avant qu'il l'empoigne fermement. Ses lèvres s'emparent des miennes. Il me soulève plus haut, pour me faire retomber plus fort sur ses larges cuisses. Il va encore me fendre en deux, en dix... Je gémis à nouveau.

L'orgasme monte en flèche, m'électrise jusqu'au bout des orteils. Je touche du doigt le point de rupture sans qu'elle se déclenche.

— Je crois que je vais crier... je souffle dans son cou.

— Mords mon épaule, halète-t-il sur ma bouche.

Ses mains agrippent mes fesses, il me fait basculer en arrière pour changer l'angle de sa pénétration. Ses hanches ne faiblissent pas.

Je jouis dans un cri que j'étouffe sur son avant-bras. Faute d'épaule à la hauteur de ma bouche, je mords son biceps tandis que tous mes membres se contractent. Mon cœur tourbillonne en même temps que moi dans ce fichu vortex. J'ai les mains crispées sur ses reins fermes qui accompagnent les longs spasmes de mon corps. Z explose à son tour, en silence, les yeux grands ouverts, les lèvres mi-closes.

Il est magnifique.

Il est tourmenté.

Il est en moi. Je suis à lui.

Nous retombons en sueur dans le fatras de draps.

Poum-poum. Poum-poum.

On n'entend plus que la cadence infernale de nos cœurs, nos respirations haletantes, le ronronnement du frigo, le rugissement d'un moteur...

Un moteur ?

— Merde ! s'écrie Z en se redressant d'un coup.

Je pince mes lèvres en l'observant ôter le préservatif avec habileté, y faire un nœud avant de le jeter sur le parquet.

— Allez ! grogne-t-il en bondissant du lit. Il y a quelqu'un !

Ses fesses musclées disparaissent dans le treillis kaki.

— Un client ?

Ma voix est pâteuse, mon regard doit être complètement embrumé.

Z lève les yeux au ciel.

— Qui d'autre, Grace ?

Z n'est pas content, et Z disparaît avant que je retrouve ma culotte.

Cinq minutes plus tard, je me poste tout près de la baie vitrée encore fermée par le store – mais dont la fenêtre est ouverte. J'ai les joues toutes rouges, et sans doute l'air rêveur. Je ne peux pas apparaître comme ça devant le client qui vient d'arriver...

Les petites feuilles d'un bonsaï qui semble avoir soif glissent sous la pulpe de mes doigts. Je guette le moment où je vais pouvoir entrer en scène, délicieusement bercée par le reflux d'une douce torpeur.

Je flotte toujours. Je jouis toujours, même, avec moins de violence.

Une portière claque, puis le bruit du moteur s'élève à nouveau ; je me précipite enfin vers le hangar.

Je commençais à avoir l'habitude de surprendre Z penché au-dessus des capots des véhicules qu'il répare. Aujourd'hui, c'est lui qui guette mon retour.

— Alors ? je demande en le rejoignant.

— Alors va t'habiller, Grace, gronde-t-il d'une voix sévère.

Mais ses yeux disent qu'il ne m'en veut pas trop non plus.

Il regarde mes jambes, plus aussi pâles qu'avant, pigmentées d'une multitude de taches de rousseur, et il sourit.

— Elles sont belles, commente-t-il avant de vite tourner la tête.

— Merci, je bredouille en les croisant maladroitement.

Si je pouvais les emmêler pour faire diversion...

— Toi, tu as des yeux de chat, je dis sans réfléchir.

— De chat ? Vraiment ? s'étonne-t-il.

Quelle andouille...

Wallace grogne à l'autre bout du hangar et j'éclate de rire.

— OK, donc tu parles aux animaux et tes animaux comprennent le langage humain.

Z rit à son tour.

— Arrête les *comics*, Grace ! Tu es encore plus flippante que moi !

— Pauvre Wallace ! Tu as vu comment tu l'as traité, tout à l'heure ?

Wallace s'approche. Il blottit sa grosse tête poilue contre mes genoux.

Z croise les bras sur son torse et me lance un regard goguenard.

— D'accord, la prochaine fois, je le laisserai entrer.

Je grommelle :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire non plus...

Z s'accroupit sur le sol pour y ramasser une clef anglaise et inspecte à nouveau l'intérieur de la voiture. Je suis fière d'avoir reconnu l'outil au premier coup d'œil !

— Les kangourous sont dangereux si tu les touches et si tu les déranges, lâche-t-il en plongeant la main dans le moteur. Comme pour les araignées et les serpents.

Il me faut deux secondes de réflexion pour savoir où il veut en venir.

Les kangourous ?

Comme celui que j'ai renversé sur la route ! Z s'est souvenu que j'avais posé une question avant qu'il ne m'attaque.

— Pourquoi tu avais besoin de savoir ça, Grace ?

— J'ai failli en tuer un sur la route.

Je me rembrunis en me souvenant du bruit du corps de l'animal frappant le pare-chocs.

— Ce n'est pas rare. Surtout quand les camions sont de passage.

Il parle de ces immenses convois qui traversent le désert ?

Wallace frotte sa tête sur ma cuisse. Lui aussi aime mes jambes... Je gratouille son oreille et ses yeux m'expriment sa reconnaissance éternelle.

— Rien d'autre à signaler, Grace ? demande Z qui s'impatiente.

— Ton bonsaï a besoin d'eau.

— J'en étais sûr, peste-t-il en secouant la tête. Pas trop de lumière, mais pas trop d'eau non plus. Je ne sais pas comment fait ma mère pour que les siens deviennent gigantesques.

Je ris bêtement et... et je rembobine !

Sa mère ? Il a parlé de sa mère ! Et au présent, en plus. L'inspecteur Grace raye deux items sur la liste de ses hypothèses : *orphelin qui cherche son chemin*, et *enfant fâché à mort avec ses parents qui l'ont contraint à l'exil*. Quoique, c'est possible, ça ? Z a raison, je lis trop de bandes dessinées.

— Est-ce que...

— Clef à griffes, Grace.

Je ne vais pas laisser passer une occasion pareille !

— Mais...

Z me lance le même regard qu'à Wallace avant que nous ne

fassions l'amour.

— Et va t'habiller ! vocifère-t-il.

Je m'achemine vers le bureau en traînant des pieds. Z n'aime pas être contrarié.

— OK, Superman.

La clef tombe sur le béton.

— Grace !

Je détale avant d'être à nouveau excitée, émue, n'importe quoi.

Seulement c'est trop tard. Je ne suis plus invisible. Je renais de mes cendres.

Je n'ai plus peur.

Je crois même que mon cœur est en train de développer son dernier pouvoir ; celui dont parlait Jenna le jour où elle m'a fait boire du champagne. Celui qui sommeillait en attendant que je maîtrise les autres.

Poum-poum. Poum-poum.

Oui, celui-là.

1. Le *Royal Doctor Service of Australia* est une organisation composée de médecins qui assurent secours et aide médicale par avion, aux populations des régions isolées de l'outback. Kenly n'en fait pas partie et apporte ici une aide ponctuelle pour assurer la continuité du service.

19

Grace

Les jours suivants, je ne renonce absolument pas à porter des shorts. Je varie même les plaisirs, soucieuse de bousculer mon patron, et je fais des découvertes.

Le rouge l'assoiffe : Z me fait jouir deux fois avec sa langue sur la table de son bureau juste avant que je me change.

Le beige le rend perfectionniste : Z s'attarde sur des zones érogènes dont je ne connaissais pas l'existence.

Le blanc en fait plus que jamais un mâle bourru et torturé ; c'est le même homme qui m'apprend à changer des carburateurs, choisir des huiles de vidange, réparer des embrayages tout en me ménageant subtilement. Jusqu'à ce que lui et moi nous retrouvions sens dessus dessous, nus, et en sueur, dans son studio.

— Tu avais une liste, Grace ? demande-t-il une semaine plus tard, tandis que nous reprenons nos esprits, allongés côte à côte sur son lit.

— Une liste ?

— De trucs que tu avais prévu de faire si tu t'en sortais.

— Non...

La vie fourmille partout dans mes membres, dans mon ventre, alors si on pouvait perdre la mort au beau milieu du désert, ça m'arrangerait.

— Voyager ne faisait donc pas partie de tes plans ?

— Pas du tout. J'improvise depuis que j'ai ouvert les yeux en salle de réveil. Comme ça n'allait toujours pas en sortant du centre de convalescence, j'ai pensé à Jenna, solaire et indépendante, même dans l'adversité. Je serais au Japon si elle avait vécu au Japon.

— Je vois, murmure Z, songeur.

Il lève ses mains au-dessus de lui puis s'étire en écartant ses doigts à la manière d'un chat avec ses griffes. Les articulations de ses poignets craquent, les muscles de ses avant-bras se contractent avant de se détendre.

— Moi, j'aurais fait une liste, dit-il enfin.

Je roule sur le flanc pour lui tourner le dos et pose ma joue sur le drap, plus frais de ce côté-là. Il y a une bande dessinée posée sur le cube en bois clair qui sert de table de nuit, et aussi une paire de lunettes à monture carrée.

— Qu'est-ce que tu aurais écrit sur ta liste ?

— J'en sais rien, avoue-t-il. Il faut prendre le temps d'y réfléchir, non ?

— Quand la vie ne tient plus qu'à un fil, on n'a pas l'éternité non plus.

Z ne bouge pas, mais je l'entends respirer plus vite. Je tends la main pour saisir la bande dessinée, les lunettes glissent en même temps sur le matelas.

Superman est à la une, et il fait encore la gueule...

Z se rapproche. Il se tient sur un coude et se penche par-dessus mon épaule pour voir ce que je fabrique. Le contact de sa peau contre la mienne m'électrise à nouveau.

— Le sexe... je dis d'une voix rauque. C'est la dernière chose que j'y aurais fait figurer. C'est pourtant ce qui est en train de me réconcilier avec mon corps.

— C'est vrai ?

— Oui. Et je t'avoue que ça me déstabilise.

— Le corps ? demande Z, inquiet. Et c'est tout ?

Il veut savoir s'il répare l'autre chose ?

— Reste maintenant à convaincre mon âme que ce nouveau cœur est super.

Les traits de son visage se détendent.

— Je pense qu'il l'est vraiment.

Sa main empaume mon sein gauche et il ferme les yeux.

— Boum, boum, boum, boum, chuchote-t-il au même rythme que mon cœur. Écoute, il le dit à ta place.

Quand Z pose sa bouche sur ma tempe, je n'ose plus respirer, fascinée par ce qu'il essaie de démontrer.

— Tu penses que c'est celui d'un homme ou d'une femme ?

— Il y a deux chances sur trois pour qu'il s'agisse d'un homme.

Z ouvre brusquement les yeux et tourne la tête vers moi, surpris.

— On peut savoir ce genre de chose ?

Je réponds, embarrassée :

— Non. Mais j'étais de la partie avant la maladie...

Son visage s'éclaire.

— C'est vrai. Docteur Grace !

Il sourit. Il sourit de plus en plus au fil des jours. Quoi qu'il pense, Z est capable d'être cet homme-là : taquin, prévenant. Vivant.

Je livre la suite de mon explication en marchant sur des œufs...

— J'ai su que le donneur était mort dans un accident de la route. J'ai retrouvé les noms des trois personnes qui se sont tuées de cette manière, ce jour-là.

Je ne l'avais jamais avoué à personne.

Cette fois, Z écarquille les yeux.

— Oui. J'ai vraiment beaucoup triché... Ce n'est pas bien du tout.

— Ce n'est pas moi qui vais te faire la leçon, répond-il, l'air sombre. Tu as fait d'autres recherches après ça ?

— Non, je ne suis pas allée plus loin. J'ai eu peur de découvrir des choses qui ne me plairaient pas. De me détester davantage après.

Et c'est à ce moment-là que j'ai compris pourquoi il était nécessaire de protéger l'anonymat de tous les protagonistes du don d'organes.

Je pose ma main sur mon cœur. Celle de Z la recouvre aussitôt.

Ses yeux bleus brillent plus fort lorsqu'il dit d'une voix rauque :

— C'est le tien maintenant, et c'est un bon carburateur, Grace. Je m'y connais, tu sais !

Je ris en pensant soudain que là, à cette seconde, je suis heureuse. Je fais honneur au don de cette personne, qui qu'elle soit. Aux nouveaux pouvoirs qu'elle m'a légués, cette nuit de février.

— Il n'est pas encore très bien rodé, reprend Z en me serrant plus fort contre lui. Mais tu vas continuer à le nourrir.

Sa main voyage partout sur mon corps tandis qu'il poursuit :

— Quand tu auras trouvé le bon mélange, tout ça tournera comme une horloge et vous serez définitivement réconciliés.

Contenant mon émotion, je caresse sa joue du bout des doigts avant de l'embrasser lentement. Z agrippe mon poignet et contre-

attaque ; ses lèvres bougent avec fureur sur les miennes. Il s'en arrache avec autant de violence quelques secondes plus tard et me lance un regard perdu.

— Grace, moi je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas te...

— Tu ne peux pas me guérir, je sais. Les médecins l'ont fait à ta place. Mais tu m'aides quand même.

J'ai osé avouer un millième de la vérité. Z hoche la tête mais ne détourne pas les yeux du plafond blanc. S'il posait à nouveau sa main sur mon cœur, il entendrait ses sanglots.

Notre relation est peut-être en train d'atteindre ses limites et cela me rend soudain très malheureuse.

— Qu'est-ce que tu vas m'apprendre, maintenant ? je demande la gorge serrée.

Z se ressaisit aussitôt et désigne le hangar.

— Là-bas ?

Avant de montrer le lit.

— Ou ici ?

— Où tu veux ! je m'exclame, faussement enthousiaste.

— Où je veux... répète-t-il, songeur.

— Alors ?

— La descente en rappel ? lâche-t-il du tac au tac.

— Il y a des montagnes dans le désert ?

— Laisse tomber, marmonne-t-il en posant sa main sur ma hanche.

Il déclenche un long frisson qui se propage jusque entre mes jambes. Je saisis les lunettes abandonnées sur le matelas.

— Et le surf ?

— Un truc de touriste, réplique-t-il en ricanant.

Je me retourne, courroucée.

— Il paraît que tout le monde surfe, sur la côte !

— C'est bien pour ça que c'est ringard !

— Tu es vraiment australien, Z ?

— Un vrai, comme on n'en fait plus.

Je tiens les lunettes en équilibre sur mon index, entre nous. Z me les prend des mains et les pose sur son nez devant mon air intrigué.

Je le dévisage, lui attend mon verdict.

Il est nu, plein de cambouis, et il porte des lunettes... J'ai encore envie qu'il me dévore, à défaut d'autre chose.

Je finis par m'esclaffer.

— Désolée, mais... on dirait Clark Kent !

Z grogne comme un gros matou sur qui on aurait jeté de l'eau, mais ses lèvres peinent à contenir le début d'un sourire.

Je me rallonge sur le dos et brandis à bout de bras la bande dessinée abandonnée sur l'oreiller.

— Voyons voir ce qu'on raconte sur toi... enfin, sur lui.

Le magazine vole dans le studio. Z m'immobilise sur le matelas, les poings plaqués sur l'oreiller.

— Tu es insupportable, Grace, souffle-t-il à mon oreille en s'allongeant sur moi. Tu ne fais jamais ce qu'on t'ordonne.

— Tu aurais dû laisser le serpent me régler mon compte.

Il recule. Son visage s'assombrit.

— Ne redis jamais ça.

— Pourquoi ?

Il n'a jamais été si sévère, je n'ai jamais eu autant besoin de poser des questions.

— Ne redis jamais ça. C'est tout.

Ça n'éteint pas la flamme. J'ai même terriblement envie de lui et le lui fais savoir en me cambrant contre son corps immense. Z me rejoint en soupirant. Il m'embrasse comme un fou et son sexe commence à raidir, calé dans le pli de mon aine. Ses yeux cherchent les miens derrière le verre de ses lunettes. Pendant une seconde, j'aimerais penser qu'il a des super pouvoirs, que le vortex existe vraiment, qu'en y plongeant ensemble, nous deviendrons assez forts pour affronter toutes nos névroses, et revenir neufs.

Tabula rasa 1.

Est-ce que je ne serais pas un peu Lois Lane, au lieu du Phénix ?

*

Z me donne mon premier jour de congé le lendemain, sous prétexte que j'en ai fait beaucoup, que je le mérite. Fourbue, je ne m'interroge pas davantage quand je rentre à la maison, me douche et m'endors comme un bébé.

Quand Jenna me réveille aux aurores, excitée comme jamais, je devine que quelque chose m'a échappé.

— On est en retard, Grace !

Je gémis, les yeux collés, les cheveux emmêlés.

— Je ne travaille pas aujourd'hui...

— Tu plaisantes ? Tout le monde travaille aujourd'hui !

Elle parle bien trop fort à mon goût. Z avait raison : j'ai besoin de me reposer.

— Tu feras une sieste, cet après-midi, pour être en forme ce soir.

Je m'assieds dans mon lit et frotte mes tempes, douloureuses. Jenna est pimpante à côté de moi.

— Tu vas inviter la moitié de la ville à la maison ?

— Pas seulement la moitié : toute la ville ! Et pas à la maison...

Je ne comprends plus rien.

— Nous sommes le 26 janvier, Grace ! s'exclame Jenna en levant les yeux au ciel.

— Oui, et alors ?

— C'est le jour de la fête nationale !

Je me redresse, douchée à l'eau froide.

Exilée en dehors de la ville, en orbite entre la planète orgasme et l'astéroïde mécanique, je n'ai pas vu les habitants de Leigh Creek se préparer fébrilement à cet événement.

— C'est pour cette raison que tu ne travailles pas, continue-t-elle aussi enjouée.

— J'avais oublié...

Sauver les apparences.

— Je n'ai pas eu le cœur à te parler de la fête, cette semaine, dit Jenna en grimaçant.

La fatigue à son retour de Sydney s'est transformée en mauvaise grippe. Je suis soulagée qu'elle ait retrouvé des couleurs, ce matin.

— Il faut aller en ville, Grace. Pour aider les autres à tout préparer.

— Tout de suite ?

— Évidemment !

Évidemment...

Je renonce à dormir davantage et je suis sur le pied de guerre en même temps qu'elle.

Sur la route qui descend de la colline, Jenna demande quand Z nous rejoindra.

Je n'en sais rien. Tout ça me trouble autant que ça me rend furieuse. Pourquoi n'en a-t-il pas parlé ?

*

— Bienvenue, Grace ! m'accueille Charlie quand nous rejoignons

les autres habitants sur la place de l'hôtel de ville.

Je salue tout le monde de la tête. On me le rend parfois en souriant – avant de jeter un œil au décolleté de mon débardeur...

— C'est vraiment très gentil de venir nous aider ! Surtout quand on sait à quel point tu travailles...

Personne n'ignore que je suis chez Z tous les jours.

— Tu nous as caché que tu faisais de la mécanique en Angleterre !

Est-ce que c'est le moment de préciser que j'étudiais plutôt dans une autre branche ?

Non. Seul Kenly sait ce que j'ai failli être, et j'ai bien peur qu'on me demande de lui filer un coup de main, diplômée ou pas.

Traumatisée ou pas.

— C'était un *hobby*, je mens en levant le menton pour me rendre plus crédible. Le week-end, sur euh... sur de vieilles voitures de collection.

Là, à cette seconde, je suis qui je veux.

— Quelle chance que deux passionnés comme vous aient pu tomber l'un sur l'autre ! Ici !

Charlie interprète ça à sa manière, évidemment...

— C'est très romantique ! ajoute-t-elle tandis que je cherche ma tante avec désespoir. Qu'est-ce que tu aimes encore faire, Grace ? Tu pourrais rejoindre notre groupe ! On organise des soirées à thème toutes les semaines, chez moi.

Je suis devenue intéressante parce que j'ai soudain des choses croustillantes à raconter.

— Je lis... je réponds évasivement.

Charlie bat des mains.

— Formidable ! Nous aussi !

— Des *comics* ?

Elle me regarde comme s'il m'avait poussé une deuxième tête.

— Ah, non, dit-elle, faussement déçue. Mais tu pourras nous expliquer !

Où est Jenna, bon sang !

— Alors, comme ça, il n'est pas gay ? lâche enfin Charlie qui discutait seulement avec moi pour en arriver là.

— Je ne crois pas...

Je m'attends presque à la voir baver de satisfaction.

— Je le savais !

C'est pourtant elle qui colportait le contraire !

— Tout le monde a cru qu'il était avec ce type à qui il écrit régulièrement, reprend-elle. Cet Angus !

J'abandonne aussitôt l'idée de retrouver Jenna et la fixe.

Charlie a fait mouche, elle le sait.

— D'ailleurs, ce paquet qu'il a apporté quand tu as travaillé chez moi, il était pour lui.

— Ah oui ?

Je suis une très mauvaise actrice.

— Eh oui ! Et il est revenu, hier soir. Je parle du paquet, bien sûr... Angus a refusé de signer le bon de livraison. C'est bizarre, non ?

Je suis méfiante, parce que sa voix a grimpé d'une octave.

— Tu crois ?

— Il est dans la voiture, chuchote-t-elle soudain.

Je m'étrangle.

— Qui ? Angus ?

— Non, le paquet. Comme je savais que tu viendrais, j'ai pensé que tu pouvais le faire passer à... ton patron ?

Elle me fait un clin d'œil. Je crois que plus personne n'a de doutes quant aux relations que j'entretiens avec Z.

Je l'interroge :

— Pourquoi tu parles si bas ?

Charlie tourne la tête à gauche, puis à droite.

— Parce que je ne veux pas qu'on sache que je fais ce genre de truc.

— Quel genre de truc ?

Elle ouvre de grands yeux en hochant la tête, comme si c'était évident. Mais ça ne l'est pas. Pas du tout, même.

— Rendre service ! s'exclame-t-elle. Si on l'apprend, on va me demander de faire des livraisons spéciales.

— Et tu n'en as pas envie ?

— J'ai un mariage à préparer.

Les cours de danse, pour le mariage ; j'ai failli oublier... Les princesses dans son genre ont aussi colonisé le désert.

— Grace, je peux te demander quelque chose, en échange ?

En échange de quoi ? Ce service que je n'ai jamais réclamé ?

— Bien sûr.

— S'il l'ouvre devant toi, tu pourras me dire ce qu'il contient, le

paquet ?

Je la fixe, bouche bée.

— Il est identique à tous ceux qu'il a déjà envoyés au même endroit, argumente-t-elle sérieusement. C'est vraiment intrigant, et on ne connaît pas les gens finalement. S'il s'agissait d'un...

— Grace ? appelle-t-on derrière nous.

Engoncé dans une salopette de travail, Ronald se tient à l'autre bout de la place, au pied du bâtiment de l'hôtel de ville. Ses bras sont encombrés par une énorme quantité de tissu bleu marine.

— Vous y entendez quelque chose en décoration ? s'écrie-t-il encore.

Non, mais je lui fais signe que oui. Je suis ce que je veux aussi en cas de force majeure !

— Laisse le paquet dans la voiture de Jenna, je glisse à Charlie avant de m'éloigner.

Elle acquiesce en souriant de toutes ses dents tandis que je me dépêche de fuir à l'autre bout de la place.

— Dites merci, Grace, lance Ronald en déposant la masse de tissu sur mes avant-bras, dès que je le rejoins.

— Merci, Ronald.

— Elle vous aurait mangée toute crue.

— Je cherchais le moyen de lui échapper sans que ça se retourne contre moi.

— Il n'y a que quand elle s'engueule avec son idiot de fiancé volage qu'elle ne nous casse pas les pieds... bougonne-t-il. Allez, aidez-moi à fixer les tentures autour de ces tubes en acier.

Il désigne l'armature du barnum en train d'être monté, puis l'échelle installée dessous.

— Grimpez ! ordonne-t-il.

— J'ai le vertige...

— Vous n'en savez rien, Grace.

— Bien sûr que si !

— Vous n'en savez rien, répète-t-il. Réessayez.

Ronald fixe ma poitrine, sans malice. La cicatrice... Je comprends où il veut en venir.

— D'accord, je réessaye.

Il me soulage du poids de la lourde tenture. Le cœur battant, je pose mon pied sur le premier barreau. Puis sur le deuxième, sur le

troisième...

Tout commence à tourner ; du comptoir du pub que deux hommes sont en train de dresser, aux baffles qui diffuseront la musique du bal, plus tard.

— C'est bon, j'ai le vertige... je gémis du haut de mon perchoir.

— Mais vous avez essayé ! lance Ronald d'une voix satisfaite.

J'inspire et regarde droit devant moi pour dissiper l'étourdissement.

Au loin, Charlie fait passer le colis par la fenêtre ouverte du quatre-quatre de Jenna, non sans me jeter un regard de connivence. Je me tiens plus fort aux montants de l'échelle ; toutes les réponses à mes questions sont peut-être bien dans ce carton.

1. Faire table rase, recommencer de zéro.

20

Grace

Le bal de la fête nationale de Leigh Creek ressemble à tous ceux auxquels j'ai assisté dans le Kent, quand j'étais enfant : le pub improvisé autour d'une dizaine de tréteaux surélevés, les fanions aux couleurs du drapeau, la musique, traditionnelle, qui laisse peu à peu sa place aux horreurs qu'on déverse sur les ondes.

Et puis le rire gras des hommes qui se retrouvent, les saluts tantôt hypocrites, tantôt bienveillants des femmes qui se croisent en se toisant, avant de rejoindre le groupuscule de leurs proches amies.

Tout se passe exactement de la même façon dans le désert australien !

Ce soir, je porte ma robe patineuse rouge corail, celle que la pluie a détrempée la nuit de mon arrivée. Les spots colorés suspendus au-dessus de nos têtes l'habillent de lumière quand je traverse la piste de danse, sous le barnum. On ne tarde pas à me repérer, et à échanger des commentaires sur mon passage.

Au début, je m'en fiche un peu, parce que Jenna est à mes côtés. Mais ma tante finit par me quitter ; ses élèves, qui tiennent une des seules occasions de montrer l'étendue de leur talent, la réclament sur la piste, et je me retrouve seule.

Seule ? Mais pas longtemps, car Charlie est de retour...

— Alors, ce colis ? m'interroge-t-elle en prenant place sur la chaise libre à côté de moi.

— Je ne le lui ai pas encore remis.

— Ah... fait-elle, déçue. Tu sais, je connais une technique pour décoller le rabat des enveloppes sans faire de traces. Je n'ai jamais osé

le faire sur du carton.

C'est une suggestion ? Je suis horrifiée ! Combien de secrets a-t-elle découverts de cette façon ?

— Salut, Grace !

Victor, son fiancé, tombe à point nommé.

— J'ai besoin d'argent, bébé !

Charlie ? Un bébé ? C'est un gros requin ! Ou une mante religieuse, ou une plante carnivore ! Inévitablement, je pense à celle qui m'inquiétait dans le studio de Z, et à toutes ses copines qu'il cultive pour faire comme sa mère.

Et si le colis contenait une lettre pour elle, qu'Angus devait lui faire parvenir ? Et s'il contenait une bouture ?

Je secoue la tête, navrée par le tour pris par mes pensées.

— De l'argent ? ronchonne Charlie en plongeant la main dans son sac. Pour quoi faire ?

— Payer une tournée à mes potes ! J'ai oublié mon portefeuille à la maison.

Charlie sort le sien, en cuir brun. Elle se redresse sur la chaise pour apercevoir le comptoir du pub. Je l'imites. Quand je parviens à distinguer le groupe des hommes qui chahutent, mon sang ne fait qu'un tour.

Z est parmi eux.

Tout va très vite dans ma tête : il me donne un jour de congé en omettant de me parler de la fête. Il vient à la fête en polo blanc et pantalon beige très *smart*...

Conclusion : il ne veut pas que nous nous retrouvions en dehors du cambouis et de la sueur des draps.

Mes craintes de voir notre liaison bientôt terminée resurgissent. Je suis blessée, et peinée, surtout après lui avoir confié qu'il m'aidait malgré lui.

Surtout après avoir pris conscience qu'il comptait bien plus que ça.

Victor arrache le porte-monnaie des mains de Charlie et fend la foule pour rejoindre le groupe. Z, bien moins agité que ses compagnons, tourne la tête vers Victor qui vient à leur rencontre à grand renfort de cris enthousiastes. Son regard bleu, impénétrable, croise le mien. Nous nous affrontons durant trois interminables secondes, jusqu'à ce qu'il porte à ses lèvres la chope de bière posée devant lui, sur le comptoir.

Boum-boum. Boum-boum.

— Dans une heure, Z va venir te réclamer de l'argent ! lance Charlie sans innocence. Ils vont finir sur les genoux et on va devoir les remorquer jusqu'à leur lit !

Elle s'esclaffe.

— Le garagiste qui se fait remorquer par sa copine ! Elle est bonne, non ?

Non. Pas du tout.

Les copines de Charlie, qui gravitaient plus ou moins autour de nous, approuvent en hochant la tête. Elles nous écoutent depuis le début. Maintenant, elles dévorent des yeux ce Z tellement sexy et jettent des regards de pitié à la pauvre fille à qui il n'accorde aucune attention. Leurs sourires mi-contrits mi-satisfaits me rendent encore plus furieuse.

Je suis l'objet de leurs commérages toute l'heure suivante, tandis que les chopes se vident et se remplissent de l'autre côté de la piste de danse.

Cela devient insupportable ; j'aurais réfléchi à deux fois avant de faire le tour de la planète si j'avais su que j'allais me retrouver dans une situation aussi humiliante.

— Tu dances, Grace ?

Je relève la tête, hébétée. Justin me tend la main. Il n'arbore pas cet air curieux que je lis sur d'autres visages.

— Je n'ai fait aucun progrès depuis la dernière fois.

— Moi non plus ! plaisante-t-il en ébouriffant ses cheveux blonds.

Un rapide coup d'œil alentour m'apprend que mon public est très attentif.

Qu'est-ce que va bien pouvoir faire Grace, maintenant ?

Ils n'attendent pas le prochain épisode pour le savoir.

— OK.

Je saisis la main de Justin qui, ravi, nous entraîne aussitôt sur la piste. J'y croise Jenna, dans les bras d'un Kenly un peu gauche. Elle me lance un regard interrogateur quand Justin m'enlace pour me faire danser.

— Ne t'occupe plus des pas, me rassure Justin en se contentant de basculer d'un pied sur l'autre.

Les copines de Charlie se sont rapprochées de leur reine. Elles discutent sans nous lâcher des yeux.

— Je te mentirais si je te disais qu'elles finissent par se lasser, soupire Justin. À moins que quelqu'un d'autre n'arrive en ville et prenne ta place !

L'ancienne Grace serait bel et bien tombée sous le charme de ce gentil garçon. La nouvelle se morfond pour le rustre qui l'ignore.

— Merci, Justin.

— Pas de quoi. Ça va mieux ?

Il me lâche pour me faire tourner, avant de me reprendre dans ses bras avec une facilité déconcertante.

— Oui, merci.

Je le fixe dans les yeux pour éviter de regarder du côté du pub.

— Tu dances bien pour quelqu'un de ton âge.

Justin rit, et je réalise avoir été maladroite.

— Je veux dire, comment on en arrive à avoir ton niveau quand...

C'est encore pire.

— ... quand on a vingt-deux ans et qu'on vit dans l'outback ? achève-t-il, amusé.

— Oui, voilà.

— Je n'ai pas toujours vécu dans le désert. Je crois bien être l'avant-avant-avant-avant...

Il réfléchit.

— ... avant-avant-dernier étranger qui a débarqué en ville.

Encore un ?

— À Melbourne, j'ai fréquenté un collège privé où on nous obligeait à pratiquer des tas de disciplines sportives. J'ai fait aviron... et danse de salon.

Pendant que je ris, il raffermi sa prise sur ma hanche.

Je l'interroge :

— Pourquoi fuir l'océan, les plages, la civilisation, pour se retrouver...

Exilé ? Perdu ?

— ... se retrouver ici ? je poursuis avec diplomatie.

La question ne concerne pas seulement Justin.

— Mes parents ont divorcé, explique-t-il. Ma mère a voulu fuir mon psychopathe de père. On lui a proposé un boulot de secrétaire dans une succursale d'une grosse entreprise qui exploite des mines dans le cœur rouge. C'était bien payé, et c'était à Leigh Creek. Je ne l'ai pas laissée partir seule.

Je le dévisage, à la fois admirative et inquiète.

— Mais qu'est-ce que tu vas devenir ?

S'il fréquentait un collège privé, avec aviron et tout le reste, il devait être promis à un brillant avenir. Médecine, droit, finances, ce genre de trucs.

— J'apprends à cultiver la terre. Chez lui !

Il désigne Ronald qui tourne laborieusement sur la piste en regardant ses pieds plutôt que sa partenaire.

— Bon, ça suffit maintenant ! grogne-t-on tout près.

Nous nous arrêtons brusquement, Justin et moi.

Z pose une main sur l'épaule de mon partenaire et me fusille des yeux.

Je n'ose pas imaginer la réaction de Charlie et de ses copines assistant à ce nouveau rebondissement...

— Salut, Z, lance Justin, pas impressionné le moins du monde. Le fût est vide, ça y est ?

— Pas encore. Tu devrais rejoindre les autres si tu veux au moins en descendre un litre.

— Je ne pense pas qu'on mesure la valeur d'un homme selon sa capacité à s'enivrer les soirs de fête.

Z sourit, à mon grand étonnement.

— Je ne le pense pas non plus, répond-il, l'air tranquille. Bon, maintenant, tu dégages.

Je proteste.

— Zeph !

Justin se tourne vers moi, surpris.

Je l'ai appelé Zeph... Je m'en mordrais les doigts si Z ne les arrachait pas de la main de mon cavalier pour les broyer dans la sienne.

— Tu hurles s'il mord, lance Justin en s'éloignant. Et j'accourrai.

— C'est ça... grommelle Z en me plaquant contre lui.

Charlie a le sourire jusqu'aux oreilles sur le bord de la piste.

— Tu vas me mordre ?

— C'est déjà fait, non ?

Une onde de chaleur se diffuse dans mon ventre. Maudit soit ce gars ! Ce gars qui sent le savon, en plus de l'odeur ferreuse de la terre...

— Tu sais danser, maintenant ? je demande avec sarcasme.

— Toujours pas. Mais toi, oui...

— Je bougeais mes pieds en rythme ! C'est pas ce qu'on appelle danser !

— Tu flirtais, alors ?

Je le tiens. Il y a quelque chose qui le dérange.

— Tu oses être jaloux après avoir joué les indifférents toute la soirée ?

— Tu aurais voulu que je t'invite au bal, Grace ? se moque-t-il.

Mon cœur se serre.

— Non. J'ai bien compris que tu ne voulais pas t'afficher, t'engager au-delà de ce qu'on fait chez toi. Seulement te voilà, en train de revendiquer ta place. Devant tout le monde !

Z jette un coup d'œil autour de nous, avant de pester en réalisant que je ne lui mens pas.

— Putain, ils s'ennuient tant que ça dans cette foutue ville...

— Bien sûr, qu'ils s'ennuient ! Et tu leur en as donné pour leur argent ! Maintenant, on imagine que tu me baisses au boulot, mais que tu ne veux pas entendre parler de moi en ville ! Super !

Ses yeux de chat s'étrécissent.

— Tu divagues !

— Je divague ? C'est la vérité !

Z nous fait tourner plus vite et je m'accroche à son épaule en ne manquant pas d'y planter les ongles.

— Au-delà des apparences, et du spectacle qu'on leur donne, il y a quand même un truc qui me dérange, Zeph : tu n'as clairement pas envie d'entendre parler de moi en dehors de ton royaume.

— Je ne t'ai rien promis, Grace.

— Non, rien, c'est vrai. Mais je suis la première fille avec qui tu... noues des liens depuis ton arrivée à Leigh Creek. Parce que je suis de passage ? Parce que je ne serai pas encombrante longtemps ?

Il me fixe mais ne répond pas. Après les bouffées de chaleur liées à la proximité de nos corps, la sueur froide dégouline dans mon dos.

Boum-boum. Boum-boum.

Le tambour résonne si désespérément...

— Qu'est-ce qui te laisse penser ça ? demande-t-il, plus arrogant que jamais.

— Tu as des secrets. Des secrets qui brouillent tout ce que tu dis quand tu te montres plus... gentil avec moi ! Moins invincible, moins

insubmersible !

— Nous y voilà, ricane-t-il. Je ne te guérirai pas, Grace, mais tu ne me sauveras pas non plus.

Il vient d'admettre qu'il a un problème. Le voile qui tombe sur ses yeux le fait s'éloigner à des miles alors qu'il est là, si près – contre mon cœur.

— Qu'est-ce que tu feras quand je serai partie ? Tu coucheras avec une autre fille de passage ?

— Non !

— Alors, je ne comprends pas... Ton cœur semble aussi étriqué que l'esprit de cette ville. Et ton existence aussi figée que... que ce désert !

— Est-ce que c'est une mauvaise chose ? Tu penses qu'on doit forcément obéir à certaines règles : trouver la fille, fonder une famille, ce genre de merdes ?

Ce genre de merdes ? Oh, mon Dieu...

— Tu me vois fonder une famille, Grace ? reprend-il, le regard dénué de toute émotion.

Je lève le menton, car il n'est pas question de plier, cette fois.

— Tu as déjà un chien, Zeph.

Je ne perçois vraiment plus rien dans ses yeux.

— Fous-moi la paix, Grace, parce que je pourrais bien te parler de ce que tu es, et de ce que tu n'es pas, justement.

La tension monte, je vois double. J'ai peur de tomber de haut.

— Puisque nous en sommes là, parle !

Z n'hésite pas.

— Tu es une greffée.

— Et alors ?

— C'est comme ça que tu te vois ? Qu'est-ce que tu es d'autre, Grace ? Qu'est-ce que tu es d'autre en dehors d'être une miraculée qui traîne sa putain de culpabilité partout comme un boulet ?

Je suffoque. C'est comme s'il avait enfoncé une lame dans ma poitrine. Elle a percé cette bulle qui n'en finit pas de rétrécir autour de nous, depuis des semaines. J'éclate en même temps qu'elle, à cette seconde.

— J'ai dit que je ne guérirai pas ton cœur, murmure-t-il doucement, conscient d'être allé loin. J'ai oublié de préciser que je ne l'abîmerai pas non plus.

— C'est trop tard, Zeph.

La réponse a fusé, comme une évidence. Nous nous arrêtons sur la piste.

— Je sais, Gracie.

Je suis amoureuse de lui, mais il le savait déjà ; j'ai semé trop d'indices ces derniers temps.

En clamant qu'il ne pouvait pas me guérir, il m'a défendu de l'aimer. Mais quand j'ose me rapprocher de quelqu'un d'autre, il m'en empêche. Parce qu'il a menti, et qu'il n'est pas aussi détaché qu'il a voulu le faire croire ?

Le rideau se lève sur le lagon. Z enroule sa main autour de mon bras nu, je froisse le coton du polo dans son dos. Tout le monde nous regarde, j'en suis certaine.

Ils croient que nous allons leur offrir la scène romantique de la soirée. S'ils savaient que nous sommes en train de toucher le fond...

— C'est pour cette raison qu'il faut arrêter, dit enfin Z, l'air grave.

Je m'étrangle.

— Arrêter quoi ?

Z lâche mon bras, et moi son polo.

— Grace, ça va ? demande Jenna qui tourne près de nous.

Non, ça ne va pas.

Les baffles crachent dans l'air les notes d'une ballade indémodable, le chanteur dit que l'amour ressemble à une flèche enflammée.

— Je vais rentrer, Jenna.

— Attends au moins le feu d'arti...

Elle est interrompue par le bruit d'une explosion. Nous sursautons tous en même temps tandis que la fusée qui a éclaté dans le ciel fait pleuvoir une nuée d'étoiles roses, au loin. Une clameur monte de l'assemblée qui se presse pour sortir du barnum et gagner l'autre côté de la place, à ciel ouvert.

Je profite du mouvement de foule pour m'échapper. Les doigts de Z ont frôlé mon poignet mais j'ai été plus rapide que lui ; je ne veux plus savoir ce qu'il allait dire.

Je m'enfuis. De toute façon, on se fiche de nous depuis que le ciel s'est rempli de couleurs.

Je ne te guérirai pas, Grace, mais tu ne me sauveras pas non plus.

J'ai posé le pied sur la ligne jaune. Z a peur, il est en colère. Il me pense incapable d'entrer dans sa zone d'ombre parce que je suis faible

et fragile. Mais le coup qu'il vient de porter à mon cœur, après l'aveu de mes sentiments, me rend plus vivante et plus courageuse que jamais.

Une fusée déchire la nuit noire en sifflant. Les myriades d'étoiles issues de son explosion forment une grosse boule qui se délite à la manière d'un pissenlit soufflé par le vent. Les points lumineux s'éteignent les uns après les autres.

J'essuie les larmes qui ont coulé pendant que je courais à en perdre haleine, les jambes battues par les pans de ma jolie robe patineuse, puis je démarre la voiture, le paquet d'Angus bien calé sur mes genoux.

Il faut arrêter. Mais moi, je ne peux plus arrêter. Parce qu'arrêter signifie ne plus respirer.

21

Z

21 ans

Quelque part dans la mer de Corail

— Tu dors, Blake ?

Comme elle ne répond pas, je tourne la tête vers elle.

Ma joue entre en contact avec le sol moite et humide du pont ; je l'ai aidée à s'y allonger quand elle s'est sentie mal. Je lui ai apporté un des oreillers des couchettes quand elle a décrété qu'elle passerait la nuit ici, un peu plus tard.

Il faut arrêter, Blake.

Elle ne dort pas. Les yeux clos, elle garde sa tête immobile de peur de faiblir tandis que le grand voilier monte et descend faiblement. Il nous berce dans le ciel sans lune mais rempli d'étoiles.

— Ça tourne toujours, se plaint-elle. Même quand je ferme les yeux...

On entend couiner Wallace resté à la poupe avec Angus : il ne va pas bien non plus depuis que nous avons quitté Townsville. Blake a menacé de le jeter par-dessus bord s'il restait dans son champ de vision.

J'inspire profondément. Blake expire à ma place, avant de faire basculer sa tête vers moi. Ses yeux sont injectés de sang.

— Tu as beaucoup travaillé, Blake.

— Oui, chuchote-t-elle.

Elle ne ressemble plus à cette fille qui semait la terreur sur les

circuits amateurs de la *Sprint Cup*. Juste avant d'embarquer, elle a parlé des longues heures qu'elle a passées devant l'écran de son ordinateur.

Elle veut se ranger. Reprendre ses études. Trouver un boulot. Se marier ?

— Et qu'est-ce que ça a donné ?

— Tu tiens vraiment à parler de ça, Z ? Tu t'en branles de ce genre de merde, d'habitude !

— Ouais, mais parler t'empêchera peut-être de vomir. Alors ?

Elle réfléchit durant quelques secondes, en respirant lentement par la bouche.

— Alors je suis perdue, souffle-t-elle enfin.

Elle parle seulement de son avenir ?

— Je ne m'inquiète pas ! Tu as fait plus d'études en deux ans qu'Angus et moi réunis, tu as des ressources.

— J'ai fait des études pour deux, espèce de connard ! lance son frère en surgissant à ses côtés. Rappelle-moi le nom de ton diplôme : baise en haute montagne, c'est ça ?

Je suppose qu'il en a fini avec ses réglages : le sens du vent, la voile, le GPS... On est censés naviguer vers les îles Salomon, au nord. Ni Blake ni moi ne connaissons les bateaux, notre sort est entre ses mains.

Angus m'adresse un clin d'œil puis se laisse tomber sur nous.

— Dégage, putain !

Je le repousse violemment car il a failli m'écraser les couilles. Blake gémit en posant la main sur son ventre.

Il ricane, puis finit par pivoter et s'allonger en travers de nos deux corps : sa tête repose sur les cuisses de sa sœur, ses pieds atterrissent sur mon bras. Son cul est entre nous, dans le vide.

— On arrive quand ? demande Blake d'une voix blanche.

— Dans trois jours !

— Putain... geint-elle en grimaçant.

— Il fallait pas embarquer avec nous si tu savais que tu tiendrais pas ! l'engueule son frère.

— Je pensais qu'après toutes vos conneries, j'étais immunisée !

Je tique : *nos* conneries ? Plus seulement les nôtres !

— La preuve que non ! s'exclame Angus.

Je reste immobile, les yeux rivés vers le ciel. Je songe à tout ce que

Blake a fait depuis qu'elle traîne avec nous. J'essaie d'imaginer l'après.

Il faut arrêter, Blake.

— Tu cherches quoi là-haut, l'artiste ? demande Angus sur un ton moqueur.

Je désigne Bételgeuse, plus brillante que d'habitude dans ces ténèbres.

— Tu es sûr qu'on va dans la bonne direction ?

Le corps d'Angus se tend.

— Tu me prends pour qui ?

— Un mec qui n'a pas barré depuis dix ans.

— C'est comme le vélo... grogne-t-il.

— Et c'est un argument de merde.

Blake rit.

— Vous êtes vraiment deux tarés !

— Z l'est encore plus que moi, renchérit Angus. C'est un taré naïf qui croit toujours qu'on navigue avec les étoiles.

Je proteste :

— Pas naïf !

— Romantique ? murmure Blake.

Je lui lance un regard inquiet.

Il faut arrêter, Blake.

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'on est perdus ? demande Angus avec bien moins d'assurance.

Je tends mon index vers le ciel et pointe l'étoile qu'on devrait voir à droite de Bételgeuse si on voguait vraiment vers les îles Salomon.

— Bellatrix.

— Tu fais confiance à cette salope ? s'esclaffe Angus.

— Et toi, tu sais lire ? intervient Blake qui semble revenir à la vie. (Elle soulève la tête et cherche mon regard.) Et où est-ce qu'elle devrait être ta Bellatrix ?

Je tends à nouveau mon doigt et le pointe à droite de Bételgeuse.

— Là.

Elle plisse ses yeux embrumés. Je crains qu'elle ne vomisse encore une fois.

Il faut arrêter, Blake.

— Comment tu connais ces trucs, Z ?

— Il a choisi l'option astronomie en première année de fac. La seule qu'il ait jamais faite, d'ailleurs, répond Angus à ma place. Il

voulait se taper une des filles qui...

Je donne un coup de poing dans son épaule et il se gondole encore plus.

Il rirait moins s'il savait que je me torture l'esprit pour savoir comment rompre avec sa sœur sans déclencher un cataclysme. Un tsunami, en l'occurrence, à l'issue duquel il va vraiment me tuer.

— OK. En attendant, c'est pratique, dit Blake en reposant sa tête sur l'oreiller.

Oui, et pas romantique.

— Si on ne va pas à Baghare, tu nous emmènes où ? reprend-elle avec ironie.

Angus se relève d'un bond.

— Vous me faites chier tous les deux ! Je sais ce que je fais, putain ! proteste-t-il, les poings sur les hanches.

— Non, Z sait ce qu'il fait : avec les parachutes, les bagnoles, les cordes, les étoiles. Toi, tu ne maîtrises rien du tout ! Jamais !

Je me redresse en m'appuyant sur les coudes et fixe mon ami, troublé par la vérité que vient d'énoncer sa sœur.

Je le défends :

— Je suis pas un expert en étoiles. Cette merde de cours, c'était une initiation. Tu l'as dit tout à l'heure...

Pas tout à fait, en réalité, mais on s'en fiche.

Angus hoche la tête, le regard rivé sur les eaux noires de la mer qui soulèvent le bateau un peu plus haut. La brise nous enveloppe d'un coup, elle nous caresse les joues avant de foutre le camp aussi vite.

— Je vais quand même aller vérifier, bougonne Angus en repartant à l'arrière.

— Il va vérifier... gémit Blake en fermant les yeux.

Tandis que le capitaine du radeau s'éloigne, Wallace nous rejoint en boitant, l'œil hagard.

— Ah non, dis-lui de dégager ! proteste Blake en posant son avant-bras sur son front.

Je l'ignore et tends la main vers Wallace qui s'empresse de se coucher contre mon flanc. Il grogne en frottant sa tête sur mon genou.

— Tu connais vraiment les étoiles, Z ? demande Blake quelques secondes plus tard.

Je mens :

— Non, juste mes préférées.

Un silence. Elle ne me demande pas quelles sont mes préférées.

Est-ce que Blake se doute qu'il y a un problème depuis que nous sommes rentrés du Texas ? Je ne l'appelle plus, elle ne m'appelle plus non plus parce qu'elle n'est pas le genre de fille à supplier qu'on l'aime.

Il faut arrêter, Blake.

Je dois le faire, mais pas en pleine mer.

— Je devrais m'y mettre, conclut-elle. On ne sait jamais. C'est vraiment très pratique.

— Et réconfortant quand on est perdu.

— Tu es perdu, Z ?

Merde.

— Non, pas moi. Je parlais de toi, de tes projets...

Elle acquiesce :

— Je dois vraiment trouver ce truc qui donnera un sens à ma vie.

Je plonge mes doigts dans la fourrure épaisse de Wallace en me figurant que je vais y retrouver le courage que j'ai perdu, quelque part entre l'Europe et l'Amérique.

La main de Blake tombe soudain entre nos deux têtes. Le bruit sourd de ses os qui heurtent le pont me fait sursauter.

— Un truc qui donnera autant de sens à ma vie que ce qu'on faisait tous les deux, Z, reprend-elle tristement.

Je me raidis, mon ventre se crispe.

Blake tourne son visage vers moi. Elle ne sourit pas.

— Si tu veux vraiment tout arrêter, je n'aurai plus rien après toi, poursuit-elle d'une voix rauque.

Blake est une fille intelligente qui vit avec les yeux grands ouverts. Qu'elle saute ou qu'elle aime.

Une vague soulève à nouveau le voilier.

Je déglutis avant de parler :

— C'est vrai, il faut arr...

— Tu avais raison, Z ! beugle Angus derrière nous. On filait droit en Nouvelle-Calédonie ! C'est bien la première fois que je bénis ta putain de queue !

Blake grimace quand le bateau redescend. Elle tourne à nouveau son regard vers le ciel.

— Pratique, murmure-t-elle. Mais pas réconfortant.

Orion semble luire encore plus fort au-dessus de nos têtes, se fichant de nos états d'âme et de notre avenir.

-
1. Angus fait référence à Bellatrix Lestrange, sorcière cruelle et sadique dans la série littéraire *Harry Potter* de J.K. Rowling.

22

Grace

Le hurlement de la sonnerie est strident. Je ferme les yeux en serrant les dents, et j'attends : cela va forcément s'arrêter d'une seconde à l'autre. J'irai en cours de physique après.

Lorsque le sifflement cesse, je replonge dans les limbes du sommeil en me disant que ces gens rappelleront.

Mais ça recommence, et je me redresse d'un coup !

Ce n'est pas la sonnerie du lycée que j'ai fréquenté à Londres. Ce n'est pas non plus celle de mon téléphone portable qui, sans surprise, est éteint sur la table de nuit.

C'est la sonnette de la porte d'entrée.

Jenna doit déjà être sortie, alors je me lève et m'engage dans le couloir.

On sonne encore et je m'agace :

— J'arrive !

Ma voix ressemble à un coassement. Je dois être à faire peur, mais ça n'a pas d'importance : après ce qui s'est passé hier, autant devenir la fiancée de Frankenstein pour de bon.

Je suis surprise que le soleil n'inonde pas le salon de lumière. Je jette un œil à la pendule de la cuisine avant de poser ma main sur la poignée de la porte.

Cinq heures.

Cinq heures ?!

— C'est moi, Madame Baxter. C'est Z !

Je me fige une seconde : il est venu si tôt pour me parler ?

Mais non, crétine...

J'ouvre la porte à la volée.

Mon *patron* est déjà en tenue de travail : le jean délavé, déchiré au genou, celui qui tombe trop bas sur ses hanches, et le débardeur gris qui moule ses épaules. Tout est propre, mais pour combien de temps ?

Z fronce les sourcils. Il ne cache pas sa surprise de me voir sur le seuil de la maison.

— Salut, Gracie.

Gracie ? Après ce qu'il a osé dire, hier ?

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Il brandit son portable devant lui :

— Tu ne répondais pas, je n'ai pas eu le choix.

J'enroule mes bras autour de ma taille pour me protéger. Je suis tellement vulnérable quand il est dans les parages...

— Il y a un problème ?

Il hoche la tête, l'air sérieux.

— Monsieur Bates m'a appelé ce matin pour que je lui rende service, et j'ai accepté.

Je grogne :

— Tout le monde est décidément très zélé dans cette ville...

Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je ne connais pas monsieur Bates.

Z esquisse un sourire amusé.

— Tu es grincheuse le matin ?

— Tu m'as réveillée en sursaut ! À cinq heures ! Chez moi, ça s'appelle la nuit, pas le matin ! Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Sous-entendu : après le désastre de la veille.

— Je pars chercher un véhicule en panne.

— OK. Très bien. Et quel rapport avec moi ?

— Je voudrais que tu m'accompagnes, lâche-t-il en serrant son poing.

Les jointures de ses phalanges blanchissent. Il semble préoccupé et nerveux.

— Au garage ?

Il lève les yeux au ciel.

— Non, dans le désert !

Interdite, je guette sur son visage le signe d'une hésitation. Il se pourrait qu'il se sente coupable, qu'il ait eu des remords et soit venu se faire... pardonner ? Mais Z reste impassible. Il plonge les mains dans les poches de son jean et attend ma réponse.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est sérieux : le moteur a pris un sacré coup. Il est temps que tu apprennes à plonger tes mains au cœur de la ferraille.

Z me regarde dans les yeux. Nous rembobinons jusqu'au moment où je lui avouais que j'étais amoureuse de lui, et où il n'exprimait rien en retour.

La ferraille devient soudain une valeur sûre.

— On doit partir, ajoute Z. Tout de suite, tant qu'il ne fait pas encore trop chaud.

Le soleil se lève derrière lui. Son premier rayon me fait cligner des yeux. J'aperçois la silhouette de sa grosse dépanneuse garée derrière le quatre-quatre de Jenna.

— Pour la journée ?

— Non, deux jours. Je pourrais rentrer en pleine nuit mais je perdrai la journée de travail qui suivra si je suis crevé. Je préfère camper sur place, et repartir tôt le lendemain.

Je réfléchis.

Un roadtrip. Lui, moi, et tous nos secrets. Ce n'est pas rien !

— Grace ? Qui est là ?

Jenna vient d'entrer dans le séjour. Elle écarquille les yeux en apercevant Z – et sa beauté aussi sauvage qu'insolente – sur le pas de la porte, de si bon matin.

— Je dois vraiment partir maintenant, Grace ! s'impatiente-t-elle.

Je me tourne vers lui.

— OK. Je vais chercher mes affaires. (Je désigne Jenna de la tête.) Tu lui expliques ?

Z n'a pas le temps de refuser. Je dépasse ma tante qui m'interroge du regard.

— Ne t'inquiète pas, il va tout t'expliquer...

Je jette un regard vengeur à Z qui se renfrogne quand ma tante approche.

Débrouille-toi, Superman.

J'oublie le maquillage, et je m'astreins à une toilette expéditive tout en fourrant un short et une chemise dans mon sac à dos.

Quand je pense en avoir terminé, mon regard tombe sur le paquet d'Angus, resté au pied du lit depuis hier soir. J'ai de la place, alors je cale le colis au fond du sac en me promettant d'improviser sur la route.

Je suis de retour un quart d'heure plus tard, un peu essoufflée – un peu excitée aussi. Z finit de boire le café que Jenna a préparé pour lui. Il se lève aussitôt que j'apparais, profondément soulagé.

— OK, on y va !

Il m'arrache mon sac des mains puis se dirige vers la porte, derrière laquelle il disparaît.

Je lance un regard suspicieux à ma tante.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Jenna hausse les épaules, l'air innocent.

— De te ramener vivante.

— Et quoi d'autre ?

— Je lui expliquais que je n'avais pas peur des serpents, moi non plus, et que s'il lui prenait encore l'envie de te faire pleurer, il ferait bien de surveiller ses...

— Stop !

Je cours l'embrasser en riant.

— Tu es sûre de toi ? demande-t-elle en s'écartant.

— Non. Mais je dois essayer. Enfin, réessayer...

Jenna tente de comprendre ce que ça signifie. À cet instant, je décide que c'est la dernière fois que je cède aux sirènes de Z.

— D'accord, réessaye, dit Jenna avant de me pousser vers la porte. Mais n'oublie pas de revenir. Entière, de préférence...

Son sourire est mélancolique, les cernes sous ses yeux sont plus profonds que la veille. La soirée a été longue pour tout le monde.

Je la salue une dernière fois sur le seuil de la maison et descends les marches de la véranda.

Le moteur de la dépanneuse ronronne déjà, la portière côté passager est ouverte. Je grimpe et m'installe à gauche de Z qui a posé une paire de lunettes de soleil sur son nez. Il est encore plus craquant comme ça...

Wallace jappe pour m'accueillir, calé à l'arrière, entre nos sacs à dos. Je tends la main pour caresser sa tête, il me gratifie d'une longue léchouille sur le bras ; il m'aime bien désormais, peut-être même plus que son maître.

Sans faire de commentaires, Z manœuvre pour faire demi-tour, puis nous descendons la colline. Nous rejoignons la ville, que nous quittons après l'avoir traversée, quelques minutes plus tard.

L'asphalte apparaît devant nous à perte de vue, noir et surchauffé ;

le désert ouvre sa grande gueule et tire la langue pour nous avaler. Z m'observe derrière le verre fumé de ses lunettes. Je hoche la tête, alors il allume l'autoradio, enfonce plus fort la pédale de l'accélérateur, et nous plongeons.

*

Poussière. Tout ne semble que poussière sitôt les deux dernières bourgades passées.

Poussière et hauts massifs posés au milieu des plaines qui deviennent de plus en plus rouges, de moins en moins peuplées. Les panneaux signalant des traversées d'animaux – ou le décompte des kilomètres avant la prochaine station essence – sont les seuls témoins de la présence de l'homme en ces contrées arides et sauvages.

Nous filons sur la route, accompagnés par la voix rocailleuse du chanteur d'un groupe de rock que je ne connais pas ; comme dans les films, au moment où les héros prennent le large dans les grands espaces. Mais, quand la séquence dure quelques minutes, la nôtre dure des heures.

La température extérieure grimpe à une vitesse folle. Quand nous atteignons trente-cinq degrés sur les coups de sept heures, je fais signe à Z de baisser le volume.

— Ne me dis pas que tu as déjà envie de faire pipi ? gronde-t-il après s'être exécuté.

Ce sont les premiers mots qu'il m'adresse depuis deux heures...

— Je n'ai pas pris de petit déjeuner avant de partir ! Et ta musique est en train de m'abrutir !

— C'est Jet, deux mecs d'ici, se vexe-t-il. Je conduis, je choisis, Grace. À moins que tu prennes ma place ?

Je lui lance un regard meurtrier quand il remonte les lunettes sur sa tête.

— J'avais prévu de faire une pause à vingt kilomètres, ajoute-t-il.

— Ça ne me parle pas : je ne raisonne qu'en miles.

Il sourit, puis il rallume l'autoradio et accélère – encore plus. Je me cramponne au siège et commence déjà à regretter d'être venue.

Mon agitation est à son comble lorsque apparaît un bâtiment au bord de la route : un relais, et la pompe à essence dont il est question depuis cinquante kilomètres.

Z ralentit au dernier moment avant de s'y engager. Je crains qu'il

n'emboutisse les poteaux en acier du toit abritant une petite terrasse. Mais, comme d'habitude, sa manœuvre est nerveuse et maîtrisée.

Nous nous garons à côté d'un de ces immenses camions qui sillonnent le désert ; celui-là transporte du carburant. Six énormes citernes remplies d'essence.

La musique s'arrête brusquement, en même temps que le moteur.

— C'est le moment de faire le plein, Gracie, lance Z en ouvrant la portière. Après, il n'y aura plus rien.

Il descend du véhicule et je me dresse sur les genoux pour atteindre mon sac.

Z m'attend devant la porte du petit magasin quand je le rejoins, Wallace sur mes talons.

Nous entrons et sommes salués par une femme d'une quarantaine d'années qui, à en croire son large sourire et le ton chaleureux de son « bonjour », semble connaître Z – et beaucoup l'apprécier...

— Qu'est-ce que tu veux ? me demande ce dernier devant le comptoir.

— Un jus d'orange fera l'affaire.

Z hoche la tête.

Pendant qu'il finit de commander, je me dirige vers les deux petites tables au fond de l'établissement, mon pilulier dans la main. Sur la première, il y a une tasse de café, vide. Le conducteur du camion l'a abandonnée avant d'errer dans la boutique : j'aperçois sa tête coiffée d'une casquette par-dessus les deux rayons.

Je m'installe devant celle qui est le plus abritée du soleil grâce au store de la devanture. Quelques minutes plus tard, Z me rejoint avec un plateau chargé de vaisselle. Il repère immédiatement les cachets et les gélules colorées, sur la table.

— Pourquoi tu n'as pas dit qu'on devait s'arrêter pour ça ? s'exclame-t-il.

Ma défense est toute trouvée.

— Pour t'entendre dire que je n'étais qu'une... greffée ? Non, merci. J'ai préféré que tu penses que j'avais envie de faire pipi.

Il souffle, visiblement agacé. Je suis fière de moi.

Z pose deux verres de jus d'orange sur la table avant de s'asseoir. L'odeur du café qui s'échappe d'une tasse me chatouille les narines. Je songe que nous n'avons jamais partagé un petit déjeuner depuis que nous couchons ensemble. La seule et unique nuit que j'ai passée chez

lui date de la fois où nous nous sommes embrassés, et ça ne s'est pas bien passé, après...

— Vera, la gérante... bougonne Z en déposant un gros mug – vide – et une petite théière à fleurs jaunes, devant moi. C'est une de tes compatriotes.

Je soulève le couvercle et découvre le mélange de feuilles pilées dans l'infuseur cylindrique qui trempe dans l'eau bouillante. De vraies feuilles, pas cet agglomérat en sachet qu'on me sert depuis mon arrivée en pensant me faire plaisir.

Je lève la tête, émerveillée.

— Tu le savais ?

— Qu'elle était anglaise ?

— Non, qu'elle avait ça, ici ?

Z fuit mon regard. Il saisit sa tasse entre deux doigts, comme un gentleman distingué, et trempe ses lèvres dans le café. Il ferme les yeux et grimace, préférant se brûler plutôt que de répondre.

Je le reconnais bien là...

J'ouvre le pilulier – avec le sourire pour une fois.

Les deux comprimés bleus. Les trois gélules ivoire...

Le rituel commence, Z n'en perd pas une miette.

— Seize, compte-t-il à la fin, quand je savoure une première gorgée d'*Earl Grey*.

— On est mercredi. La dose est un peu plus élevée que les autres jours.

— Pourquoi ?

— Parce qu'aux anticalcineurines de base, j'ai ajouté deux antimétabolites. Ils agissent de manière assez similaire sur les lymphocytes T et les anticorps dans le processus antirejet. Mais comme ils sont tous très agressifs, il me faut aussi protéger les autres organes de la machine. (Je pose la main à hauteur de mon estomac.) Alors, voilà les corticoïdes.

J'ouvre l'autre partie du pilulier pour les lui montrer.

— Et ceux-là... (Je désigne un autre compartiment.) Ils sont assimilés à des antibiotiques. Je suis loin de l'Angleterre, il y a peut-être des tas de microbes et de virus que mon corps ne connaît pas.

— Tu vas prendre tous ces médicaments jusqu'à la fin de ta vie ?

— Peut-être pas autant. Ça dépendra de mon corps et de ma tête.

Z me dévisage.

J'ajoute farouchement :

— Maintenant, tu as de bonnes raisons de dire que je ne me définis *que* comme ça.

Il s'abîme dans la contemplation de son verre de jus d'orange ; plein, tandis que le mien est vide.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Grace ? demande-t-il soudain. Comment tu en es arrivée là ?

Je me renfrogne.

— Les règles ont changé ? Ici, on peut parler de nos problèmes ?

Il jette un œil autour de nous. Le conducteur du camion est à la caisse, il discute avec la gérante du relais – l'Anglaise.

— Oui, répond-il après avoir réfléchi.

Je me redresse et n'hésite pas :

— OK. Un jour, une fille tombe malade et doit se faire à l'idée de mourir. Mais quelqu'un d'autre meurt avant elle. Si bien qu'un autre jour, elle se réveille d'un long voyage avec l'horrible impression de ne plus être la même personne. Sauf qu'elle n'a pas le droit d'être malheureuse. Pas le droit de dire qu'elle aurait peut-être bien préféré y rester plutôt que de vivre avec le cœur d'un autre, dans la peau d'un autre, parce que c'est encore plus douloureux que lorsque la vie la quittait.

J'ai parlé sans respirer. Je retombe dans ma chaise, fourbue.

Z me dévisage.

— Tu as déjà sauté en parachute, Grace ?

— Non.

— Tu as déjà volé en planeur ?

Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Je pose mes coudes sur la table, curieuse de savoir où il veut en venir.

— Non ! Mais toi, oui ?

Il plonge une main dans ses cheveux et tire sur les mèches restées coincées entre ses doigts.

— Oui... finit-il par lâcher dans un souffle.

Oh !

Je retiens mon souffle.

— Et... et alors ?

— J'ai longtemps cru que c'était la solution.

— La solution pour quoi ?

— Rendre la vie plus précieuse. Mais ça n'a pas marché...

Je le fixe, encore plus inquiète.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'avais pas compris qu'on n'a droit qu'à une seule chance. Et qu'il ne faut pas la gâcher.

Je recule dans ma chaise. Mes mains tremblent autour du gros mug serré contre ma poitrine. Le thé semblait agir comme un remontant, au début. Là, il me ramène en Angleterre, dans une chambre d'hôpital, quand j'ai appris que j'allais vivre parce quelqu'un venait de mourir. La seconde chance dont je dois être digne. La promesse tacite de vivre que je ne parviens pas à honorer.

Z ne parle plus. Il m'observe reposer la tasse sur la table.

Nous sommes au pied du mur. Il nous y a conduits, doucement mais sûrement, avant de m'y abandonner avec lâcheté.

— Qu'est-ce qu'il faut arrêter, Z ?

— De quoi tu parles ?

— Hier soir, après avoir rendu ton affreux verdict, tu as dit qu'il fallait arrêter. C'est de nous dont tu parlais ? Tu as peur de devenir celui qui rend ma seconde vie plus précieuse ? Que je rende la tienne moins triste ?

Il s'assombrit.

Je continue :

— Pourquoi est-ce que tu es venu ce matin, sinon pour mieux me presser comme un citron une fois que nous serions loin de la ville ? Maintenant, il est trop tard pour que tu me ramènes chez moi... J'en viens à me demander si tu n'es pas sadique.

— Pas sadique, Grace...

— Manipulateur ? Psychotique ? Bipolaire ?

Il agite la tête pour me signifier que non, il n'est pas tout ça non plus.

— Alors qui es-tu, Z ?

Ma voix est montée dans les aigus. Vera se penche par-dessus le comptoir pour nous observer, inquiète.

Je m'en fous, je reprends encore plus fort :

— Qu'est-ce que tu ne veux pas que je sache et qui t'empêche de vivre ?

De m'aimer !

Z se penche en avant et plaque mes avant-bras sur la table. Il me dévisage en guise d'avertissement.

— Commence par te calmer et après, on verra.

— Je suis calme. Très calme, même !

Poum-poum. Poum-poum.

— Non, assène-t-il sévèrement.

— Parle !

Il me relâche et se redresse, l'air courroucé. Nos regards se croisent.

Je tente d'établir des connexions entre ce que je sais, ce qu'il me livre, ce qu'il essaie de me faire comprendre.

— C'est un truc avec le saut en parachute ?

Il se rembrunit.

Bon sang !

— Il y a eu un problème ? je glapis aussitôt. Avec le planeur, alors ?

— Peut-être, dit-il tout bas. Qu'est-ce que ça peut faire de toute façon ? Je suis en vie. Je suis avec toi. Ici, maintenant.

Oui, mais demain ? Ailleurs ?

— Tu dois me le dire, Zeph, j'insiste avec une pointe de désespoir.

Il secoue la tête, les yeux hagards.

— Non. Ça changerait tout, Grace.

Cette fois, c'est moi qui panique...

— Tu avais promis, reprend-il en plongeant son regard bleu lagon dans le mien.

Il a baissé la garde. Il ne dira rien mais il est plus vulnérable que jamais.

Ici. Maintenant.

— Je n'arrive plus à faire comme si je m'en fichais, Zeph.

Parce que je n'arrive plus à m'empêcher de t'aimer.

— Il va pourtant falloir te contenter de ça ! répond-il soudain sèchement.

Je m'écarte de la table, giflée par le ton de sa voix.

OK. Game over.

Tous les voyants lumineux dans ma tête virent au rouge. Je m'empare du pilulier et des clefs de la dépanneuse, posées non loin.

— Il reste du thé, se radoucit-il en désignant la théière.

— Bois-le ! je crache en me levant.

Je suis devenue une tornade quand je dépasse la table et file à l'extérieur pour prendre l'air.

Ça suffit : je ne vais pas supporter un jour de plus de vivre comme ça ! Il devait parler ; maintenant, je dois partir. Je n'implorerais pas, je ne le supplierais pas de m'aimer !

Il fait tellement chaud désormais que je suffoque. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, comme s'il savait qu'il était temps de mettre fin à tout ça.

Wallace, qui a pris mon parti depuis des jours, me rejoint au pied de la dépanneuse. J'ouvre la portière côté conducteur, il en profite pour grimper et s'installer à l'arrière.

Je démarre et fais rugir le moteur.

Plus vite partis, plus vite revenus.

Z sort de la boutique *in extremis* en courant. Une minute de plus et je partais sans lui ! En grimpant dans la cabine, il balance quelque chose sur la banquette arrière, puis il prend la place que j'occupais tout à l'heure, sans un mot. Je ne vois plus ses yeux, cachés derrière sa paire de lunettes de soleil.

J'engage la dépanneuse sur le parking en donnant de violents coups de volant. Le brouillard commence à se dissiper. Au bord de la route, je pile d'un coup, clairvoyante à nouveau. Ma tête bourdonne des derniers mots que Z a prononcés, comme autant de sales insectes qui piquent et démangent.

À droite ? À gauche ?

La fin, inéluctable et raisonnable ? La fuite en avant, passionnée et désespérée ?

La ligne d'arrivée. Celle du départ.

Z m'observe en silence derrière les verres polarisés de ses lunettes. Je croise mon regard perdu qui se reflète à leur surface.

Perdue ? Moi ?

Une décharge d'adrénaline me déchire la poitrine en deux quand j'appuie violemment sur l'accélérateur. Mes dernières inhibitions, mes dernières craintes s'en échappent à torrent.

Z s'accroche à la rampe du tableau de bord quand le véhicule fait une violente embardée sur la langue noire et poussiéreuse.

— Je croyais qu'on rentrait ! gronde-t-il.

Je ne réponds pas, j'accélère.

— Qu'est-ce que tu fous, Grace ?

— Je rends la vie plus précieuse !

J'ai les yeux rivés sur la route, le pied vissé sur la pédale

d'accélérateur. Le paysage rouge défile à toute vitesse sur les côtés. C'est comme si j'étais en enfer, aux côtés du pire démon que la Terre ait jamais porté.

Un démon qui ne cille pas et se contente de m'observer.

La dépanneuse avale des centaines de mètres sans broncher, jusqu'à ce qu'un tourbillon de poussière apparaisse au loin. Je finis par reconnaître le convoi, parti pendant que nous nous disputions. Si je continue à nous mener à cette allure, je vais lui rentrer dedans.

Z se redresse enfin et se débarrasse de ses lunettes en les jetant sur le tableau de bord. Le regard qu'il me lance me foudroie. Il n'est pas effrayé, ou inquiet. Il est... en colère !

Je serre mes poings sur le volant, mes mâchoires se raidissent.

Poum-poum. Poum-poum.

Est-ce qu'il va me dire de ralentir ? Et moi, est-ce que j'ai envie de freiner ?

Dans dix secondes, nous entrerons en collision avec le cul de la première citerne si je ne prends pas une décision.

Et boum !

Je pousse un rugissement en même temps que le moteur quand je déboîte d'un coup sur la droite du monstre. Il klaxonne à plusieurs reprises, surpris par ma manœuvre.

L'horizon réapparaît à perte de vue, mais nous sommes maintenant secoués dans tous les sens. Ma vue se brouille. Je respire mal, comme si les tonnes d'acier lancées à pleine puissance devant nous m'étaient déjà passées dessus. Une nouvelle déflagration d'adrénaline me traverse la poitrine, elle brûle tout à l'intérieur.

— Accélère, crie Z, en frappant le tableau de bord.

Je tiens le volant de toutes mes forces et appuie encore sur la pédale. Je n'arrive pas à croire à ce que je suis en train de faire...

Nous dépassons la première citerne : l'air siffle, la dépanneuse vibre. La poussière cingle le pare-brise.

Au loin, un autre point apparaît à la surface de la route, sur la file de droite.

Là où nous roulons.

— Accélère ! hurle Z qui s'est raidi en même temps que moi.

Je dépasse encore deux remorques dans un grondement effroyable. Il en reste une, en plus de la *locomotive*.

La pression exercée sur ma poitrine est telle que quelque chose

lâche, d'un coup. La couture de ma cicatrice ? Mon nouveau cœur ?

J'inspire, mes doigts se détendent sur le cuir du volant, mais mon poulx ne ralentit pas. J'ai même mal – très *très* mal.

— Vas-y, putain ! s'égosille Z en agrippant le volant avec moi.

Le point au loin s'est transformé en camionnette. Notre équipage est toujours ballotté dans tous les sens. On avance, mais trop lentement à mon goût. Il me semble que ça fait une éternité que j'ai commencé à doubler ce convoi. Onze mois, en réalité !

Enfin, nous dépassons le conducteur dans sa cabine, Z lui lance un regard noir bien que le pauvre homme n'y soit pour rien. Moi, je guette le moment où je vais pouvoir me rabattre.

Maintenant !

Nouvelle embardée à gauche. La camionnette nous croise dans un nuage de feu et un concert de klaxon quelques secondes plus tard. Wallace salue ma performance en aboyant, enfin ! Je ne ralentis pas mais mes épaules se détendent en même temps que j'expire tout l'air que j'ai retenu durant le dernier sprint.

C'est fini.

— Vortex ! je m'exclame dans un souffle.

Z est paralysé. Il ne sourit pas.

Je ravale ma salive avant de reprendre d'une voix cassée :

— On va aller chercher ta putain de bagnole de merde, et tu me ramèneras chez moi. Après, je ne veux plus jamais entendre parler de toi ! Tu as compris ? Tu continueras à te punir, je continuerai à vivre !

Z récupère ses lunettes de soleil sur le tableau de bord et les replace sur son nez, l'air sombre.

— OK. Maintenant, c'est tout droit, répond-il en retombant dans le siège. Et on ne s'arrête plus.

Décontenancée, je lui jette un coup d'œil, et je finis par hocher la tête.

D'accord, on ne s'arrête plus.

23

Grace

La course-poursuite a mis un coup d'arrêt à nos querelles ; les longues heures que nous passons sur la route font retomber la pression.

J'ai mis mon cœur à l'épreuve en le bombardant d'adrénaline, j'ai roulé plus vite que jamais et Z m'a suivie. Et puis nous avons dit ces trucs terribles :

Après, je ne veux plus jamais entendre parler de toi.

Maintenant, c'est tout droit. Et on ne s'arrête plus.

Nous allons donc jouer une nouvelle série de prolongations et continuer à nous faire du mal ; mais avec une *deadline*, histoire de rendre cela encore plus cruel.

Z le prouve lorsqu'il rompt le long silence imposé par les événements :

— Grace, la route !

C'est la seconde fois que je jette un œil à la bande dessinée qu'il tient devant lui.

Ses lunettes de vue bien calées sur le bout de son nez, il lit une histoire de Batman. Comme il a plié la revue en deux, je n'ai pas eu le temps de bien voir la couverture.

— J'ai envie de faire pipi.

Je parviens à lui arracher un grognement.

— Les super-héroïnes ne font pas pipi, Grace !

Et nous sommes de retour...

La climatisation peine à rafraîchir l'habitable du véhicule en proie à la chaleur. J'essuie la sueur qui coule sur mon front du dos de ma

main et cela me donne une autre idée.

— Wallace a soif.

— Ce chien a toujours un problème...

Z se retourne vers l'intéressé qui halète bruyamment depuis une heure.

— D'accord, on s'arrête, soupire-t-il en retombant dans le siège.

Je lui lance un regard courroucé.

— Tu considères Wallace comme une grosse andouille mais il passe quand même avant moi ?

Z referme sa bande dessinée. J'en profite pour la lui arracher des mains et la plaque sur le volant. Lire et conduire en même temps : un super concept sur ces routes d'un ennui mortel.

J'écarquille les yeux en découvrant de quoi il s'agit.

— *Dark Night Returns*. Mince ! Il date...

— ... des années 80, me coupe Z en posant son index sur la couverture. C'est l'édition originale, un collector, ne l'abîme pas.

Je me souviens du numéro sur lequel je suis tombée, la première fois que j'ai pénétré dans son studio : un Superman rétro. Il semble que Z ne parvienne pas à déterminer quel est son héros préféré.

— Batman est arrogant, mais il n'en reste pas moins le plus torturé, le plus humain de ton club, je remarque aussitôt.

— Tellement humain qu'il meurt à la fin, lâche Z en continuant à regarder la route.

Je le dévisage, choquée.

— Et si j'avais eu envie de le lire ?

— Aucune chance, il est aussi question de Superman. (Il tend son index en direction de la route.) Ralentis un peu, on va tourner à gauche sur la prochaine piste.

J'obéis tout en ouvrant le magazine à la première page.

— Comment tu parviens à te repérer aussi facilement, sans carte, ni GPS ?

— J'ai l'habitude. J'ai étudié le parcours avant de partir, tout est là-dedans.

Il frappe sa tête avec son poing, puis il tend le bras pour reprendre son bien, mais je l'ignore et tourne une nouvelle page.

— Je n'ai jamais lu cette histoire, même si j'en ai entendu parler.

Z se moque de moi.

— Tu connais pourtant l'anthologie des Super-Vilains !

— Je te l'ai dit, la première fois : je préfère Robin.

— Tu as dit aussi que tu ne savais plus qui tu étais, ce jour-là...

Je souris, parce que c'était il y a une éternité.

— Ouais, j'ai dit ça.

— C'est là, m'interrompt Z en désignant la ligne rouge perpendiculaire à la route.

Je rétrograde rapidement, puis je m'y engage dans un nuage de poussière.

Nous échangeons nos places quelques minutes plus tard et je me plonge à mon tour dans les aventures de Batman.

Dans cette histoire, Superman est son grand rival ; un Superman aux airs très supérieurs parce qu'il est au service du gouvernement. Finalement, je trouve Batman moins agaçant – parce qu'il est devenu vulnérable ?

Je regarde Z d'un drôle d'air mais il ne remarque rien : il semble perdu dans ses pensées. Je le laisse nous mener vers notre destination, sur cette piste sablonneuse dont la teinte, encore plus rouge qu'auparavant, me fascine.

Deux heures plus tard, nous approchons de ce qu'il a nommé les *Weg Peaks* : un massif montagneux – rouge – qui semble avoir poussé au cœur du désert. J'abandonne ma lecture car le paysage est en train de se transformer : aux étendues de roches, de sable et de buissons très secs, s'ajoute ce qui ressemble à de longs serpents aux teintes grises. Ils sinuent à droite de la piste.

— Penche-toi, suggère Z qui m'a vue, intriguée.

Comme j'hésite, il saisit mon poignet pour me tirer vers lui. Je me retiens à son épaule pour ne pas basculer entièrement sur ses genoux mais il insiste, et je termine à plat ventre sur ses cuisses.

— Qu'est-ce que c'est ? je marmonne en me redressant sur mes coudes.

— Des ruisseaux. Des ruisseaux asséchés.

Je le regarde, étonnée.

— Ici ?

— Ici. Regarde là-bas.

Il montre quelque chose sur la ligne d'horizon. Ça ressemble à un dénivellement, dont la surface tranche radicalement avec le feu qui court sur le sol : c'est blanc, et brillant.

— De la neige ?

Je regrette aussitôt d'avoir proféré cette bêtise.

— Non, c'est un lac salé, explique Z en riant. Et nous sommes presque arrivés.

Le lac est sec, lui aussi. Cela fait dix ans qu'on ne l'a plus vu rempli. Ça n'empêche pas les animaux de s'y aventurer ; nous apercevons un couple de kangourous qui le traverse quand nous le longeons.

— Le voilà ! lance Z en désignant la tache rose qui se distingue sur la rive, une centaine de mètres plus loin.

Nous sommes venus récupérer un van. Un van pourri, sans âge, peint en rose fluo !

Quand nous descendons de la dépanneuse, je suis davantage happée par la beauté du paysage : la lumière est en train de baisser, la plaine se pare de couleurs merveilleuses, chaudes et réconfortantes. Le lac, surtout, étincelle. L'air n'en reste pas moins étouffant mais cela devient supportable dans cet écrin bercé par le silence du désert.

Quand je parviens à m'arracher à la contemplation des lieux, Z a déjà les avant-bras plongés dans le moteur.

— C'est encore pire que ce qu'ils ont cru, annonce-t-il en m'entendant approcher.

— *Ils ?*

— Le couple de touristes que monsieur Bates a ramené à Leigh Creek, cette nuit.

— Ce n'est pas lui qui est tombé en panne !

— Non.

— Je me disais aussi que ce van était vraiment trop rose pour un monsieur Bates... Comment sont-ils parvenus jusqu'à la route ?

— Ils ont marché, et ils ont eu la chance que d'autres touristes se promènent dans le coin en même temps qu'eux. Ensuite, ils sont tombés sur Bates, au *roadhouse* de Vera.

Un *roadhouse*. C'est comme ça qu'on appelle ce genre de relais dans le désert. Je m'en souviendrai.

— Qu'est-ce que fichait Bates chez Vera, en pleine nuit, le jour de la fête nationale ?

— Tu es grincheuse, et en plus tu es curieuse ! s'offusque Z qui peine néanmoins à cacher son sourire.

Ce sourire-là. Assez rare pour que je sois troublée longtemps.

— Comme je suis le meilleur de la région, il a pensé à moi,

reprend-il en auscultant le moteur.

— Tu es aussi le plus serviable, apparemment... Je te signale que tu as perdu deux jours de boulot.

Z tourne la tête.

— Je n'ai rien perdu du tout, Grace.

Son regard déborde à nouveau de non-dits. Il donne l'illusion que Z va enfin parler.

Je me racle la gorge avant de répliquer :

— Bon, quel est le problème ?

— La courroie de distribution a lâché, répond-il en se concentrant à nouveau sur le moteur. Je m'en doutais un peu. Tu vois, ça ?

Il se décale sur le côté pour me montrer. Je pose mes mains sur le bord rouillé du capot. Il les attrape et les plonge dans les entrailles de la voiture. Je touche la ferraille du bout des doigts ; des rainures, des aspérités, mais rien qui m'interpelle.

— Là, la culasse a explosé.

Il déplace ma main à l'intérieur.

— Ça a même plié les soupapes.

Je n'ose pas lui dire que je ne fais aucune différence entre un organe malade et l'autre sain.

— Il va donc falloir tout changer, conclut-il sur un ton docte.

— Personne n'aurait pu les dépanner pour qu'ils repartent aussitôt ?

— Non. Même pas moi.

— Prétentieux !

Z approche son visage près du mien, sous le capot, et esquisse un nouveau sourire : le canaille, cette fois, celui qui me fait fondre.

— Comme si tu l'ignorais, Gracie...

Il me vole un baiser qui me fait trembler des pieds à la tête puis se redresse, avant de repartir en direction de notre véhicule.

Je me remets péniblement de ce guet-apens quand il grimpe dans la dépanneuse.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Il démarre et manœuvre pour placer le plateau en face du van. Il redescend aussi vite, tire les rampes sous la plateforme pour les aligner dans l'axe des roues, puis il va chercher l'extrémité d'un câble en acier dissimulé dans le treuil.

— Le crochet, ici, explique-t-il avant de le fixer à une attache, à

l'avant du van.

— Comme le premier soir, je murmure en l'observant tester la solidité du lien entre les deux véhicules.

Z relève la tête, une mèche retombe sur ses yeux bleu lagon.

— Non. On est passés à la vitesse supérieure, Grace. Tout est bien plus dangereux maintenant.

Nous nous fixons longuement. Je repense à notre envolée sur la route, dans le vortex rugissant. Je repense à mes cris avant ça.

Les liens autour de mes poignets, de mes chevilles se resserrent. Le paradoxe est terrible : je suis plus libre qu'à mon arrivée mais aussi tellement prisonnière du sortilège qu'il m'a jeté.

Combien de temps nous reste-t-il ? Combien d'ouragans allons-nous essuyer avant que l'un de nous parvienne à guérir ?

— Passe une vitesse, serre le frein à main, ordonne-t-il en grimpant sur le plateau. Et j'actionnerai le treuil après.

Il brandit une grosse télécommande et me fait signe de ne pas traîner.

Notre moment de grâce vient de se terminer.

*

Le soleil a décliné très vite durant les minutes où nous avons remorqué le van rose sur le plateau.

— On repart ? je demande quand nous embarquons dans la dépanneuse.

— Pour dormir sur le bas-côté de la route dans quatre cents kilomètres ? Absolument pas ! J'ai une bien meilleure idée...

Une demi-heure plus tard, Z nous arrête au pied des *Weg Peaks*, dont les sommets, effilés, semblent moins élevés que lorsque je contemplais le massif de loin. Je foule le sol, meuble, tandis que Z s'affaire à une dizaine de mètres. Il finit par s'éloigner, au point de disparaître dans les ténèbres qui grignotent la moindre parcelle de lumière depuis quelques minutes.

Peu rassurée, je reste dans le halo des phares de la dépanneuse, Wallace à mes côtés.

Quand il revient, Z a les bras chargés de bois aux formes noueuses. Il les dépose sur le sol et forme un tas harmonieux même s'il n'est pas très volumineux, avec l'assurance d'un gars rompu à ce genre d'exercice.

— Tu as été scout ?

— Pas scout.

Je ne vois pas l'expression de son visage parce qu'il me tourne le dos.

Il repart en direction du véhicule tandis que je frotte mes bras nus avec vigueur pour me réchauffer. Une heure auparavant, nous souffrions de la canicule, et là, il fait frais. Cette météo est dingue ! Comme ce pays...

Z a récupéré son sac à dos et mes affaires. Il verse quelques gouttes d'essence sur le tas de bois, craque une allumette, puis le feu jaillit sauvagement devant nous, avant de s'apaiser au fil des secondes.

— Ce n'est pas dangereux ?

— Moins que les animaux qu'il va éloigner.

Je le dévisage, en proie à la panique.

— Quels animaux ?

— Les pires, lâche-t-il en laissant tomber son sac sur le sol.

Il approche d'un pas.

— Des serpents ? je demande d'une voix blanche.

Il fait signe que non. Les flammes projettent des ombres sur son visage aux traits anguleux.

— Des araignées ?

— Non, Grace.

— Des... kangourous ?

Wallace aboie quand Z bondit sur moi comme un fauve et que nous roulons sur le sol. Ma tête s'enfonce dans la terre sableuse tandis qu'il m'embrasse. Les gros grains chatouillent mon cou et mes épaules.

— Tu es aussi rousse que le désert, chuchote Z en dégageant les mèches qui barrent mon visage.

Il caresse mes pommettes de ses pouces et je suis hypnotisée par son regard empli de tendresse.

— Grace la Rouge, reprend-il avec ferveur. Voilà une créature bien plus dangereuse que les serpents ou les araignées.

— Tu dis ça parce que j'ai failli nous tuer en doublant le camion ?

— Pas seulement. Tu as...

Il hésite.

— Tu as aimé faire ça, Grace ?

Est-ce que j'ai aimé faire ça ?

— Je ne sais pas... Au début, je me suis demandé ce que je fichais

là. Après, je suis passée en pilotage automatique et j'ai fini par être surprise de trouver ça grisant. C'était surréaliste, c'était... effrayant.

— C'est à cause de l'adrénaline.

Je récite ma leçon :

— Un neurotransmetteur qui arrive au cœur d'un coup. Son effet diminue après deux minutes. C'est bon, mais c'est bref.

Z ne fait aucun commentaire. Il m'embrasse, encore. Sa langue chaude s'enroule autour de la mienne, je me love contre son corps qui menace de m'écraser.

— À table, Docteur Grace, lance-t-il avant de s'écarter.

Il se relève, puis se dirige vers son sac à dos dans lequel il se met à fouiller.

Z est vraiment la personne la plus lunatique que je connaisse.

Il semble vivant quand il sourit, m'embrasse. Quand il m'apprend la mécanique, me complimente ou m'explique en détail ce qu'il va me faire au lit.

Il survit le reste du temps, écrasé en permanence par ce qu'il ne veut pas révéler.

À cet instant, il semble hésiter. Comme si, loin de son garage, il ne savait plus de quelle manière se comporter. Comme s'il s'était perdu à son tour mais n'éprouvait curieusement aucune détresse parce que nous sommes ensemble.

Pensées d'une fille amoureuse qui se donne soudain le droit d'espérer.

Je m'assieds dans le sable et tends la main vers mon sac. J'ôte mon débardeur taché par le cambouis et je passe une chemise à manches courtes. Je suis en train d'enrouler mes cheveux en chignon dans ma nuque quand Z revient avec une boîte rectangulaire frappée d'une étoile de givre. Il tient une petite bouteille de jus d'orange dans son autre main.

— Tu as préparé un pique-nique ?

Il hausse les épaules.

— Si on veut... C'est juste un peu de crème glacée. Comme celle que tu as goûtée, au restaurant.

Il me tend la bouteille.

— Je ne sais pas si tu en bois aussi avec la dose du soir, explique-t-il. Au cas où, je l'ai prise pour toi, chez Vera.

C'est l'objet qu'il a balancé à l'arrière quand il a embarqué dans la

dépanneuse.

Oh, Z... Mais qui es-tu ?

— Je suis désolé, il n'y avait pas de peluches, plaisante-t-il pour cacher son embarras.

Je m'empare de la bouteille et la cale entre mes pieds.

— Surtout pas de peluches, je bougonne en récupérant mon pilulier dans mon sac. Si tu savais combien on m'en a ramenées, après l'opération... Et même plus tard, au centre de convalescence. La maladie pousse les gens qui t'aiment à t'entourer de douceur.

— Et ce n'est pas ce dont tu avais besoin, Grace ?

— Non.

Z fixe mes doigts qui vont et viennent du pilulier à ma bouche.

— Quand j'étais au centre, je prenais l'air tous les jours pour améliorer mon état général, synthétiser un peu de vitamine D. Les rares fois où le soleil pointait son nez en tout cas... Un matin, je me suis arrêtée devant le présentoir de magazines, dans le hall. Il n'y avait pas beaucoup de choix. Mais elles, elles étaient là.

Z ne m'a jamais dévisagée avec autant d'intérêt, autant de respect. Ses yeux brillent dans la lumière vacillante du feu.

Je continue, stupéfaite d'en être arrivée là :

— Les filles de la team *A-Force* faisaient la gueule sur la couverture. Enfin, Jenna trouvait qu'elles faisaient la gueule quand elle a trouvé ce numéro dans ma valise...

— Elle a aussi trouvé les préservatifs ? me taquine Z en chatouillant mon genou.

— Oh, oui...

Je ricane bêtement et il sourit. Il sourit encore !

Je poursuis :

— Moi, je les ai trouvées géniales. Sexy, fortes et déterminées ! Elles prenaient leur destin en main, armées de pouvoirs qu'elles n'avaient pas toujours choisis. Depuis la greffe, l'air que je respire me brûle les bronches, les battements de mon cœur m'assomment, alors j'ai commencé à m'identifier à elles. J'ai voulu réapprendre à vivre, et pas seulement tenter de survivre. Et cela fonctionne : les super-héros m'inspirent, me donnent parfois des idées, des solutions, même si elles sont à base de super pouvoirs. En attendant de trouver mieux dans la réalité, ces filles restent avec moi.

Je tapote mon sac de la paume. Z a tourné la tête et le contemple

d'un air absent, comme s'il savait ce qu'il contenait, tout au fond. J'ai la gorge serrée en y repensant. J'hésite, je réfléchis encore...

Quand j'avale les deux derniers comprimés, Z me prend le pilulier des mains et le pose avec précaution sur le sable. Il glisse ses mains sous mes aisselles et me soulève pour m'asseoir à califourchon sur ses cuisses.

Boum-boum, boum-boum.

Je suis devenue une sprinteuse hors pair. Pas encore une marathonnienne, mais une de ces coureuses qui donnent tout sur la ligne d'arrivée.

— Tu vas repartir ? demande Z, l'air grave.

Je le dévisage, surprise. Sa question me trouble, efface momentanément tout ce qui m'a blessée la veille.

— Je n'en sais rien...

— Retrouver tes parents, insiste-t-il en s'agitant. Tes amis...

Mes parents inquiets. Mes amis loyaux. Moi, qui ne suis plus moi en Angleterre.

— Je ne suis plus moi, Z.

Son regard bleu parle encore à sa place : lui aussi est inquiet, mais pas parce que je suis fragile.

Et soudain, j'espère vraiment.

— Finalement, toi et moi sommes les deux vrais étrangers de Leigh Creek, répond-il en plaquant une main sur mes reins pour nous rapprocher.

Mes hanches entrent en contact avec son bas-ventre contracté par le mouvement. Je suis envahie par la délicieuse torpeur qui précède ces moments importants entre nous.

Je murmure :

— Nous sommes aussi des étrangers, l'un pour l'autre ?

— Autant que deux fugitifs qui couchent ensemble, réplique-t-il en agrippant ma cuisse d'une main, ma nuque de l'autre.

Je lui lance un regard assassin.

— Seulement coucher ?

Z sourit, l'air canaille ; c'est fini, son air sérieux s'est évaporé.

— On va encore faire l'amour comme ça ? je demande d'une voix moins assurée.

Il m'impressionne toujours un peu – juste ce qu'il faut – quand il joue les mâles dominants, même quand c'est pour se protéger.

Relax, bébé. Tout est sous contrôle. Le mien, évidemment...

Sa main atteint le haut de ma nuque. Z tire sur le chignon pour le défaire puis plonge ses doigts sous la racine de mes cheveux. Il les enroule autour de sa paume avant de les tendre comme une corde.

Mon menton se soulève et nous nous affrontons du regard.

Ses yeux brillent bien trop fort pour qu'il s'agisse seulement de sexe. Il s'est inquiété de savoir si j'allais partir et j'ai trébuché ; je vais encore tomber dans ses bras, incapable de mettre à exécution les menaces que j'ai lancées sur la route.

Ce n'est pas fini. Ce n'est jamais fini.

Aucun de nous n'est capable d'arrêter.

— Tu auras le droit de faire du bruit, Grace, murmure-t-il d'une voix éraillée. Avec le feu, on aura encore plus de chance d'éloigner les bêtes dangereuses.

— Je n'en vois qu'une pour le moment.

— Wallace n'est pas dangereux. Juste...

— ... timide, je sais. Et toi, Zeph, qu'est-ce que tu es ?

Je n'abandonnerai pas. Jamais. Il le sait et sourit tristement avant de replacer derrière mon oreille les mèches qui s'échappent de mon chignon trop lâche.

— Un mec foutu qui a rencontré une fille abîmée et qui aurait aimé avoir un bon coup de crayon pour dessiner ses aventures avant qu'elle ne lui échappe, se défile-t-il à nouveau. Grace la Rouge ! Je vois déjà ton corps moulé dans une super combinaison de la même couleur que le désert sur la couverture.

Il se redresse et pose ses mains sur mes joues. Il les fait glisser autour de mon cou, puis sur mes épaules. Je retiens mon souffle.

Quand il arrive à mes seins, qu'il caresse avant de descendre plus bas, jusqu'à ma taille, il affiche un air féroce, mais ça ne prend plus. Pas deux fois, en deux minutes.

Je n'ai plus peur de lui. Je grappille ces moments heureux en peinant de plus en plus à m'en contenter. Et là, je risque de tout foutre en l'air.

Ma voix tremble quand j'ose enfin parler :

— J'ai quelque chose pour toi.

Z est étonné.

— Un cadeau ?

— Non.

Il a perçu mon trouble. Il fronce les sourcils et s'assied sur ses talons pour ne pas m'écraser.

Je désigne mon sac de la tête. Z s'écarte d'un bond et reste à bonne distance quand je me dépêche de l'ouvrir avant de changer d'avis.

Le carton de la boîte me brûle les doigts quand je l'agrippe. Je la lui tends sans un mot.

Il inspire profondément, son regard qui pétillait quand il me tenait dans ses bras se voile ; il la reconnaît immédiatement.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

Je balbutie :

— Charlie me l'a donnée, hier matin, quand on préparait la fête. Et puis le soir, on s'est disputés, toi et moi...

— Et ce matin ? demande-t-il en me l'arrachant des mains.

— Ce matin, tu m'as prise au dépourvu en débarquant chez nous ! je proteste au moment où il me tourne le dos.

Il avance vers le feu, le colis sous son bras. Pour le jeter dans les flammes ?

Je marche derrière lui et parviens à sa hauteur quand il s'arrête tout près du brasier.

— Pourquoi est-ce qu'Angus n'en a pas voulu ?

Z n'est plus l'homme passionné, insouciant, qui m'expliquait tout à l'heure – et à sa manière – que j'étais spéciale à ses yeux.

Il avance son bras, et le colis au-dessus du feu.

— S'il te plaît, Zeph !

Il tourne la tête et me dévisage longuement, les mâchoires serrées, le visage fermé.

Puis il se rétracte et tire violemment sur une extrémité du carton qui se déchire dans un bruit sourd.

Le colis contient deux bandes dessinées, et un morceau de papier plié en deux que Zeph se dépêche de froisser et de jeter dans le feu, avec l'emballage.

Une flamme monte et me lèche le poignet.

— Ta curiosité est satisfaite ? crache-t-il en se tournant vers moi.

Les *comics* heurtent mon ventre. Sur la couverture, Robin, devenu *Nightwing*, nous fusille des yeux sous son masque.

Au moment où je saisis le coin des deux revues, Z les ramène à lui avec violence et les jette dans le feu avec le reste du colis. Les pages se cornent, se tordent, avant de noircir et de tomber en lambeaux.

— Ne fais plus jamais ça, Grace ! tonne Z en assistant à l'agonie du héros.

— Garder du courrier parce que je crains que tu réagisses mal ? Poser des questions ?

Il secoue la tête.

Le craquement du feu trouble l'horrible silence qui s'abat sur nous. Z lève la tête pour regarder le ciel plein d'étoiles, puis il se retourne et s'éloigne à grandes enjambées, loin de notre campement de fortune, vers les ténèbres.

Je me relève et pars à sa poursuite, mais il accélère.

— Va te faire foutre, Grace ! hurle-t-il en courant. Laisse-moi oublier ! Laisse-moi... Laisse-moi tomber !

Je pile net et regarde s'éloigner la grande silhouette avant qu'elle disparaisse dans le noir.

Oublier quoi, merde ?!

Les ombres se referment sur moi. Je fixe Robin carbonisé dans les flammes, puis la glacière restée dans le sable à quelques mètres. L'homme qui ne peut plus se passer de moi, et n'arrive pas à l'admettre, ne m'aurait jamais abandonnée dans le désert. Mais Z a cessé d'être ce gars-là à la seconde où il a vu le paquet. J'ai arrêté d'espérer au même moment ; je l'ai encore perdu, peut-être pour la dernière fois.

Zepheniah n'a pas encore fini de tomber.

Wallace me rejoint. Il s'assied à mes pieds et presse sa truffe fraîche contre mes jambes.

Qu'est-ce que je suis censée faire, maintenant ?

Je pourrais courir me réfugier dans la dépanneuse, mais il faudrait traverser cette zone désormais plongée dans le noir. Je me raidis en songeant à ces millions de bêtes tapies sous le sable ; les rampantes, les venimeuses. Quant à celles qui ont des crocs et des griffes...

Je m'accroupis près de nos deux sacs à dos ouverts près du feu et fouille frénétiquement à l'intérieur de celui de Z, plus gonflé que le mien. Il contient un grand sac de couchage en toile parachute compressé à l'extrême : il avait donc prévu de dormir à la belle étoile...

Je le déplie et me glisse vite à l'intérieur.

Me protéger, maintenant. Réfléchir, après.

Wallace se pelotonne contre moi, et je plonge ma main dans sa

fourrure. Je sursaute quand le hululement d'un oiseau de nuit s'élève dans la montagne. Le chien-loup lève aussitôt la truffe, puis il se recouche près du feu qui crépite, la tête posée entre ses pattes, les oreilles dressées. Je tremble, pétrifiée par le chagrin plutôt que par le froid.

Je suis brisée. Je suis désespérée. Et maintenant je crève de trouille ; les spasmes deviennent plus violents lorsque je réalise que la nuit va être interminable – si j'y survis...

Z avait un plan A, je n'ai pas de plan B.

Poum-poum. Poum-poum.

Je n'ai aucun pouvoir. Je ne suis que Grace. Et la réalité m'écrase à nouveau.

24

Z

22 ans

Long Beach – Californie

Le planeur prend de la vitesse sur la piste tandis que l'avion qui le tracte accélère.

Accélère, accélère...

Mais pas mon poulx, pas mon cœur. Rien.

La plaine ocre défile à toute vitesse, la carlingue s'ébroue un peu et on décolle.

Rien.

J'ai volé l'année dernière, et je me souviens de la sensation de mon estomac qui a migré dans ma gorge, de mes bras qui ont ramolli comme du marshmallow. De trucs comme ça. Sans parler du bourdonnement dans mes oreilles quand le pilote de l'avion, pensant avoir affaire à des bleus, a grimpé trop vite dans le ciel pour nous filer la frousse.

Mauvaise pioche, mec. Si tu pouvais cambrer le nez de ton appareil encore plus fort...

— Haggis, je te laisse décider de l'endroit où on plonge.

J'attends qu'Angus me réponde.

Il y a un problème avec la radio ? Je tripote le micro devant ma bouche, puis le récepteur.

— Haggis, tu m'entends ?

Je tourne un bouton. Un long sifflement aigu me perce les

tympan.

— Oui, je t'entends, bordel ! Qu'est-ce que tu fous ?

— Je t'ai posé une question.

— Je m'en tape, Z. Tu fais ce que tu veux.

Je fais ce que je veux.

— Je croyais que l'affaire était réglée, mec. Je croyais qu'on profitait de ce moment.

— Et qu'on laissait toute cette merde au sol ? Tu te prends pour un pilote de chasse, Z ?

— Non ! Mais tu viens de me donner une super idée de reconversion. Je suis pas trop vieux pour ça ?

Angus ne répond pas. Le planeur bascule d'une aile sur l'autre, alors je tiens plus fort le manche pour qu'il ne décroche pas. C'est facile. Tout le contraire de ce qui se passe avec Blake, et qu'Angus est en train de me faire payer.

Angus qui a cru que je me fichais d'elle.

— On devrait s'inscrire aux sélections quand on rentrera. Non ? Toi et moi, Haggis.

— Toi et moi... ricane Haggis dans le casque de la radio. Propose-le à Blake aussi, non ?

Sa voix est pleine de rancœur.

— Non, elle n'a jamais aimé voler.

— Elle n'aimait pas rouler non plus, réplique-t-il.

— Tu sais que c'est faux.

Ça n'a pas marché entre nous, mais ça ne m'empêche pas de la défendre. C'est juste que l'amour ne se commande pas. Ou alors l'amour est comme l'adrénaline ; on s'y shoote tellement qu'on ne ressent plus rien quand on en est trop gonflé. Seulement, il n'existe pas trente mille façons d'aimer, alors on fait comment, après ?

— Elle n'aimait pas sauter non plus ! continue Angus. Elle voulait juste que tu la sautes !

— Hé, sois poli, Haggis !

Mais Angus continue, encore plus en colère que quand on s'est engueulés avant d'embarquer.

— Elle n'aimait que toi, Z ! Elle te suivait parce qu'elle t'aimait ! Et qu'elle t'aime encore !

— Tu la vois avec nous, là ? Non ! C'est un truc de potes !

— J'en sais rien... grommelle-t-il.

— Tu es mon ami, Angus ! Avant elle ! Je suis désolé de le dire mais c'est la vérité !

— Tu avais promis que tu ne la toucherais pas !

— Non...

Ça y est, on est dans les nuages. Ils sont gros et gris. Épais, et pas duveteux comme ceux que nous avons déjà traversés.

— Quand vous voulez, les gars ! nous interrompt le pilote du remorqueur.

— Votre rupture, c'est définitif ? demande Angus qui semble l'ignorer.

Je ne lui mentirai jamais. Comme je n'ai jamais voulu mentir à Blake.

— Ouais, ça l'est.

Le planeur plonge violemment. Un truc palpite dans ma gorge. Pas très fort. Pas longtemps.

— Alors je veux que tu fasses en sorte de la tenir éloignée de tes conneries, tonne Angus quand l'avion se redresse.

Maintenant, on plane en silence. D'habitude, c'est relaxant ; là, c'est oppressant.

— Ce sont les tiennes aussi !

— Mais tu la connais : elle ne va rien lâcher ! Elle va continuer de vouloir t'impressionner pour te reconquérir !

— Blake et moi sommes adultes et...

— Des adultes, ricane-t-il avant de faire pencher le planeur sur le côté.

Cette fois, je tiens le manche. On fera des tonneaux quand on aura fini de s'expliquer. Les pilotes ont raison : on n'emmène rien dans le ciel, parce que l'altitude fait enfler tous nos états d'âme : la colère d'Angus, l'amour de Blake...

Et moi, je ressens quoi, là ? À part la frustration de ne plus rien éprouver, justement.

Angus force sur le manche pour que le planeur décroche. Cette histoire le rend malade depuis le début ; d'un coup, j'ai peur qu'il ne soit devenu dingue, alors je tiens bon.

— OK, je vais le faire. Elle ne fera plus ces trucs avec nous.

Je mens parce que j'ai la trouille ; Angus est si en colère que je crains qu'il ne soit capable du pire. Son cœur se fissure chaque fois que sa sœur prend les risques auxquels il n'aurait jamais pensé sans

moi.

Toute cette merde n'a jamais été un délire entre potes, un jeu de gosses : c'est devenu notre oxygène. Un affrontement permanent contre la mort, un combat censé rendre la vie fragile. Sauf que c'est un leurre. Comme l'amour qui a foutu un bordel sans nom en nous éloignant les uns des autres, si bien qu'il ne nous reste plus grand-chose pour nous consoler. Plus rien à respirer ensemble.

Angus le sait depuis le début. Il me met en garde depuis le début.

Mais il me suit depuis le début aussi.

Il avait raison mais c'est trop tard.

La tension dans le manche se relâche d'un coup : j'ai les commandes !

Mais pas longtemps...

— Plus jamais ! hurle mon *frère* en nous faisant plonger dans le vide.

Là, à cette seconde, je ne ressens vraiment plus rien dans ma poitrine.

Le vide. Le silence.

25

Grace

Cardiomyopathie dilatée.

J'ai su tout de suite de quoi il s'agissait quand le verdict est tombé. Moi qui avais mis mes essoufflements et ma fatigue chronique sur le compte de la cadence imposée par mes études de médecine. Un comble...

On se croit immortel à vingt ans. On se dit que ça n'arrive qu'aux autres, encore plus quand on a le nez collé sur un microscope.

Et puis c'est la chute, vertigineuse.

Dans un premier temps, on m'a ordonné de lever le pied, et j'ai obéi. Mais mon corps a profité de ce répit pour me détruire davantage. Trois mois plus tard, j'étais inscrite sur la longue liste des donneurs d'organes, mention urgence absolue. Je mourais jour après jour, devant le regard désespéré de ma famille impuissante.

Trois jours après mon réveil, j'ai bu le premier thé de ma nouvelle vie et c'est à cet instant-là que j'ai compris que plus rien n'allait être pareil. L'ancienne Grace était partie avec son cœur mort sous le bras. La nouvelle était une sombre inconnue, qui détestait les infusions à la rose ; celles qui l'avaient tant réconfortée, jadis.

J'étais assaillie, agressée par un tas de nouveaux stimuli, à commencer par les odeurs de l'hôpital qui semblaient toutes différentes : la Bétadine, les compresses fraîchement sorties de leur emballage, le fumet des repas distribués dans les chambres...

Mais il n'y en a qu'une qui me faisait grimacer exactement de la même façon avant l'opération ; prégnante, permanente.

Une seule. Celle qui me tire de l'ersatz de sommeil dans lequel

j'aurais rêvé de sombrer après l'abandon de Z.

« Il y a du sang quelque part ! », je pense quand j'ouvre les yeux, le corps recroquevillé contre celui de Wallace. Le soleil n'est pas tout à fait levé, il nimbe le ciel de longues traînées roses et orange pâle. Ce serait envoûtant s'il n'y avait pas cette odeur de rouille qui me prend à la gorge, par-dessus celle du feu et de la terre. Elle est si obsédante que j'oublie presque mon horrible mal de tête, conséquence de cette nuit hachée par les bruits effrayants du désert, les ombres autour du feu, les rugissements dans la montagne. Je n'en reviens pas d'être toujours en vie après avoir imaginé d'innombrables scénarios catastrophes.

Je me redresse sur les mains en réprimant un vertige. Mon corps est perclus de courbatures tant j'ai tremblé et sursauté ces dernières heures. Mes cheveux sont emmêlés et pleins de sable. Wallace, qui s'éveille en même temps que moi, m'abandonne aussitôt. Je me retourne pour le suivre des yeux, et je sursaute.

Z est revenu ! Il est assis dans le sable, devant les braises du feu, la tête rentrée dans les épaules, les genoux sur sa poitrine.

Prostré.

Le premier choc passé, je remarque enfin dans quel état il se trouve. Après l'avoir senti, je repère le sang : il macule ses mains écorchées, de la jointure de ses phalanges à ses poignets. Son jean est déchiré aux genoux, son visage est sale.

Son regard est vide.

Je me lève aussitôt, manquant de retomber sur le sol, et je me précipite vers lui.

— Zeph !

Il ne réagit pas et s'abîme dans la contemplation de ce qu'il reste du feu.

Je m'accroupis près de lui. Mon estomac se contracte violemment quand je découvre les blessures, profondes.

— Je ne vole pas, Gracie, murmure-t-il d'une voix éraillée.

Qu'est-ce qu'il a fichu ?

Je ravale ma salive, étrangle mon affolement, et soulève son poignet pour examiner les lésions de sa peau. C'est très éraflé, mais pas de manière régulière ; j'en déduis qu'il ne s'est pas mutilé avec application.

Une sensation de vide m'envahit, vite chassée par un sursaut

d'instinct : Grace, l'apprenti médecin, n'est pas morte.

Je me précipite vers la dépanneuse et entreprends de fouiller la boîte à gants, les tiroirs sous les sièges. Enfin, je déniche ce qui ressemble à une trousse à pharmacie, dans un vide-poches à l'arrière.

De retour vers le blessé qui n'a pas bougé d'un pouce, j'imbibe les compresses de désinfectant avec l'efficacité d'un professionnel mais l'âme d'une fille amoureuse et angoissée.

Z ne résiste pas quand je reprends sa main avec délicatesse. Il m'observe tamponner les multiples égratignures, puis essuyer le sang.

— Comment tu as fait ça, Zeph ?

Il ne répond pas, mais il fixe le pied de la montagne, au loin.

— Je ne vole pas, répète-t-il avec le même regret désespéré.

Ses joues sont sales. De la poussière est collée sur sa peau, mais pas partout : de longues traînées ocre partent du coin de ses yeux et rejoignent ses mâchoires. Soudain, je comprends : il a escaladé la roche, à mains nues. Il a saigné, il a pleuré. Maintenant, il répète ce refrain lancinant.

Je ne retiens pas mes larmes face à l'évidence : Z est grand, fort, et cynique, mais il est aussi brisé par quelque chose de terrible. Quelque chose qu'il partage avec Angus et qu'il veut oublier.

— Je ne vole pas, Grace...

Il se redresse sur ses genoux et contemple ses mains abîmées qui saignent encore un peu.

— Tu ne voles pas mais tu fais des tas d'autres choses, je le rassure en emprisonnant ses poignets.

Mes larmes tombent sur ses plaies. Z frissonne parce qu'elles ont dû le brûler. Il ose enfin me regarder : quelle douleur, mais quelle violence aussi dans ses yeux de chat si bleus.

— Jure-moi que tu ne feras plus jamais ça, murmure-t-il.

— De quoi tu parles ?

— Ne t'amuse plus à défier la mort, de près ou de loin, comme hier. L'adrénaline, c'est comme l'amour. Quand on en abuse, ça devient surfait, ça devient dangereux. Ça devient effroyable. Et cruel, et irréparable. Et...

Sa voix est si basse que je n'entends pas la suite.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je le sais, c'est tout ! s'écrie-t-il.

Je resserre ma prise autour de ses poignets.

— Tu ne veux plus de l'amour, Zeph ?

Il secoue la tête en grimaçant, les traits de son visage sont tellement tendus que j'ai l'impression qu'il contient encore des larmes.

— Non, et c'est... c'est revenu, chuchote-t-il comme s'il le regrettait.

C'est revenu. Pour moi ?

— C'est revenu plus fort, et j'ai mal, reprend-il en me regardant à nouveau.

Je ne savais pas qu'il était possible d'être heureuse et dévastée, en même temps.

— Les plaies sont à vif, je réponds en soulevant ses mains devant mon visage.

— Pardon, Grace...

Sa voix est étrangement douce.

— Ne t'inquiète pas, Wallace a veillé sur moi.

— Pardon, Grace...

Je pose ses mains sur mes joues, son corps semble se remettre en marche à ce moment-là parce qu'il m'embrasse, très précautionneusement. Ses lèvres ont le goût de sel, mais surtout de sang. Sa langue aussi.

Je finis par l'arracher de ma bouche et je le tire contre moi. Il souffre dedans, dehors, et je voudrais tellement pouvoir le guérir. Les bras enroulés de toutes mes forces autour de son grand corps, je le serre fort. Mon cœur qui tambourine appelle le sien, tout près.

— Si je pouvais vivre, Grace...

J'ai l'oreille collée sur son torse, sa voix résonne partout en lui.

— Tu n'es pas mort !

Je pose ma main sur son cœur pour m'en assurer.

Boum-boum. Boum-boum.

— Tu sais comme moi que ça ne veut rien dire, ricane-t-il.

Je place sa paume au-dessus de mon sein, là où je regorge de vie.

— Écoute le mien, il a tendance à déborder de beaucoup de choses depuis que je suis avec toi.

Et plus encore. Tellement *tellement* plus...

Z me regarde avec autant d'adoration que de tristesse.

— Parce que dans cette histoire, tu es la super-héroïne courageuse. Moi, je suis le mec bousillé, fini. J'ai eu ma chance, Grace. Et la chance finit toujours par tourner.

— Ce n'est pas vrai ! Ou alors tu te trompes d'histoire ! je m'écrie dans l'espoir de le convaincre.

— Aucune ne répare ce qui a été brisé pour toujours.

— Si.

Il ne me demande pas de précision. Je la lui donne quand même, tout bas.

— Une histoire d'amour...

— ... qui se terminera quand tu repartiras, souffle Z avant de m'embrasser avec violence.

Ça devait être le moment où il m'aurait demandé de rester. Le moment où on aurait trouvé ça complètement dingue et irréfléchi.

J'aurais dit oui quand même. J'aurais plongé quand même.

À cette seconde, j'ai envie de lui, encore plus que toutes les autres fois, parce que le temps est compté, parce que depuis qu'il taille directement dans ma chair, je suis devenue masochiste en même temps qu'amoureuse.

Ses lèvres me dévorent, je le pousse pour qu'il tombe sur le dos.

— Qui est Angus ? je demande en me redressant sur mes mains.

Mes cheveux roux lui tombent dans la figure mais il ne les écarte pas. Il dessine du bout de l'index le contour de mes lèvres, puis trace une ligne qui va de mon menton à ma gorge. Il s'arrête là où naît la cicatrice.

— C'était Robin, chuchote-t-il en regardant son doigt. C'était le Robin de Batman.

— C'était ?

Il me regarde enfin. Dans ses yeux bleus gonflés de larmes serpentent de fins filaments rouges.

— Je l'ai tué, poursuit-il d'une voix d'outre-tombe. Je les ai tués tous les deux.

— Non...

Ça ne peut pas être vrai ! Pas de cette manière, en tout cas ! Z ne serait pas devant moi, aussi abîmé, mais entre les murs d'une cellule de prison.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Z ?

Il tourne la tête, enfonce sa joue dans le sable. Je vais encore le perdre.

J'emprisonne son visage entre mes paumes et l'oblige à me regarder.

— Je ne suis pas un meurtrier, Grace. Mais je suis très dangereux. Pour moi, pour les autres. Pour toi !

Je tremble sous le coup de la stupeur. J'ai les os glacés d'effroi, les dents qui claquent.

— Je nous ai tous tués, répète Z en fermant les yeux.

Je rassemble tout l'espoir et le courage qu'il me reste et pose à nouveau sa paume sur mon cœur. Mes doigts sont serrés autour de son poignet.

Poum-poum. Poum-poum.

« Mais moi, tu m'as ramenée à la vie. Je respire parce que j'aime. Je t'aime. Toi. »

C'est ce que je voudrais dire une fois pour toutes mais les mots restent coincés dans ma gorge.

— Je sais, murmure-t-il en approchant. Je sais, et je suis désolé...

Nos lèvres se retrouvent, Z tire sur le bouton de mon short, moi sur ceux de son jean plein de poussière. Les yeux hantés, il me soulève pour le faire passer sans ménagement par-dessus mes fesses, puis le long de mes jambes. Je suis nue sous la taille quand il me replace sur lui. Je m'agrippe à ses épaules lorsqu'il me pénètre lentement. Mon soupir ressemble à un sanglot.

Quand il est bien niché en moi, les doigts enfoncés dans la chair de mes hanches, il donne un coup de reins, puis un autre, et encore un autre, pour me pousser définitivement au bord de la falaise.

Z se laisse tomber dans le sable et nos mains se joignent au-dessus de nos corps qui se heurtent avec frénésie. Les plaies que j'ai soignées se rouvrent. Le sang coule entre nos doigts emmêlés et je geins, les genoux dans la terre.

Z s'enfonce au plus profond de moi mais ce n'est pas assez. Ce ne sera jamais assez. Je ne suis pas amoureuse. Je suis malade de lui, et ce n'est pas une transplantation qui me sauvera cette fois.

La vague de désir monte, me submerge. Piétinant la douleur, les non-dits, le sang, nous avançons au-dessus du précipice. Je tiens nos mains serrées pour que nous décollions ensemble – pour que Z vole en même temps que moi.

— Grace, Grace... répète-t-il comme une douce litanie.

C'est alors que je jouis. Mes mains parcourues de fourmillements se crispent, Z les relâche et s'agrippe à ma chemise en fermant les yeux. Je me cambre vers le ciel, blessée mais libre.

Le coton craque.

Le lien se rompt.

Et Z retombe sur le sol, paumes contre terre.

Fini. Bousillé.

26

Grace

La vue du van rose fluo étincelant sous le feu des rayons du soleil levant ne me rend pas le sourire quand nous nous rhabillons.

Wallace réapparaît pendant que Z dissémine les débris du feu éteint. Il lèche les mains de son maître en gémissant et ne le quitte plus d'une semelle jusqu'à ce que nous finissions de ramasser nos affaires.

Nous reprenons la route dans un silence absolu.

Les premières lueurs de l'aube deviennent une flamboyante clarté. Elle nous éblouit durant des heures. Elle nous nargue sur des centaines de miles. Difficile de croire que la nuit sera si fraîche dans quelques heures – et pourtant...

Le paysage se délave ; du rouge, les plaines et les canyons virent à l'orangé. Les buissons et les arbres se font plus denses, et plus nombreux. Cela devrait nous ranimer un peu, mais nous sombrons davantage ; nous sommes restés au pied de la montagne, Z et moi.

À la fin de la matinée, nous décidons de faire une pause. Z parle d'une oasis, et pendant quelques secondes, je m'attends à découvrir un point d'eau et des palmiers.

En réalité, il s'agit d'un coin d'ombre situé à une dizaine de mètres de la route. Un bosquet composé de trois énormes eucalyptus posés au milieu de la plaine. Je suis à nouveau impressionnée que Z sache précisément où nous nous trouvons sans consulter ni carte ni GPS.

Je descends, curieuse, tandis qu'il reste dans la dépanneuse garée sur le bas-côté. Le dos tourné au pare-brise, il cherche quelque chose à l'arrière.

Je m'éloigne avec Wallace qui a préféré me suivre, et nous gagnons l'ombre, si rare à cette heure, et en ces lieux. Il n'y fait pas frais pour autant ; il n'y a pas une once d'oxygène et ce n'est pas la brise en train de se lever qui améliore la situation. Cuisante, elle cingle mes joues, pique mes yeux déjà fragilisés par la lumière et les larmes.

Wallace se couche à mes pieds, il souffre encore plus que nous de la chaleur. Je crois même qu'il est fâché que nous soyons si silencieux, si malheureux. Je remplis sa petite écuelle d'eau puis l'observe laper son contenu en quelques secondes.

Encore ! implorent ses yeux intelligents quand il termine.

Z nous rejoint après la troisième tournée. Il boit à la bouteille que je lui tends puis s'assied en tailleur dans la terre, tenant une étoile en plastique turquoise au creux de sa paume.

— Ta chemise, Grace, ordonne-t-il en levant les yeux.

Ils sont injectés de sang ; Z n'a vraiment pas beaucoup dormi cette nuit. Je prendrai le volant quand nous repartirons.

— Ma chemise ? Pour quoi faire ?

Z fixe les deux coutures sur mes hanches ; celles sur lesquelles il a tiré quand nous nous sommes affrontés dans le sable, celles qui ont commencé de craquer quand je me suis envolée.

Il ouvre sa main et presse l'étoile, qui s'ouvre. C'est une petite boîte qui contient du matériel de couture : des aiguilles et quelques écheveaux de fils de toutes les couleurs.

Cet homme ne cessera jamais de me surprendre.

Je fais passer la chemise par-dessus ma tête, sans la déboutonner. Z se lève et me l'arrache presque des mains avant de se rasseoir.

Il choisit du fil bleu indigo, de la couleur du vêtement, et du ciel. Les lèvres pincées, les yeux rivés sur son ouvrage, il s'y prend à deux fois pour l'enfiler dans le chas de l'aiguille de ses mains tremblantes avant de piquer le tissu à l'endroit où il s'est déchiré.

La brise caresse mon dos nu et je frissonne en fixant les doigts meurtris de Z qui dansent dessus, dessous les coutures. D'un geste rapide et précis.

Je suis cette fille en soutien-gorge, pétrifiée devant ce titan aux mains égratignées devenu une couturière. Les minutes semblent être des heures, suspendues dans l'air étouffant. Un grondement finit par déchirer le voile derrière lequel nous nous dissimulons à nouveau.

Nous tournons en même temps la tête vers la route. Le convoi ne tarde pas à apparaître. J'imagine la dépanneuse s'ébranler lorsqu'il arrive à sa hauteur dans un nuage de poussière. Si j'étais restée sur le bord de la route, je n'aurais pas eu peur, cette fois.

— Tu sais coudre, je murmure quand la nature reprend le monopole de la parole.

Z hoche la tête.

— Ma mère a pensé que ça pouvait servir.

— Qu'est-ce que tu sais faire encore, et dont tu ne parleras jamais à moins d'être dans l'absolue nécessité d'utiliser tes pouvoirs ?

Z esquisse un sourire triste.

— Je ne peux pas te le dire, Grace. Ça fait deux ans que j'essaie de devenir quelqu'un d'autre. Deux ans que j'y parviens. Et...

Il lève les yeux, une seconde, avant de reprendre sa tâche.

— ... et te voilà.

— Je donnerais tout pour connaître Zepheniah Hart. Celui de Sydney.

Il a sursauté quand j'ai prononcé son nom en entier.

— Ça n'arrivera pas. Je ne peux pas continuer comme ça. Tu ne peux pas continuer de me changer. Parce que qu'est-ce que je deviendrai quand tu partiras ? Quand tu seras guérie ?

Je suis sans voix, sans repartie.

— Tu as suffisamment fichu la merde, poursuit-il en secouant la tête.

— Tu es cruel, je chuchote, la gorge serrée. Et injuste !

Z s'assombrit davantage.

— Oui. Parce que la vie l'est aussi, cruelle. Elle donne, elle reprend, mais ne rend jamais. Jamais, Grace. Et tout ça parfois au nom de l'amour.

L'amour dont il ne veut pas. Dont il ne veut plus.

— C'est à cause du... du planeur ? je tente à nouveau.

— Non, mais nous sommes tombés quand même, répond-il d'une voix plus douce que d'ordinaire.

Il porte le fil à sa bouche, le coince entre ses dents et tire d'un coup sec pour le casser. Il procède de la même manière de l'autre côté.

— Nous nous tournons le dos depuis le début, Grace. Tu avais besoin d'aide, et j'ai besoin d'oublier. Tu dois continuer à respirer, à renaître, moi à survivre. Ce ne serait pas juste de te plonger à nouveau

dans les ténèbres.

— Je n'ai pas peur de toi, Z. Je n'ai pas pitié de toi non plus. Pas du tout. Et je suis plus forte que tu le crois.

Il esquisse un minuscule sourire en se souvenant des mots qu'il a prononcés. Ces mots qui m'ont guérie.

— Je n'en doute plus désormais, murmure-t-il.

La seconde d'après, Z s'emmure à nouveau dans sa prison, il s'enferme dans le silence. De nouvelles larmes coulent sur mes joues tandis que je le regarde réparer ma chemise avec précaution.

Wallace s'est assis entre nous. Il nous observe l'un après l'autre, paraissant se tenir prêt à nous séparer au cas où nous nous ferions du mal. Mais ça n'arrivera pas ; je n'ai plus aucune arme à portée de main, juste mon cœur qui bat pour son maître.

— Et lui, est-ce qu'il est né à Sydney ? je demande en le désignant de la tête pour me ressaisir.

— Non, à Melbourne, répond Z en avançant la main pour caresser sa tête. Mes parents me l'ont offert pour mes quatorze ans.

Wallace grogne ; il trouve bizarre que son maître se montre affectueux avec lui.

— Ils tenaient à ce qu'il m'accompagne quand... (Z hésite, puis soupire.) Quand on partait à l'aventure. La première fois, il est resté caché sous la toile de tente. Mais la seconde, il a fait fuir un serpent.

On. Angus et lui.

J'approuve :

— C'est un bon chien qui n'est pas si peureux que ça. Il a veillé sur moi toute la nuit. J'aurais été encore plus terrorisée sans lui.

— Je sais.

Z se relève avec la souplesse d'un félin. Il abandonne son matériel par terre et avance jusqu'à moi. Nous nous touchons presque. Mon corps se souvient de la douloureuse étreinte de l'aurore. Mon cœur pleure à nouveau.

— Les bras en l'air, Grace, commande Z d'une voix douce.

J'obéis, plus fragile que jamais.

Z passe les manches de ma chemise autour de mes poignets, puis le col autour de ma tête. Il la fait glisser sur mes côtes en les effleurant du bout de ses doigts meurtris. Je le laisse continuer, avec l'horrible impression que c'est peut-être la dernière fois qu'il me touche.

— Quand je serai partie, il sera là.

Z fronce les sourcils en posant l'index sur ma cicatrice.

— Qui ?

— Wallace. Il restera.

Il hoche la tête avant de caresser ma gorge, ma mâchoire.

Mes lèvres, mon nez.

Il suit la ligne d'un sourcil, dérive sur ma tempe, plisse ses yeux en amande puis s'écarte brusquement.

Poum-poum. Poum-poum.

— Il faut repartir, Grace.

Je pose la main sur mon cœur.

— OK... Mais je vais conduire.

Il s'éloigne déjà en direction de la route. Il a oublié l'étoile : son fil et ses aiguilles.

*

Mon portable annonce l'arrivée d'un message au moment où nous dépassons le *roadhouse* de Vera : c'est Jenna. Elle veut savoir où nous sommes.

Z finit de rédiger la réponse que je lui dicte quand son téléphone sonne à son tour. Les gens ont un sixième sens : ils ont su précisément à quel moment nous raccrocherions à la réalité. Adieu doux rêves et belles illusions...

Z décroche. Les premières secondes, il se contente d'écouter son interlocuteur parler.

— Non, non, pas que je sache, répond-il, les sourcils froncés.

Inquiète, je lève le pied mais Z me fait signe d'accélérer.

— J'arrive dans deux heures, continue-t-il en m'indiquant le bas-côté.

Il veut que je m'y gare, après m'avoir demandé de ne pas ralentir ? Je lui obéis quand même puis l'observe hocher la tête les secondes suivantes.

Il tourne la tête vers moi quand il termine la conversation par un « Faites ce que vous pouvez » qui me fait trembler des pieds à la tête. C'est précisément ce que j'ai dit au chirurgien avant qu'on m'endorme. Mais c'était avec le sourire, pour faire croire que tout irait bien, après.

Z ne me torture pas longtemps :

— C'était Victor.

Victor, le fiancé de Charlie ?

— Victor ? Mais pourquoi ?

— Il est pompier.

Devant mon air perplexe, Z explique :

— Ils ont aperçu de la fumée à la sortie de la ville. Victor voulait savoir si je faisais brûler quelque chose au garage.

Il ébouriffe ses cheveux bruns et soupire.

— Merde ! Alors, ça veut dire que...

— Ouais... Je vais conduire, Grace, lance-t-il en ouvrant sa portière.

Nous nous dépêchons d'échanger nos places. La tête baissée, ses mains – abîmées – crispées sur le volant, Z est préoccupé. Il engage la dépanneuse sur la route puis nous roulons vite – autant que le permet le véhicule transportant le Van en panne.

Leigh Creek est en vue une heure et demie plus tard, mais Z n'est pas satisfait : il serre les dents, il voudrait pouvoir nous téléporter là-bas depuis que nous avons aperçu la colonne de fumée noire. Même s'il ne respecte pas la vitesse réglementaire lors de la traversée de la ville, les derniers miles sont les plus longs du voyage.

Le poids du plateau fait brinquebaler le véhicule dans la ligne droite qui mène jusqu'à chez lui. Mon cœur s'emballe quand nous découvrons la scène : une voiture a brûlé tout près garage. Les flammes ont même commencé d'attaquer la grande porte du hangar.

Z arrête la dépanneuse derrière le camion des pompiers. Il est à leurs côtés avant moi.

Quand Wallace et moi les rejoignons, Victor finit de lui expliquer ce qui vient d'arriver. Le feu semble maîtrisé, mais la voiture est détruite. Sa carcasse, calcinée, la rend méconnaissable.

— Salut, Grace ! m'accueille Victor, en tenue de feu.

L'incendie étant maîtrisé, il a ouvert sa veste ignifugée et tient son casque sous son bras.

Il me jette un regard inquisiteur ; sans doute parce que mes cheveux sont dans un piteux état et que mon short est maculé de terre rouge. Il a dû voir aussi les blessures sur les mains de Z...

Mais Z s'en fout. Il a avancé jusqu'à la porte entrouverte. La porte fracturée, précise Victor sans nous escorter.

Z pousse le premier battant et nous pénétrons à l'intérieur.

Il semble que rien n'ait été endommagé. Je suis sur le point de le dire à Z pour tenter de le rassurer, mais il a déjà filé au fond de

l'entrepôt, en direction de son studio.

Il s'arrête sur le seuil de l'appartement. Je ne vois pas son visage mais j'aperçois l'étendue des dégâts à l'intérieur.

Ce qui me frappe d'abord, c'est la quantité de terre qui jonche le sol. Elle provient des pots de toutes les plantes de la pièce, gisant sur le lino gris comme autant de cadavres mutilés.

Z fait un pas à l'intérieur. Je le suis, la main sur la bouche.

On a aussi brisé la vaisselle, retourné le lit dans lequel nous avons fait l'amour, arraché les rideaux.

J'ai la nausée. Tout est ravagé.

Z, lui, reste immobile sur le pas de la porte. Je touche son bras, tendu. Je fixe ses yeux, révoltés.

— Je ne comprends pas... On s'en est pris à une seule voiture, et pas du tout au garage.

— Une seule voiture, répète-t-il en ricanant. Tu ne l'as donc pas reconnue, Grace ?

— Non.

Il tourne la tête vers moi.

— C'est ta voiture ! crache-t-il avec rancœur.

Ma voiture ?

— C'est la Mini qu'on a volée à ton arrivée.

Je suis glacée d'effroi.

— Mais... mais comment est-ce possible ?

Z se perd à nouveau dans la contemplation du triste spectacle. Il ne répond pas.

Son abattement me rend malade. Moi, il faut que j'agisse ; j'entre dans le studio en veillant à ne pas écraser les plantes sur le sol. Je m'accroupis et ramasse les débris d'une coupelle en argile.

— Laisse tomber ! crie Z qui sort enfin de son état catatonique.

La journée a été rude, mais quoi qu'il ait dit, je ne le laisserai pas seul maintenant.

Je l'ignore et rassemble la terre en un tas compact.

— Je t'ai dit de laisser tomber, Grace !

Je lève la tête.

— Parce qu'ils n'ont pas encore fait les relevés d'empreintes ?

— Parce que c'est terminé, assène-t-il d'une voix blanche.

Je me redresse.

— Toi et moi, Grace.

Il tend l'index vers moi, puis touche son torse.

— On a décidé tout à l'heure que ça finirait un jour, reprend-il d'une voix dure. *Je* décide qu'on arrête aujourd'hui.

J'aurais préféré recevoir une gifle. Une gifle plutôt que cette horrible estocade. La lame s'est enfoncée dans mon dos, cette fois.

— Zeph, je crois que tu es sonné, et très en colère. Tu ne sais pas...

— Je n'ai jamais autant su ce que je devais faire ! rugit-il en me bousculant.

Il rejoint le comptoir de la cuisine, saisit d'une main le tas de bandes dessinées qui semble avoir été épargné par l'ouragan, puis le balance contre le mur. Il s'écrase sur le sol avec fracas.

Wallace a la truffe collée au sol. Il tourne autour de son maître puis finit par s'asseoir à ses pieds.

— Quand tu partiras, il sera là, poursuit Z, moins sûr de lui. C'est ce que tu as dit, non ?

— Oui.

— Regarde, il est avec moi. Tu peux partir, Grace.

Tu peux partir pour toujours. Voilà ce que ça signifie.

Ses mains, que j'ai soignées avec précaution, tremblent, mais ses yeux de chat lancent des éclairs. Z m'aime autant qu'il me déteste, et ce depuis le début. Il ne nous a donné aucune chance. Nous n'avions aucun avenir ensemble avant même de succomber.

Je ne suis pas de taille à lutter.

— OK.

C'est le seul mot que je suis capable d'articuler. Ma gorge brûle, mes yeux aussi.

Je recule d'un pas, Z a déjà détourné le regard.

Est-ce que c'est le moment où mon cœur va déclarer forfait ? Trop cartésienne, je n'ai jamais cru que les chocs émotionnels pouvaient causer des lésions. Je plaque pourtant ma main sur ma poitrine pour supporter la douleur, pour contenir son martèlement frénétique. Je n'ai plus peur, mais comme j'ai mal.

Poum-poum.

Putain, comme j'ai mal.

Un pas, puis un autre. Enfin, je me retourne et je m'enfuis en trotinant.

— Grace, ça va ? demande Victor quand j'arrive dehors.

Mon regard tombe sur les débris d'acier de la Mini.

— Je... Je vais rentrer chez moi.

Je suis forte, jusqu'à un certain point ; les premières larmes perlent à mes yeux même si je serre les poings dans l'espoir de les contenir.

— Je te ramène ! ordonne Victor en se dirigeant vers le camion.

Ma détresse ne lui aura pas échappé.

Je me retourne une dernière fois et fixe le panneau au-dessus du hangar.

Chez Z. Panique Mécanique.

Il s'est enfermé dans cette forteresse, deux ans auparavant. Je viens de sortir de la mienne.

Je tourne le dos au garage et avance sur la piste balayée par la poussière.

« Faites ce que vous pouvez. »

J'ai espéré de tout mon cœur. J'ai suivi la lumière dans ses ténèbres. Mais ça n'a pas suffi. Z ne peut pas être sauvé, parce qu'il ne *veut* pas être sauvé.

Désormais, je suis guérie, mais je suis seule. Et je suis vide.

27

Z

22 ans

Blue Mountains – Australie

— C'est bon, les gars ! Quand vous voulez maintenant !

Je saisis la corde qui pend devant mon nez et tire pour m'assurer qu'elle est bien tendue, bien arrimée au relais, dix mètres plus haut, là où Angus nous attend.

La voie semblait plus compliquée que ça dans mon souvenir. Mais on progresse plutôt bien depuis deux heures, longueur après longueur, sans doute parce que l'air n'est pas trop chaud.

Je pense qu'on sera dans les temps pour atteindre le sommet au moment où le soleil se noiera dans l'océan. Le panorama, grandiose, nous fera croire qu'on est les rois du monde.

J'ai hâte, parce qu'on a perdu une quantité de choses importantes et qu'on tient peut-être une chance de respirer à nouveau.

Je tends la corde à Blake qui étudie déjà le passage qu'elle va emprunter. Elle la saisit sans me regarder, abîmée dans la contemplation de la roche grise. Je ne suis pas étonné : l'air est électrique depuis le début de l'ascension, même si nous avons eu la sagesse de nous taire jusque-là.

J'attends que Blake s'assure, mais elle tourne la tête et me lance un regard de défi, avant de lâcher la corde qu'elle tenait dans son poing.

Je blêmis quand elle défait le nœud de huit de son baudrier rose fluo. Elle tend le bras pour agripper une prise et pose la pointe de son

chausson sur une autre.

Elle a décidé d'affronter le dernier pan de montagne sans filet.

— Blake, déconne pas.

— Ta gueule, Z, lance-t-elle en se hissant sur la paroi. Je sais ce que je fais.

Elle sait ce qu'elle fait... En tout cas, elle ne semble pas emprunter le même chemin que son frère qui a ouvert la voie.

— Qu'est-ce que vous foutez ? hurle Angus qui panique, là-haut.

Je détache à mon tour le nœud de huit de mon baudrier.

— Blake se prend pour Spiderman ! je crie en posant le pied sur la roche.

Angus penche sa tête dans le vide, il aperçoit sa sœur qui a décidé de danser un pas de deux avec la mort, et il explose :

— Descends, Blake ! Et grimpe avec cette putain de corde !

Blake ricane.

En équilibre sur la pointe du chausson, elle tend son bras pour choper le coinqueur posé par Angus, un peu plus tôt. Elle projette son corps de sylphide sur la paroi, son pied dérape sur la roche grise et je retiens mon souffle. Mais Blake contracte ses épaules et parvient à se hisser sur une vire1 minuscule.

Angus devient fou : il secoue la tête et agite la corde pour nous convaincre de renoncer à grimper dans ces conditions. Mais c'est trop tard, Blake s'est déjà élevée à trois mètres au-dessus de la plateforme. Je lui colle au cul parce que je ne sais pas vraiment si elle a envie de faire ça, ou si elle veut juste faire la maligne parce qu'elle est en colère.

Elle glisse ses mains dans la longue brèche verticale qui déchire la roche en deux et progresse encore plus vite sur la falaise.

— Ça suffit, Blake ! crie Angus. Tu joueras à ça une autre fois, merde !

— Quand ? répond-elle. Il paraît que c'est la dernière fois que vous me traînez comme un boulet !

Le massif fait résonner nos voix, démultiplie la force des mots. On se dispute en *Dolby Stereo*. C'est le grand final et toute la vallée va en profiter.

Je suis énervé à mon tour : j'ai essayé de convaincre Angus qu'on ne pouvait pas laisser tomber sa sœur, qu'on ne pouvait pas la priver d'adrénaline à cause de moi. Mais il lui a parlé quand même...

— Angus t’a raconté ce qu’il a voulu, Blake.

— Raconté quoi, putain ? hurle-t-elle en se hissant avec les mains, puis les coudes, sur une deuxième vire.

Je l’ai repérée, celle-là, mais elle me semble bien trop étroite pour supporter mon poids. Et celui de Blake ?

— Ce n’est pas parce qu’on a foiré, toi et moi, que je t’interdis de venir avec nous.

Blake ricane avant de s’accroupir sur la très petite plateforme. Elle colle sa poitrine à la roche pour être plus stable, et elle souffle. Bien agrippé à mes prises, je lui lance un regard sévère.

— Angus va balancer la corde. Tu vas l’attraper et t’équiper. D’accord ?

J’ai parlé suffisamment fort pour qu’il m’entende. La corde me frappe le dos et atteint la position de Blake qui la laisse repartir dans l’autre sens.

— Je fais ce que je veux, Z, crache Blake en repartant à l’assaut de la falaise. Ce ne sera pas toujours toi qui décideras de ce qu’on continue à faire, ou pas.

Je grince des dents. Angus jure en la voyant ignorer la corde une seconde fois.

— Arrête tes conneries, Blake ! Z ne t’aimera plus jamais, quoi que tu fasses, tente-t-il de la convaincre à sa manière.

Connard. Je vais lui faire la peau.

Blake grommelle quelque chose que je ne comprends pas tandis que je reprends ma progression. Je m’agrippe à la roche et parviens sur la vire en priant pour que la roche tienne... En soufflant pour recouvrer des forces, je constate que le vide à ma droite est considérable. On n’a pas le droit à l’erreur.

Je lève les yeux vers le ciel : Angus est en train de se bouffer la main. Il agite désespérément la corde bleue sur la paroi, mais c’est trop tard, il le sait. Il n’a plus qu’à faire confiance à sa sœur, et s’il l’engueule, ça n’arrangera pas les choses.

Un frottement sur la roche me fait brusquement tourner la tête vers Blake.

— Ah, merde ! ronchonne-t-elle en replaçant son pied sur la prise.

Grimper devient plus laborieux à cet endroit. Il faut atteindre une arête escarpée, deux mètres plus haut, et on pourra souffler.

Blake tire avec ses bras et gagne un mètre, d’un coup.

Je me lance à mon tour : la brèche verticale, puis la prise qui lui a donné du fil à retordre.

— Tu aurais pu choisir le même passage que ton frère, putain ! C'est quoi, ça ?

Elle ne répond pas. Elle tourne la tête à gauche, à droite, frénétiquement. Elle réfléchit, parce qu'elle est coincée.

La roche m'égratigne les doigts, il va falloir qu'on avance. Mais les bras et les jambes de Blake tremblent de plus en plus.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'agace Angus, en haut.

J'assure ma position sur la paroi et encourage sa sœur :

— Tu vois la prise, à droite de ta main ?

Elle hoche la tête.

— Tu te concentres, et tu y vas en une fois. Allez, Blake !

Elle doit penser que tous les reliefs de la roche se ressemblent. C'est ce qui arrive quand on est gagné par la panique, et à ce stade, tout va très vite. Il faut puiser dans les réserves, physiques et mentales.

Blake appuie la pointe de son pied gauche sur une corniche pour se hisser vers son nouvel objectif. Elle est vaillante, elle réussit.

— Voilà, comme ça ! j'approuve, asphyxié par le martèlement de mon cœur qui se réveille.

Je visualise rapidement le reste du trajet : après l'arête, on sera sauvé.

À nouveau confiante, Blake est déjà repartie.

— Tu m'as vraiment prise pour une bleue, Superman ! lance-t-elle en me jetant un regard espiègle.

— Grimpe !

À cent mètres au-dessus du sol – et sans parachute –, je n'ai pas envie de flirter. Surtout quand je réalise qu'Angus a raison : Blake essaye de m'impressionner.

Je souffle de soulagement quand elle agrippe enfin les bords de l'arête qui semble tranchante tellement elle est aiguë. Mais je blêmis lorsqu'elle pose en même temps son pied sur une prise ultra merdique.

La prise lâche... Le caillou érafle ma joue en tombant mais ce n'est pas le pire : Blake est suspendue à l'arête, dans le vide. Elle se débat pour tenter de revenir sur la falaise.

— Blake ! hurle Angus.

Blake s'agite encore plus, alors je tente de l'apaiser.

— Calme-toi, Blake ! Respire !

Angus jure de plus belle. Il balance désespérément la corde vers nous, au cas où.

Je l'attrape au vol, même si je sais que ça ne servira à rien. Si ça peut l'empêcher de crier et de nous déconcentrer, ce sera déjà ça.

— Tiens bon ! Tu vas y arriver !

— J'en sais rien... gémit-elle.

Je me dépêche de la rejoindre.

— Je suis juste là, dessous.

Je touche son mollet, ça semble la tranquilliser parce qu'elle s'immobilise. Ça me donne une idée.

— Tu vas poser le pied sur mon épaule pour te hisser là-haut. OK ?

— OK ! exhale-t-elle en suffoquant.

Je n'ai pas peur. Je n'ai plus peur depuis longtemps. Est-ce que Blake a peur pour deux ?

Je serre les dents quand sa chaussure s'enfonce dans mon épaule et qu'elle soupire de soulagement.

— Voilà, c'est bien ! crie Angus qui suit notre progression, terrorisé.

On va y arriver. Le soleil se couche, on aperçoit des bouts d'horizon roses et parme. On ne peut pas rater ça.

Un cri strident s'élève soudain vers le ciel.

J'agrippe la jambe de Blake pendant qu'un pan de roche s'effondre sur nous.

Je suis tiré en arrière. Mon autre main est arrachée de la paroi.

La corde me frôle le visage lorsque nous basculons.

On tombe. Ensemble. Pour de vrai.

J'ai juste le temps de penser que je perds la dernière chose qu'il me reste.

Je m'en suis moqué longtemps. Je lui ai ri au nez. Je l'ai bradée et piétinée.

Là, c'est elle qui me dévisage avant de tirer le rideau.

Ma vie.

1. En alpinisme, replat étroit sur une paroi verticale ; on peut s'y tenir debout.

Volume 3

L'Inflexible.

Il n'y a pas de soleil ici. Ni même de ciel. Rien pour s'orienter. Rien pour indiquer le passage du temps. Depuis quand je suis là ? Des heures ? Des jours ? Des années ? Je ne suis même pas sûr que ces mots aient encore un sens pour moi. J'ai encore un corps, on dirait. Mais plus de cœur dans ma poitrine. Ni d'air dans mes poumons. Et le sang dans mes veines est froid. Pourtant j'ai faim. Soif. Et sommeil, mais je sais que je ne dormirai jamais. Et j'ai mal. On ne fait rien d'autre ici à part avoir mal.

Wolverine dans *Wolverine*, vol. 2, n° 1 – MARVEL

28

Grace

— Tu veux que j'appelle Charlie ? demande Victor quand nous passons le panneau d'entrée de la ville.

— Non... (Je me redresse brusquement.) Non, non !

Surtout pas.

Il hoche la tête, l'air résigné. Moi, je retombe dans le siège et fixe la route sans vraiment la voir, écrasée de chaleur et de chagrin.

Ce chagrin que l'araignée avait prédit le premier matin.

— On se voit ce soir de toute façon, lance Victor avant de tourner sur la route qui mène à la colline.

Je ne réagis pas tout de suite. Il faut dire que ma tête est tellement engourdie...

Je triture les pans de ma chemise, les coutures que Z a raccommodées avant de déchirer mon cœur en deux.

— Il est temps que ce mariage ait lieu, j'en ai ma claque de ces soirées ! s'exclame encore Victor dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

Je ferme les yeux pour que la lumière s'éteigne, juste une heure ou douze, histoire d'oublier que la vie continue même quand on a le cœur brisé. Mais ça ne marche pas, ça me donne juste le tournis.

Victor s'arrête devant le cottage. Il s'excuse de ne pas rentrer saluer ma tante, mais il se trouve sale dans cette tenue. Ça ne dérangeait pas Z quand il nous rendait visite. Je le prenais comme il était, je l'aurais même pris avec...

Stop !

— Bon, j'y vais, Grace. Je dois retourner au...

Il n'ose même pas le dire quand il me voit blêmir.

Je le remercie dans un murmure et ouvre la portière.

Je passe la porte de la maison, l'esprit de plus en plus encombré de mauvaises pensées. Je préférerais être vide, comme quand nous sommes partis, Victor et moi.

— Bonjour, Grace.

Le docteur Kenly est installé derrière le comptoir de la cuisine, son téléphone portable à la main.

— Jenna est là ?

Il me toise quelques secondes, les sourcils froncés. Je suis hors d'haleine, dans le même accoutrement que ce matin, et je ne l'ai pas salué ; je comprends que ça puisse soulever des interrogations.

— Dans sa chambre, elle est fatiguée.

— Fatiguée ?

À cette heure ?

— Tout va bien ! proteste l'intéressée de sa chambre.

Je traverse le séjour.

— Grace ! Est-ce que je peux te parler, s'il te plaît ? appelle Kenly au moment où je m'engage dans le couloir.

Jenna apparaît sur le pas de la porte. Ses cheveux roux dépassent d'une tresse floue, ses vêtements sont froissés et elle est pâle – sans doute parce qu'elle s'est levée trop vite.

— Tu dormais ? je demande, étonnée.

Elle ne répond pas mais fusille Kenly des yeux par-dessus mon épaule : il m'a suivie et il est contrarié.

Je m'alarme aussitôt.

— Ça ne va pas, Jenna ?

Elle secoue la tête.

— Je couve quelque chose. Une grippe...

— En été ?

— C'est toujours l'été, ici ! se reprend-elle en levant les yeux au ciel.

Elle a repris des couleurs, alors je m'autorise à en perdre.

— Toi, ça ne va pas, assène Jenna qui a tout vu et tout compris. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le docteur recule et disparaît. Jenna prend ma main et me fait entrer dans sa chambre.

Son lit n'est pas défait ; j'ai dû interrompre sa sieste. Elle me force

à m'y asseoir, puis elle prend place à mes côtés.

— La Mini... Elle est revenue, je parviens à murmurer.

— Comment ?

— Je n'en sais rien. Mais on l'a fait brûler.

Jenna écarquille les yeux.

— Brûler ? Qui a pu faire ça ?

— Quelqu'un qui en veut à Z.

Jenna secoue la tête et réfléchit.

— Quelqu'un qui t'en veut peut-être aussi.

Je n'avais pas pensé à ça.

— Je ne connaissais personne avant d'arriver ici...

J'ai rencontré Charlie, Ronald et les autres bien après le vol de la voiture.

Je baisse la tête et m'abîme dans la contemplation des petites fleurs rouges du couvre-lit ; je ne suis pas capable d'échafauder mille et une hypothèses pour le moment. Là, je suis perdue. Là, je suis brisée.

— Il y a autre chose, Grace ? demande Jenna en me tendant ses mains.

Je voudrais pouvoir le hurler, mais les mots restent coincés dans ma gorge. Ça serre, je manque de souffle et, par-dessus tout, ça fait mal.

— Il m'a quittée.

— Oh, Grace...

Je tombe dans les bras de Jenna qui les referme autour de mes épaules. Voilà, c'est ce dont j'ai besoin pour une fois : de compassion et de chaleur.

Mes larmes imbibent son chemisier rose, mais le pire se joue à l'intérieur : mon cœur agonise, mon cœur saigne. Ça, la médecine ne le réparera pas. Les clefs à choc non plus.

Tu as suffisamment fichu la merde dans ma vie.

Je revois Wallace, resté dans les débris de la seconde vie de son maître. Je revois la fumée noire tourbillonnant dans le ciel bleu, au loin.

Voilà, Z, tu dois être soulagé maintenant : je suis partie.

*

Fatiguée, Jenna annule la session de danse de salon à la fin de

l'après-midi, après s'être disputée avec Kenly. J'ai entendu leurs éclats de voix de la salle de bain, pendant que je tentais de fondre sous l'eau de la douche.

Quand je reviens pour boire le thé que ma tante a préparé, il est déjà parti et elle appelle ses élèves pour les prévenir que la soirée est annulée. Je lui donne un coup de main la demi-heure suivante, soulagée de ne pas devoir faire bonne figure devant la petite assemblée. J'ai perdu mon sourire dans l'incendie, je ne suis pas près de le retrouver.

*

Le matin suivant, je me réveille encore plus vide que la veille.

J'ai connu ma première déception amoureuse à seize ans, en passant des heures à guetter des messages de remords qui ne sont jamais arrivés. Comme avec la gueule de bois, j'ai proclamé après qu'on ne m'y reprendrait jamais, jusqu'à ce qu'une créature ténébreuse surgisse du déluge. Seulement, aujourd'hui, je suis certaine que Z ne reviendra pas, parce que sa décision est prise, aussi lâche soit-elle. En être cruellement persuadée ne m'empêche pas d'avoir encore plus mal qu'il y a six ans.

Quand le chagrin qui me tenaille le cœur semble me donner un répit – très petit –, je décide de vider le sac à dos qui m'a suivie dans le désert. Et c'est à ce moment-là que je réalise avoir perdu mon téléphone portable...

Je fais l'inventaire des dernières fois où je l'ai utilisé et je parviens rapidement à une conclusion : il est resté dans la dépanneuse. Je l'ai posé sur le tableau de bord quand nous sommes arrivés devant les portes du garage – et les restes fumants de la Mini Cooper.

Je veux oublier Z et il va devoir passer à la maison pour me le rapporter.

Je m'allonge sur le matelas, le bras posé sur mes yeux ; j'ai touché le fond avant même que la journée commence.

*

Grace : J'ai laissé mon portable dans la dépanneuse. Comment puis-je le récupérer ?

Le SMS que j'ai envoyé du portable de Jenna n'a pas été lu, même pas distribué. Je tombe sur la messagerie de Z quand je finis par l'appeler en fin d'après-midi.

Lorsque je raccroche, je bouillonne d'énervement et de tristesse.

Un mélange qui s'avère explosif et me pousse d'un coup à sauter dans la voiture de Jenna pour récupérer mon bien, et en finir.

Au moment où je m'apprête à partir, un véhicule déboule de la route et se gare à côté du pick-up.

Charlie vérifie que son maquillage est impeccable dans le miroir de courtoisie avant d'ouvrir la portière et de m'interpeller :

— Grace, Victor m'a expliqué que tu n'allais pas bien !

C'est bien de la pitié qui dégouline de sa voix haut perchée ?

Au secours !

Je me précipite vers ma voiture.

— C'est fini, insiste-t-elle, sur mes talons. Tu ne crains plus rien. Les flics vont retrouver le criminel qui a fait ça.

Si ce n'est que ça, je suis soulagée, et j'ai mal jugé Victor.

— Tu partais voir Z ? demande-t-elle, l'air de rien.

— Non !

— Parfait ! J'allais te proposer de sortir en ville, avec nous !

« Fille larguée. Fille désespérée. » Ça doit être inscrit sur mon front.

— Ce n'est pas possible, je... j'ai...

Un alibi, tout de suite !

— Tu n'as qu'à dire à Z de nous rejoindre ! s'exclame Charlie.

Elle a compté mes battements de cils pour en déduire que je mentais.

— Pour une fois qu'il fait des trucs de son âge !

« Et puisqu'il n'est pas gay... », je lis dans ses yeux.

— Non, non, il est... (J'ouvre la portière du pick-up, grimpe et m'installe au volant en priant pour être inspirée.) Il n'est pas en forme ! Ce truc l'a ébranlé aussi.

C'est le moins qu'on puisse dire.

Mais Charlie n'abandonne jamais. Elle contourne le capot de la voiture pour me retrouver.

— À propos du colis, il a pu...

Je démarre en appuyant un peu trop fort sur l'accélérateur. Je claque la portière et recule vite, un peu comme Z le faisait quand...

Ouais, il faisait ça.

*

Mon agacement n'était qu'un leurre, très peu efficace pour lutter contre le chagrin : il vole en éclats dès que je m'engage sur la piste, le

cœur battant la chamade. Les routes charrient la tonne d'états d'âme que je m'efforce de rejeter quand plus rien ne va ; cela devient récurrent depuis que j'ai mis les pieds en Australie.

Il faut croire aussi que j'ai pris goût à la vitesse ; je parviens plus vite que jamais sur le lieu de tous les dangers. Et là, plusieurs choses m'interpellent : les grandes portes du hangar sont fermées bien qu'il ne soit pas très tard. La carcasse de la Mini Cooper a été poussée sur le côté, avec les véhicules garés d'habitude en désordre et qui sont désormais parfaitement alignés.

Je mets pied à terre et marche vite vers l'entrée. Le pick-up n'est pas là, Wallace ne s'est pas précipité à ma rencontre, non plus.

Le cœur au bord des lèvres, je contourne le bâtiment en courant et m'arrête net devant le store de la porte-fenêtre entièrement baissée. Il en est de même pour la lucarne de la salle de bain, et pour l'autre petite fenêtre qui donne sur la cuisine.

L'évidence me frappe avec violence : Z a fichu le camp sans laisser de traces. Sans informer ses clients qu'il partait.

Est-ce qu'il est sur la route pour rejoindre Sydney ? Pour revoir sa mère – peut-être même Angus ? S'agit-il de son dernier voyage après qu'il a avoué que j'avais fichu sa couverture en l'air ?

La journée de la veille a été un séisme. Pour moi, comme pour lui. Je suis partie, il est parti, et nous sommes seuls.

« Maintenant, tu n'as vraiment plus rien à faire ici », me souffle une petite voix quand je remonte dans la voiture.

Une chance que personne ne circule sur la route quand je retourne à Leigh Creek. Je fais des écarts, les yeux embués par les larmes. C'est à peine si je repère les appels de phare d'une autre voiture qui arrive en sens inverse.

Nous ralentissons en même temps au moment de nous croiser, je reconnais Ronald au volant – mais pas la voiture qu'il conduit. J'essuie vite mes yeux et lève le menton.

— Ce n'est pas la peine d'y aller, il n'est pas là, j'articule tant bien que mal dès qu'il baisse la vitre de la portière.

— Aller où, Grace ? s'étonne-t-il.

— Au garage ! Z s'est absenté !

— Je ne comptais pas m'y rendre, répond-il gentiment.

Dans mon esprit, cette route ne mène qu'à mon cœur, pas à Adélaïde.

Je suis tellement triste et malheureuse que le monde ne tourne plus qu'autour de Z, et de ma peine incommensurable.

— Il est parti, Grace, ajoute-t-il, l'air désolé.

— Vous le saviez ?

Et le nœud coulant de se resserrer autour de ma gorge...

— Il devait passer chez moi, aujourd'hui. Je suppose qu'il a averti tous ses clients.

Il les a appelés, les uns après les autres. Comme moi avec les élèves de Jenna, hier soir.

Puis il est parti en jetant son téléphone à la poubelle. Il ne compte donc pas revenir ?

— Vous allez bien, Grace ?

Mes yeux se sont voilés après être restés immobiles durant ces secondes de torpeur.

Bien ? Non, je ne vais pas bien.

— Je... J'allais rentrer.

Ronald me lance un regard contrit. Il a compris que je n'avais pas été mise au courant tandis que le reste de la ville, si.

— Il faut que je rentre... je répète machinalement.

— Grace ?

Je remonte la vitre.

— Grace ! insiste Ronald.

Il a relevé ses lunettes de soleil dans ses cheveux gris. Ses yeux clairs, inquiets, cherchent les miens.

Ronald s'inquiète pour moi ? Mais pourquoi ?

— En attendant qu'il revienne, venez travailler chez moi, à la ferme. Il vous a appris des choses, non ? Il devait changer le carburateur de mon bolide. Peut-être que vous pouvez le faire à sa place ?

Je n'ai pas le cœur de lui avouer que j'en ai fini avec la mécanique en même temps qu'avec mon patron.

— Je ne sais pas...

— Je vous apprendrai à filer la laine !

Il me sourit avec bienveillance. J'ai envie de m'excuser de ne pas pouvoir en faire autant.

— Alors, vous viendrez ? demande-t-il, persuadé d'avoir avancé de solides arguments.

Je hoche la tête, mais ce n'est pas une réponse. Ça veut juste dire

que je suis aussi perdue que j'en ai l'air.

— Où est-ce que vous alliez, Ronald ?

— Je vous en pose des questions ?

Il a gagné : j'esquisse un minuscule sourire.

— Bonne soirée, Grace.

— À vous aussi. Et...

Mais il avance avant que je puisse le remercier.

*

William Kenly est encore à la maison quand je rentre. Le pare-buffle de son gros quatre-quatre touche le poteau en bois qui tient le toit de la véranda. Le docteur fait vraiment beaucoup d'heures supplémentaires depuis quelque temps, et toujours auprès de la même patiente.

Le sentiment qui domine quand je pénètre dans la maison est identique à celui que j'ai éprouvé devant le garage, auparavant. Jenna et Kenly sont assis dans le canapé bleu. Ma tante tient sa tête entre ses mains, tandis que William la berce en caressant ses cheveux : quelque chose cloche ici aussi.

Il serait possible qu'elle ait enfin admis être amoureuse de lui, et que cela les éprouve mais, pour une raison que j'ignore, je sais qu'il ne s'agit pas de ça.

Mes doutes se confirment quand j'avance au milieu du séjour, car Jenna lève la tête et tente de se composer un air joyeux.

— Il est parti, je lâche pour faire diversion.

— Parti ? Mais où ?

— J'en sais rien. Peut-être à Sydney, chez lui ?

Jenna soupire. Kenly caresse sa joue, comme pour l'encourager à parler.

Je connais ce regard : sombre et grave, présage d'un cataclysme imminent. L'horrible monstre que je croyais avoir tué il y a des mois est en train de frapper à ma porte. Ses griffes sont déjà enfoncées dans mon ventre qui convulse, tandis qu'une sonnette d'alarme retentit dans ma tête.

— Il faut que je te dise quelque chose, Grace.

Le bourdonnement redouble de puissance mais, malheureusement, j'entends quand même Jenna parler.

— Moi aussi, je dois retourner à Sydney.

29

Grace

Elle est malade. Elle l'a su presque en même temps qu'on m'annonçait l'impensable, à Londres.

Je suis broyée par cette révélation, renvoyée un an en arrière, quand on m'apprenait que mes jours étaient comptés. Et, encore une fois, je mesure la gravité de la situation dès qu'elle prononce le nom de ce mal rampant.

C'est injuste, j'aurais dû savoir ! J'aurais pu l'aider.

L'aider plus tôt !

Je suis peinée et puis, d'un coup, profondément en colère :

— Vous n'êtes pas allés faire du shopping à Sydney !

— Si, mais après la consultation... répond Jenna qui guette ma première réaction.

— Pourquoi tu me l'as caché ?

— Tu serais venue chez moi quand même ?

— Bien sûr que non ! Enfin Jenna, ce n'est pas une grippe !

— Je fais pourtant comme si ça l'était depuis des mois.

— Et maman ?

Jenna regarde la fenêtre, puis le comptoir de la cuisine, puis ses mains – tout sauf moi.

J'ai compris...

— C'est pour ça qu'elle a essayé de me dissuader de venir ! je m'insurge en la dévisageant.

— Pour ça, mais aussi parce qu'elle s'inquiète pour nous. Elle nous voit un peu comme un... un club d'éclopés en perdition à l'autre bout du monde, ça la rend dingue !

Et je sais combien Jenna adore rendre sa sœur dingue...

Elle éclate de rire et je la dévisage, profondément choquée. Il était évident qu'elle ne laisserait pas la maladie la démolir, même si, là, elle n'est plus aussi vaillante qu'au début.

Je me tourne vers Kenly qui n'a pas encore parlé. Je le foudroie du regard ; lui aussi, il m'a trahie.

— Vous, vous êtes son petit ami ou son médecin ?

— Mon ange gardien et mon chauffeur, répond Jenna à sa place.

Tous les deux échangent un regard qui en dit long. Ils ont eu le temps de se faire à l'idée ; la maladie effraie au début parce qu'on ne la connaît pas. Jusqu'à ce qu'elle devienne un mauvais compagnon qu'on est obligé de se coltiner, en déployant des trésors de patience et de force pour que, le moment venu, on l'éjecte avec la ferme injonction de ne jamais l'y reprendre. Jenna en est là, et je dois me dépêcher de la rejoindre pour ne pas qu'elle fasse trois pas en arrière à cause de mes états d'âme à retardement.

— Vous partez quand ?

— Demain soir, répond Kenly.

— Et vous ne savez pas pour combien de temps ?

— Trois ou quatre jours. Ça dépendra des effets du nouveau traitement.

Jenna se tourne vers moi.

— Est-ce que tu as pris une décision, Grace ?

Mon visa expire dans dix jours. J'ai la possibilité de le faire prolonger, ou de partir avant que ma présence sur le territoire ne devienne illégale.

— Si tu penses que rentrer en Angleterre allégerait ton fardeau, alors je fais ma valise tout de suite, je réponds sérieusement.

— Ça allégerait le tien ?

— Je m'en fiche un peu du mien... je grommelle en piétinant.

— Grace ! gronde-t-elle. Je refuse que tu passes à côté de choses importantes à cause de moi !

— Il ne se passera rien d'important, puisqu'il est parti.

Mais elle a raison ; je me revois à l'*Olympus Medical Center*, entourée des peluches et des sourires gênés de ceux qui me rendaient visite, parcourue par l'horrible sentiment d'être en sursis plutôt que guérie.

Mais Jenna ne l'est pas encore, guérie, et je n'ai toujours pas de

plan B.

— On va devoir encore reporter la prochaine soirée.

C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit.

— On va la reprogrammer le jour où je reviendrai.

Jenna affiche un large sourire, pendant que le docteur Kenly se rembrunit.

— Jenna, tu ne sais pas si...

— Voilà, c'est une très bonne idée ! le coupe ma tante en se levant pour atteindre son portable sur la table basse.

C'est la troisième fois qu'il vibre depuis que je suis rentrée.

J'expire profondément quand elle nous tourne le dos. Il m'a semblé être en apnée entre le moment où j'apprenais la nouvelle et celui où on se réorganisait dans le feu de l'action, elle et moi. La chape de plomb s'abat sur moi, là, maintenant, parce que Jenna s'est éloignée de quelques pas et que l'apprenti médecin en moi pointe soudain le bout de son nez.

— Oui, Madame Bell, c'est encore annulé ! explique Jenna à son interlocutrice en s'efforçant de prendre une voix enjouée.

Combien de fois a-t-elle joué la comédie depuis que je suis arrivée en Australie ? Elle s'est ressaisie tellement vite tout à l'heure, après m'avoir expliqué devoir subir une nouvelle chimiothérapie, encore plus virulente que la précédente...

— Je suis désolée, Grace, dit Kenly. J'étais *pour* t'en parler dès le début, mais elle a refusé. Et tu la connais...

Je confirme en hochant la tête.

— Est-ce qu'elle a menti à propos de l'avancée de la maladie ?

— Non, elle lutte, avec des hauts et des bas, mais ça n'empire pas.

— Avec beaucoup de bas, en ce moment... N'est-ce pas ?

— Oui, beaucoup, répète-t-il, l'air abattu.

Il se lève.

— Je dois encore passer quelques appels : à l'hôpital, et à la compagnie aérienne pour confirmer notre départ.

— D'accord, je reste là.

Je reste avec elle, je ne la quitte plus, maintenant.

Kenly sort son portable de sa poche et, au moment de lancer un appel, s'interrompt.

— Si tu le cherches, le tien est posé sur le comptoir de la cuisine.

— Quoi ?

Il a dit ça si vite que je crains d'avoir mal compris.

— Ton portable, reprend-il avec prudence. Il est là, dans la cuisine. Non, je ne me suis pas trompée...

Kenly se fige en réalisant qu'il a manqué de tact. Je ne lui en veux pas, il ne fait qu'en user depuis des mois. Mes déboires sont si futiles à côté des siens.

— Je... C'est bien. Tant mieux.

Mais j'implose, définitivement. C'est l'énième coup dur de la journée, je vais déclarer ce 29 janvier comme le jour le plus pourri de ma vie, après celui de l'annonce de ma maladie.

— J'ai croisé Z en ville, explique Kenly pour se rattraper. Il comptait venir ici avant son départ, mais il était pressé.

Pressé ? Pressé d'en finir avec Leigh Creek, et sa seconde vie que j'ai fichue en l'air ?

Qu'est-ce qu'il avait d'urgent à faire, hein ?

— Il n'a rien dit d'autre ?

— Non.

J'aurais trouvé ça insultant s'il leur avait demandé de prendre soin de moi. Ça n'aurait pas été vraiment Z. Pas Wolverine, évaporé dans la nature pour d'obscurcs raisons.

De l'autre côté de la pièce, le ton est monté. Jenna commence à perdre patience.

— Non, Madame Bell, vous ne pouvez pas faire venir votre nièce demain soir ! s'exclame-t-elle en marchant de long en large dans le séjour. Je ne peux pas pousser les murs de ma maison !

— Comment ça « demain soir » ? s'exclame Kenly, alarmé.

— Demain soir... je répète en secouant la tête.

Elle vient encore de changer d'avis. Sans le consulter, évidemment.

Ou Jenna ne serait plus Jenna !

— Mais... mais qu'est-ce qu'elle fait de ses rendez-vous ?

Il me lance un regard de détresse. Il veut que je le soutienne, mais c'est trop tard, je suis bien placée pour savoir qu'on ne dévie pas les filles comme nous de leur trajectoire.

Je me lève et m'adresse au gentil docteur :

— Vous venez m'aider en cuisine ? On va s'avancer, je crois qu'il y aura du monde...

Il m'adresse un sourire penaud. Il fait ce qu'il peut, c'est-à-dire le maximum.

— Je dois vraiment passer ces appels... bredouille-t-il en désignant son portable.

Devant nous, Jenna s'insurge de plus belle :

— Danser dans les locaux de l'école ? Mais ça n'aura plus le même charme, vous le savez bien !

Kenly finit par secouer la tête, vaincu. Il s'éloigne en direction du couloir.

Jenna s'est tournée vers moi. Elle me sourit faiblement et je le lui rends avec toute la force qu'il me reste – c'est-à-dire trois fois rien. Je suis passée sous un rouleau compresseur, j'ai été secouée dans un vortex d'un tout autre genre.

On ne peut rien contre la maladie. L'amour ne la chasse pas, l'amour ne nous répare pas non plus.

— Je vais devoir m'absenter, Madame Bell. Oui, oui... Je vous promets d'y réfléchir.

Une transplantation cardiaque. Une leucémie. Une rupture amoureuse. Comme si elle et moi n'en avions pas eu assez...

*

Batman et Superman se détestent vraiment. Pelotonnée contre mon oreiller, j'assiste avec effarement à la chute de l'un, provoqué par la puissance de feu de l'autre. Le Bruce Wayne humain, âgé et diminué, ne peut pas lutter face aux pouvoirs extraordinaires de Clark Kent. Ses plus célèbres ennemis s'en donnent à cœur joie, et ce n'est que grâce au nouveau Robin – une fille – qu'il ne s'effondre pas.

Les pages du *comics* défilent sur l'écran de la tablette que j'ai empruntée à Jenna pour télécharger la suite de l'histoire. Je ne sais plus très bien à quel moment j'ai commencé à trembler : quand Batman dans un dernier sursaut provocateur – et suicidaire – défie Superman l'invincible ? Ou quand ce dernier explique pourquoi il est sous le joug du gouvernement ; pour continuer à sauver des gens – et le monde, tant qu'à faire...

La larme qui tombe sur le plexiglas éclabousse les deux héros déchus. Je ne parviens plus à discerner la peine que j'éprouve pour Jenna de celle qui me secouait les tripes quand je suis rentrée. Elles se sont percutées, et elles ont fusionné, pour le pire. Je finis par m'endormir avec l'appareil dans mes bras ; le cœur davantage meurtri, c'est certain.

Le lendemain matin, Jenna aligne son pilulier en face du mien avec un sourire en coin.

Elle l'ouvre et je n'ose pas compter les comprimés qu'il contient.

— Je te bats à plates coutures. Désolée, Gracie !

Gracie.

— Pas ce surnom-là, s'il te plaît...

Je crispe mes doigts sur l'anse de la tasse brûlante.

— Des nouvelles du super-héros ?

Rectification : le 30 janvier risque peut-être de surpasser le 29...

— Je ne veux pas en parler.

Jenna s'attable et prend deux cachets dans son pilulier rose bonbon.

— D'accord. Alors, parlons de la leucé...

— Non ! je m'écrie en me redressant. OK, je veux bien en parler !

Elle affiche un large sourire et hausse les épaules.

— La vie n'est qu'une succession d'épreuves et une question de priorités. N'est-ce pas, Grace ? demande Jenna avec innocence.

— C'est vrai.

— Alors, n'essaie pas de déterminer ce qui te cause le plus de peine. Monte au front !

Jenna avale deux comprimés puis une gorgée de café. J'attends patiemment qu'elle daigne m'éclairer.

Ses grands yeux verts pétillent quand elle me livre un premier indice :

— Moi, par exemple, je ne combats pas seulement ce truc qui m'empoisonne. Je me bats aussi contre l'idée qu'il a engendrée : que la fin pourrait être proche. J'enrage parce que ça ne me laisse plus savourer la vie à sa juste valeur. Mais toi, Grace, qu'est-ce que tu combats, maintenant ?

Maintenant que tu es guérie...

Je la fixe, penaude.

— Je n'en sais rien.

Je me sens bête, ce matin. Bête et honteuse.

Et abîmée – toujours.

Jenna fixe la cicatrice que je ne dissimule plus depuis pas si longtemps que ça.

Elle pousse mon pilulier vers moi et me lance un regard sévère.

— Réfléchis, alors.

Elle et moi marchons sur la même ligne, mais pas dans la même direction. C'en est fini de sa bienveillance, fini des costumes que j'endosse les uns après les autres.

— Est-ce que tu l'aimes ?

Ma question l'a surprise ; elle recule dans sa chaise en croisant les bras sur sa poitrine.

Je reprends :

— William, il te sauve ? Il te répare ? Ou un truc comme ça ?

— Non, répond-elle immédiatement. Non. Mais il est mon rappel permanent de ce que la vie a de meilleur.

— L'amour ? je demande avec espoir.

— ... et la fureur, lâche-t-elle dans un souffle.

Je crois que oui, elle l'aime.

— Allez, on ne traîne pas ! s'exclame-t-elle en retournant le pilulier sur la table.

Les derniers comprimés tombent et elle les aligne du bout de l'index.

— On a une fête à préparer, ajoute-t-elle.

Je n'ose pas lui dire que je n'ai pas envie de m'amuser.

— Je voudrais faire quelque chose avant.

— Bien sûr ! Il est tôt de toute façon.

Oui, et je suis devenue de plus en plus matinale en même temps qu'amoureuse – et malheureuse.

— Tu as le numéro de Ronald ?

30

Grace

Le vent s'est levé sur la plaine que j'arpente deux heures plus tard.

J'ai garé la voiture juste avant le premier bâtiment qu'on aperçoit de la route, bien qu'il en soit éloigné d'environ cinq cents mètres ; il s'agit d'un hangar, plus long que haut.

Je plaque mon chapeau sur ma tête, de peur qu'il ne s'envole, et j'avance à pas lents sur la piste en grimaçant. Le soleil ne me nourrit plus, il me brûle, des pieds à mon cou enduit de crème solaire. Avant, la chaleur m'alanguissait. Depuis deux jours, elle m'opprime davantage, alors même que les températures n'ont pas augmenté. Ces dernières heures, le désert m'a semblé encore plus aride et silencieux. Encore plus âpre et agressif.

Arrivée à hauteur de l'entrepôt bardé de tôles ondulées, je repère immédiatement le vaste enclos qui lui fait face, baigné d'ombre grâce aux arbres qui y poussent. Il n'y a personne alentour. Je vais devoir marcher jusqu'à la bâtisse qui s'élève une centaine de mètres plus loin, mais avant, je m'octroie un minuscule moment de réconfort.

Je rejoins les adorables bêtes qui gambadent parmi les arbustes desséchés. Les bébés ne sont pas farouches quand je passe ma main à travers la clôture ; une, puis deux petites têtes duveteuses se pressent contre ma paume avant de la renifler à la manière des chiens qui cherchent de la nourriture. Je m'attendris comme une gamine de dix ans et continue de caresser les agneaux. Ils ont des yeux très doux, témoignant de leur calme et de leur innocence ; un peu niais et globuleux aussi.

« Ils ne sont pas timides », je songe, au moment où un grondement

s'élève derrière moi.

L'immense porte du bâtiment est en train de coulisser. Justin apparaît sur le seuil, torse nu et en sueur.

— Salut, Grace ! lance-t-il en venant à ma rencontre.

Je me souviens de ce qu'il m'a confié, le soir de la fête nationale : il travaille pour Ronald, à la ferme.

Les agneaux se sauvent en le voyant approcher. Justin parcourt les derniers mètres en trotinant avant de m'embrasser sur les deux joues lorsque nous nous retrouvons.

— Tu es en forme ! s'exclame-t-il en reculant, les mains toujours sur mes épaules.

Victor a parlé... Ou Charlie, même si elle ne sait pas ce qui s'est réellement passé.

— Avec cette chaleur, je fais comme je peux ! Où est la voiture ?

Il s'agit de ne pas perdre de temps, car Jenna m'attend pour préparer la dernière session avant...

Avant rien du tout. On a décidé de ne pas l'imaginer. Elle veut juste que ce soit formidable et je vais l'aider, évidemment.

— Tu ne veux pas faire le tour du propriétaire ?

Justin essuie son front avec le tee-shirt qui pend de la ceinture de son jean.

— Le *propriétaire* est d'accord ? Où est-il, d'ailleurs ?

— En ville. Il est parti faire une course. Par conséquent, je suis le maître des lieux et ton guide ! Et puis, je peux te donner un coup de main. Devenir ton apprenti !

Son sourire est radieux. Ma gorge se serre, mon estomac a migré au trente-sixième dessous.

— Ce n'est peut-être pas une bonne idée, Justin... Je ne ferai pas ça avec la même dextérité et à la même vitesse que...

Je n'arrive même plus à prononcer son nom.

— Tu comprends, le carburateur, ce n'est pas rien... je chuchote, gênée. Je ne peux pas être déconcentrée.

Justin me fixe, l'air déçu. Il fourrage dans ses cheveux dorés et piétine la terre. Il est beau mais mon cœur ne s'emballe pas. C'est comme ça ; on s'entiche toujours du mauvais garçon. Pas le gentil, en l'occurrence.

On entend bêler derrière nous. Les agneaux sont de retour, ils ont même amené du renfort.

— Tu en veux un ? demande Justin, comprenant qu'il tient le moyen de détendre l'atmosphère.

— Pour l'élever ? Comme un animal de compagnie ?

— Ou le manger !

Je le dévisage avec horreur.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je mange de l'agneau ?

— C'est une spécialité dans ton pays !

— Mais non !

Justin arbore un air perplexe, qui me met du baume au cœur.

— Pas de gigot d'agneau ?

— Non ! Tu as migré trop au sud !

— Et la panse de brebis farcie ?

Je finis par éclater de rire.

— Le *Haggis* ? Non, trop au nord !

Justin est fier de lui.

— Tu ne vas pas si mal que ça, tout compte fait !

Je me recompose aussitôt un air sérieux. Il était évident qu'il savait quelque chose... On est à Leigh Creek, pas à Londres.

— OK, où est la voiture ?

Il secoue la tête et fait mine de scruter les alentours.

— Là-bas, dit-il en désignant le paysage derrière lui.

Je me décale parce qu'il est grand.

Il a montré le bush, et je ne vois d'abord *que* le bush, pas l'autre bâtiment qui s'élève au bout de la piste.

— Donne-moi deux minutes. Je termine ce que j'ai commencé, et je t'y conduis.

Justin disparaît dans le hangar avant que j'aie eu le temps d'acquiescer.

Le vent soulève un nouveau nuage de poussière. Il fouette mes chevilles, mais pas mes mollets, qui cuisent sous le bermuda emprunté à Jenna. Pas de mécanique en mini-short : c'était une des premières injonctions de Z. Je m'en suis souvenue avant de partir...

Derrière la clôture, les agneaux gambadent toujours. Je vais à leur rencontre, le cœur aux abois.

Cinq minutes plus tard, j'entends un moteur rugir derrière moi. J'abandonne les animaux et me tourne vers le hangar. Quelle n'est pas ma surprise de voir le pick-up de Ronald franchir la porte du bâtiment. Il avance sur la piste et s'arrête à ma hauteur.

— Monte ! ordonne Justin, qui a revêtu un tee-shirt.

Je contourne le véhicule et grimpe pour m'installer à ses côtés.

— Son pick-up tourne comme une horloge ! Qu'est-ce que je vais réparer, alors ?

— Ses bijoux de famille ! répond-il en m'adressant un clin d'œil.

Ses bijoux de... Oh !

Justin s'esclaffe et je me renfrogne.

Il règne une drôle d'effervescence dans le deuxième bâtiment que nous atteignons plus loin. Une dizaine de jeunes gens s'agitent autour de la laine qui jonche le sol. La tôle ondulée du toit n'est pas le meilleur isolant thermique qui soit ; qu'on parle français, espagnol ou même japonais, tout le monde crève de chaud de la même manière à l'intérieur.

Quand je franchis le seuil du hangar, l'odeur qui flotte dans l'air me prend à la gorge : un mélange animal de vinaigre et de terre. Celle des moutons qu'on a débarrassés de leur toison avant que nous n'arrivions.

— Par ici ! lance Justin en me faisant signe de le suivre derrière le bâtiment.

J'écarquille les yeux quand nous tournons à l'angle du mur : d'abord, parce qu'on aperçoit une oasis qui me rappelle des souvenirs – bons et mauvais. Ensuite, parce que je découvre, sous les eucalyptus, le fameux bolide.

Un vrai bolide ! Une voiture de course ancienne aux lignes profilées, et sûrement pas ringardes. Elle est rouge, comme une italienne, bien qu'elle soit américaine : une vieille Ford Mustang.

— Elle dort dans son garage, d'habitude, mais il l'a fait acheminer jusqu'ici pour toi. Il y a un courant d'air qui rafraîchit les lieux, ce sera plus agréable qu'entre les quatre murs d'un entrepôt.

Ronald est prévenant sous ses airs bourrus.

Nous approchons de la voiture. Son propriétaire a posé le carburateur neuf sur du papier journal, pour le protéger de la poussière. Il a aussi laissé une grosse caisse à outils, comme il l'a expliqué au téléphone, hier soir.

— Un problème, Grace ? demande Justin en me voyant décontenancée.

— Il veut vraiment que j'y touche ?

— Il semblerait, répond-il en ouvrant la portière.

Il tourne la tête à gauche, puis à droite. Personne à l'horizon, tout le monde travaille à l'intérieur, alors il s'assied à la place du conducteur en jubilant.

— Tu ne diras rien, d'accord ?

— Euh, non... Enfin, d'accord.

— Je ne plaisantais pas quand il parlait de ses bijoux de famille. Tu as vu comme elle brille ?

Elle scintille, même.

— Je crois que c'est là qu'on ouvre le capot... marmonne-t-il en tâtonnant sous le tableau de bord.

Je peine à cacher mon sourire quand je me dirige à l'avant de la voiture.

— Raté ! (Je glisse mes doigts au-dessus du poney de la calandre.) C'est là !

Le mécanisme produit un clic sonore quand je l'enclenche et le capot s'ouvre.

Le moteur est aussi impeccable que la carrosserie. Ronald entretient son *bijou* avec amour.

J'y jette un œil inquiet.

Le filtre à air, OK. Le carburateur, OK. Ça ne semble pas plus compliqué que sur des modèles plus modernes.

Justin est sorti de la voiture, il me rejoint au-dessus du capot et colle son épaule contre la mienne. Il m'observe réfléchir tandis que je tente de réordonner les étapes de la procédure.

Allez, on y va.

Je déclipse le boîtier du filtre à air.

— Tu faisais vraiment ça en Angleterre ? demande-t-il, impressionné. Je croyais que tu avais dit ça à Charlie pour t'en débarrasser.

— Est-ce qu'il y a une information que Charlie n'a pas encore colportée ? je bougonne en forçant sur le plastique pour finir d'ouvrir la boîte.

— Le nombre de fois où Victor l'a trompée avant de la demander en mariage, propose Justin en ricanant.

Je soulève enfin le couvercle, le filtre apparaît à l'intérieur.

— J'étais étudiante en médecine, à Londres.

Justin a brusquement tourné la tête vers moi.

— Et tu as laissé tomber ?

— Pas tout à fait...

Les souvenirs d'une conversation menée entre trois frites dégoûtantes et un pot de glace fondue me reviennent en mémoire. C'est aussi douloureux que réconfortant.

J'effleure les ailettes noircies du bout des doigts en tremblant.

— Ça, ce sont ses poumons.

— Elle a beaucoup fumé, remarque Justin en penchant la tête.

— Oui ! Et ça... (Je pose la main sur le carburateur défectueux.).

Tu sais ce que c'est ?

Justin secoue la tête en pinçant les lèvres.

— Bonjour, Grace ! nous interpelle Ronald qui vient d'arriver, à pas de loup.

Et en parlant de loup, Wallace surgit en même temps que lui ! Il me saute dessus, la truffe en avant. Je serais tombée sur les fesses si la voiture ne m'avait pas empêchée de basculer en arrière. Le chien lèche mes avant-bras, mes mains, puis frotte sa tête contre mon ventre.

Mon cœur s'affole, je lève la tête et balaye les environs des yeux en moins d'une demi-seconde.

Mais Z n'est pas là.

— Ronald... vous êtes déjà revenu ? bredouille Justin d'une voix paniquée.

Il s'est écarté de la voiture d'un bond et frotte la paume de ses mains sur son jean.

— Et toi, tu prends des cours de mécanique ? le réprimande Ronald. Va donc diriger cette bande de gamins dans le hangar. Ces recrues ne sont vraiment pas performantes ! On va reprendre le tri des laines, je crois qu'ils ont improvisé quand ils ne savaient pas. Et comme tu n'étais pas avec eux...

Justin hoche la tête en s'éloignant au pas de course.

À vos ordres, chef.

— Vous n'avez pas été sympa avec lui ! je proteste quand nous sommes seuls.

— Je ne le paye pas pour qu'il soit *sympa* avec les autres non plus, répond-il en levant les yeux au ciel. Alors, Grace, vous y arrivez ?

Je m'écarte du capot et désigne le moteur de la tête.

— Je viens de commencer. Vous n'avez pas oublié de me parler d'un détail, Ronald ?

— Je mourais d'envie de voir votre tête quand vous l'auriez

découvert !

Je lui adresse un clin d'œil.

— Raté !

Wallace jappe parce que je ne caresse plus sa tête. Sa langue pend, il doit être assoiffé.

— Vous lui avez donné à boire ?

— Oui.

— Quand ?

— Il y a deux heures.

Je m'insurge :

— C'est bien trop peu ! Vous l'avez regardé ?

Ronald penche la tête et acquiesce.

— Oui, et alors ?

— Il crève de chaud !

— Pas plus que d'habitude !

Je le foudroie du regard.

— D'accord, j'irai lui chercher à boire tout de suite après, capitule-t-il en levant les mains.

Je retourne à mon moteur, pose les mains sur le filtre à air pour le désolidariser du carburateur.

— Grace, vous ne me la posez pas ?

— Poser quoi ? je grommelle en tirant sur la pièce.

— La question qui vous brûle les lèvres : pourquoi est-ce que son chien est là, et pas lui ?

Je ne réponds pas. Est-ce que ça me regarde, désormais ?

— Il me l'a confié, poursuit-il.

— Vous êtes son *baby-sitter* ?

— En quelque sorte.

— OK... Moi, je ne vous confierais même pas un hamster.

Ça fait rire Ronald qui se penche au-dessus du moteur pour m'observer travailler. Je sors avec précaution le filtre à air et le lui tend. Il l'accepte avec un sourire canaille.

— Parfait. Vous faites ça avec la précision d'un chirurgien, Grace.

Je me tourne enfin vers lui et soupire.

— Pourquoi son chien est là, et pas lui ?

— Il ne m'a pas donné de détails. Il devait faire quelque chose. Il est parti en ne sachant pas quand est-ce qu'il reviendrait.

— Et pour la voiture ?

— Il avait fait commander la pièce, il y a longtemps.

— Vous n'avez jamais pensé à le faire vous-même ?

— Non, c'est Z qui l'entretient, mais comme il est parti le jour où il avait prévu d'y passer du temps, et que je vous ai croisée, j'ai trouvé une autre solution.

— Ça prendra plus de temps que si c'était lui qui avait travaillé.

— Mais on ne va nulle part, n'est-ce pas ? interroge Ronald en cherchant mon regard. Et on peut encore attendre.

Attendre quoi ? Que Z revienne ? Que Jenna vive, ou meure ?

Je compte les durites qui relient les injecteurs au carburateur.

— Mon visa expire dans dix jours.

J'ai décidé de rester, mais c'est dans des moments comme ça que j'en viens à hésiter. Jenna n'avait pas besoin de moi, et Z non plus.

— Il n'est pas reparti à Sydney, lâche soudain Ronald.

Je m'interromps, pose les mains sur le rebord du capot et me redresse.

— Ah non ? dis-je, hésitante.

Est-ce que je veux savoir ça ?

— Non, confirme Ronald.

Wallace s'assied à ses pieds, il m'observe de ses yeux bienveillants.

— Mais qu'est-ce qu'il fout, alors ?

Ronald hausse les épaules.

— Ça, je n'en sais rien.

— Bon, ça suffit ! Dites-moi ce que vous savez !

— Il connaît particulièrement bien les voitures de course. C'est pour ça qu'il tient à s'occuper de celle-là.

Et moi, je l'ignorais... J'ignore tout de lui à vrai dire.

— Il a couru sur les circuits d'Amérique, pendant une année, ajoute-t-il.

Je ne respire plus. Je ne parle plus mais j'ai gardé la bouche ouverte.

Ronald poursuit :

— La *Sprint Cup*, vous connaissez ?

— Non !

Je viens d'expirer trois litres d'air.

— Ronald ! appelle-t-on, au loin.

Justin s'agite dans un nuage de poussière, le long du grand enclos.

— Je vais y aller, Grace, soupire Ronald en secouant la tête.

Non ! Il doit rester, je dois savoir !

Mais il s'éloigne déjà...

— Ronald !

— La *Sprint Cup*, Grace, lance-t-il en continuant de marcher.

Justin attend sagement que son patron le rejoigne, puis ils disparaissent dans le hangar.

Mes bras maculés de cambouis retombent sur mes cuisses.

Ce n'est pas juste ! Et c'est trop facile ! Je trépigne à mon tour sur la plaine, sous les arbres, pendant que Wallace s'affaire autour de la Mustang, truffe contre terre.

Dans les entrailles de la voiture, je vire rageusement les vis qui soudent le carburateur au reste du moteur, puis je fais sauter les durites des injecteurs.

L'essence m'éclabousse les mains mais je m'en fiche. Je ne songe qu'à une chose, et même deux, voire trois : je suis tombée amoureuse d'une ombre.

Boum-boum.

D'un fantôme.

Boum-boum.

De Batman, et pas de Superman.

31

Grace

Deux heures plus tard, et après moult essais, la Mustang ne repart pas. Je contemple le moteur, démoralisée. Il faut que je laisse tomber, quelques heures – quelques jours ? – avant d’y revenir. Ça marche avec les problèmes de maths ; pourquoi pas avec la mécanique. Et puis, on peut encore attendre, d’après Ronald...

Je rejoins Justin dans le hangar ; il dirige les petites équipes qui trient et lavent la laine en discutant joyeusement.

— J’y vais, Justin.

— Tu ne veux pas qu’on t’embauche ?

On lui jette des regards moqueurs. Je ne suis pas certaine qu’il soit aussi autoritaire que Ronald pour diriger son équipe.

— Jenna m’attend, on va préparer la soirée.

Il sourit.

— C’est vrai ! À ce soir, alors ?

J’acquiesce en hochant la tête.

— Dis à ton patron que je reviens demain. Il y a encore un truc qui m’échappe.

Justin donne une instruction à un des jeunes employés et me rejoint finalement à l’entrée du hangar.

— Je te ramène jusqu’à ta voiture. Mais demain, tu viendras jusque-là sans guide.

— Voilà, sans guide, je répète en le suivant jusqu’au pick-up de Ronald, Wallace sur mes talons.

— Agir pour ne pas mourir ? je répète, interloquée. Vraiment ?

— Je leur ai dit que ça ne m'intéressait pas. Enfin, c'était avant que je propose « agir pour ne pas moisir », mais ils l'ont trouvé moins adapté, explique Jenna en éteignant les baffles qui ont fait vibrer des heures durant les murs du séjour.

Elle me raconte que Kenly l'a mise en contact avec des associations au début de la maladie. Cela s'est soldé par un fiasco parce qu'elle trouvait leurs slogans mauvais.

Moi aussi.

— Ils sont nuls parce qu'ils renvoient précisément à ce qu'on attend de nous quand on nous annonce le diagnostic. (Je mime avec des guillemets.) « C'est la catastrophe ! Mais tout ira bien, parce qu'elle a dit qu'elle allait se battre ! »

Jenna soupire.

— Parfois, j'oublie que tu es passée par là, Grace...

Je baisse les yeux et souris à ma cicatrice.

— Même avec ça ?

— Oui, elle fait partie de toi, maintenant. Pour en revenir à ton expérience, qu'est-ce qui vient après la catastrophe ? demande-t-elle en tirant sur le canapé.

Je viens à sa rescousse et nous parvenons ensemble à le replacer au centre de la pièce. Jenna s'effondre alors dans les coussins et masse ses tempes, puis ses paupières.

Je livre la fin de mon explication :

— Le combat, pur et dur. Devant les yeux embués des tiens, devant leurs sourires compatissants.

— Les miens ne sont pas là. Personne ou presque n'est au courant.

— C'est peut-être mieux comme ça. Comme une force supplémentaire.

— Peut-être... Mais quand les forces déclinent, que se passe-t-il ?

Je tressaille parce que je sais qu'elle ne pose pas cette question par hasard.

— Je n'en sais rien, je mens en m'installant à côté d'elle.

Jenna lève les yeux au ciel.

— Parle, Grace ! s'agace-t-elle en frappant un coup sur le coussin qu'elle a posé sur ses genoux.

L'assise molle se soulève tandis que son corps touche le mien.

J'ai refusé l'aide psychologique au centre parce que je n'étais pas

prête à parler. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas.

— Je ne peux pas le savoir, Jenna. Moi, j'ai eu de la chance : au moment où je n'y croyais plus, quelqu'un est mort et m'a sauvée.

— Et alors ? Quel est le problème ?

— Ce n'est pas juste.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je commençais à me faire une raison, et que c'est arrivé. Mais si toi, Jenna, tu te fais une raison, à un moment donné, parce que tu es très fatiguée par exemple, personne ne mourra miraculeusement pour te sauver.

— Un miracle ? relève-t-elle, amusée. C'est comme ça que tu conçois ce qui est arrivé ? Tu ne crois pas à la destinée ?

Je ricane.

— Avant tout ça, j'étais prête à faire le serment d'Hippocrate. Pour tenir justement ce genre de connerie à distance à coups de bistouri ! Et puis le destin s'est manifesté avec cruauté pour me prouver qu'on ne lutte pas contre lui ! Je n'ai pas eu le choix, il a bien fallu que je suive le mouvement ! Sauf qu'il ne m'est pas vraiment favorable, ou alors de manière très sadique.

Elle ferme encore les yeux et je l'observe, le cœur serré. Ses longs cheveux, plus roux que les miens, tombent en cascade sur ses épaules. Jenna qui aime tellement vivre, condamnée à se battre pour en avoir encore le droit. Est-ce que finalement la vie c'est comme l'amour, et comme l'adrénaline, quand on en abuse ? Est-ce que ça devient surfait, et cruel, et dangereux, et...

— Grace !

Jenna m'a sortie de cette sombre torpeur qui menace sans arrêt de m'engloutir depuis que Z a crié qu'il ne voulait plus de moi, et plus du cœur que j'étais prête à abîmer pour lui.

Elle est fatiguée, bien plus que la veille. Le docteur Kenly va encore nous en vouloir, j'espère que ça ne nuira pas à sa capacité de résistance face au traitement qu'elle recevra à Sydney. Parce que Jenna part demain, et aucune soirée dansante ne pourra retarder son départ, cette fois.

— Tu vas arrêter ça, tout de suite, assène-t-elle avec une colère aussi soudaine qu'inattendue.

Je cligne des yeux.

— Arrêter quoi ?

— De te sentir coupable parce que tu es en vie ! Tout ça ne tient pas du miracle !

— Et cela tient à quoi selon toi ?

Elle croise les bras sur sa poitrine. Ses épaules étaient plus charnues le jour de mon arrivée, j'en suis sûre...

— J'ai connu l'amour plusieurs fois dans ma vie, sans avoir eu la chance de porter d'enfant. Et finalement, je t'ai toi, ici, maintenant. Ça, ça ne tient pas du tout du miracle, Grace.

Elle va me parler du destin...

— Je ne savais pas que tu étais malade, avant de venir.

— Z ne savait pas non plus pour la greffe quand il est venu vers toi.

Oh, non ! Maintenant, je sais où elle veut en venir.

— Mais pas pour me sauver ! Je ne l'aurais jamais accepté.

— C'est pourtant ce qu'il a fait. Et c'est ce que tu es en train de faire aussi pour moi, et pour lui maintenant. Tout ça relève du destin, Grace. Avec ou sans bistouri. Avec des joies et d'immenses peines.

Je baisse la tête. Comme après chaque session, le parquet est recouvert d'une fine couche de poussière. Jenna se fiche que ses invités dansent en baskets, en rangers, ou en sandales.

— Le sujet est clos. Il n'est plus là, maintenant... je chuchote enfin.

— Mais toi, oui. Et tu vas l'attendre. Et s'il ne revient vraiment pas, tu iras le chercher.

Pour qu'il me rejette, encore ? Non, jamais !

Je lève les yeux, mais pas la tête.

— Est-ce que tu crois que l'amour devient surfait quand on en abuse ?

Ma tante me regarde d'un air triste.

— C'est ce que tu penses, Grace ?

— Pas moi...

Elle soupire.

— Z est encore plus cassé que je ne le pensais.

Oui. Et il courait sur les circuits, et il avait un ami qu'il a perdu.

— Je suis tombée amoureuse de lui, je souffle parce que ma voix est cassée, comme mes espoirs. Amoureuse à en crever, et ça m'a réparée. Et tu sais que je ne voulais pas que ça se passe comme ça...

Jenna lève la main pour caresser mes cheveux derrière mon oreille, avant de me serrer contre elle, ses bras bien enroulés autour de

mes épaules.

— Je sais, Grace.

Sa chaleur court dans mon dos, dans ma nuque. Elle se glisse à l'intérieur, vient caresser mon cœur meurtri.

— Ça va aller, Jenna, je souffle dans son cou.

Elle frissonne, puis inspire profondément pour tenter de se reprendre.

— Je l'espère, Grace.

Avant de se laisser couler contre moi.

*

Ce soir-là, je ne parviens pas à trouver le sommeil. Je me demande si Jenna pourra combattre cette maladie pourrie, seule. Ce qui serait arrivé si j'étais restée en Angleterre. Ce que Z a fichu en Amérique. Je me demande aussi ce qui a foiré avec le carburateur de Ronald.

Batman m'attend dans la liseuse, mais le mécanicien de Leigh Creek lui vole la vedette ; je passe deux heures à éplucher les classements de la *Sprint Cup* des cinq années précédant son arrivée dans l'outback, et je finis par m'endormir sans m'en rendre compte.

*

— Alors, Grace ? Vous allez finir par en venir à bout ?

J'ai entendu Ronald arriver, mais je ne me retourne pas.

— Il vous a menti : aucun Zepheniah Hart n'a participé à cette compétition.

— Ah, vous avez fait des recherches ! triomphe-t-il en me rejoignant au-dessus du capot. C'est bien !

Il pose une bouteille d'eau fraîche sur le carburateur. Je ne me fais pas prier longtemps et la saisis pour en boire une gorgée.

— Et s'il avait utilisé un pseudo ? reprend Ronald quand j'en termine, les lèvres déjà sèches tant il fait chaud.

— J'ai guetté un Bruce Wayne ou un Barry Allen.

Ronald me lance un regard mystérieux.

— Peut-être qu'il ne conduisait pas...

— J'ai aussi cherché le nom de McPhee, et rien non plus.

Il ne relève pas, il réfléchit. J'ai mis dans le mille : il sait qui est Angus !

Je m'apprête à l'interroger mais il me prend de court :

— Elle n'avait pas le même nom que son frère.

Elle ?

— C'est elle qui conduisait, pas lui, poursuit-il, moins sûr de lui.

Mon cœur galope dans ma poitrine. Il y a une fille dans l'histoire !

— Attendez... Comment est-ce que vous savez ça ? Et pourquoi vous en parlez maintenant ?

Ronald se tourne vers le hangar. Il s'assied sur le rebord du capot.

— J'ai retrouvé Z sur la route, une nuit. Avec lui. (Il désigne Wallace qui me regarde avec adoration.) Il marchait dans le noir, les yeux rivés vers le ciel.

J'écarquille les miens.

— Pourquoi ?

— Il n'a pas voulu l'expliquer. Il marchait droit devant lui, c'est tout.

Comme cette nuit-là au pied des *Weg Peaks* ; il a grimpé pour se faire du mal, et il en a conclu qu'il ne vivait plus. Mais Z n'a pas vraiment abandonné, il cherche son chemin dans le désert sans parvenir à le retrouver. Il n'arrête pas d'essayer.

Je me tiens au capot à mon tour.

— Il était tard, reprend Ronald. Je lui ai proposé de venir passer le reste de la nuit ici. Il a accepté parce que le chien était plus fatigué que lui. Le lendemain, je lui ai montré la voiture pour lui demander un conseil. D'abord, il s'est figé, et vous le connaissez...

— Non, pas comme je le voudrais. Continuez, s'il vous plaît !

Il hoche la tête, l'air ennuyé, mais obéit :

— Eh bien, il n'a plus parlé quand il a jeté un œil sur le moteur.

— Parlé... je répète dans un état second. Il ne sait pas faire ça.

— Pas toujours : quand je l'ai interrogé, plus tard, il a expliqué qu'il avait couru sur les circuits amateurs, avec ce genre de bolide...

Ronald se racle la gorge avant de poursuivre :

— Et avec son ex-petite amie.

Ma vue se brouille tandis que mon esprit établit de nouvelles connexions : l'ex-copine de Z qui pilote des voitures de course est aussi la sœur d'Angus.

Puis s'échafaude une autre théorie : et si c'était elle qui avait volé la voiture, qui l'avait ramenée devant le garage pour la brûler ? Elle m'aurait prise pour sa rivale, alors que Z et moi n'en étions pas encore là !

Ça ressemble à une vengeance de fille répudiée, en dix fois plus dramatique.

— Comment elle s'appelait, sa... sa... ?

— Kate.

Kate.

— Ou Bianca.

Je le dévisage, désespérée.

— Quelque chose comme ça. C'est tout ce qu'il m'a appris. Je crois que je suis celui qui en sait le plus sur son compte, dans cette ville. Et tout ça, grâce à cette bagnole ! s'exclame-t-il en caressant son capot.

Je ne suis déjà plus avec lui. Mon téléphone portable est resté dans la voiture. J'espère qu'il a assez de batterie pour que je lance une recherche. Les mains me démangent, ma tête bourdonne.

Je replonge les mains dans le moteur ; il faut en finir avec ce foutu carburateur !

— Quel est le problème, Grace ?

— Ça ne reprend pas... Je ne comprends pas.

— C'est un démarreur mécanique, pas électrique.

Je me tourne vers lui.

— Vous n'auriez pas pu le dire plus tôt !

— Il fallait m'expliquer ce qui n'allait pas hier soir, jeune fille !

— Vous dansiez la *bachata*, hier soir !

Il rit, mais pas moi.

— Je vais chercher un peu d'essence et vous la verserez ici.

Il montre l'entrée de la cuve du carburateur, en haut.

— Je ne me suis pas souvenue que Z avait fait ça...

— C'est un cœur, Grace. Il faut lui donner de quoi battre, n'est-ce pas ?

Et si plus rien ne pouvait le ranimer ?

Ronald s'éloigne au pas de course, disparaît dans le hangar, puis revient deux minutes plus tard avec ce qu'il faut.

J'ai trouvé un petit entonnoir dans sa caisse à outils.

Je fais couler le liquide à l'intérieur du carburateur.

— Parfait, approuve-t-il avant de s'installer au volant. Vous êtes prête ?

— Oui.

Mais je n'en sais rien.

La Mustang toussote lors du premier essai. Elle grogne lors du

second, et finit par mugir à la troisième tentative.

Soulagée, je pousse un cri de joie soutenu par le poing levé d'un Ronald, ravi.

— J'hésite quand même à vous confier la prochaine réparation, Grace. Je comptais changer les plaquettes de frein.

Il m'a rejointe, mais je ne l'écoute plus. Je ne pense qu'à mon téléphone portable dans la voiture de Jenna.

— Il faut que j'y aille, Ronald.

— Vous ne restez pas pour filer la laine ?

— Non, je dois... je dois...

Vite, une excuse !

— Passer au bureau de poste !

— Vous avez raison. Charlie ferme avant l'heure depuis quelques jours. Victor doit faire des siennes en ce moment, et elle cherche sûrement à le prendre en...

— Ronald, s'il vous plaît ! je supplie.

— Je peux quand même vous confier un paquet ?

Oh, non !

— Oui, bien sûr.

Quel joli coup. C'est vraiment bien joué, Grace !

— Ne bougez pas, je vais le chercher, lance Ronald en partant en direction de sa maison, cette fois.

Je rejoins le pick-up de Jenna, Wallace ne me lâche pas d'une semelle. Quand j'ouvre la portière, il grimpe avant moi.

— Non, tu ne peux pas venir, mon toutou. Toi, tu restes là. Avec les gentils agneaux.

Est-ce que c'est un argument pertinent pour un chien-garou comme lui ?

Il semble que non puisqu'il ne bouge pas, lui si obéissant.

— Wallace, descends !

Ronald est revenu en voiture. Il s'arrête à côté de nous et tend un paquet par la fenêtre.

— Voilà. Il faut vous dépêcher, dit-il en regardant sa montre.

— Je partirai quand Wallace sera descendu.

Les sourcils froncés, Ronald se penche pour apercevoir le chien assis sur le siège passager.

— Il tient à vous escorter. Il ne serait pas de trop face à un dragon comme Charlie ! Wallace, viens là.

Mais Wallace tourne la tête vers le bush. Il s'en fout.

— Vous n'en voulez pas ? demande Ronald. Ça vous ferait de la compagnie, non ? J'ai appris que Jenna et Kenly étaient partis en lune de miel, ce matin.

Pas en lune de miel, en chimiothérapie.

Je suis seule, c'est vrai. Mais accueillir Wallace à la maison, c'est comme inviter Z aussi.

— L'heure tourne, Grace, me rappelle Ronald en me balançant le colis.

Je manque de le faire tomber en le rattrapant.

— Partez donc avec le chien ! s'exclame-t-il encore.

Bon, avec le chien, alors... Je grimpe au volant et démarre la voiture.

— Demain, vous filerez la laine avec nous, je compte sur vous, crie Ronald par-dessus le moteur.

Je lève un pouce tout en manœuvrant, mon téléphone déjà calé entre mes cuisses. Il n'est pas éteint, mais le réseau est très mauvais ; je vais devoir atteindre la ville pour bénéficier d'une connexion optimale.

Je roule plus vite qu'à l'aller sur la piste, dégageant un nuage de poussière qui me rappelle celui de notre virée dans le désert, puis je file au même rythme sur la route. Deux minutes plus tard, je suis distancée par un énorme véhicule sorti de nulle part ; un genre de quatre-quatre rouge sang monté sur d'énormes roues qui ressemblent à celle d'un tracteur. Il me dépasse dans un grondement infernal tandis que j'accélère. Wallace reste impassible, il fixe la ligne d'horizon, les oreilles dressées.

Je finis par entrer dans Leigh Creek à tombeau ouvert, et freine brusquement en apercevant des gosses marcher sur un trottoir...

Je prends la rue qui mène à l'école. La poste est tout près, dans l'avenue perpendiculaire ; je m'y rendrai après avoir mené ma recherche à l'abri des regards, car qui sait ce que je vais découvrir...

Je mets enfin pied à terre, le colis sous mon bras, avant de claquer la portière avec violence.

En transe, j'ouvre le navigateur, puis l'historique, et je sélectionne le site dédié à la *Sprint Cup*. Le menu s'affiche, mes mains tremblent quand je sélectionne cette fois l'onglet de la catégorie « Amateur ».

Ronald a dit *Kate*, ou *Bianca* : quelque chose comme ça.

Je consulte la liste des concurrents datant d'il y a deux ans. Il y a une Madeline, et une Susan, et c'est tout.

La suivante, alors : Daniel, Michael, Blake, Mark...

Blake, c'est un prénom de fille ! À mi-chemin entre Kate et Bianca.

Blake Nistor.

— S'il vous plaît !

Je tourne la tête. Le monstrueux véhicule rouge est garé au bout de la rue. Enivrée par la frénésie de ma découverte, je ne l'ai pas entendu arriver. Le conducteur approche, je regarde une dernière fois mon écran avec désespoir ; il faut juste que je sache si c'est une piste sérieuse. Je copie, puis colle le nom de Blake Nistor dans la barre de recherche.

C'est parti...

Je suis fébrile, mes mains transpirent autour de l'appareil. Je retiens mon souffle lorsque la page commence à s'afficher ! Je vois apparaître le nom de l'ex-copine de Z sur la deuxième ligne du premier résultat, un article du *Daily Telegraph*, et...

Plus rien.

— Putain de putain !

Ce portable de merde s'est éteint !

— S'il vous plaît, Mademoiselle. Je crois que je vais avoir besoin de vous.

L'homme qui tient à me parler m'a suivie ; il est tout près, désormais.

Un touriste qui s'est égaré ? Un type du coin que je ne connais pas encore mais qui a déjà entendu parler de moi – évidemment ?

Je lève enfin la tête en soupirant. L'homme me dévisage, la tête penchée sur le côté.

— Vous cherchez quelqu'un ? Quelque chose ?

Il a les cheveux châtain clair. Il est aussi jeune que moi, mais il n'est pas très grand. Sa peau est pigmentée de taches de rousseur, les traits de son visage sont émaciés.

Il me toise des pieds à la tête et finit par grimacer en secouant la tête.

— Tu es son portrait craché...

Qu'est-ce qu'il raconte ?

Wallace se met soudain à aboyer dans la voiture. Je réalise avec effroi que nous sommes seuls dans la rue, lui et moi.

— Je dois y aller... je lâche précipitamment en me dirigeant vers le pick-up.

Fuir.

Wallace hurle comme un loup, la truffe collée sur la vitre de la portière. Je pose ma main sur la poignée mais l'homme est déjà derrière moi. Il me tire en arrière, je résiste en balançant mon coude. Le colis tombe, mon agresseur recule en poussant un cri ; j'entrevois l'espoir de me sauver.

La poignée, putain !

Mais il est de retour...

Il ceinture ma taille et je bascule dans ses bras.

Je crie et me débats, mais mon agresseur est plus fort et personne ne m'entend !

— Calme-toi.

Lui est effroyablement calme.

— Calme-toi, Grace.

Et il connaît mon nom !

Poum-poum. Poum-poum.

— Qui êtes-vous ? j'articule, sur le point d'étouffer.

Il desserre sa prise mais ne me relâche pas les mains pour autant. Il me pousse violemment en avant pour me faire tourner à la manière de Jenna sur la piste de danse, puis me reprend dans ses bras. J'ai le souffle court, la nausée quand il me serre contre son torse. Ses yeux verts injectés de sang se trouvent à hauteur des miens.

— Qui je suis ?

Il caresse ma joue, mon nez, puis soulève une mèche de mes cheveux. Je tremble à en claquer des dents.

— Je suis son pire cauchemar.

Il sourit, comme un possédé, comme un fou.

— Je suis Robin.

Mon Dieu.

C'est lui. C'est Angus.

32

Z

4 jours après la chute

La lumière...

Non ! Pas la lumière ! Ça brûle, putain !

— Il revient ! Adrian ! Adrian ? Merci, mon Dieu, le revoilà ! Va chercher quelqu'un, Adrian !

Quelqu'un ? Pour quoi faire ?

— Zeph, tout va bien ! Je suis là ! Maman est là !

J'ai fait un cauchemar. Ma mère est en train de me border. Je vais me rendormir.

Je respire lentement, en attendant de replonger dans le sommeil.

J'ouvre juste un œil pour voir. Maman est vraiment à côté de moi. Elle a la bouche ouverte et elle pleure.

— Adrian, il ne va peut-être pas rester conscient longtemps !

Qu'est-ce qui se passe ?

Je cligne des yeux et ça fait mal. Tout fait mal en réalité.

— Maman... tout va bien...

Je lève mon poing pour la toucher mais il pèse une tonne – deux, même.

— Qu'est-ce que c'est... que...

Ma langue pèse aussi une tonne, et ma gorge est sèche, tellement sèche...

— Calme-toi, Zeph ! On va venir s'occuper de toi.

Mais je n'ai besoin de personne !

Maman a attrapé ma main. Ma main recouverte d'un plâtre. Un

énorme plâtre qui emprisonne mon bras jusqu'à mon épaule. L'autre est entravé par quelque chose.

Debout ! Debout, putain !

Mais je suis cloué sur mon oreiller et j'ai un vertige. Je pose mon bras sur mes yeux.

Si je pouvais retourner dans le noir...

— Qu'est-ce qui se passe, maman ?

Maman serre fort les doigts qui dépassent de mon plâtre et elle pleure à nouveau.

— Tout va bien, Zeph. Tout ira bien maintenant.

Une porte s'ouvre. On claironne au loin :

— Bienvenue parmi nous, jeune homme !

— Parlez moins fort !

C'est papa. S'il a pris la peine de venir c'est que j'ai dû faire une connerie. Une énorme connerie...

— Le médecin va arriver dans cinq minutes. On va prendre ses constantes, mais il a vraiment repris des couleurs ! Il a dit quelque chose ?

De quoi est-ce qu'ils parlent, tous ?

— Non, non, pas encore, il...

— Vous ferez ça plus tard ! les interrompt mon père. Quand le docteur arrivera ! Regardez-le, il ne sait même pas où il a atterri !

Un docteur ? Quel docteur ?

Je serre les dents et tente encore une fois de me redresser.

— Et où est-ce que j'ai atterri, papa ?

J'y parviens en gémissant. Après la vue, l'odorat ; je respire par la bouche parce que l'odeur d'éther qui flotte dans la pièce me file la gerbe. Et... et je ne suis pas dans ma chambre !

— Où on est maman ?

Je le sais, depuis quelques secondes, mais il faut qu'elle le dise pour que je continue de réfléchir.

— Tu es en sécurité, murmure-t-elle en reprenant ma main.

Je bouge encore. Ma jambe me fait un mal de chien. Elle est plâtrée aussi, jusqu'à ma cuisse.

— Tu as eu tellement de chance ! C'est un miracle !

La porte claque, et je sais d'instinct que nous sommes seuls, mes parents et moi. Mon père nous rejoint de l'autre côté du lit.

— Tu n'as rien à te reprocher, Zeph, continue ma mère. Rien du

tout.

— Plus tard, Eva, gronde mon père.

Je parviens enfin à ouvrir les yeux, en grand. La pièce toute blanche est baignée de lumière. Il fait beau. Est-ce que c'est le matin ?

Je soulève mon bras, et mon plâtre, devant moi.

Des bribes d'images dansent devant mes yeux. Je respire vite, je respire mal.

— Papa, où sommes-nous ?

— À Sydney. Au *St Vincent's Hospital*, répond maman à sa place. On vous y a conduits en hélicoptère.

En hélicoptère ?

Je tire sur mon bras – et sur la perfusion. Le rideau est en train de se lever, mais pas assez vite... Je vois juste les yeux de Haggis dans la brume.

— Où est Angus ?

— Il va bien ! s'écrie maman. Toi aussi, tu vas bien !

Mais pas maman. Maintenant, elle sanglote.

— Tu n'aurais rien pu faire, Zeph...

— Eva ! tonne encore mon père.

— Si tu avais été encordé, tu aurais pu la retenir quelques secondes de plus, mais ça n'aurait rien changé...

— Je vais te demander de sortir si tu continues !

Ils se disputent. Je ne les ai jamais connus qu'en train de se disputer, de toute façon...

Je fixe le mur blanc devant moi, c'est à cet instant-là que le flash me percute : je vois la corde qui se balance, je vois Blake qui me provoque, je vois Angus qui hurle quand nous tombons.

— Où est Blake ?

Mes parents ne parlent plus.

— Où est Blake, maman ?

— Tu n'aurais rien pu faire, reprend mon père en crispant ses doigts sur le drap.

Faire quoi ? Pourquoi ?

Une minuscule larme roule sur sa joue aussi. Plein feu sur les dernières secondes de la chute, elles sont interminables.

— Dieu seul peut la sauver, Zeph.

La sauver ? Ma voix tremble quand je profère l'impensable :

— Est-ce que Blake est morte, papa ?

Mon père me regarde avec tristesse, avec pitié. Il a pitié de moi, putain !

Oui ?

— Mais ce n'est pas possible... je dis dans un souffle.

Je veux parler à Blake.

— Ce n'est pas possible !

Je veux retourner dans le noir.

— Maman ! Ce n'est pas possible, hein ?

— Va chercher une infirmière, lance mon père en agrippant mon bras.

— Où est Blake ? Où elle est, putain ?

La porte s'ouvre à grand fracas, j'ai les yeux noyés de larmes alors je ne distingue plus rien.

— Ça va aller, Zeph ! me secoue mon père.

Non, ça n'ira plus. Ça n'ira plus jamais !

On s'agite autour de moi. Le voile devant mes yeux, leurs voix lointaines, et je sombre à nouveau.

Pour toujours.

33

Grace

— Robin, c'est... c'est votre prénom ?

Angus ne me relâche pas. Il fronce les sourcils et réfléchit.

— Oui, conclut-il dans un souffle.

Mais il semble moins sûr de lui.

J'ai toujours autant envie de hurler, et les aboiements d'un Wallace déchaîné n'arrangent rien... Pourtant, je demande avec sang-froid :

— Robin, vous avez dit que vous aviez besoin d'aide, tout à l'heure... Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Il me dévisage, il ne comprend pas. La fille en détresse s'est envolée ? Qu'il se rassure, elle réapparaîtra aussitôt s'il redevient violent.

— Ce que tu peux faire pour moi... murmure-t-il.

Ses yeux sont injectés de sang. Il est confus et perdu ; il ne va pas bien.

— Ce que je peux faire pour elle, reprend-il en hochant la tête.

Ses lèvres crispées s'étirent pour former un sourire. Un large et effrayant sourire.

Angus vient d'avoir une brillante idée, je le crains...

— Viens ! lance-t-il en refermant sa grande main autour de mon poignet.

Il tire avec violence et je suis contrainte de le suivre. Si j'avais chuté, je suis certaine qu'il aurait continué de me traîner sur le bitume.

Il marmonne en marchant vite, en direction de son affreuse

voiture. Je tourne désespérément la tête dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un alentour.

— Ang... Robin ! Attendez !

Il est peut-être encore temps de parler, de négocier, et même de comprendre.

— Attendez !

Mon cœur bat tellement fort qu'il semble que de minuscules aiguilles transpercent ma poitrine. Dehors dedans. Lentement, pour que ce soit très douloureux.

Pendant ce temps, Angus ne ralentit pas, et il marmonne toujours...

— Oui, on va le faire. Tu vas voir...

— Rob... Angus !

Il tourne la tête vers moi. L'espace d'une seconde, je pense que je suis parvenue à lui faire entendre raison : une lueur s'est allumée dans ses yeux verts.

— Tu sais qui je suis, Grace ?

Mais il avance toujours, plus vite, même. Nous ne sommes plus qu'à quelques mètres du quatre-quatre et les aboiements de Wallace redoublent. Si seulement je l'avais laissé m'accompagner dans la rue...

Quand Angus tend le bras pour ouvrir la portière côté passager, je joue ma dernière carte : je hurle et me débats.

— Chut, Blake !

Il m'a appelée Blake ? Oh, bon sang...

— À l'aide !

Angus referme ses bras autour de moi, plaque sa main sur ma bouche et me ramène vers la voiture. Je ne peux même pas le mordre parce qu'il garde les doigts de sa main bien serrés.

— Chut ! Chut !

Je lance un coude dans ses côtes, il crie encore plus fort que moi. Ça ne le fait pas abandonner pour autant...

— Arrête, Grace.

Oh, je suis redevenue Grace !

— Arrête ou il va avoir mal... chuchote-t-il en collant sa bouche sur mon oreille.

Je me fige.

— Superman, reprend-il, la voix venimeuse. Il va avoir mal si tu continues.

Z prend la fuite du jour au lendemain, Angus débarque en ville : la disparition de Z est liée à la présence d'Angus, ici ?

Évidemment, créatine...

Mes yeux doivent être révoltés, envahis par la terreur. Pendant ce temps, Angus sourit de toutes ses dents en écartant sa main.

— Tu viens avec moi, Grace ?

Je reprends mon souffle péniblement et articule :

— On va... on va rejoindre Z ?

Il serre plus fort ses bras autour de moi et inspire profondément.

— Oui, oui. Et on va grimper, lâche-t-il avant de me pousser contre le pare-buffle de sa voiture.

Ma tête heurte la carrosserie et je vois trouble. Je pense à ce moment-là que j'ai raté la seule occasion de m'enfuir ou d'appeler à l'aide.

Mon crâne menace d'éclater quand Angus me fait basculer sur son épaule et que tout mon sang remonte devant mes yeux.

Mes oreilles bourdonnent tandis qu'il me hisse dans la voiture, sur le siège, où il me sangle pendant que je reprends mes esprits.

Mais c'est trop tard. C'est fini.

Wallace hurle une dernière fois, puis c'est le silence quand la portière claque. Il est troublé par le rugissement du moteur qu'Angus démarre quand il s'installe au volant.

La voiture avance. Sonnée, je relève péniblement ma tête douloureuse.

— On va grimper ! On va grimper ! chantonne Angus, très agité.

— Où est Z ? je chuchote une première fois.

— On va grimper, Blake. On va grimper !

— Où est Z, Ang... Robin ?

J'ai parlé plus fort. Angus m'interroge du regard, surpris. Après m'avoir traînée jusque-là, il prend à nouveau conscience qu'il n'est pas seul. Ça ne présage rien de bon...

— Il est avec elle ! crache-t-il. Ils sont tous les deux, réunis !

Réunis ? Avec Blake ? Elle est là aussi ? Mon Dieu, je ne comprends plus rien !

— Angus, il faut que...

— Dors, Grace !

Il empoigne mes cheveux de la main gauche, puis envoie cogner ma tête sur la vitre.

Et je dors.

*

Il fait noir et on chante à côté. Est-ce que je suis morte ?

— Non, Madame, je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis plus d'une semaine.

Je ne connais pas cette voix.

— Oui, oui... Moi, je vais bien, vous savez !

Quoique...

— Non, non, Z est venu il y a deux mois, à Sydney ! Et là, j'ai eu un problème. Mais c'est résolu, vous savez.

Z. Mon Dieu !

Je cligne des yeux parce que le soleil dans ce pays brille toujours trop fort. Je suis secouée tandis que je tente de me redresser en grimaçant de douleur.

Je ne suis pas morte, j'ai *juste* été assommée.

Angus parle toujours au téléphone, l'appareil dans sa main gauche, le volant tenu dans la droite. Il me jette un regard joyeux en constatant que je sors enfin du brouillard.

Joyeux... alors qu'il aurait pu me tuer ! Je ne connais pas ses intentions, mais il semble déterminé, et peu concerné par ce qui pourrait m'arriver.

— Oui, Madame Hart. Oui, évidemment que je vous appelle s'il me donne des nouvelles ! glapit-il au téléphone par-dessus le grondement du moteur.

Nous filons sur une route plus large que celle que je connais. Le paysage a changé : les étendues rouges et orange tendent à s'éclaircir, elles deviennent ocre au loin, en même temps que la végétation se densifie au sol. Il y a même plus d'âmes sur les bas-côtés, car nous traversons de petits hameaux constitués d'une dizaine d'habitations.

— Où sommes-nous ? je demande en même temps qu'Angus raccroche avec la mère de Z.

Son sourire est encore une fois effrayant lorsqu'il répond :

— En route vers le paradis, Grace.

Le paradis ? Nous roulons plutôt vers l'enfer...

Mes yeux ont fini par se faire à la luminosité – pas si éclatante que je le pensais à mon réveil ; c'est la fin de la journée. Nous avons dû beaucoup rouler avant que je reprenne conscience.

J'ai la gorge très sèche et la nuque endolorie.

— Je... j'ai soif.

Mais mon geôlier s'en fiche, il fixe la route en appuyant plus que de raison sur l'accélérateur.

À côté d'Angus, j'étais un enfant de chœur lorsque j'ai dépassé cet immense convoi dans le désert. C'est pourtant sa sœur qui pilotait avec Z sur la *Sprint Cup* ? Sa sœur pour qui il m'a prise, quelques secondes avant de me kidnapper...

Un vif éclair orange me fait soudain cligner des yeux. Les derniers rayons du soleil, derrière nous, viennent de frapper le miroir du rétroviseur. La lumière fait resurgir la douleur à l'arrière de mon crâne et je gémis. Dans la débâcle, je fais pourtant une déduction importante : nous roulons vers l'est. Pas vers Adélaïde, pas vers le Queensland.

— On rentre chez toi ? je demande avec prudence.

Angus me fait peur, j'ai pourtant le sentiment de le connaître à travers le peu que Z a livré : jamais pour le déprécier et toujours avec une immense tristesse.

Comme il ne répond pas, je reprends :

— C'est Sydney, le paradis ?

Il ricane.

— Non, Sydney, c'est le palais du sommeil. Et Leigh Creek, le fleuve des enfers.

Je hoche la tête, même si je n'ai rien compris. Je le regrette aussitôt : une douleur foudroie à nouveau ma tête, dans les tempes cette fois, et qu'est-ce que j'ai mal...

— On ne meurt pas à tous les coups, Grace, dit Angus après m'avoir vue atrocement grimacer pour ne pas gémir. Seulement toi, tu as la tête dure. Il en faudra plus que ça.

Je le fixe, épouvantée.

— Plus que ça pour quoi ?

Mais il m'ignore et parle encore, les yeux dans le vide plutôt que rivés sur la route.

— Si ta tête tient le coup, il faudra s'attaquer à autre chose. Attends, je réfléchis...

Il veut me tuer ! Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais c'est parce qu'il est fou, ça ne m'a pas échappé non plus.

— Le cœur ! s'exclame-t-il en frappant le volant avec son poing. Tu connais Blanche-Neige, Grace ?

Je suis tétanisée, incapable de lui répondre.

— Ma sœur, c'était mon cœur, tu vois. Z me l'a pris. Z a tout pris en même temps qu'elle.

Un camion apparaîtrait au loin. Pendant qu'il délirait, Angus s'est déporté au milieu de la route. Il ne corrige pas sa trajectoire. Je guette le moment où il va réagir, mais il n'arrive pas. Mon cœur n'avait pas assez du reste, il martèle ma poitrine quand le camion n'est plus qu'à une centaine de mètres.

— On ne fait plus grand-chose sans son cœur, poursuit-il, imperturbable.

— Non, pas grand-chose. Angus, la voiture va...

— Ta gueule, Grace ! hurle-t-il.

Il va nous tuer en nous précipitant contre le camion. Comme ça, si bêtement. Ce n'est pas possible ! C'est absurde ! La vie, la mort, la maladie, et même l'amour.

Encore une dizaine de mètres...

Ça ne peut pas finir comme ça !

Je serre les dents, Angus m'adresse un clin d'œil au moment où le chauffeur en face klaxonne, puis il nous projette sur la file de gauche, à notre place.

Sauvés !

La voiture s'ébroue avant de filer encore plus vite. Vers l'est.

Angus éclate de rire en secouant la tête.

— Trop facile, Grace ! Blake détesterait qu'on le fasse comme ça !

Nous l'avons échappé belle, mais c'est juste un sursis. Or, je ne peux pas laisser tomber, je n'en ai pas le droit.

— Où est Z ? je demande tandis qu'Angus semble ralentir.

— Avec Blake. Ils s'aiment pour toujours, tu sais.

Après la douleur physique, celle de l'âme.

— Oui, je sais.

Moi aussi, je l'aime, et j'ai si peur pour lui.

— Je voulais m'assurer qu'il ne l'oublie pas, Grace. Tu comprends ?

— Oui, je comprends.

Mais je ne comprends rien du tout.

Un nouveau bâtiment se détache au loin, sur le bas-côté. Isolé et long. Il ne s'agit pas d'une habitation. C'est un *roadhouse*, comme celui de Vera.

Angus freine brusquement et je manque d'être projetée dans le pare-brise. Il traverse la route et avance à vive allure dans la poussière, jusqu'à s'arrêter devant la pompe à essence du relais.

On va s'arrêter ! Je vais pouvoir lui fausser compagnie, demander de l'aide !

Je pose ma main sur la poignée, mon cœur va exploser. Je ne sens même plus la douleur derrière ma tête.

Angus regarde droit devant lui, il ne voit pas que je suis sur le point de m'échapper.

— Je ne voulais pas qu'il oublie, reprend-il avec ferveur. Je ne voulais pas qu'il puisse réparer non plus, alors j'ai pris ta voiture, Grace. Parce que tu lui ressembles tellement... Tellement, que j'ai cru en Dieu pendant deux minutes.

Je le fixe avec horreur : c'est donc lui qui a brûlé ma voiture !

— Mais Z oubliait quand même, reprend-il. Parce que tu revenais tous les jours et qu'il souriait comme avant. D'ailleurs, même Wallace oubliait... Wallace adore Blake pour toujours aussi. Alors... alors...

Il secoue la tête en fermant les yeux.

Est-ce que je dois écouter la suite de ses propos décousus alors que je tiens le moyen de m'enfuir ?

— ... alors, j'ai brûlé ta voiture. Et ça a marché ! Il s'est enfin souvenu ! Il s'est souvenu ! Et maintenant, il a mal ! Et c'est bien fait !

Mal ? Il l'a déjà dit avant qu'on parte...

— Pourquoi mal ?

Angus parlait à la mère de Z lorsque j'ai repris connaissance, Angus a dit plusieurs fois qu'il souffrait, et Wallace était déchaîné lorsqu'il m'a enlevée.

— Où est Z ? je demande d'une voix tremblante.

Angus plonge la main dans la poche de son jean sale – et abîmé, comme le reste de ses vêtements. Cela fait des semaines qu'il doit errer autour du garage, loin de chez lui. Des semaines qu'il nous surveille. Voilà pourquoi le colis est revenu de Sydney.

— Angus, s'il te plaît ! je supplie, car ça devient insupportable.

Il sourit mais ses yeux sont immensément tristes.

Sa main réapparaît ; Angus tient un téléphone portable que je reconnais. Il me le tend.

— Voilà pour toi, Grace.

Horriifiée, je contemple l'appareil dans ma paume : c'est celui de Z.

Angus me l'arrache et le range à nouveau dans la poche de son jean.

— Maintenant, tu vas faire ce que je te dis ou Z sera à Blake pour toujours.

Non.

Oh, non !

34

Grace

Angus m'observe derrière le pare-brise du monstre qui nous a conduits jusqu'ici. J'ai cinq minutes pour acheter quatre piles LR-14 et payer sans faire de vagues.

— *Si tu restes dans la voiture, toute seule, tu risques de faire des bêtises : pleurer, hurler... Mais dans le magasin, tu ne vas pas embêter ces gens avec nos histoires à dormir debout ? N'est-ce pas, Grace ? Ce ne serait pas raisonnable...*

C'est ce qu'il a dit avant de m'envoyer faire ses courses. Cela sonne encore comme une menace. Angus retient Z prisonnier quelque part, je dois entrer dans son jeu si je veux le retrouver vivant. Et s'il a fait pire que ça...

Mon Dieu, je ne veux pas penser à ça. Mais s'il a fait pire que ça, j'aurai pris ce risque pour lui, en ne regrettant rien.

— Vous trouvez votre bonheur, Mademoiselle ? hèle la vendeuse au comptoir.

Mon bonheur est à des années-lumière de là, malheureusement.

Elle contourne la borne où elle semble s'ennuyer et je panique :

— Ne vous dérangez pas, s'il vous plaît !

Angus pourrait croire que j'ai changé d'avis, démarrer la voiture, s'enfuir et s'en prendre à Z.

Où sont ces putains de piles ?

Mes yeux balayent le rayon à toute vitesse ; ils ont un paquet de modèles qui se ressemblent, aussi petite que soit la boutique.

Je trouve enfin ce que je cherche avec un soulagement douloureux.

— Voilà, vous voyez, c'est bon !

Je brandis le paquet, pour elle, et pour qu'Angus voit, aussi.

Des piles... Qu'est-ce qu'il veut faire avec de fichues piles ?

Mes mains n'ont pas cessé de trembler, je suis glacée d'effroi bien qu'il fasse encore chaud à cette heure. Pourvu que la vendeuse ne remarque rien...

Je file à la caisse, le billet de dix dollars écrasé dans mon poing. Les piles tombent sur le comptoir, à côté de flyers vantant les mérites d'un bar de nuit du coin. Il y a un stylo posé tout près. Et Angus qui m'observe toujours...

Je sursaute violemment quand la clochette de la porte d'entrée tintinnabule pour annoncer l'arrivée d'un nouveau client. Le moindre bruissement d'air autour de moi est une torture depuis que nous avons quitté Leigh Creek et que j'ai rouvert les yeux dans la voiture.

Le nouveau venu se dirige vers le comptoir, il se place entre la vitrine et moi.

— Salut, Rose. J'ai crevé après Wilcannia. J'ai roulé avec une galette mais je tiens pas à aller jusqu'à Dubbo comme ça. Je peux jeter un œil sur ton stock de roues ?

Il se tourne vers moi, l'air désolé.

— On en a pour une minute, vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— N... Non. C'est parfait !

Il fronce les sourcils et retrousse le nez, surpris que ça ne me contrarie pas.

— Vous n'êtes pas du coin, vous ! dit-il en rigolant.

— Si...

Réfléchir, vite. Je n'ai qu'une minute.

Jenna lutte contre cette saloperie à Sydney et je ne connais pas le numéro de Ronald. Merde, merde, merde...

— Je suis de Leigh Creek, je continue en faisant glisser ma main vers le stylo.

Pendant que le nouveau venu demande à Rose une roue en trente-trois pouces et qu'elle se renseigne en consultant son ordinateur, je recule légèrement, juste assez pour que son grand corps me cache. Une main sur le rebord du comptoir, j'inspire, puis j'écris vite un numéro sur le premier flyer.

Voilà ! Sauf qu'on ne voit rien, parmi les caractères imprimés...

Et quand je le retourne, c'est encore pire.

— Oui, je l'ai ! s'exclame Rose. Je finis avec la demoiselle et je suis

à toi, Linus.

Déjà ?

— Ouais, à moi, ricane Linus.

Je lève la tête, paniquée – encore plus paniquée ! J’ai reculé de deux pas sur ma planche de salut. Après ça, ce sera terminé.

— Rose, dis-moi d’abord combien je te dois, reprend Linus en sortant son portefeuille de la poche arrière de son jean.

J’ai encore une chance. Une seule.

Je ne regarde pas du côté d’Angus, j’ai peur qu’il comprenne que je ne respecte pas ses instructions.

Le stylo entre mes mains, je griffonne cette fois le numéro de ma mère sur le comptoir, suivi d’un *SOS*.

— Mademoiselle ! m’interrompt Rose juste au moment où je termine.

Je pose précipitamment la main sur l’inscription en espérant qu’elle n’ait rien vu. Pas encore. Il faut que je quitte cet endroit sans faire de vagues, pour qu’Angus me mène auprès de Z.

Les larmes perlent à mes yeux lorsque je pense à ce qui a pu lui arriver...

Je dois être forte ! Forte comme une des super-héroïnes de la *A-Force*.

— Tenez.

Je pose le billet sur le comptoir d’une main, l’autre cache toujours mon gribouillage. Elle est moite, elle tremble, comme ma mâchoire et mes jambes.

Je récupère vite la monnaie et m’échappe au pas de course.

Angus sourit en me voyant revenir plus vite que prévu. Il doit penser que j’ai fait du zèle en me dépêchant. Comme il est tantôt triste, tantôt très en colère, je ne dois pas le contrarier si je veux parvenir à mes fins.

Je suis devenue Grace la Rouge quand je grimpe dans sa grosse voiture.

— Tu es une chic fille, Grace, lance-t-il en m’arrachant le paquet de piles des mains.

J’ignore toujours à quoi elles vont servir.

Il démarre, allume l’autoradio, et je me pelotonne à nouveau dans le siège en frissonnant.

J’aurais dû savoir que Superman avait des ennuis – et des

ennemis...

*

Le quatre-quatre Truck – parce que c’est comme ça qu’on appelle ce monstre, d’après Angus – avale des centaines de miles dans la nuit noire.

Je meurs de soif, mais pas de faim. Surtout, ma tête menace d’exploser : mes tempes compriment mes yeux, ma nuque est toujours aussi douloureuse du coup porté sur la carrosserie. Sans parler de cette musique qui se déverse dans l’habitacle de la voiture depuis des heures... Jusqu’à ce qu’on change de registre : après le *heavy metal*, je reconnais les accords moins agressifs, plus pop, des guitares des « deux mecs d’ici ».

Cela n’émeut pas Angus, qui reste aussi impassible qu’avant.

J’ose enfin l’observer attentivement ; il fixe la route d’un air absent, les mains serrées sur le volant, les dents plantées dans ses lèvres pâles.

J’ai surmonté deux vagues de panique : la première quand il m’a enlevée. La deuxième en sortant du *roadhouse*. La troisième est en vue, car il faut que je le fasse encore parler.

J’éponge la sueur qui coule sur mon front et me lance, la voix brisée par l’angoisse :

— C’est Jet.

Il tourne la tête, brièvement.

— Quoi ?

Il baisse le son.

— La musique, c’est Jet.

Il ne sourit plus comme un dément.

— Ouais, c’est vrai, dit-il en hochant la tête.

Cette fois, quelque chose a changé dans ses yeux.

Il tend la main vers l’autoradio et change de morceau. Fin de la séquence nostalgie ?

— Ça, c’est les *Foo Fighters*, dit-il comme la musique reprend avec encore moins de puissance.

On n’est plus dans la séquence d’un film de roadtrip, comme quand Z et moi filions dans le désert, même si la mélodie entraînante nous le rappelle. Le décalage nous propulse plutôt dans un de ces films d’horreur que je déteste.

Psychose on the road.

Angus secoue la tête d'avant en arrière.

— Est-ce qu'ils sont d'ici aussi ? je demande naïvement.

Il rit de bon cœur et j'entraperçois, une demi-seconde, le jeune homme souriant et heureux qu'il a dû être, un jour : Robin. Ou un autre, après tout.

— Non ! Ils sont américains. Z et Blake les ont vus en concert quand ils étaient... là-bas.

— Quand ils faisaient des courses automobiles ?

— Ouais.

Il se tourne soudain vers moi. Le quatre-quatre fait un gros écart sur le bas-côté.

— Il t'a dit qu'ils faisaient des courses ? demande Angus en oubliant la route.

Je mens.

— Oui, il me l'a dit. Regarde devant toi, s'il te plaît !

— Il t'a *tout* dit ?

— Oui, tout.

Il fronce les sourcils et finit par obéir, mais il est en colère. Je n'ai pas dû donner les bonnes réponses.

— Et tu es restée ? Tu as quand même voulu coucher avec ce connard ?

Je suis censée tout savoir, et je viens encore de le perdre, alors je m'accroche à mon unique objectif :

— Où est Z, Angus ?

Cette fois, il ne rit pas comme un dément, et il accélère davantage...

On entend le chanteur répéter qu'il retournera chez lui quand il aura appris à voler. Encore, encore... Je songe que je ne retournerai peut-être jamais en Angleterre. Chez moi. Qu'Angus va m'en empêcher et interrompre ici ma seconde vie. À moins qu'il ne s'agisse toujours de la première ?

Je ne sais plus. Je m'en fous.

— Où est Z ?

C'est ce qui compte, maintenant.

Angus ne dit rien. Je fixe toujours son visage aux pommettes rouges, et j'y vois soudain dégringoler une larme, puis deux.

— Il est à la maison, dit-il enfin. Et tu vas rentrer avec lui, Grace.

Il tend une main vers moi et j'esquisse un mouvement de recul ; je

ne veux plus qu'il me touche ! Noyé dans ses larmes, je ne suis pas certaine qu'il s'en rende compte.

Ses doigts atteignent ma joue et il la caresse tandis que mon estomac se retourne. Je serre les dents pour ne pas hurler de douleur.

Il me caresse, des dizaines de minutes, et je le laisse faire parce que ça semble l'apaiser, les yeux rivés vers le ciel pour tenter d'oublier où nous sommes. Il est criblé d'étoiles dont je ne connaîtrai jamais le nom.

Mon cœur semble ne jamais ralentir et cela m'épuise. Je songe que je n'ai pas ingurgité mon cocktail de médicaments. Combien de temps vais-je tenir sans filet ? Deux jours ? Trois ? Peut-être moins si Angus a un plan plus radical.

Il tient ma vie entre ses mains. Il détient la vérité, et Z surtout, mais il est si fou que je ne sais plus quoi faire. Je lève ma main en tremblant et la pose sur celle d'Angus, qui sursaute.

Ses yeux verts, striés de minuscules vaisseaux rouges, m'interrogent avec crainte.

— Angus, où est Blake ?

De nouveau, les larmes noient son regard malheureux.

— J'en sais rien, lâche-t-il en reposant sa main sur le volant. Partie. Elle est partie. Peut-être pour toujours.

Je ferme les yeux et m'empêche de jurer.

C'est par là qu'il fallait commencer.

*

Il ne parle plus au cours des deux heures suivantes. Il pleure, beaucoup, et je reste prostrée dans le large siège confortable, les genoux ramenés sur ma poitrine pour avoir plus chaud, car je claques des dents à nouveau. J'ai essayé de fermer les yeux pour me laisser entraîner dans une zone d'ombre qui pourrait me mettre à l'abri de cette effrayante réalité, mais ça ne fonctionne pas. C'est même pire, en réalité ; mon souffle se fait court et je suis prise de vertige. Je n'ai pas d'autres choix que de suivre Angus, les yeux grands ouverts.

Plus tard, nous quittons l'autoroute et empruntons une route moins large, puis encore une autre qui ressemble davantage à celle sur laquelle Z et moi nous sommes rencontrés un soir de tempête.

La nuit est bien avancée, on ne voit plus rien depuis longtemps, mais les silhouettes des monts que j'apercevais au loin quand le soleil

mourait sur la ligne d'horizon, avec les indications des panneaux, me donnent de nouveaux indices quant à notre position : nous sommes tout près des *Blue Moutains*.

On rentre à la maison.

J'avais raison : nous avons cheminé vers l'est, mais pas jusqu'à Sydney.

La voiture monte sur une piste, presque à la même vitesse que sur le bitume. Je m'accroche au harnais de sécurité pour amortir les violentes secousses provoquées par le passage des roues dans les ornières.

— C'est par là, la maison ? j'ose demander en criant par-dessus le grondement du moteur.

— Ouais, on y est presque !

Angus a retrouvé le sourire ; celui du kidnappeur dingue, pas un autre.

Nous ne croisons personne, j'imagine qu'on ne s'aventure pas dans la montagne si tard – ou si tôt, après tout.

Enfin, on s'arrête. Angus bondit à l'extérieur, je le rejoins devant le coffre ouvert de la voiture.

Il tient une lampe torche à la main, sa lumière vacille dans le noir.

— Z est là ? je demande, sentant mes espoirs fondre comme neige au soleil au fil des secondes.

— Ouais, ouais, marmonne-t-il.

Angus laisse tomber un énorme sac à dos dans la terre. Je suis pétrifiée quand je reconnais le même modèle que celui de Z. Je lève les yeux, mais Angus éteint soudain la lampe et les ténèbres nous engloutissent. Wallace n'est pas là pour se blottir contre mes jambes et me rassurer.

Angus déchire quelque chose : du carton. Le carton du paquet de piles ! Des piles pour la lampe torche ! Les cliquetis, secs et rapides, me le confirment, Angus procède à un échange : les usagées contre les neuves.

Il est fou mais il sait encore ce qu'il fait. Ce qu'il veut faire...

J'ai peut-être déjà tout perdu à l'heure qu'il est. Je commets peut-être une énorme erreur en restant ici.

La dernière pile est en place, je fais volte-face et m'éloigne à tâtons dans le noir.

Et je hurle :

— Z ! C'est moi ! Z !

C'est un acte désespéré. Ma dernière chance. Je voudrais être Flash, rapide comme l'éclair. Ou Sue Storm, l'Invisible. Et il aurait aussi fallu que Z soit Superman, pour que nous survivions tous les deux.

La scène se rallume. Le puissant halo de la lampe torche fait office de projecteur et se braque immédiatement sur la vedette du spectacle : moi.

— Ce n'est pas par là, Grace !

Je m'en fiche, je continue à marcher tout droit – et à crier.

— Au secours ! Je suis là !

Je change de stratégie parce que je n'ai plus rien à perdre – enfin si, mais si j'y pense, je ne parviendrai plus à poser un pied devant l'autre. C'est complètement idiot : je n'y verrai plus rien dans quelques mètres...

La sonnerie d'un téléphone portable retentit soudain dans le noir. Celui de Z, je l'ai suffisamment entendu hurler quand nous bricolions dans son hangar.

Quelqu'un essaie de le joindre.

— C'est sa mère. Tu veux répondre, Grace ? demande Angus au loin.

Sa mère qui aime les plantes... Et Z qui en avait des tonnes dans son studio, comme autant de petites lueurs de vie dans son monde peuplé d'ombres.

La sonnerie fait vibrer les arbres autour de nous. Elle fait vibrer le sol et mon cœur.

Merde !

Je rebrousse chemin et me précipite vers Angus. Il est immobile, le bras tendu ; le téléphone hulule toujours dans sa main.

Pourvu qu'il ne change pas d'avis...

Je suis parvenue près de lui au moment où le silence s'abat dans les bois et nous plonge à nouveau en plein cauchemar.

— Trop tard, lâche Angus en plongeant en avant pour agripper mon bras.

Cette fois, je hurle à m'en briser les cordes vocales, à enflammer ma gorge. Je hurle – et je mords la main qu'Angus tente de plaquer sur ma bouche pour me bâillonner.

Ma poitrine brûle, mon cœur s'élance dans une course effrénée. Je

n'ai plus conscience de mes bras et de mes jambes qui battent l'air en atteignant parfois son corps.

À un moment, j'entends un cri, et la poigne d'Angus se desserre. La seconde d'après il m'a reprise et il m'écrase sur le ventre, face contre terre.

— Tiens-toi tranquille. Ce n'est pas fini, Grace.

Je hoche la tête en reniflant, parce que je n'abandonne pas malgré tout. Jamais. Plus après tout ce qui est arrivé ces dernières semaines.

J'inspire pour reprendre une goulée d'air. La terre entre dans mes narines, âpre et ferreuse, tandis qu'Angus tire sur mes bras croisés dans mon dos. Ça devient très douloureux, il pourrait me briser en deux s'il le voulait. Au lieu de ça, il chuchote à mon oreille d'une voix douce :

— Il faut que je te montre quelque chose. Maintenant.

On ne va plus au paradis, on ne va plus à la maison. On va voir *quelque chose*. J'ai renoncé à comprendre ce qu'il voulait.

Angus glisse ses mains sous mes aisselles et me relève comme si je ne pesais rien. Il enfle son sac à dos sur une épaule, emprisonne ma main dans la sienne et me fourre la lampe torche dans l'autre.

— C'est toi qui vas nous éclairer, Grace. Moi, je...

Il baisse la tête et réfléchit.

— Moi, je tiens la corde.

Quelle corde ?

— Allez, on y va !

Et il m'entraîne sur un chemin – balisé semble-t-il. Un chemin qu'il connaît car il s'y engage sans hésitation.

— On n'a pas besoin de ça, ajoute-t-il en balançant le portable de Z derrière lui.

Horriée, j'aperçois l'appareil tomber dans les fourrés. Maintenant, je suis seule avec lui. Direction son enfer.

Nous marchons longtemps ; trop longtemps pour que je le supporte en tout cas. Quand je finis par tomber à genoux, épuisée, Angus me charge sur son épaule et reprend sa marche sur le chemin qui n'en finit pas de grimper.

J'ai lâché la lampe torche. Angus prend le relais. Je n'éclaire plus rien et je sombre de plus en plus. Ma tête dodeline dans son dos, le sang afflue derrière mon front – et derrière mon oreille, là où je suis blessée.

Enfin, il ralentit et me repose sur le sol. Mes jambes lâchent, je tombe lourdement sur les fesses en gémissant de douleur ; au lieu de la terre, mes os ont heurté la pierre.

Je cligne des yeux et cherche les arbres, ou les buissons qui jonchaient le parcours, mais il n'y a plus rien. Très loin, on voit poindre une lueur sur l'océan. Rose, très pâle, trop faible pour qu'on appelle ça le jour : c'est presque l'aube et nous sommes aux premières loges du spectacle. Très haut, sur la montagne.

Angus s'est accroupi devant son sac à dos. Il l'ouvre et le vide rapidement, formant à ses pieds un enchevêtrement de sangles en nylon. L'acier des mousquetons tinte sur la roche quand ils y retombent. Vient enfin l'essentiel : le tas de corde bleue qu'il extrait à deux mains du sac, l'air satisfait.

J'ai soudain un flash : Z et moi, blottis dans son lit après l'amour.

« *Qu'est-ce que tu vas m'apprendre, maintenant ?*

— *La descente en rappel ?* »

C'était un moment heureux, qui signifiait tellement plus qu'il n'en avait l'air.

— Viens par là, Grace.

Mais je ne bouge pas. Je suis envahie par les souvenirs. Percutée par les indices qu'ils renfermaient.

— Pas le parachute, pas le planeur... je murmure en fixant les cordes.

Angus ne veut pas grimper, il veut descendre.

— Pourquoi ? je m'écrie soudain.

Il m'ignore et continue à démêler des sangles en nylon multicolores.

— Viens par là ! répète-t-il en brandissant triomphalement un harnais rose fluo.

— Non !

Il souffle et lève les yeux au ciel, puis il se relève et marche en ma direction.

— Elle aussi, elle disait non. Mais c'était avant qu'elle y goûte... Il ne t'a jamais fait goûter à ça, ton héros ?

— Non, je murmure en ne résistant pas quand il me remet debout.

— Lève la jambe, ordonne-t-il en s'accroupissant devant moi.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

Me tuer ? *Nous* tuer ?

Il relève la tête, une mèche de cheveux caramel tombe sur ses yeux infiniment tristes.

— Je veux aller voir. Je veux y aller avec toi, Blake.

Encore, Blake...

Comme je ne lève pas la jambe, Angus le fait à ma place et passe mon pied, puis ma cuisse, dans le boudrier. Quand je suis bien harnachée, l'air hagard, il tire sur une sangle pour resserrer le tout et je suffoque. C'est trop serré !

Mais il s'en fout. Il l'ajuste sur mes hanches, autour de ma taille, l'air plus concentré que lorsqu'il conduisait.

Ses yeux sont à hauteur de ma gorge quand il en termine. Il fronce les sourcils puis, trop rapidement pour que je l'en empêche, détache un bouton de ma chemise.

Sa bouche s'ouvre sans qu'aucun mot n'en sorte.

— Qu'est-ce que c'est ? panique-t-il en tirant violemment sur le second. Qu'est-ce que c'est, merde ?

— La cicatrice de la greffe.

Il secoue la tête.

— La greffe ? Quelle greffe ? glapit-il.

— De mon cœur. Je vis avec le cœur d'un autre.

— Non... se lamente-t-il en laissant tomber un truc en acier sur la roche. Non, putain de merde ! Il a fallu qu'il tombe sur... sur une fille comme toi ! Un cœur, une greffe... Mais c'est de l'acharnement ! C'est de l'acharnement, Blake !

Il m'a attrapée par le col de ma chemise et il me secoue, bien trop fort.

— Ne me dis pas que tu es là, Blake ! vocifère-t-il, les yeux révoltés.

— Non, non, elle n'est pas là.

— Mais toi, oui !

Il redevient incontrôlable : il m'agrippe par le bras et me traîne à nouveau derrière lui, jusqu'au bord de la falaise.

— Je... je ne sais pas faire ça, Angus...

Z ne m'a pas appris.

Angus enfle son boudrier, très vite.

— Je ne sais pas faire ça, Robin ! je reprends en criant.

— Pas Robin ! aboie-t-il. Tu trouves que je ressemble à ce connard, toi ? C'était facile de m'endormir à coup de super-héros ! Des colis de

super-héros, pendant une année, voilà comment il a cru me consoler !

Z, pourquoi n'as-tu pas dit tout ça dans le désert...

— Non, je suis certaine que tu te trompes ! Il l'a fait parce qu'il pensait te reconforter, à défaut des mots qu'il n'arrive pas à prononcer.

Angus ricane.

— C'est ce qui a tué ma sœur, Grace ! Sa putain d'incapacité à parler ! Mais c'est parce qu'il a un putain de cœur de pierre et que c'est un connard d'égoïste ! Elle, elle a cru qu'il l'aimait parce qu'ils faisaient leurs conneries ensemble. Que ça suffisait ! Et toi...

Il fait des nœuds pendant qu'il vocifère. Il manipule des trucs dont j'ignore tout ; il les coince dans la corde, puis les arrime sur la roche, avant de nouer le tout à son baudrier, au mien. Je ne peux rien vérifier, rien du tout.

— Et toi... Toi aussi, tu vas sacrifier ta vie parce que tu l'aimes, se lamente-t-il soudain. Juste dans l'espoir de le retrouver.

— Oui. Oui, c'est vrai. Où est-il ? Où est Z ?

C'est ma dernière chance.

Mais Angus est déjà loin.

— Tu sais ce qui me fait le plus de mal, Grace ?

Je secoue la tête.

— C'est qu'il ne t'ait pas fait faire n'importe quoi. Qu'il t'ait caché qui il est. *Ce qu'il est vraiment !*

On dirait qu'il parle d'un monstre, pas d'un être humain, pas de son ami perdu.

Il me tire soudain vers le bord de la falaise. Il est en train de relier mon baudrier à la corde. Il ne va pas me tuer s'il m'assure ?

J'enroule mes bras autour de ma taille quand il procède de la même manière pour lui.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qu'on va faire ?

— Tu vas aller voir Blake. Vous allez parler toutes les deux.

Quoi ? Blake est en bas ?

Il me fait pivoter dos au vide.

— Vas-y, Grace !

— Mais je ne sais...

— Si tu sais !

Il touche du doigt la cicatrice.

— Je. Suis. Sûr. Que. Tu. Sais ! martèle-t-il sur ma peau.

Ou alors il croit que Blake est là. Il est tellement dingue qu'il croirait n'importe quoi, de toute façon.

— Putain, vas-y ! rugit-il en me poussant dans le vide.

Je glisse et chute sans un cri. Je ne tombe pas de haut et mes mains en avant m'empêchent de heurter la paroi. La corde est passée par-dessus un bloc que j'ai failli heurter. Son arête tranchante est passée très près de mon visage...

— Descends, Grace. Tu peux y aller, je te tiens.

— Je ne sais pas faire ça ! je crie en collant instinctivement mes pieds sur la roche.

— Mais si, tiens le descendeur.

À plat ventre sur la roche, il glisse en avant, une autre corde à la main, pour me montrer. Il enroule ses doigts autour du *descendeur*.

— Voilà, tu appuies et tu tires comme ça.

Il mime un geste, la corde glisse entre ses doigts.

Je regarde en bas : le vide, noir et effrayant. Le jour n'est pas encore parvenu jusque-là.

— Allez, Grace, va voir Blake.

Blake ne peut pas être là. J'y ai cru pendant quelques minutes tant les monologues d'Angus sont aussi décousus que lui. Et si elle n'est pas là, elle n'est peut-être nulle part...

— Putain ! Qu'est-ce que tu fous, Grace ?

Angus recommence la manœuvre pour me convaincre de l'imiter. J'ai les doigts crispés sur le morceau d'acier, je resserre ma prise en fermant les yeux, et je descends brusquement, deux mètres plus bas !

C'est horrible, je suis maintenant suspendue dans le vide. Mon premier réflexe est de retrouver un contact avec la roche en refoulant ma nausée.

— Blake ? Ça va ? demande Angus en regardant en bas.

Mais il n'y a vraiment personne dans les ténèbres.

« *Je les ai tués tous les deux.* »

Quand je relève la tête, ses yeux brillent de joie mais surtout de démence.

— Oui, ça va ! répond-il à la place de sa sœur.

Angus n'est pas mort ; il est malade.

— Angus, tu veux bien m'aider à remonter, s'il te plaît.

Il secoue la tête en riant.

— Mais tu devais descendre, Blake. Tu voulais descendre, non ? Tu

n'as pas voulu de la corde, parce que tu voulais descendre, finalement...

Je ne comprends plus rien, mais une chose est certaine : si Blake est toujours en vie, elle n'est pas au pied de cette montagne. Angus et moi sommes désespérément seuls.

— Angus, j'ai changé d'avis, je voudrais remonter, maintenant. S'il te plaît.

S'il me prend pour sa sœur, je vais le suivre dans son délire.

Je pose mes mains sur la paroi. Je ne sais pas grimper... Il n'y a rien pour grimper. Rien pour une fille comme moi.

Angus a fermé les yeux, là-haut.

— Non, non... Il faut que tu descendes.

Je crispe ma main sur le descendeur et je tombe encore d'un mètre... Je gémis parce que j'ai soudain très mal : de la gorge jusque sous ma poitrine. C'est impossible, c'est dans ma tête, mais j'ai l'impression qu'on m'ouvre de l'intérieur, que mon cœur va s'échapper.

Je dois lâcher la corde, je dois lâcher le descendeur ! Je ne veux pas que ça recommence, ou ça va me tuer !

Allez, lâche !

Mais je n'y parviens pas. Avec mon sang-froid, j'ai aussi définitivement perdu le contrôle de mes membres.

— Angus, regarde-moi.

C'est ma dernière chance. Je dois agir maintenant ou je ne remonterai plus jamais.

Sa tête pend par-dessus le rebord de la falaise. Il a posé la joue sur la paroi.

— Je ne peux pas descendre sans vous. Sans toi, sans Z. Tu comprends ?

Il hoche enfin la tête. Il ouvre enfin les yeux.

— Je vais te rejoindre, alors ! s'exclame-t-il en se redressant.

Non, non, non !

J'entends des cliquetis, là-haut, ça va très vite. Puis, le voilà !

— Tu as raison, on va y aller ensemble, Blake !

Il arrive à ma hauteur avec une aisance déconcertante – en affichant un sourire éclatant. Le voilà maintenant heureux.

J'acquiesce, le cœur au bord des lèvres.

— D'accord, on va aller jusqu'en bas, doucement.

Il grimace.

— Tu n'aimes pas aller doucement, Blake...

— Si, là, je veux prendre mon temps.

Il s'approche de moi, enroule sa main autour de ma nuque et embrasse ma joue.

Je décide d'être Blake jusqu'à ce que nous touchions terre. Mais est-ce que la terre existe ? Car le puits semble sans fond...

— Je t'aime, Blake, tu sais. Tu m'as manqué.

— Oui, Angus.

Je fixe le ciel qui s'éclaircit. L'aube chasse les ombres, c'est bien connu, mais pour combien de temps ? Est-ce qu'Angus va encore changer d'avis ?

— Grace ?

Je relève la tête, affolée. Quelqu'un arrive.

— Grace !

Z arrive ! Z est vivant !

Quelque chose explose en moi ; une déflagration trop puissante pour que je parvienne à la supporter.

— On est là, Superman ! crache Angus en agrippant ma corde.

Je me noie dans le sang qui arrive trop vite à mes tempes, devant mes yeux. La corde, l'acier froid du descendeur.

Ne surtout pas appuyer.

Z apparaît dans la lumière du tout petit matin, la joue tuméfiée.

Il me fixe, l'air désarmé. Moi, puis les cordes.

— Angus, tu as vu l'état des cordes ? hurle-t-il.

Angus a changé de couleur.

— Les cordes ? chuchote-t-il en me fixant avec horreur.

Pourquoi ?

— Ne bouge pas, Grace ! S'il te plaît, ne bouge pas ! supplie Z en tenant celle qui passe par-dessus l'arête tranchante.

Ma corde.

Mais Angus se rue sur moi et m'emprisonne dans ses bras.

— Reste avec moi, Blake !

Une sirène de détresse retentit dans ma tête, un horrible bourdonnement me fait fermer les yeux. Je vais perdre connaissance.

— Ne fais pas ça, putain ! hurle Z au-dessus de nous. Ne vous balancez pas !

On se balance quand même et ma tête cogne contre la roche.

Angus sanglote. Son étreinte se desserre. Je glisse le long de son corps, étourdie, les bras autour de sa taille, les mains agrippées à ses vêtements.

— Tiens bon, Grace !

Épuisée. Impuissante.

— Grace, putain !

Je lâche prise.

— Grace, non !

Je tombe.

Poum-poum. Poum-...

— Grace !

C'est fini, Z.

35

Z

359 jours après la chute

— Elle va être bien, ici, tout près de l'océan.

Je ferme les yeux mais ce sont mes oreilles que je devrais boucher.
Je tombe. À genoux. Enfin.

— Tu as été parfait, Zeph. Et courageux. Je suis fier de toi.

Je suis resté debout des heures, enfermé dans ma nouvelle prison.
En silence. En apnée.

Ça ne fait pas de moi quelqu'un de courageux. Juste quelqu'un de performant.

Voilà, c'est une performance de plus.

Maman s'agenouille près de moi. Elle caresse mon dos. Je ne ressens rien. Je ne ressens rien depuis tellement de mois.

— Elle va pouvoir aider des gens, Zeph. Des gens comme...

— Arrête, maman ! Arrête, merde !

Ce sont les premiers mots que je prononce depuis que je suis entré dans la chapelle.

Pour être courageux ? Courageux pour Angus qui n'est pas venu, alors. Pas courageux parce que j'ai soutenu le regard accusateur des gens.

En silence. En apnée.

Moi, j'ai survécu, pas comme Blake, qui a vue sur l'océan pour toujours.

Pas comme Angus, qui n'est plus que l'ombre de lui-même.

— Tu veux rentrer, Zeph ? demande maman d'une voix douce.

Je secoue la tête pour lui signifier que non, je ne veux pas rentrer.

— Tu veux rester ici, et m'appeler quand tu voudras rentrer ?

Je recommence à secouer la tête : non, je ne veux pas faire ça non plus.

Maman ne dit rien. Elle fait tourner entre ses doigts cette horrible rose blanche qu'on nous a distribuée avant d'en arriver au pire de la cérémonie. C'est la mienne, je l'ai écrasée dans mon poing en espérant que ses piquants me transpercent la peau, avant de la laisser tomber sur le sol. Car elles n'en ont plus, de piquants. On les leur a ôtées, pour ne pas qu'elles blessent ceux qui ont déjà assez mal comme ça. C'est dommage. Moi, je pense que ce n'est pas rendre justice à la mort que de l'enrober dans du papier de soie, ou des parfums de fleurs. Blake n'aurait pas aimé ça.

Maman dépose la rose à mes pieds. Je la contemple sans la voir, longtemps. Avant de la ramasser.

Je me relève, le vent cingle mes joues inexorablement sèches.

— Je viens avec toi si tu veux, Zeph.

Non, personne ne viendra.

— Je vais partir, maman.

Elle hoche la tête.

— Oui. Tout de suite. Allons-y !

— Non, demain, plutôt.

Elle fronce les sourcils.

— Mais tu ne peux pas passer la nuit ici...

Elle ne comprend pas.

— Je vais quitter Sydney.

— Pourquoi ? s'étrangle-t-elle.

— Parce que...

Parce que Blake n'y est plus. Parce qu'Angus me déteste. Parce que ma vie telle que je l'ai menée jusque-là n'a jamais eu aucun sens, ni aucun dénouement heureux.

— Parce que je dois y aller. J'ai fait virer mes économies sur mon compte courant. Hier.

— C'est beaucoup d'argent, Zeph ! Il devait servir à financer tes études !

Je ricane.

— Mes études ? J'aurais dû y songer bien avant de commencer mes conneries ! C'est trop tard, maman ! Ce fric, c'était de l'argent de

poche, c'était la garantie que je décide, un jour, de faire comme tout le monde. Tu sais très bien qu'on en a suffisamment pour que je fasse des études toute ma vie, cash !

Maman est choquée. Elle ouvre la bouche mais ne dit rien. Je suis un connard ; je n'aurais pas dû lui parler comme ça.

— Pardon, maman.

Elle caresse mes cheveux.

Ma maman...

— Tu es dévasté, Zeph. On ne s'attendait pas à...

— Si ! On le savait ! Sa vie ne tenait plus qu'à un fil ! Non, à quatre en réalité ! Angus est devenu à moitié fou à cause de ça ! Et moi... moi...

Moi, je n'ai rien à revendiquer. Juste à fermer ma gueule, et à dégager.

Circulez, il n'y a plus rien à voir.

— Je m'en fous que quelqu'un en profite, ou pas ! Ça ne me console pas !

Je suis essoufflé. J'ai mal. Je suis... je suis vivant. C'est horrible d'en prendre conscience dans un moment pareil.

— Je m'en vais, maman, je répète en lui rendant sa rose.

— Où ça ? murmure-t-elle.

— Je ne sais pas.

Loin. Là où on n'est pas obligé de respirer. Juste de survivre. Vivre ne m'intéresse plus désormais.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ? explose maman.

— Je vais travailler.

— Travailler...

— Travailler.

Elle recule d'un pas. Elle n'y croit pas ?

Je me tourne vers l'océan. Blake est partie et je me déteste d'être soulagé pour elle. Je suis vivant, mais entouré d'ombres.

Parce que j'ai dit oui. Deux fois.

Le soleil est à son zénith. L'eau scintille à perte de vue, au point que le ciel se confonde avec elle, à cette heure. La vue est belle sur la colline du cimetière. C'est bien la seule chose que Blake aurait aimée, aujourd'hui.

« Apprends-moi à voler, Superman. »

Je suis désolée, Blake. Je ne volais pas vraiment.

36

Grace Février

Rêver, c'est inespéré quand on est perdu.

« Médusa, soit tu aides, soit tu la boucles. C'est une sorcière, OK ? Avec des pouvoirs magiques. »

Rêver, c'est prendre la clef des champs pour y disparaître.

« Nico, aide-moi un peu. Cette chose pourrait arriver d'une minute à l'autre, et lui taper dessus ne sert à rien. Je suis une super dure à cuire. Je peux résoudre tous vos problèmes. C'est ce que vous voulez entendre ? »

Moi, en tout cas, quand je retrouve le chemin du champ, je rêve toujours de perdre la clef.

« Oui, résoudre nos problèmes, ce serait bien... »

Mais on ne peut pas décider de tout non plus. Par exemple, j'aurais voulu rêver plus longtemps de filles en combinaisons de toutes les couleurs. De Médusa, de...

— Grace !

Bip-bip. Bip-bip.

Je connais ce truc-là.

Bip-bip. Bip-bip.

Je le déteste, même !

— Salut, Gracie, chuchote Z.

Z est là ?

Ses yeux de chat sont là en tout cas, très bleus, étincelants, juste devant mon nez. Alors, oui, il est là, mais je ne profite pas de la vue longtemps car il se précipite sur moi. Il cale délicatement ma tête sur

son épaule et se presse contre mon corps.

Je n'ai pas besoin de plus de temps pour me souvenir de ma cavale aux côtés d'Angus. De la marche dans le noir, de la falaise à l'aube, alors je me blottis dans ses bras avec soulagement, même si la fatigue et la douleur fourmillent déjà dans mes membres.

Bip-bip. Bip-bip.

Le signal accélère et Z raffermit sa prise sur moi sans un mot. Je retrouve son odeur de terre – sans le cambouis –, et sa chaleur, surtout, car j'ai eu si froid durant ces heures.

— Tu m'as collé une de ces putains de trouille... chuchote-t-il d'une voix étranglée. Je ne me le serais pas pardonné, cette fois... Pas pardonné.

Je me blottis davantage contre lui, étourdie par mon poulx qui ne ralentit pas. Je n'ai jamais été aussi heureuse d'entendre mon cœur hurler à ce point dans la machine.

Z glisse ses doigts derrière mon cou pour atteindre ma nuque. Il la caresse avec d'infinies précautions, la bouche plaquée sur mon front. Ses lèvres bougent pour y déposer des baisers silencieux.

Il tremble dans mes bras, et moi je revis dans les siens. Mais il faut que je le voie, que je revoie ses yeux très bleus.

Je le repousse gentiment, la main plaquée sur son cœur.

Et je sombre de tristesse car il ne sourit pas. Je lève ma main vers sa joue recouverte d'un hématome qui a déjà viré au vert.

— Grace ! gronde-t-il en saisissant mon poignet.

— Tu es blessé !

Il fronce les sourcils et ne lâche pas ma main. Il la dirige avec précaution derrière ma tête. Sur le pansement épais qui recouvre une blessure.

— Aïe...

Ça tire, ou ça pulse, je ne sais pas très bien.

— Tu as un traumatisme crânien et des bleus un peu partout.

La machine s'emballe à nouveau.

— Et quoi d'autre ? je demande.

Je touche ma cicatrice du doigt, le cœur battant.

— Il n'a rien ! s'écrie Z. Il va bien !

Je pose ma main à plat sur ma poitrine pour m'en assurer, sur les électrodes qui trahissent tous mes états d'âme depuis que j'ai ouvert les yeux.

Je bouge mes jambes, mes bras, sous le drap : tout fonctionne.

— Tu m’as sauvée ?

Z baisse la tête et prend mes mains dans les siennes. Il les embrasse, l’une après l’autre.

— Non... murmure-t-il.

Je me redresse tant bien que mal – mais avec davantage de mal quand même...

Z bondit aussitôt du lit.

— Ne bouge pas, je vais appeler quelqu’un !

Et me laisser toute seule ? Encore ?

— Non ! Tu n’appelles personne !

J’ai à nouveau très froid.

— Si, insiste-t-il. C’était la condition pour que je reste. Je ne peux pas manquer à ma parole. J’ai déjà merdé une fois.

Merdé ? Quand ?

— Je t’interdis de quitter cette chambre. Je t’interdis de me laisser encore toute seule !

Il revient vers moi, pose les genoux sur le lit pour être à ma hauteur.

— Tu n’es pas toute seule. Tu n’as jamais été toute seule, dit-il en reprenant mon visage dans ses mains.

Lui, il ne m’a jamais touchée aussi tendrement. Il a eu peur, il est soulagé.

Et il m’embrasse – sur les lèvres, cette fois. Avec douceur, avant de recommencer de moins en moins délicatement. Il semble que je respire pour la première fois depuis des jours.

— Ta tante et ta mère vont me tuer, souffle-t-il enfin en s’écartant.

— Ma mère ?

Maman est là ?

— J’y vais, Grace, décide-t-il en s’éloignant.

— Non !

Il se retourne et me fixe en soupirant. Il est heureux de m’avoir retrouvée saine et sauve, mais il est triste. Je ne comprends pas pourquoi.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? Raconte-moi ce qui s’est passé ? Comment vous m’avez retrouvée ? Comment est-ce que j’ai pu m’en tirer ? Moi et... merde, Angus ! Est-ce que... est-ce qu’il...

— Il a juste une jambe cassée, on s’est occupé de lui.

— ... est-ce qu'il t'a fait du mal ? je crie en me redressant.

Z grimace avant de plaquer sa main sur sa joue tuméfiée.

— Un peu... J'ai eu des soupçons quand tu m'as montré le colis, ils se sont confirmés le lendemain. Il avait brûlé ta voiture, il fallait l'arrêter avant qu'il ne commette le pire. J'ai fermé le garage pour partir à sa recherche, mais il m'a retrouvé en premier, le surlendemain. Nous nous sommes battus, il m'a frappé si fort qu'il m'a assommé avant de m'abandonner au milieu du bush.

— Il a dérobé ton téléphone portable pour me faire croire qu'il te tenait. Il voulait me faire du mal, puis il me prenait pour sa sœur, la minute suivante.

Z hoche la tête, l'air malheureux.

— Je l'ai tué lui aussi, Grace.

Je ne veux pas savoir ce que ça signifie. Pas tout de suite.

— Si tu l'avais arrêté avant, et confié aux bonnes personnes, tu serais revenu me chercher ?

Z me dévisage avec une expression douloureuse.

— Je n'en sais rien.

Mon cœur se pulvérise.

Je reprends d'une voix brisée :

— Je suis tombée de haut et je suis toujours là. Comment est-ce possible ?

— Une vire a arrêté ta chute avant... avant le pire.

Il s'est rembruni en le disant.

— Une quoi ?

Je viens de reprendre connaissance, j'obtiens enfin des explications, aussi ma tête me fait souffrir ; ça fait beaucoup trop de paramètres à gérer en même temps.

— Une plateforme... murmure-t-il.

Z tourne la tête en direction de la fenêtre obstruée par un long store, songeur.

— Z, tu es sûr que tu vas bien ?

Il se redresse brusquement. Il regarde à gauche, à droite ; il hésite. Avant de fondre sur moi, de me voler un baiser aussi désespéré que fougueux.

— Ne t'occupe pas de moi, s'il te plaît. OK ?

Je hoche la tête, faisant cogner mon front contre le sien.

— OK.

Mais attends que je reprenne du poil de la bête et on en reparlera...

Il caresse mes lèvres, mes pommettes, les yeux rivés sur ses pouces qui cheminent sur mon visage. Il enregistre tout, à la hâte, comme si c'était la dernière fois.

— Maintenant, il faut que j'aille chercher ta mère et ta tante. Elles étaient parties faire un tour. J'ai prié égoïstement pour que tu ouvres les yeux quand je serais seul avec toi, et tu m'as écouté.

Le minuscule sourire qui naît au coin de ses lèvres prouve à quel point il en est fier.

Je ne retiens pourtant qu'une chose : il a prié pour que je revienne.

Z dit toujours des choses importantes au moment où on s'y attend le moins.

Mais il part déjà, si vite, et je panique.

— Tu reviendras ?

Il est arrivé près de la porte.

— Bien sûr, Grace, gronde-t-il comme si c'était une évidence. Je dois te raconter la suite des aventures de Médusa.

— Médusa ?

Cela m'évoque un lointain souvenir.

Z désigne le pied du lit, et la bande dessinée des Avengers posée sur le matelas.

Je ne rêvais pas ! Je dormais, et lui me faisait la lecture.

Oh, Z...

Il grimace avant de poursuivre :

— Je suis désolé de te dire ça maintenant, mais je pense toujours que cette série est vraiment très mauvaise, Grace.

Dans un film romantique, c'est à cet instant-là que le héros change, ébranlé d'avoir manqué de perdre la femme de son cœur.

Mais pas Z. Z est égal à lui-même dans cette chambre, même s'il est heureux, soulagé, et assailli par un tas d'autres émotions qui prouvent que, peut-être, il m'aime.

Je ne peux pas m'empêcher de penser à tout ce que je sais – ou que je crois savoir, à propos de Blake, et d'Angus.

Blake... Blake qui me ressemble !

Bip-bip. Bip-bip.

Je me raidis et la machine s'emballe à nouveau.

— Je suis heureux de t'avoir retrouvée, Gracie, chuchote pourtant Z en souriant. Merci d'être si... d'être si toi.

Je retiens mon souffle.

Le Z de Leigh Creek n'aurait jamais dit un truc pareil. Mais nous ne sommes plus dans l'outback, nous sommes...

— Z, où sommes-nous ?

Il a déjà ouvert la porte ; le brouhaha du couloir envahit la chambre, deux secondes, le temps que Z disparaisse. Puis le silence le remplace.

Peut-être que Z ne m'aime pas. Peut-être qu'il m'aime *bien*, et c'est tout. Que la sœur de son meilleur ami est là, dans son cœur.

Il fait sombre, j'ai mal partout, mais je suis vivante. Et lui aussi, surtout : Z est vivant, même s'il est toujours brisé.

*

Maman déboule en trombe cinq minutes plus tard, suivie de près par une Jenna au teint très pâle.

— Grace !

Elle plaque ses mains sur mes joues, sur mes épaules.

— Grace !

Le cauchemar recommence.

— Tout va bien, maman ! je m'écrie en l'empêchant de tirer sur le col de ma blouse.

Je lis dans ses yeux qu'elle ne me croit pas. Nous sommes de retour en Angleterre – encore.

Je relâche ma prise sur le vêtement. Elle l'écarte aussitôt d'une main tremblante avant de fermer les yeux et de soupirer de soulagement.

— Cela aurait pu être dramatique, murmure-t-elle en embrassant mon front, en me serrant contre elle.

Elle sait que le mal peut être invisible mais elle avait besoin de ça. Je ne suis plus cette fille qui faisait preuve d'une bravoure excessive pour protéger les siens.

Ça ne sert à rien. Ça ne change rien. Je l'ai compris grâce à Jenna. Jenna qui nous contemple du fond de la chambre.

Je l'interroge :

— Tout va bien ?

Ma tante approche à son tour en souriant.

— Bien mieux que lorsque tu as disparu !

— Elle n'a pas disparu ! vocifère maman. Elle a été enlevée ! Par le meilleur ami du garçon qu'elle a fréquenté chez toi !

— Elle a vingt-deux ans, pas dix, la coupe Jenna. Et c'est lui qui l'a sauvée.

— Elle est fragile !

Je les interromps.

— Non, non, il ne m'a pas sauvée.

— C'est ce qu'il t'a raconté ? demande Jenna en s'asseyant sur le rebord du matelas, de l'autre côté du lit.

Les mêmes cheveux roux vif, les yeux en amande : elle et maman sont si semblables, mais avec des âmes tellement différentes.

— Et je ne suis pas si fragile que ça, vous voyez !

Maman pose une main sur mon front pour me convaincre du contraire.

— Il est descendu le long de la falaise, continue Jenna. Derrière toi et ce...

— Angus, il s'appelle Angus.

Les yeux de maman s'assombrissent : après la cardiopathie, Angus va devenir l'ennemi numéro un de sa vie. À moins qu'elle ne pense plutôt à Z, à sa place.

— Angus, répète prudemment sa sœur.

Jenna n'a pas peur de la maladie, mais de maman, oui...

— On est tombés sur une... sur une plateforme qui a arrêté notre chute, je complète à mon tour.

— Seulement toi, Grace.

Quoi ? Je rembobine le fil des événements. Je me revois tomber des bras d'Angus, perdre connaissance.

— Angus s'est blessé à la jambe en descendant t'aider.

Il m'a aidée ?

— Tu n'étais pas loin de basculer encore plus bas quand Z vous a rejoints, explique Jenna avec prudence. Il a pris le relais à la place d'Angus et t'a gardée contre lui, sans bouger, pour ne pas abîmer les autres cordes. Ensuite, il a attendu les secours, avec Angus.

La machine s'emballe sous l'œil réprobateur de ma mère. Je voudrais me blottir dans les bras de Z car je suffoque.

— C'est lui qui vous l'a raconté ?

— Oui. Il t'a suivie dans l'hélicoptère et ne t'a pas lâchée une seconde. Après, il n'a plus parlé à personne. Jusqu'à ce qu'il vienne nous chercher, à l'instant.

Ce n'est pas tout à fait la version qu'il m'a donnée.

— Tu es épuisée, Grace, dit maman en constatant mon désarroi.

Tellement épuisée que je ne mesure pas la gravité de ce qui nous est arrivé. Je n'ai jamais eu l'habitude de m'apitoyer sur mon sort. Ça ne commencera pas aujourd'hui. Z le sait, mais maman, toujours pas...

— Angus est là aussi ? je reprends d'une voix rauque.

— Non, répond Jenna. Plus maintenant. Il a demandé à voir ta mère pour savoir si tu étais en vie, avant qu'on l'emmène... ailleurs.

Ailleurs : j'ai une idée de ce que ça peut signifier. Je ne sais pas vraiment si Angus avait l'intention de me tuer. Peut-être qu'il voulait *juste* me faire du mal – pour s'en faire encore plus en même temps qu'à Z.

— Tu vas devoir rester sous surveillance, Grace, intervient maman. Tu as été privée de médicaments pendant vingt-quatre heures, et tu as un bel hématome.

Jenna acquiesce tandis qu'elle continue :

— On va chercher tes affaires à Leigh Creek, et nous reprendrons l'avion ici. Ton visa expire dans huit jours. C'est parfait.

Huit jours ? Ce n'est pas parfait du tout ! La dernière fois, c'était dix ! Moins deux jours de cauchemar...

Affolée, je cherche le regard bienveillant de Jenna, mais elle a démissionné ; elle s'est levée et tend la main vers un bouton près de la fenêtre. Le store remonte en ronronnant et la lumière éclaire enfin la chambre plongée dans la pénombre depuis mon réveil. Elle est douce et réconfortante : c'est la fin de la journée.

L'océan apparaît, immense et gris, et je comprends tout.

— On est à Sydney, maman ? je demande en contemplant la vue.

— Oui. Tu as vu comme c'est beau ? J'étais sûre que ça te plairait, dit-elle tendrement.

Je suis sans voix.

C'est la fin du voyage. On est chez Z. Il est rentré chez lui.

Ça signifie que je dois rentrer aussi ?

37

Grace

Rose du *roadhouse* a appelé maman, qui n'a d'abord rien compris – et qui a surtout paniqué... Maman a appelé Jenna, qui a téléphoné à Ronald pour savoir si je me trouvais à la ferme. Mais j'étais partie depuis bien longtemps et on ne m'avait pas vue au bureau de poste non plus. Ronald et Justin n'ont pas tardé à retrouver le pick-up – avec Wallace transformé en loup-garou à l'intérieur.

Après avoir été assommé par Angus, Z a repris conscience et a marché longtemps, jusqu'à atteindre la première habitation. Il est entré en contact avec Jenna pour s'assurer que j'étais en sécurité, laquelle lui a parlé de l'appel émanant du *roadhouse* sur la route menant vers l'est. Et Z a aussitôt compris...

Il a tout fait pour nous rejoindre dans les *Blue Mountains* pendant que sa mère gardait un lien avec Angus pour détourner son attention.

Si Linus n'avait pas crevé à Wilkinia, si Z était arrivé une minute plus tard au sommet de la falaise, alors je ne le contemplerais pas sur le seuil de cette chambre d'hôpital, au lendemain de mon réveil. En chemise bleu marine très seyante, en jean propre.

Je ne le quitte pas des yeux quand il approche de mon lit, une pile de bandes dessinées sous le bras.

— Qu'est-ce qui se passe, Grace ? s'inquiète-t-il en penchant la tête sur le côté.

— Il n'y a aucun trou dans ton pantalon ?

Z sourit et le monde s'éclaire.

Il s'arrête au milieu de la pièce, écarte les bras et tourne sur lui-même.

Il est beau avec sa barbe de trois jours et sa joue cabossée...

— Aucun trou, aucune tache, lance-t-il quand il termine.
Satisfaite ?

— Non.

Nous nous dévisageons longuement. Je finis par tapoter le bord du matelas, l'air sévère. Z s'y installe, le visage fermé.

Il dépose les bandes dessinées contre mes jambes, puis, comme la veille, prend mon visage entre ses mains et dépose deux baisers sur mes lèvres. L'un tendre, l'autre plus furieux.

— Comment tu te sens ?

— Fatiguée.

Il hoche la tête avant de replacer mes cheveux autour de mon oreille.

J'ajoute :

— Et tracassée, surtout. J'ai besoin de comprendre.

Il sait pourquoi. Il me relâche, se redresse et, les mains sur les cuisses, attend que je lance la première salve.

— La course automobile, le parachutisme, le planeur, l'escalade, et quoi encore ?

J'attaque face nord, bravant le blizzard qui hurle dans la brume.

— Le base jumping, répond-il d'une voix douce. Le saut à ski, la plongée en eau profonde.

Je porte une main à ma bouche.

— Pourquoi ?

— Pour rien... J'avais tout pour être heureux : des parents qui m'aimaient, des amis, de l'argent... Ça a commencé par un « pas cap ? » et un saut à l'élastique. Angus était avec moi. On a été mordus ensemble et on en a voulu plus. Toujours plus... Dépasser nos limites, défier la mort dans des endroits magnifiques, c'était notre mode de vie. C'est surtout devenu débile parce qu'au fil des années, je ne ressentais plus rien. Un jour, Blake a voulu jouer avec nous. Angus n'était pas d'accord, moi je ne voyais pas pourquoi elle n'avait pas le droit de vouloir vivre ça aussi. Je ne l'ai jamais obligée à nous suivre. Jamais. Seulement, elle était douée, et encore plus dingue que nous... Et puis elle est tombée amoureuse de moi, en quelque sorte...

En quelque sorte ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Z baisse la tête, les mâchoires serrées. Il a perdu des couleurs.

— Tu... tu as fait ça longtemps ?

— Six ans, lâche-t-il dans un souffle. Tous les jours de ma vie étaient consacrés à la préparation de mes prochains exploits. Jusqu'à Blake...

Mon cœur pleure en même temps que le sien quand il parle de...

De son amour perdu ? De cette fille qui l'aimait ?

Blake, qu'Angus a cru voir en moi.

Z tourne la tête vers la fenêtre – vers l'océan. La vue est belle mais elle semble encore plus le faire souffrir. Je tends la main pour saisir la sienne. Pour étouffer ma peine et absorber celle qui le torture. Je la soulève, en même temps que son bras nu.

— C'est fou, tu n'as pas une cicatrice. Pas une seule.

Il rit nerveusement.

— Tu crois ça ?

Nous nous dévisageons. Je finis par secouer la tête.

— Non. J'ai vu l'endroit où tu étais brisé, Zeph. Le jour où on a fait l'amour dans ma chambre. Après nous être débarrassés du serpent.

Je pose l'index sur sa gorge et le fais glisser le long de son torse, par-dessus sa chemise.

Il sourit, mais c'est encore avec tristesse – ou compassion : je ne sais plus... Mais il est là, non ? Il veillait sur moi, il me faisait même la lecture !

— Grâce à tes super pouvoirs ?

— Voilà. Mes super pouvoirs... Tu es une miraculée, Grace. Bien plus que moi.

Il s'est rapproché à nouveau, avec le tas de bandes dessinées sur les genoux.

— Quand je suis tombée ce jour-là, avec elle, je n'en suis pas sorti sans égratignures.

Ses yeux se voilent. Je glisse ma main dans la sienne et la serre fort.

— Elle non plus... poursuit-il d'une voix lugubre. Elle n'est pas morte sur le coup. Ni les jours qui ont suivi. Elle était encore là, mais avec si peu de chances de s'en sortir... Ses parents l'ont gardée presque un an dans le coma. Elle aurait détesté ça, Grace. Je te jure, elle aurait tout détesté de cette putain de situation. Angus et moi, on a arrêté de vivre pendant cette période. Et un jour, les médecins ont dit qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il fallait arrêter, alors Blake est partie.

Une larme roule sur sa joue, une seule. Je la cueille sur mon index

avant qu'elle ne tombe entre nous.

Z s'est métamorphosé ; il s'est encore débarrassé du masque qu'il portait à Leigh Creek. Il l'avait déjà fait, au cœur du désert, avec les mains ensanglantées et les yeux fous.

Quand il relève la tête, le soleil éclaire son beau visage aux traits émaciés. Clark Kent ou Superman ? À moins qu'il s'agisse vraiment d'un autre : celui que je prétendais détester lorsque nous nous sommes rencontrés, il y a un siècle.

Je sursaute quand il prend à nouveau la parole :

— Angus ne l'a pas supporté. Il était devenu dépressif, mais là, il a carrément plongé.

Z a écrasé mes doigts entre ses mains. Comme je grimace, il les embrasse vite, pour se faire pardonner.

— Et toi ?

Il relève la tête, les lèvres tellement serrées qu'elles blanchissent.

— Moi ? J'ai voulu devenir quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui ne se prend pas pour un super-héros. Quelqu'un qui se contente juste de respirer et ne fait courir aucun risque aux autres. Quelqu'un qui n'aime personne.

— Personne, je répète avec tristesse.

Ses yeux se sont radoucis.

— Presque personne, Grace.

Je suis bien trop ébranlée pour l'écouter m'avouer qu'il ne m'aime pas autant que moi je l'aime. Qu'il ne m'aime pas autant qu'il l'aimait, elle.

J'essaie aussi d'oublier que j'ai failli perdre ma vie pour sauver la sienne.

— Qu'est-ce que tu as apporté ? je demande en me penchant pour saisir le premier *comic* de la pile.

— Des numéros avec des super-héroïnes, répond-il d'une voix rauque. Bien meilleur que tes trucs de Médusa...

Je feuillette le premier numéro consacré à...

— Wonder Woman ! je grogne en levant les yeux au ciel.

— Ce sera notre mètre étalon, on sait que c'est la plus puissante de toutes. Regarde celle-là !

Il me tend un exemplaire sur lequel figure une Amazone noire sculpturale.

— C'est Vixen, explique-t-il. Elle parle aux animaux, ça devrait te

plaire.

— Tu dis ça à cause de Wallace ?

— À cause de moi, aussi. Non ?

Je frappe son bras et récupère le numéro suivant, un truc de la Justice League. Z a inséré un post-it à l'intérieur. Je glisse mon index entre les pages pour l'ouvrir à la bonne page.

— Tu as potassé ton sujet, on dirait.

Il sourit et poursuit sa présentation.

— C'est Zatanna, la magicienne. Elle a appris beaucoup de trucs à Batman. Elle lui a même volé son cœur...

Oh, ça m'intéresse alors.

— Jean Grey, Vixen, Zatanna... Je suis un peu toutes ces filles-là, quand ça m'arrange.

— En attendant de trouver mieux dans la réalité, murmure Z, reprenant les mots que j'ai prononcés dans le désert.

— Tu y es parvenu, toi, à trouver mieux ?

Nos regards se croisent.

— Oui, réplique-t-il aussitôt.

— Mais tu n'es pourtant pas heureux.

Il se tourne à nouveau vers la fenêtre. Encore une grimace : je vais finir par croire qu'il déteste l'océan.

— Penses-tu que je puisse être heureux après ce qui a failli arriver, par ma faute ?

— Ce n'était pas ta faute pour Blake.

— Non. Mais Angus le pense, et c'est parce qu'il le pense que tu aurais pu mourir ! aboie-t-il soudain. Et je ne peux pas le supporter ! Pas encore !

— Il a essayé de me sauver ! Jenna me l'a dit !

— Parce qu'il croyait sauver Blake ! réplique Z en haussant la voix. Il est malade, Grace !

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Quand vous étiez avec moi en train d'attendre les secours... Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je tiens bon. Je sens que c'est ce que je dois faire, pour lui, pour Angus, et même pour Blake que je n'ai pas connue.

— Rien du tout. Il est resté prostré et muet. Tu ne parlais plus, tu saignais, je n'ai pas eu la force de le confronter à ce qu'il venait de faire... répond Z à mi-voix.

Soudain, il fond sur moi, et nous sommes dans les bras l'un de

l'autre. Mon corps meurtri s'éveille brusquement. J'ai tant besoin de le sentir contre moi que c'en est douloureux.

— Qu'est-ce que tu fais là, Z ? Qu'est-ce que je suis pour toi ? Est-ce que tu m'as voulue parce que je lui ressemblais ?

Il s'écarte brusquement, les traits déformés par une immense tristesse.

— Non ! Non, Grace !

Il encadre mon visage entre ses paumes, emprisonnant des mèches de mes cheveux entre ses doigts.

— Elle était rousse ? je souffle, la gorge serrée.

Il baisse les yeux.

— Ouais... Mais moins que toi.

Je hoche la tête.

— Tu n'es pas elle, Gracie ! s'anime-t-il encore. Je te le jure ! Tu n'es pas elle. C'est juste que le destin joue de mauvais tours, parfois...

— Au point que ça ressemble parfois à des malédictions, je chuchote en posant ma main sur la sienne.

— Oui, à des malédictions, répète-t-il avec tristesse.

Je tremble quand il laisse sa tête tomber sur mon épaule. Je plonge mes mains dans ses cheveux bruns pour oublier mes craintes. Ils ne sentent plus du tout le cambouis ; c'est étrange, et plus aussi rassurant que dans le désert. Z embrasse ma gorge, la main crispée autour de mon bras.

Est-ce qu'il sait que je ne serai plus la bienvenue sur le territoire dans quelques jours ? Je devrais le mettre au pied du mur, maintenant.

Je soulève son menton et nous nous fixons longtemps dans les yeux.

Je devrais...

— Tu me montres le reste de ta sélection ? je chuchote enfin.

Il prend un autre magazine sur la pile.

— Ouais.

Je lui souris faiblement, mais il ne le voit pas.

Je sais beaucoup de choses et je dois trouver une solution, avant que moi aussi je déteste absolument tout de cette situation.

*

Ma mère et Jenna nous rejoignent dans la chambre en fin d'après-midi, quand Z a fini de me prouver au fil des pages que les filles de DC

Comics sont mille fois plus intéressantes que dans l'autre écurie.

Ma tante est très fatiguée. Elle en a terminé avec son traitement, elle a besoin de se reposer, chez elle.

— Accompagne-la ! j'ordonne à maman qui parle de trouver un hôtel plus confortable pour demeurer à Sydney jusqu'à notre départ.

Z, qui s'est isolé près de la porte, tique lorsqu'il entend le mot « départ ». Nos regards se croisent avant qu'il soupire.

Je poursuis :

— Tu devais récupérer mes affaires, n'est-ce pas ?

— C'est William qui voulait s'en charger, précise Jenna.

— William a des patients qui l'attendent, je réplique sévèrement.
Et tu as plus besoin d'aide que moi.

Je me tourne vers ma mère.

— On a encore le temps, non ?

— Sept jours seulement, répond maman, toujours très pragmatique.

— Je vais rester avec elle, Madame, intervient Z en sortant de l'ombre.

Nous nous tournons vers lui.

— Jusqu'à ce qu'on la laisse sortir, continue-t-il. Et je la ramènerai moi-même à Leigh Creek.

— Vous ? lâche maman d'une voix blanche.

— Lui, dit Jenna le visage illuminé par un sourire radieux.

— Mais elle ne retourne plus à Leigh Creek, Zepheniah.

Z est aussi surpris que moi d'entendre maman prononcer son vrai prénom.

— Je l'emmènerai où elle voudra que je l'emmène. Voilà ! riposte-t-il d'une voix plus assurée.

— Grace ? demande maman, quasi vaincue.

— OK. Faisons comme ça.

Z hoche la tête, m'adresse un signe de la main avant de prendre la porte, pour nous laisser seules.

— Tu es sûre que ça va aller, Grace ? insiste maman.

Je soupire, épuisée.

— Fais-moi confiance, s'il te plaît.

Elle plisse les lèvres avant de hocher la tête, l'air inquiet.

— Ta fille est courageuse, Theodora, intervient Jenna. Et très prévoyante aussi...

Maman fronce les sourcils.

— Prévoyante ?

Jenna et moi échangeons un regard amusé.

— Est-ce que tu me laisserais ta liseuse pendant quelques jours ? je demande à ma tante. Je te la renverrai dans un colis avant de partir.

Partir. Prononcer ce mot tord mon estomac.

Je ne peux pas quitter ce pays en laissant tout comme ça. Nos cœurs agonisant sur ce champ de bataille. Nos missions respectives à l'abandon.

La vie mérite qu'on lui accorde un peu plus d'énergie et de confiance.

— Bien sûr, Grace, répond Jenna. Tu as peur de t'ennuyer ?

— Non. J'ai peur de passer à côté de la réalité, une fois de plus.

Elle acquiesce sans exiger d'autres explications et ouvre son grand sac de voyage.

— Comment ça, prévoyante ? insiste maman.

Ce soir, je retourne à Gotham City, en espérant y trouver de l'inspiration.

38

Grace

Il y a des matins dont on se souvient plus que d'autres : le dernier avant la greffe, le premier après la greffe. Le réveil – rouge – en Australie, ma stupeur au goût de cambouis dans le lit de Z, le lendemain d'une fête.

Et il y a celui-là, à l'hôpital, trois jours après que Z m'a présenté les héroïnes de son cœur. Trois jours durant lesquels il a continué à me lire de nouvelles histoires et où nous avons fait semblant lui et moi que nous n'appartenions pas à deux planètes différentes, qu'il n'était rien arrivé. Que nous étions seuls au monde et sûrement pas sur le point de nous séparer. Une trêve durant laquelle mon traumatisme crânien s'est résorbé, mes contusions aussi. Une parenthèse pour m'assurer que mon cœur n'a subi aucun dommage mécanique.

À l'aube du quatrième jour, mon esprit est clair et je suis déterminée à ce que ce matin compte – pour Z plus que pour moi.

J'enfile enfin de vrais vêtements à la place de cette horrible blouse d'hôpital : un jean neuf et une de ces chemises qu'on peut boutonner jusqu'au cou. Maman les a achetés en ville pour remplacer les miens ; elle ignore encore que je me fiche qu'on voit ma ligne de vie, désormais.

L'infirmière qui m'aide à laver mes cheveux sans abîmer les points de suture demande gentiment si je me fais jolie pour ce garçon aux beaux yeux bleus, celui qui veille sur moi depuis mon arrivée.

Oui, c'est pour lui – et pour ces beaux yeux, je rajoute pour lui faire plaisir.

Ensuite, j'attends ; avec guère de patience car mon plan est aussi

risqué que celui que j'avais déployé autour du feu de camp.

Je tourne en rond, j'appelle maman et Jenna.

Je lis, je tourne en rond.

Z entre enfin dans la chambre, plus tard que la veille. Je suis sur le point de le réprimander au moment où je m'aperçois qu'il a les bras chargés d'un grand plateau. Je reconnais une de ces cloches en inox qu'on voit parfois dans les beaux restaurants.

Z se retourne pour fermer la porte avec son pied, puis avance jusqu'au lit.

— Tu sors ? demande-t-il en me toisant, un sourire aux lèvres.

Il termine par la paire de tennis blanches que j'ai enfilée juste avant son arrivée.

— On sort tous les deux. J'étouffe, ici... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je désigne le plateau qu'il dépose sur la tablette amovible rangée contre le mur. Il la fait rouler jusqu'à moi et l'installe entre nous tandis qu'il s'assied sur le matelas.

— Ton petit déjeuner.

Un clin d'œil, puis il soulève la cloche.

Oh !

— Il y a beaucoup d'Anglais dans cette ville, explique-t-il. On trouve ça plus facilement, ici.

Il a dégotté une de ces théières ultra-perfectionnées qui infusent au degré et à la seconde près n'importe quelle sorte de mélange.

Je soulève le couvercle en alu pour découvrir ce qu'il a choisi de mettre à l'intérieur.

Un mélange à la rose et au thé noir.

— J'ai demandé à ta mère ce que tu préférerais, le matin... s'excuse-t-il presque. Sans ça, elle ne serait jamais partie avec ta tante... Ta tante malade.

Il me regarde soudain dans les yeux : lui aussi se pose des questions.

— Je l'ai appris le lendemain du jour où tu m'as quittée.

Je regrette aussitôt de l'avoir dit car les ombres sont de retour dans ses yeux clairs.

— On goûte ? je lance pour ne pas tout foutre en l'air dès le début.

— Je vais t'embrasser d'abord ! gronde-t-il en avançant.

Je lève la tête, surprise, puis ravie.

— Oui... Oui, évidemment.

Il tend ses bras et je contourne la petite table improvisée pour m'y laisser tomber.

Mes lèvres retrouvent les siennes, fraîches comme l'air du matin. Il est propre, mon Z de Sydney, mais il conserve cette aura qui fait briller ses pupilles d'une lueur sauvage. Son grand corps de félin vibre plus fort contre le mien depuis qu'il ne se cache plus sous une couche de cambouis.

— Tu as l'air en forme ce matin, Gracie.

— Oui. Toi aussi ?

— Je crois, dit-il en frottant le bout de mon nez avec son index.

Bien. Continue de l'être. Nous allons en avoir besoin.

— Donc tu veux sortir ? reprend-il en plaçant deux grandes tasses en porcelaine pastel devant nous. Il fait gris aujourd'hui. On annonce même de la pluie sur la côte.

C'est bien ma veine... Mais ça n'a pas d'importance.

Je réponds d'une voix que j'espère dénuée de toute émotion :

— On en profitera le temps que ça durera.

Z s'est assombri : ça ne lui a pas échappé que je pouvais faire référence à notre avenir, et ça le rend triste aussi. Pourtant, il ne m'a pas demandé de rester depuis qu'il sait que notre temps est compté.

— Parfait, Grace. Buvons et sortons.

Il nous sert l'un après l'autre, concentré.

Quand il termine, il me tend une tasse, l'air très sérieux. Je crains un instant qu'il ne lise dans les pensées.

— Pluie ou pas, je ne suis pas mécontent de quitter l'hôpital.

Non, il ne sait rien, et la pression monte...

*

— J'ai cru que tu me faisais une blague. C'est vraiment ta voiture ?

— Oui, répond-il quand nous parvenons près de la Mustang noire, un peu poussiéreuse.

Il se dirige à droite, côté passager, pour m'ouvrir la portière.

Voilà qui complique nos affaires...

— Qu'est-ce qui se passe, Grace ? demande-t-il avec inquiétude.

— Je voulais conduire, et je ne m'attendais pas à ça.

Il hoche la tête, désolé.

— Le pick-up est resté au pied des *Blue Moutains*.

— Pourquoi tu as laissé ce bolide à Sydney ?

— À Sydney, avec le reste, répond-il en glissant les clefs dans ma main. C'est bon, tu peux conduire, Grace.

Il s'assied à ma place sur le siège passager et ne me quitte pas des yeux quand je m'installe devant le volant, les mains moites. J'ai éveillé ses soupçons.

Je me racle la gorge et démarre la voiture en sursautant : le moteur a rugi. Z sourit en se laissant tomber dans le siège.

— Fais attention quand même ! se moque-t-il en croisant les mains derrière sa tête avec nonchalance.

— Ça se conduit comme une bagnole normale, ton truc ?

Z se vexe.

— Mon *truc* est une Mustang Shelby Super Snake. Elle est rare.

— Elle a surtout un nom horrible... Ronald sait que tu possèdes une version ultra moderne, ultra puissante et abominablement chère de son bijou ?

— Oui, il sait.

— Il sait beaucoup de choses...

— Tu en sais plus que lui désormais.

Je passe la première et appuie prudemment sur la pédale d'accélérateur.

— Voilà, comme ça, m'encourage Z en posant sa main sur ma cuisse.

La voiture avance lentement sur le parking de l'hôpital sous l'œil admiratif de quelques passants.

— Où tu nous emmènes, Grace ? demande-t-il quand je m'engage sur la route en faisant vrombir le moteur.

— Le long de l'océan.

Sur l'A8.

— Je me suis familiarisée avec le plan de la ville, hier soir, j'explique en priant pour qu'il ne se mette pas en colère tout de suite.

Sydney est immense, évidemment, et élégante, et verdoyante. Je prends peu à peu de l'assurance au volant de ce monstre et nous dépassons à plus vive allure les plaines du jardin botanique, et l'Opéra, avant de flotter au-dessus de l'eau de la baie sur Harbour Bridge.

Enfermée entre les quatre murs de ma chambre, privée de la vue du ciel depuis quelques jours, je n'avais pas prévu d'être aussi enivrée par le paysage. Et grisée par le ronflement sourd de ce super moteur...

— Ça change du désert, n'est-ce pas ?

Mon émerveillement n'a pas échappé à Z qui guette mes sourires avec amusement.

Je proteste :

— J'aime le désert. J'aime cette voiture.

— Moi aussi, je les aime. Beaucoup. Et ils me manquent.

Je crois bien que le désert me manque aussi. Rouge, silencieux, il était l'écrin parfait qui accueillait nos névroses, qui les décuplait – avant de les guérir ? Je comprends soudain ce que Z a voulu fuir en quittant la ville deux ans auparavant.

— Dans l'outback, on a le droit d'être malheureux au grand jour, et pas ici.

Il acquiesce, silencieux.

Quelques minutes plus tard, je parviens à atteindre l'A8 – facilement, car tout est parfaitement indiqué à Sydney.

— Grace, où va-t-on ? insiste-t-il, l'air franchement soupçonneux.

Je ne dis rien. Un « tu verras » évoquerait une surprise. Or mon plan n'a rien d'agréable ou d'heureux, et je n'ai pas envie qu'il pense que je joue.

Je finis par quitter la grande bretelle d'autoroute dix kilomètres plus loin, pour emprunter une chaussée plus étroite, en direction de l'océan.

Je me suis gorgée de nos instants de complicité, de ses sourires, de ses baisers en songeant qu'ils pourraient être les derniers.

Maintenant, il est temps de parler.

— Je t'emmène le voir.

Z n'a pas besoin d'autres indices pour comprendre.

— De quel droit, Grace ? rugit-il. Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai besoin de ça ? Qu'est-ce que tu...

— Tais-toi, Zeph ! Je t'emmène le voir, un point c'est tout.

Il croise les bras sur son torse, mais ses biceps tremblent sous le tissu tendu sur sa peau.

— Tu sais où il est ?

— Ma tante l'a appris quand il est venu parler à ma mère. Pour savoir si j'allais bien.

Si j'étais vivante, en vérité.

— Il a fait ça ?

— Oui. Et maintenant, il faut que tu ailles lui parler.

Z ricane.

— Il ne se repentira pas, Grace. Pas auprès de moi, jamais.

— Sans doute, mais il faut que toi, tu réconcilies le Z de Leigh Creek avec celui de Sydney. Ou tu ne parviendras jamais à vivre, tu ne feras que survivre.

— Et comment on fait ça, Grace ?

— J'en sais rien... Alors, je vais venir avec toi.

Il me fixe, l'air perdu, puis se tourne vers la route. Son poing s'abat violemment sur la portière qui tremble sous le choc.

Deux fois, avant que sa tête cogne contre la vitre et ne bouge plus. Il ferme les yeux, il soupire profondément.

J'espère que je ne fais pas de bêtise...

*

Angus a été admis dans une maison de repos spécialisée en psychiatrie plutôt que dans une terrible prison blanche. Des pelouses avec vue sur cet océan aussi gris que le ciel, en passant par l'accès à la plage : rien ne laisse penser que le bâtiment héberge des gens aussi désespérés que lui.

— Il est dangereux, argumente encore Z quand je gare sa voiture sur le trottoir.

— Non, très malheureux.

Z ricane.

— En réalité, Grace, tu veux réconcilier Batman et Robin ?

Je fais signe que non et je sors la première.

Le vent fouette mon visage et emmêle mes cheveux autour de mon cou.

Z vient à ma rescousse, il dégage mon visage pour le prendre dans ses mains.

— Pourquoi tu fais ça, Grace ? murmure-t-il.

— Tu le sais, je réponds d'une voix douce.

Ses yeux de chat brillent d'émotion, même si j'y vois aussi un soupçon de terreur.

Je saisis sa main et l'entraîne vers l'entrée de l'établissement. Pour ne pas changer d'avis...

— Allons-y, Z.

Je suis tellement autoritaire qu'il me suit sans broncher.

À l'accueil, d'abord, puis derrière l'infirmière qui nous mène dans

les couloirs de la jolie maison. Jusque dans la chambre d'Angus, sur le seuil d'une terrasse qui s'ouvre sur l'océan.

Ce n'est pas aussi angoissant que je l'imaginais aux aurores, mais nous ne sommes pas encore arrivés au pire.

— Salut, Angus.

Il est face à la mer qui enfle en même temps que le vent. Sa jambe plâtrée dépasse de la masse compacte de son corps pelotonné contre le dossier d'un transat.

— Salut, Grace, répond-il sans se retourner.

Z, qui a gardé sa main dans la mienne, tressaille.

Je le rassure en y exerçant une pression avant de la lâcher d'un coup.

J'ai avancé sans lui, pour prendre place sur la chaise à côté d'Angus. Il lisait quand nous sommes entrés : *Shantaram* ¹, un roman, pas une bande dessinée.

— Tu vas mieux, Grace ? demande-t-il en tournant la tête vers moi.

Il me toise, de bas en haut. Ses yeux verts sont très cernés, ses joues creuses ; il a touché le fond ces derniers jours, pendant que je remontais la pente. Et il est calme, bien plus calme que lorsqu'il me traînait derrière lui. Il doit être complètement shooté.

— Oui, mieux. Et toi ?

— Moi ? s'étonne-t-il. Tu veux savoir comment je vais ?

— Oui, et Z aussi veut savoir.

Angus se retourne enfin. Batman et Robin sont soudain paralysés l'un en face de l'autre. Angus le foudroie du regard, Z porte à nouveau un masque.

— Je ne mérite pas ton pardon, crache son ami perdu. Mais tu ne mérites pas le mien non plus !

Z ferme les yeux. Angus injecte en lui ce venin qui empoisonne sa vie depuis le drame. Depuis même plus longtemps que ça. Toutes les fois où il revenait de Sydney, Z se détestait davantage.

Il serre les poings avant d'avancer de l'autre côté du transat. Il me regarde quand il répond d'une voix tremblante :

— Je n'en ai pas besoin, Haggis. Je n'aurais jamais dû croire que j'avais besoin que tu ailles bien pour me donner le droit de continuer à vivre.

Le visage d'Angus se crispe douloureusement.

— Comment oses-tu penser que tu n'as pas ta part de responsabilité dans...

— Ça suffit, Angus ! Ça suffit, merde ! Tu sais que ce n'est pas vrai ! Blake aurait détesté te voir dans cet état, *nous* voir dans cet état !

— Elle aurait aussi détesté te voir coucher avec une fille qui lui ressemble, ricane Angus. C'est facile de convoquer son esprit mordant seulement quand ça t'arrange.

Z et moi échangeons un regard.

— C'est ce qu'on fait quand on a besoin de réconfort, Angus. En attendant de trouver mieux dans la réalité.

Angus s'est tourné vers moi. Il m'observe en silence.

— Parce que tu l'aimes cette fille, évidemment ?

Un silence, au cours duquel je retiens mon souffle. La réponse est suspendue aux lèvres de Z, dans l'air. Elle va finir par tomber ?

Je le fixe, désespérée, mais rien n'illumine mon ciel. Rien du tout.

Je me sermonne en me disant que je n'ai pas fait ça pour en arriver là non plus. Je l'ai fait pour Z, pour que son Superman déchu ne fasse plus qu'un avec son Batman en colère. Bruce Wayne ne meurt pas vraiment, Superman regrette d'avoir été si présomptueux ; c'est le dernier épisode de *Dark Knights Return* qui le dit.

— Tu es venu pour que je te donne ma bénédiction ? reprend Angus, encore plus hargneux.

— Non... souffle Z en fixant l'océan.

— Tu es venu vérifier que j'étais étroitement surveillé et que je ne lui ferai plus aucun mal ?

Cette fois, Z réagit. Il contourne le transat et se plante devant Angus, les yeux étrécis, les poings serrés.

— Non seulement tu ne lui feras aucun mal, mais tu vas arrêter aussi de nous en faire ! À toi, et à moi !

— Tu avais un problème, Z, qui nous a tous conduits à notre perte !

— On avait tous un problème, Angus ! On le savait ! Blake avait réussi à donner une putain de signification à tout ça grâce à l'amour. L'amour, c'était la seule chose qui lui restait, tu comprends ! Parce qu'elle ne ressentait plus rien non plus. Mais c'était une connerie de lier les deux, elle s'en est aperçue en même temps que moi. Seulement, elle ne se sentait plus seule, plus aussi fautive de tant aimer risquer sa

vie.

Angus est immobile. Il a posé la tête sur le dossier du transat.

Z semble épuisé d'avoir parlé d'une traite. Il s'assied sur l'autre chaise de la terrasse, les coudes sur ses cuisses, la tête dans ses mains, et reprend :

— Blake m'aimait autant que ce qu'on partageait quand on faisait ces conneries : le risque, la peur, la possibilité de ne pas revenir. Ensemble. À ce moment-là, on aurait dû tout arrêter, tous les trois. On n'en a pas eu le courage, pas eu la force, et ça s'est mal terminé...

— Ça s'est mal terminé parce que toi, tu ne l'aimais pas ! aboie enfin Angus. Tout ça ne serait jamais arrivé si tu l'avais aimée ! Si tu n'avais pas cédé à ses avances !

Z relève la tête.

— Et tu vas me punir pour ça toute ma vie ? Tu n'as pas ouvert le dernier colis que je t'ai envoyé, Angus. J'avais écrit quelque chose pour toi. Quelque chose d'important.

Sur le morceau de papier qui a terminé dans le brasier au pied de la montagne. Je le fixe en retenant mon souffle :

— *Vivre : je voudrais faire ce truc tout seul, maintenant*, récite Z en fermant les yeux. *Pardon.*

Ce sont les mots que j'ai prononcés le soir où il m'a acheté une glace pour me consoler. Le soir où il m'a annoncé qu'on avait volé ma voiture.

Z avait décidé d'oublier Angus et sa rancœur. Il se demandait déjà s'il avait le droit d'être heureux.

— Qu'est-ce qui est différent, cette fois, Z ? Hein ? Avec Grace ? Qu'est-ce qui a changé ?

Angus a les yeux noyés de larmes.

— J'ai arrêté de tomber, murmure Z en fourrageant ses cheveux. J'ai enfin touché le fond et ouvert les yeux. Parce que Grace est la réalité. *Ma* réalité.

Angus secoue la tête en gémissant.

— Il a fallu qu'elle lui ressemble...

— Je sais, soupire Z en cherchant enfin mon regard. Je suis désolé.

J'aurais pu en entendre davantage s'ils n'avaient pas parlé d'elle et de moi, comme ça.

Mes yeux débordent de larmes, alors je me lève et je m'échappe de l'intérieur de la chambre. Z a encore besoin de parler à Angus, sans

moi, loin de mes états d'âme. Ma mission est terminée.

Je rejoins la rue en courant et longe la jetée, secouée par les sanglots. Je voudrais que mes pensées s'envolent vers le ciel pour me laisser vide, seulement habitée par ce cœur qui ne bat que pour lui.

Je suis la réalité de Z. Je suis sa réalité, et lui est ce héros qui répare l'âme des touristes égarées dans le désert. Des rouquines qui tombent amoureuses de lui... Qu'est-ce qu'on doit faire de ça ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Je marche longtemps.

Tout droit. Loin.

De nombreuses voitures ont croisé ma route, aussi je ne prête pas attention à celle qui ralentit derrière moi, une éternité plus tard.

— Hé, Gracie ! Attends-moi !

Z gare la super Mustang de l'autre côté de la route, à ma hauteur. Il descend et me rejoint sur le trottoir. J'ai les bras ballants, les joues encore mouillées.

— Ce n'est pas la bonne direction, dit-il en les essuyant avec ses paumes.

Ses yeux sont comme deux lacs limpides bien qu'ils soient encore rouges.

— La direction de quoi ?

— Viens, ordonne-t-il en nous entraînant sur la route pour retourner à la voiture.

Une première goutte est tombée sur mon front avant que je pénètre dans l'habitacle. Nous nous abritons juste à temps, car le déluge s'abat soudain sur la côte. L'eau ruisselle partout sur les vitres de la voiture quand Z repart sur la route, toujours plus au nord, en direction des plages et des criques.

La pluie frappe le pare-brise si fort que la visibilité est considérablement réduite et la communication impossible. Les lampadaires se sont allumés pour éclairer le bitume noir et lisse ruisselant de pluie. La voiture parcourt quelques miles, puis bifurque à droite et franchit un grand portail.

Nous nous arrêtons au pied d'une belle maison blanche, haute de deux étages, dotée d'immenses baies vitrées qui permettent d'apercevoir l'intérieur, épuré mais plongé dans la pénombre. Tous les volets sont fermés, la bâtisse semble dormir.

— Où sommes-nous ? je demande quand nous sortons.

La pluie s'est calmée. L'eau qui coule sur nos têtes est chaude et chargée de poussière ; elle laisse déjà des traces sur le capot noir de la Mustang.

— Chez moi, répond Z en me rejoignant, les mains dans les poches.

Je contemple encore la façade.

— Chez tes parents ?

— Non, dit-il, l'air gêné. Chez moi. Mon père a une très grosse agence immobilière en ville.

— Je comprends pourquoi tu as pu rembourser la Mini Cooper si facilement... Tu vis là depuis que nous sommes à Sydney ?

— Non, c'est la deuxième fois que j'y remets les pieds. Je suis venu récupérer ma voiture, il y a deux jours. Je séjournais ailleurs dans la ville, mais pas là.

— Pourquoi ?

Il sourit, l'air mystérieux.

— À cause de l'océan, Grace.

— N'importe qui rêverait de vivre aussi près de l'océan !

— On en reparlera plus tard, d'accord ? dit-il d'une voix douce.

Il prend ma main et nous entraîne sur le côté de la maison à grands pas.

— On n'entre pas ?

— Plus tard... répond-il en accélérant.

Nous traversons une petite cour. Je m'essouffle vite, les muscles de mes jambes engourdis brûlent.

— Z, je ne suis pas en bon état de marche !

— Désolée, Gracie, bougonne-t-il en se précipitant vers moi.

Il est nerveux quand il me soulève dans ses bras. Il embrasse le bout de mon nez et reprend sa course jusqu'au petit portillon au bout de la propriété. Il mène sur la plage. Rien que ça...

J'enserme plus fort mes bras autour de son cou pour rester à flot, mais Z me pose dans le sable et reprend ma main. Nous marchons vers l'océan, sous l'ondée fine qui nous laissera trempés des pieds à la tête d'ici quelques minutes.

— Qu'est-ce qu'on vient faire là, alors ?

L'eau finit par arrêter notre course.

— Je veux que tu restes, Grace, lâche enfin Z en empoignant mes bras.

Ma chemise colle à ma peau, il la plaque davantage sur moi ; la cicatrice apparaît nettement dessous.

— Je l'ai vue le premier soir, sous la robe rouge et trempée qui collait à tes jambes comme une seconde peau. Comme un foutu costume de super-héros. (Son doigt part du milieu de mon torse et suit la ligne de vie jusqu'à ma gorge.) Tu étais rousse comme elle. J'ai cru que c'était le destin, ou n'importe quoi d'autre qui venait me faire payer de ne pas avoir protégé Blake de toutes nos conneries.

C'est la malédiction dont il parlait ? Je tente de reculer, giflée par la violence de son aveu, mais Z me serre contre lui en tenant fermement mon visage entre ses paumes.

— Le lendemain, tu te cachais sous tes petites chemises en faisant croire que tout allait bien, continue-t-il avec ferveur. Ça m'a fasciné parce que j'ai compris tout de suite que c'était une couverture. *Tu m'as fasciné* car je voulais tout savoir.

Il s'arrête, inspire profondément et, les yeux brillants, me livre enfin ce qui l'agite depuis quelques minutes.

— Quand je t'ai vue tout entière, à cœur ouvert, ça a été comme une putain d'illumination. Tu étais Grace, et pas une fille qui ressemblait à Blake. Parce que, malgré tout ce que j'ai dit, malgré tout ce que je pense sur ce genre de miracle, tu m'as sauvé. Tu me sauves depuis le début sans rien attendre en retour. Si tu doutais un jour de ne pas mériter ce cœur, tu te trompes lourdement. Moi, j'ai la tête qui tourne, j'ai même l'impression que je suis un type bien quand je suis près de toi, et c'est effrayant quand on a choisi de vivre parmi les ombres.

— Mais tu es un type bien, Z ! je m'écrie enfin, un sanglot dans la voix.

Il sourit, l'air triste.

— Non, pourtant je voudrais bien l'être pour toi. Là, je suis un humain minable qui rampe pour Grace la Rouge, car il faut que je te dise : je n'ai aucun pouvoir. Je suis juste un mec ordinaire qui est tombé amoureux d'une fille extraordinaire, sous la pluie. Tu es devenue ma réalité, le jour dans ma nuit, quand tu as débarqué chez moi avec ton cœur tout neuf qui aime si fort, et ton âme perdue.

— Je l'ai retrouvée depuis, grâce à toi, je balbutie, la gorge serrée. Tu es mon héros même si tu ne voles pas. Même si tu n'envoies pas ces boules de feu merdiques.

Il rit et acquiesce en même temps qu'il chasse la pluie – ou les larmes – qui coulent sur mes joues.

— Je crois qu'on est un peu le héros de la personne qui nous aime, Grace. Tu es mon héroïne aussi.

— Parce que tu m'aimes, Z ?

— Oui.

Il sourit, enfin. Et parce que Z semble plus heureux qu'il ne l'a jamais été depuis que je le connais, mon cœur fait de violentes embardées dans ma poitrine.

— Reste avec moi, s'il te plaît, murmure-t-il avant de m'embrasser.

Il m'écrase à m'en faire mal, contre son torse qui se soulève au rythme frénétique de sa respiration. Mon cœur va éclater ; je retombe amoureuse de l'homme couvert de cambouis dans la pénombre du hangar. Éperdument.

Le vent souffle toujours quand nous reculons, la pluie charrie à nos pieds les derniers doutes, les derniers élans de peine et de tristesse.

— Oui, je reste.

Les yeux de chat s'illuminent.

— Mais qu'est-ce qu'on vient faire ici ?

Il se tourne vers l'océan, puis vers moi, et déclare d'une voix solennelle :

— Je voudrais t'apprendre à surfer.

— Je croyais que c'était ringard !

Z se penche à mon oreille et chuchote :

— Je voudrais t'apprendre à voler.

Il effleure ma joue du bout des doigts, mes lèvres d'un regard tendre, puis se retourne et court à l'autre bout de la plage, vers une rangée de planches plantées dans le sable. Il les inspecte les unes après les autres avant d'en choisir une et de se diriger vers l'océan.

— Qu'est-ce que tu fous, Gracie ?

Je suis là. Je te regarde.

Je suis arrivée.

Je ne suis pas morte à l'autre bout du monde parce que je devais retrouver mon âme ici : dans l'ombre d'une créature de la nuit. Dans le cœur brisé d'un homme.

Dans les bras de Z, héros malgré lui.

1. Roman de Gregory David Roberts narrant l'errance d'un évadé de prison australien qui cherche un sens à sa vie au cœur d'un Bombay dangereux et secret.

39

Z

— Putain, encore une... Ils sont censés se marrer et boire des bières à cette heure, non ?

Les gyrophares sont encore loin mais je lève déjà le pied de l'accélérateur, les mains crispées sur le volant.

Grace ricane.

— Ça ne m'amuse pas, Gracie !

Je suis tellement parano que j'ai l'impression que la voiture de flics ralentit.

— Je t'avais dit qu'il fallait laisser cette caisse à Sydney. On serait passés inaperçus avec le pick-up !

— Tout ira bien, Z ! proteste-t-elle moins gentiment. Tout ira bien, encore !

Je grince des dents.

— Ne dis pas ça, tu vas nous porter la poisse...

Les lumières approchent. La voiture de flics est suivie d'une ambulance. Les deux véhicules nous croisent dans un nuage de poussière.

Grace se tourne vers moi, hilare.

— Pas de bière pour ceux-là, se moque-t-elle. Je reste encore un peu avec toi. Dommage !

Ses pommettes sont roses, ses cheveux ébouriffés après les longues heures passées sur la route.

— Regarde la route, Z !

— C'est pas marrant, je répète en accélérant. Si on contrôle ton identité et qu'on se rend compte que ton visa est périmé, tu

retourneras boire du thé à Londres !

— Ça fait quinze fois que tu le dis depuis qu'on a quitté Sydney. Change de disque ! Tu fais chier, tu gâches tout !

Où est passée la fille timide qui a échoué devant mon garage ?

Trempée. Dans une robe rouge transparente.

Je souris comme un abruti et m'adresse au ciel – enfin, au plafond de la voiture, plutôt.

— Rendez-moi Grace, s'il vous plaît. Pas celle-là, l'autre.

Grace remonte ses genoux contre sa poitrine. Sa tête rousse dodeline à gauche, à droite. Ses sourcils sont froncés. Sa bouche de poupée est adorable.

Je craque. Je craque encore. Je craque pour toujours.

— Tu es horriblement grincheux, Z, lâche-t-elle enfin.

— Tu l'es le matin, je le suis le soir.

Elle sourit.

— Le soleil et la lune.

— Le ying et le yang.

— Batman et Robin.

— Laurel et...

— Merde !

Grace hurle en agrippant mon avant-bras tandis que la voiture fait une violente embardée sur la file de droite.

J'ai évité de justesse la bestiole qui s'est jetée sous mes roues !

— Les kangourous sont dangereux, je gronde en posant ma main sur la sienne pour la rassurer.

Le souffle court, elle se retourne pour vérifier qu'il n'a rien.

— C'est vrai, soupire-t-elle en retombant sur le siège. C'est nous qui sommes sur *sa* route, pas le contraire.

— Ouais.

Grace lève les yeux au ciel. Elle plonge la main dans le sac à dos qui contenait nos derniers sandwiches.

— Il est temps qu'on arrive, tu es grincheux *et* nerveux ! bougonne-t-elle en allumant l'écran de son téléphone portable.

Je ne suis pas nerveux ! Je suis... bon, OK, je le suis.

Un : Grace est une immigrée clandestine depuis treize jours.

Deux : on va à cette fichue soirée, chez Jenna Baxter.

Trois : la mère de Grace va encore me regarder comme le dernier des connards.

J'avais rêvé mieux pour notre retour à la réalité.

— Wallace s'est battu avec un kangourou, un jour, je lance pour détendre l'atmosphère et me faire pardonner.

Grace écarquille ses grands yeux verts dans la pénombre.

— Ah oui ? Et qui a gagné ?

— Qui a gagné, d'après toi ?

Elle hésite, esquisse un sourire adorable.

— Wallace est timide mais courageux. Je dirais... le kangourou ! s'exclame-t-elle avec malice.

— Bravo ! C'est Angus qui l'a secouru. On était parti en repérage dans les monts Baw Baw. On cherchait un nouvel endroit pour sauter. Blake et moi, à l'est. Angus et Wallace, à l'ouest.

— Pauvre Wallace ! s'indigne Grace en se redressant.

Je sais qu'elle cherche à faire diversion : elle a vu l'ombre qui a plané sur moi durant les secondes où j'ai parlé.

Évoquer le passé : je fais ça une fois par jour depuis presque trois semaines, après l'avoir tenu à distance si longtemps. Grace me donne le courage d'affronter ces démons-là aussi.

— Grace, est-ce que tu veux que... que...

Elle me regarde en fronçant les sourcils.

Allez, du courage, putain !

— On pourrait peut-être penser à... à...

Même Wallace ferait mieux que ça...

— Z, qu'est-ce qui se passe ?

Je ne sais pas comment le lui dire. La thérapie avec ce psy à la con, ces foutus souvenirs que je déterre jour après jour... J'ai parfois l'impression qu'elle a peur, qu'elle s'aperçoit à quel point je suis dingue, et compliqué. Même si elle sait que je l'aime, que je ne peux pas vivre sans elle.

Seulement maintenant, je veux autre chose.

Allez, connard !

Au moment où je m'apprête à parler, le téléphone qu'elle a gardé dans sa paume sonne. Grace décroche en souriant.

— On est presque arrivés, maman ! lance-t-elle joyeusement.

Ah, c'est *maman*...

— Oui, oui, tout va bien, dit-elle en levant les yeux au ciel. Non, non... je ne conduis plus. Oui, oui, on a mangé.

C'est reparti pour un tour. Je ne suis pas fâché qu'elle reparte

après-demain...

— On arrive, maman, dans...

Grace se tourne vers moi et attend que je réponde. Pas question de parler à sa mère qui pense parfois la même chose que moi ; à savoir que je ne suis pas digne de Grace.

Je lève ma main puis serre mon poing avant de déployer mes doigts à nouveau.

Grace hoche la tête.

— ... dans dix miles ! s'exclame-t-elle joyeusement.

— Pas des miles, Gracie...

— C'est encore mieux !

Elle est heureuse, alors il faut que je me calme, putain.

Sa mère pose encore trois questions qui font soupirer sa fille d'agacement. Quand elle raccroche, Grace s'effondre dans le siège passager, les yeux rivés sur la route.

— Z ?

— Gracie ?

Elle sourit puis se tourne vers moi.

— J'ai envie de faire pipi.

Je lève les yeux au ciel.

— Ça ne peut pas attendre dix kilomètres ?

— Non, répond-elle en se tortillant.

Je grogne et ralentis.

— OK.

Dès que la voiture s'arrête, Grace se rue dehors. Elle est toujours très trouillarde et se contente de rester près de la voiture. Je mets le nez dehors à mon tour et m'assieds sur le capot de mon bolide. Je suis nerveux à l'idée de croiser une nouvelle patrouille. Mes poings se serrent et je respire trop vite.

La nuit est noire ; je me concentre sur le ciel plein d'étoiles pour oublier que d'autres flics sont peut-être de sortie.

— Tu les connais ? demande Grace en me rejoignant quelques minutes plus tard.

— Qui ?

Les flics ?

Elle pointe son index vers le ciel.

Qu'est-ce que je suis con parfois...

— Oui. Toutes.

Grace écarquille les yeux, surprise.

Je me racle la gorge et reprends :

— C'est très utile quand on est perdu dans le noir.

Deux informations de ce genre dans la même journée. Je bats tous les records et j'ai atteint ma limite.

— Nomme-les pour moi !

— Plus tard, je ronchonne en contournant le capot pour retourner devant le volant.

— Z !

— Elles seront toujours là quand nous arriverons à Leigh Creek !
Monte !

— Juste une seule, supplie-t-elle. Ta préférée ! Moi, je n'en connais aucune dans ce ciel !

J'oublie parfois qu'elle vient de très loin, ma Grace du bout du monde.

Il faut vraiment que je me calme, putain...

Je lève la tête et cherche la plus belle d'entre elles : ma préférée.

— Celle-là !

Je pointe mon doigt vers le ciel. Grace plisse les yeux.

— Où ?

J'enroule mon bras autour de sa taille et la fais basculer sur moi. Je cale mon menton entre son cou et son épaule, mon oreille est plaquée contre sa peau tiède – juste à la hauteur de sa veine jugulaire.

Boum, boum, boum, boum, bondit son cœur en accélérant en même temps que le mien.

— Quatre étoiles : Bételgeuse, à gauche. Bellatrix, à droite. (Mon index se déplace devant son visage.) Rigel, juste en dessous. Et le Baudrier, au milieu.

J'ai déjà expliqué ça, il y a une éternité.

Grace hoche la tête et attend la suite.

— Voilà donc Orion.

Poum, poum, poum, poum, chante plus fort son cœur qui galope.

Son sourire est éblouissant ; je l'ai rendue heureuse.

— On est le 22 février, murmure-t-elle, émue.

— Oui.

— Amelia, Connor, Elliott... Qui que tu sois, murmure-t-elle pour elle-même. C'est parfait, Z. Toi et moi, nous ne serons plus jamais perdus. On peut y aller maintenant !

Elle embrasse doucement mes lèvres pour me remercier.

Perplexe, je la regarde s'éloigner en trotinant et n'ose pas lui demander d'explications. Pas encore en tout cas.

J'archive dans ma tête le souvenir de Blake qui trouvait le ciel pratique, je me nourris de celui de Grace qui pense que nous ne nous perdrons plus jamais.

*

Dix kilomètres plus tard, le cottage est en vue. Je gare la voiture un peu loin de la véranda car il y a encore plus d'invités que d'habitude. Ce soir, on entend la musique de très loin.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonne Grace en même temps que moi.

Je hausse les épaules, contourne le capot et emprisonne sa main dans la mienne.

Nous revoilà, elle et moi. Ici. Je me fous du reste.

Nous grimpons les marches du perron à la hâte. Grace manque de trébucher mais je la rattrape et la tiens serrée contre moi jusqu'à ce que nous parvenions devant la porte. Un baiser sur ma joue, je le lui rends sur le front, puis elle pose la main sur la poignée. Le rythme endiablé de la musique nous percute cette fois de plein fouet, en même temps que la lumière.

Le salon est plein à craquer !

Paralysés sur le seuil, nous contemplons la foule qui s'amuse ; qui danse, qui rit et qui boit. C'est une vraie fête, pas une leçon de danse !

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Grace au docteur Kenly qui nous a rejoints. Jenna va bien ?

— Oh, oui ! Regarde !

Kenly désigne madame Baxter qui se trémousse en rythme, aux côtés de trois autres femmes – aux pommettes très rouges...

— Ouf ! J'ai cru qu'elle organisait une fête d'adieu, ou un truc de ce genre. Elle en serait capable !

Kenly hoche la tête, l'air horrifié.

Jenna ne nous a pas encore vus. Elle a perdu du poids, mais elle est moins pâle que lorsque nous nous sommes vues à Sydney, le mois dernier.

— Les analyses sont bonnes, glisse le docteur en se rapprochant. Il faut être prudent, mais on peut se permettre de penser qu'on voit le bout du tunnel.

Il a baissé d'un ton même s'il est obligé de parler fort pour couvrir la clameur de la musique.

— Oh, c'est génial !

Les larmes aux yeux, Grace sourit. Tout va mieux dans mon monde, soudain. La lumière d'un abat-jour éclaire son beau visage plein de taches de rousseur, alors... bon, je souris aussi. Elle est étonnée quand elle s'en aperçoit, mais elle ne dit rien pour le moment.

— Il ne faut rien lâcher, maintenant ! tonne-t-elle le poing serré sur sa poitrine.

Elle sait de quoi elle parle ; c'est une guerrière, une survivante.

Sans lui poser de question, je lâche sa main et elle s'empresse de se frayer un passage parmi l'assemblée. Le clin d'œil qu'elle me lance vaut tous les remerciements du monde.

Tu vois, Grace, on communique bien comme ça aussi.

À l'autre bout de la pièce, elle tombe dans les bras de Jenna, puis de Theodora *Poison Ivy* Woodbury.

Ouais, *Poison Ivy* : elle est anglaise, elle est rousse, elle déteste Batman.

— Salut, Z.

Ronald Boyd me tend un gobelet en plastique, puis il se place à mes côtés pour contempler avec moi la scène de liesse.

— Comment allez-vous, Ronald ?

Il ne répond pas. Il pose une autre question.

— Et lui, comment il va ?

Je m'assombris.

— Pas très bien...

— Il devait être encore plus mal que tu l'imaginais avant de partir à sa recherche.

— Ouais, encore plus...

— Qu'est-ce que tu aurais fait si tu l'avais assommé en premier ?

— Je l'aurais conduit dans un endroit semblable à celui où il se trouve aujourd'hui.

— Angus veut vivre malgré tout, il ne serait plus là depuis longtemps si ça n'avait pas été le cas. Tu as fait tout ce que tu pouvais pour l'aider, Z.

— Pas tout... je lâche avec amertume.

— Tout, gronde Ronald.

Je ne le contrarierai pas. Il sait de quoi il parle : Ronald a tout

quitté, il y a longtemps, quand son *Angus* est mort au détour du virage d'un circuit. Personne ne se demande ce qu'il devient dans le désert. Il est seul, il s'est reconstruit. Il semble heureux.

Telles sont les apparences.

— J'ai un truc pour vous, je dis en brandissant les clefs de la Mustang garée dehors.

— Elle est là ? Ta *Batmobile* ?

Ses yeux brillent, le temps recule, comme l'océan sur le sable. Dans deux secondes, la vague sera de retour et Ronald aura oublié qu'il a été le même genre de gars que moi, un jour.

— Elle avait envie de voir du pays.

Sans le savoir, Grace a fait un heureux. Un de plus.

— Elle va être couverte de poussière du matin au soir, proteste Ronald, subitement contrarié.

— Vous n'avez qu'à l'héberger. Elle s'ennuiera moins aux côtés d'une compatriote.

Il hoche la tête, l'air amusé.

— Sa compatriote qui tourne comme une horloge depuis que la petite a plongé les mains dans le moteur ! complète-t-il. Cette fille est douée, tu devrais l'embaucher.

— Cette fille est douée, je répète en regardant la *petite* accepter un gobelet de...

Je goûte le contenu du mien : de la bière ! Il n'est pas encore trop tard pour que Grace prépare du thé.

— Ouais, je vais l'embaucher.

Seulement j'ignore ce qu'elle veut faire. Nous avons parlé de moi durant ces jours, bien trop peu d'elle. Elle voulait rentrer, après avoir surfé. Et ensuite ?

Elle a dit qu'elle restait, mais elle a aussi le droit de devenir qui elle veut, surtout maintenant qu'elle a fait la paix avec son cœur.

J'ai la trouille de lui demander cet autre truc...

— Je vais voir ça de plus près, lance Ronald en m'arrachant les clefs des mains. Je te donne mon verdict après.

— Votre verdict pour quoi ?

— Pour héberger la *Batmobile* ! Ne pense pas qu'on va s'arranger aussi facilement. Je te rappelle que ton chien énorme, gourmand, hypersensible, et qui ne sert finalement à rien, est chez moi depuis des semaines.

— Vous avez un nouveau carbu, grâce à moi !

— C'est elle qui l'a changé !

Comme je ne réponds pas, il sourit avec satisfaction.

Il va partir. Enfin, c'est ce que j'ai cru... Il se penche à mon oreille et il parle, plus solennel que jamais :

— On n'est plus dans une course, le Zéphyr. Plus au sommet d'une falaise, ou dans le ciel. On est dans la réalité. Ici, on peut tomber sans que ça ait des conséquences dramatiques. Et, surtout, on se doit d'aimer sans craindre de tomber.

Sur ces mots, il disparaît.

À l'autre bout du salon, Grace me fait de grands signes pour attirer mon attention : elle veut que je la rejoigne.

Pour danser ? Pour convaincre sa mère que je suis un mec bien ?

J'inspire profondément.

Dire ce qui bout dans mon cœur. OK, je peux faire ça. Encore.

Je veux que tu passes la nuit chez moi. Ensuite, je veux que tu restes ici, dans le désert. Réfléchis, mais quoi que tu décides, sache que je t'y attendrai toujours.

Voilà, c'est ce que je vais dire après cette foutue danse.

Et après le sexe, je dirai :

Je veux aussi que tu signes ce putain de faux contrat de travail pour ne plus vivre sur le territoire de manière illégale !

Il se peut qu'on tombe à nouveau. Dès le mois prochain. Dès demain, même.

Tant pis si on ne vole pas. Tant pis si on ne vole plus. Les super-héros ne cessent jamais d'être fantastiques tant qu'ils ne renoncent pas à la vie.

C'est encore Grace qui me l'a appris.

Grace la Rouge et son cœur incroyable.

*Il me laissera tranquille, maintenant. En échange, je garderai le silence.
Comme Robin, et les autres. Nous avons tout le temps dont nous avons
besoin. Des années pour nous entraîner, apprendre et tout organiser [...]
La vie sera belle. Ce ne sera que justice.*

Bruce Wayne – *The Dark Knight Returns* #4, Frank Miller. DC
COMICS

Épilogue

Z

Deux ans plus tard

Sydney

Sept. Huit. Neuf...

Et celle-là, elle compte pour combien ?

Je me penche et pose mon index sur la peau dorée pour le déterminer. Grace frissonne, je m'arrête net... jusqu'à ce qu'elle soupire et ronfle à nouveau.

OK. Une seule étoile. Ça en fait dix en tout !

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demande-t-elle enfin d'une voix étouffée.

Elle n'a pas décollé la tête de l'oreiller, on ne voit que sa masse de cheveux roux étalée sur les draps, et son corps longiligne alangui sous les rayons du soleil qui filtrent par la baie vitrée.

— Le Centaure est en bas de ton dos.

— Tu parlais d'Orion, il y a quelque temps, bougonne-t-elle. Il faut savoir...

Je tire sur le drap jusqu'à la naissance de ses fesses, à la recherche d'une nouvelle constellation.

Merde, mais il y en a vraiment jusque-là, maintenant ?

— Tu es sûre que tu as beaucoup étudié, ce semestre, Gracie ?

— Hum, hum, répond-elle en tendant un bras derrière elle.

Elle l'agite à tâtons et je saisis sa main au vol pour l'embrasser. En appui sur mes coudes, je rampe et finis par me coucher sur elle. Elle

accueil mon initiative en ronronnant.

— Tu es plus bronzée en un mois qu'en deux ans, Grace.

— J'ai trouvé un nouveau spot après Butterbox... lâche-t-elle paresseusement.

Je lève les yeux au ciel.

— Après Butterbox, vraiment ?

Mon Anglaise a foutu le camp le jour où j'ai faxé un contrat de travail à l'agence de l'immigration pour que son visa de tourisme périmé se transforme en visa de travail. Puis le visa de travail est devenu un visa étudiant, quelques semaines plus tard. Seulement, les études viennent de se terminer : Grace rentre enfin à Leigh Creek ! Je sais ce qu'on doit devenir après, pour qu'elle obtienne un visa permanent... Je n'ai pas de bague mais je sais danser, maintenant, j'imagine que ça fera l'affaire.

Ma main empoigne sa cuisse toute tiède, remonte sur sa fesse, puis se pose dans le creux au bas de ses reins.

— N'arrête pas ça non plus... gémit-elle en remuant sous mes hanches.

— Tu as passé plus de temps sur ta planche que sur les bancs de l'université, je gronde en plantant mes dents dans son épaule.

— Mais j'ai mon diplôme, alors on s'en fiche... Et c'est ta faute, il ne faut rien m'apprendre, ça finit toujours très mal.

Elle a saisi mes cheveux dans son poing. Elle tourne enfin la tête et ferme les yeux pour ne pas être éblouie par la lumière du jour. Ça ne l'empêche pas de trouver mes lèvres du premier coup, et ma langue, et mon sexe de son autre main... La fièvre grimpe en flèche, il ne faisait pas assez chaud dans la chambre !

— Mal comme ça ? je souffle sur sa bouche.

Elle sourit et se risque à ouvrir un œil.

— Par exemple. Apprends-moi plutôt à skier, la prochaine fois... me provoque-t-elle en collant son dos criblé de taches de rousseur contre mon torse.

La chaleur de sa peau se faufile déjà partout, avant même que je plonge en elle. Je n'y tiens plus, et je faufile mes doigts entre ses cuisses.

— Vraiment très mal... halète-t-elle quand je la caresse. Tu peux faire quelque chose, s'il te plaît ?

Oh, oui.

Je gronde :

— Lève les fesses.

Elle s'exécute, tend les reins et gémit parce que je suis déjà en elle, avec elle. Toujours. Elle m'a manqué durant ce mois. Tellement manqué pendant deux ans, quand elle repartait sur la côte. Je le lui dis en l'aimant plus fort, mes mains soudées aux siennes sur le drap, ma bouche collée à son oreille.

— Vortex, Zeph, souffle-t-elle avant de se cambrer en gémissant.

— Vortex, Gracie.

Je me laisse emporter avec elle, cramponné à ses doigts, à ses cheveux roux, le cœur incandescent.

*

Quand je reviens dix minutes plus tard avec sa tasse de thé, et l'unique comprimé qu'elle avale tous les jours au réveil, elle a disparu.

Mais pas très loin, car la baie vitrée est restée ouverte. Au loin, Grace trotte en bikini jusqu'au portillon qui mène sur la plage, Wallace la talonne en jappant. Elle veut profiter des vagues une dernière fois avant notre départ.

Son portable sonne sur la table de nuit : c'est Jenna. Je me dépêche d'enfiler un boxer et emprunte le même chemin qu'elle, l'appareil dans la main.

— Grace !

Mais Grace est libre comme l'air. Elle a déjà récupéré sa planche et avance vers l'océan qui roule des mécaniques depuis deux jours.

Le téléphone vibre encore dans ma main : maintenant, c'est Kenly qui la harcèle. Il est pressé que son apprentie le rejoigne dans le désert ; il va encore vouloir régler des tas de nouveaux détails avec elle... Je l'ai prévenu que j'avais besoin de Grace au garage : je ne l'ai pas virée, et elle n'a pas démissionné non plus.

Kenly ignore encore que la *petite* compte rejoindre les rangs des toubibs volants, l'année prochaine. Je ne la garderai pas près de moi en permanence, mais lui non plus !

— Hé, Grace !

Trop tard : elle est déjà entrée dans l'eau tandis que Wallace est assis dans le sable et la surveille. Elle s'est allongée sur sa planche, elle rame pour aller cueillir la vague.

Butterbox, putain...

Je ne crois pas que beaucoup de gens surfent en Angleterre : leurs spots sont cool mais aussi gris que leur ciel. Sauf qu'en débarquant ici, ces mordus deviennent plus fanatiques que les fanatiques de cette côte. Parce qu'ils sont éblouis par le soleil et l'océan ?

Je me souviens encore de l'obsession de ces deux frères à Silverstone, qui jouaient aux héros sans un radis. Terence et...

Je ne me souviens plus du nom de celui qui se fichait de Blake.

Après la course, je lui ai donné des adresses : c'est lui qui voulait voir l'Australie. On a bu une bière et on a parlé de toutes ces conneries qui nous remuaient les tripes à la place du cœur.

Est-ce que Terence et son frère sont venus jusque-là, finalement ? Est-ce qu'ils sont tombés sur une fille qui les perfuse en amour, en espoir, en courage, en plus de cette foutue adrénaline ?

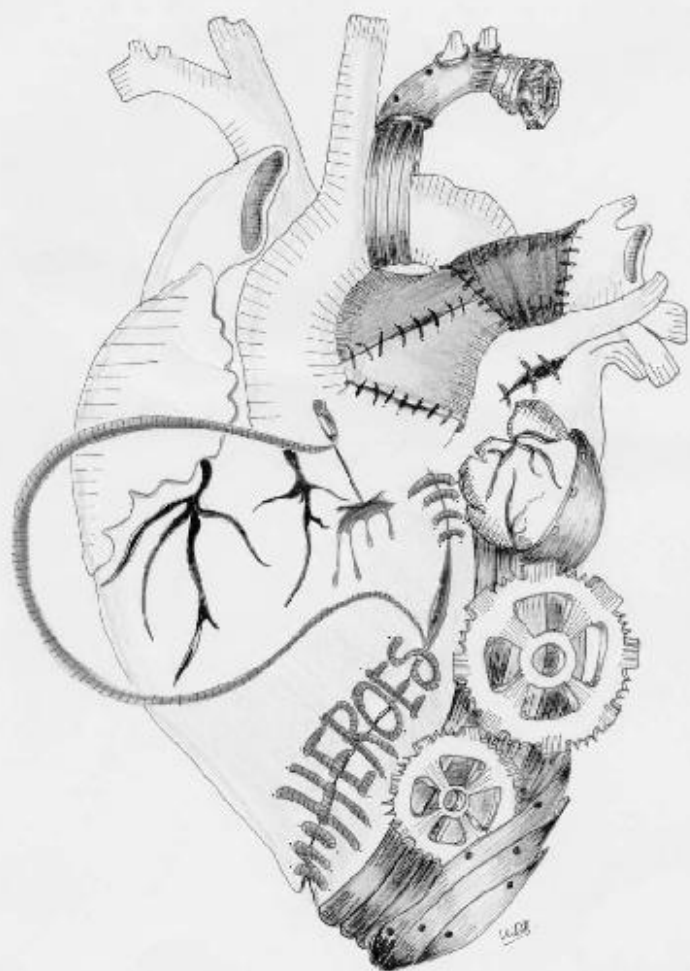
Le vent a fait naître une vague gigantesque sur l'océan. Super Grace est accroupie sur la planche, elle se redresse avec souplesse, son corps de liane bien gainé, le bras en avant. Elle maîtrise tellement bien l'exercice qu'on croirait qu'elle a attendu toute sa vie le jour où je l'ai installée à plat ventre sur une planche.

Je souris car la voilà qui glisse, qui s'envole dans le ciel clair du matin.

Connor !

Merde, c'est ça ! Ce gars, en Angleterre, je crois bien qu'il s'appelait Connor.

FIN



Remerciements

J'ai connu les X-Men à huit ans, un 25 décembre, sur la NES de mon cousin. Ça a changé ma vie : à partir de ce jour, je suis devenue accro aux jeux vidéo, et j'ai commencé à vénérer les Amazones de tout poil !

J'avais flashé sur Storm. J'ai longtemps souhaité devenir Storm, pour déchaîner les éléments sur la tête de ceux qui m'embêtaient !

Et puis je suis devenue auteur de romance. J'ai le pouvoir de faire rêver et d'émouvoir ; de fabriquer un monde un jour, de l'oublier le lendemain. De faire en sorte que l'amour meurtrisse, guérisse, transforme. Finalement, c'est encore mieux que de faire la pluie et le beau temps !

Je crois que les gens qui écrivent relèvent de cette catégorie d'anti-héros qui n'agissent jamais seuls et comptent sur le soutien de super personnes, dotées de *vrais* super pouvoirs.

Heroes n'aurait jamais été entre vos mains :

Sans les personnes qui vivent grâce aux dons d'autres personnes devenues de belles étoiles, qui ne sont jamais *que ça*, et qui livrent avec force et courage les témoignages de la suite de leurs existences.

Sans les accros à l'adrénaline : Z, moi, vous, tous les autres.

Sans les lectrices de toutes les heures : merci de nous avoir rejoints, d'être toujours au rendez-vous.

Sans les blogueuses, et leur soutien inconditionnel – depuis plusieurs années parfois.

Sans ma mère, en bas de la falaise, qui m'assure avec intransigeance.

Sans Sylvie Gand, tout en haut, qui me challenge et m'accompagne depuis l'appareillage du Percival.

Sans ma sœur, qui m'explique sur quelle prise je dois poser le pied.
(Je suis cernée, agrippée à la roche, au milieu !)

Sans mon homme, qui aurait été Z s'il n'était pas « tombé » amoureux (de moi !).

Sans Virginie, télépathe. Battante. *Batgirl*.

Sans Juliette, et son œil de lynx.

Sans Élodie, et ses cœurs magiques – roses.

Sans Mathilde, Sonia, et leur âme d'esthète.

Sans Vladimir et Amélie, qui me roulent avec le même genre d'espièglerie, avant de me réconforter.

Sans Ségolène, qui s'y connaît drôlement en « mécanique du cœur ».

Sans Fatine, qui a presque le même âge que Grace aujourd'hui.

Sans William De Rosa, et ses feutres – et son magnifique cœur d'artiste rafistolé.

Sans Silk et ses lustres luisant dans le vortex.

Sans Hugues de Saint Vincent, et sa confiance, sur les routes sèches de l'outback, au pied des poteaux d'une herbe grasse.

Sans la team Hugo New Romance, qui accompagne ses auteurs inquiets et/ou perchés, qui a créé cette magnifique couverture.

Sans ceux qui pensent que la romance rend le monde meilleur.

lève la main

Et même sans ceux qui n'y croient pas vraiment mais qui sourient, là-bas, tout au fond !

Mes héros et moi n'avons jamais voyagé si loin sur Terre qu'aujourd'hui. Il fut long, ce périple. Poussiéreux et mystérieux, comme le désert. J'y ai laissé un bout de mon cœur, confié aux bons soins de Z et Grace, qui y sont donc restés. Et nous repartons vous et moi vers d'autres horizons, avec l'espoir de rêver encore un peu, peut-être pas si loin, juste plus longtemps.

Merci pour tout. Je vous embrasse. <3

Battista Tarantini, 30 octobre 2017.